

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LE ROMAN FRANÇAIS
DURANT L'EPOQUE CLASSIQUE
(1610-1800)

*Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

LE

11894.

ROMAN FRANÇAIS

DURANT L'EPOQUE CLASSIQUE

(1610—1800)

BY

PROF. PAUL MORILLOT



LONDON ET TORONTO

J. M. DENT & SONS LTD.

PARIS: J. M. DENT ET FILS

NEW YORK: E. P. DUTTON & CO.

35
526

Première édition, 1921

PQ1267

M15

C

QUEEN MARY
COLLEGE
LIBRARY

PRÉFACE

CE livre est, du moins en grande partie, la réédition, corrigée et augmentée, d'un ouvrage publié à Paris il y a plus de vingt-cinq ans.¹ A cette époque le sujet et le plan en avaient paru assez nouveaux, pour que le public, tant étranger que français, ait bien voulu lui faire un favorable accueil. En effet il était alors presque hardi de vulgariser l'étude du roman français, le genre n'ayant pas encore acquis son plein droit de cité dans la littérature: pareille entreprise pouvait sembler frivole ou dangereuse. Nos idées sur ce point sont devenues plus larges. Il nous apparaît aujourd'hui comme impossible de connaître vraiment la littérature d'un peuple, si l'on persiste à ignorer systématiquement les œuvres d'imagination où ce peuple a librement exprimé sa conception de la vie, ses sentiments et ses rêves. Quant au péril auquel cette lecture pourrait exposer les jeunes esprits et qui provient surtout de certain état de suggestion ou, si l'on veut, d'inhibition provoqué par l'illusion romanesque, il faut se garder de l'exagérer. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, c'est affaire de choix, de goût et de mesure. Il n'est nullement prouvé que le récit en prose de la mort de Manon Lescaut soit plus pernicieux que le tableau des fureurs épiques d'une Didon ou celui de la tragique jalousie d'une Hermione. En cette matière il en faut toujours revenir au mot si vrai, si franc et, l'on peut dire, si français de cette honnête et charmante marquise de Sévigné, dont un des péchés mignons fut précisément de raffoler des romans de son temps: "Tout est sain aux sains."

Nous nous sommes bornés à présenter ici un aperçu du roman français durant la période classique, c'est à dire de

¹ *Le Roman en France, depuis 1610 jusqu'à nos jours : Lectures et esquisses*, par Paul Morillot, Professeur de littérature française à l'Université de Grenoble. Paris, G. Masson éditeur, 1893.

1610 à 1800, de l'*Astrée* à *Atala*. Ce n'est peut-être pas l'époque la plus féconde ni la plus populaire dans l'histoire du genre : mais en un sens c'est la plus intéressante. Alors le roman naît, il se cherche, il se trouve, il se développe dans des conditions qui d'ailleurs ne lui sont pas toujours favorables. L'école classique de 1660, qui professait l'horreur du "sens propre" et qui par conséquent se méfiait exagérément de l'imagination et de la sensibilité, n'a point été indulgente au roman. Mais à l'ignorer ou à le combattre elle a perdu sa peine : peut-être même a-t-elle involontairement servi sa cause : car elle a simplement assagi la folle du logis, sans parvenir à l'enchaîner, ce qui eût été vraiment dommage. Dès lors il est curieux de noter, à travers ces deux siècles, la croissance du genre, ses élans et ses reculs, parfois ses timidités et ses gaucheries, parfois aussi ses audaces grandissantes. Nous nous sommes arrêtés au seuil du XIX^e siècle : car après Chateaubriand, avec George Sand, Balzac et Dumas qui vont venir, le roman envahira toute la littérature. Son étude eût fait éclater trop aisément les strictes limites de ce petit livre.

Nous n'ignorons pas le reproche que l'on ne manquera pas de faire justement à ces extraits, comme à n'importe quels autres. Il semblera toujours vain et même sacrilège de morceler arbitrairement des œuvres conçues et réalisées dans leur unité par le génie humain. Pourquoi ce fragment plutôt que tel autre ? Pourquoi commencer ici et finir là ? Cinquante lignes ont-elles jamais pu donner une suffisante idée d'un roman de cinq cents pages ? Hélas ! que de fois nous sommes dit et redit tout cela, et combien de fois les ciseaux ont tremblé dans nos mains ! Mais aussi notre ambition n'était pas de présenter en ces quelques pages la matière ni l'élixir de toute la bibliothèque de nos romans : elle a été seulement de donner envie au public de lire les meilleurs, et, pour cela, de chercher à lui en fournir par avance quelque avant-goût. Aussi ne nous sommes-nous pas confinés dans de simples extraits, toujours trop peu significatifs et par là même décevants : nous les avons fait précéder de notices ou d'études, souvent assez longues, où l'on s'est appliqué à présenter à la fois les auteurs et les œuvres, à les saisir dans leur vie commune, si personnelle et si diverse. On a donc entremêlé constamment

les échantillons des romans et les portraits des romanciers. Est-il trop présomptueux de dire qu'on a voulu remédier ainsi à l'inévitable incohérence des citations, et qu'on s'est attaché surtout à faire comprendre et à faire sentir : ce qui, en littérature, est toujours l'essentiel ?

Étant donné ce caractère de l'ouvrage, le lecteur voudra bien nous excuser d'en avoir à peu près banni tout appareil d'érudition, et même de n'avoir fait qu'une place tout à fait minime à la bibliographie. Ce n'est pas que nous méconnaissions l'indispensable secours d'une juste et exacte documentation. Nous sommes d'un temps où par bonheur on demande à la critique de savoir et de connaître les pièces des procès qu'elle est appelée à juger. Mais nous avons pensé que les lecteurs sauraient bien s'adresser eux-mêmes, sans que nous soyons forcés de les y renvoyer continuellement, aux sources excellentes auxquelles nous avons nous-mêmes puisé et dont je veux indiquer ici les principales seulement : à savoir le très précieux *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* de Gustave Lanson (Hachette, 1909-1912) ; — les études générales sur le roman français de cette époque composées par Koerting, par André Le Breton, et par Gustave Reynier ;¹ — maint article dû à la plume de nos meilleurs critiques, parmi lesquels je veux citer avant tout Brunetière, Faguet, Jules Lemaître, Pellissier, sans compter Saint-Marc Girardin encore si vivant et cet universel Sainte-Beuve toujours si actuel et si jeune ; — enfin toute une riche série de monographies spéciales, concernant tel ou tel de nos grands écrivains, auteur de

¹ — Koerting. *Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert* (Leipzig, 1889).

— André Le Breton. *Le Roman au XVII^e siècle* (Paris, Hachette, 1890) — *Le Roman au XVIII^e siècle* (Paris, Lecène et Oudin, 1894).

— Gustave Reynier. *Le Roman sentimental avant l'Astrée* (Paris, Colin, 1908). — *Les Origines du roman réaliste* (Paris, Hachette, 1911) ; — *Le Roman réaliste au XVII^e siècle* (Paris, Hachette, 1914).

— A ces ouvrages on me permettra de joindre, à titre d'indication, les chapitres que j'ai consacrés à l'histoire du Roman au XVII^e et au XVIII^e siècles dans les tomes IV, V et VI de *l'Histoire de la langue et de la littérature françaises* publiée sous la direction de Petit de Julleville (chez Armand Colin, 1894-1900).

romans. Nous avons cru préférable de ne pas alourdir notre volume par le rappel de toutes ces références. De même nous nous sommes abstenus à peu près complètement de notes et de commentaires explicatifs au bas des pages, afin de laisser à ce livre son vrai caractère qui est d'être un livre de lecture courante et, si possible, d'agrément.

Tel qu'il est, nous l'offrons au public lettré d'étudiants ou d'amateurs qui, en France et hors de France, pourront s'intéresser à cette esquisse de la formation et du développement de notre littérature romanesque durant la période classique. Je remercie M. le Professeur H. E. Berthon, de l'Université d'Oxford, dont la précieuse sympathie m'a encouragé dans cette tâche et dont le conseil avisé m'a été fort profitable. Je sais un gré tout spécial à l'importante maison de publication qui en donnant l'hospitalité à ces pages a servi libéralement la cause de la solidarité intellectuelle qui unit plus que jamais les esprits de deux grands pays. L'imagination anglaise et l'imagination française paraissent, à vrai dire, assez différentes de nature: et pourtant elles ont souvent exercé l'une sur l'autre un attrait singulier. Elles ont entre elles d'invisibles liens de parenté: mieux que cela, elles sont et demeureront toujours d'inséparables amies.

P. M.

GRENOBLE, 3 octobre 1920.

TABLE DES MATIÈRES

LE ROMAN AU XVII^e SIÈCLE

	PAGE
LE ROMAN AU XVII ^e SIÈCLE	3
HONORÉ D'URFÉ	15
I. Céladon se précipite dans le Lignon (<i>L'Astrée</i>)	27
II. Hylas plaide pour l'inconstance (<i>id.</i>)	32
III. Réverie au clair de lune (<i>id.</i>)	34
PIERRE CAMUS	35
IV. Une femme délaissée (<i>Palombe</i>)	41
GOMBERVILLE	45
V. Les tablettes d'Alcidiane (<i>Polexandre</i>)	49
VI. Costume de Mexicaine (<i>id.</i>)	50
VII. Lutte d'Almanzor contre un serpent (<i>id.</i>)	51
GOMBAULD	53
VIII. Portrait de Diane (<i>Endymion</i>)	55
DESMARETS DE SAINT-SORLIN	56
IX. Évasion de Mélinte et de Palamède (<i>Ariane</i>)	59
LA CALPRENÈDE	62
X. Combat singulier de Britomare contre Césarion (<i>Cléopâtre</i>)	66
XI. La fierté d'Artaban (<i>id.</i>)	68
XII. Lysimachus dans la fosse aux lions (<i>Cas- sandre</i>)	70
XIII. Billets galants (<i>id.</i>)	72
GEORGES ET MADELEINE DE SCUDÉRY	74
XIV. Une future sultane (<i>L'Illustre Bassa</i>)	80
XV. Monologue de Cyrus (<i>Artamène ou le Grand Cyrus</i>)	83
XVI. Une vieille aimable (<i>Clélie, histoire romaine</i>)	85
XVII. La carte de Tendre (<i>id.</i>)	87

	PAGE
CHARLES SOREL	90
xviii. Le berger Lysis se croit métamorphosé en saule (<i>Le Berger extravagant</i>)	94
xix. Un pédant de collègue (<i>Francion</i>)	97
xx. Madame Ragonde (<i>Polyandre</i>)	99
PAUL SCARRON	103
xxi. Une troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans (<i>Le Roman comique</i>)	108
xxii. Combat de nuit dans une hôtellerie (<i>id.</i>)	109
xxiii. Un vieil acteur (<i>id.</i>)	111
xxiv. Méaventure de Ragotin (<i>id.</i>)	111
xxv. Les hypocrites (<i>Les Hypocrites</i>)	113
FURETIÈRE	115
xxvi. Une jeune fille bien élevée (<i>Le Roman bur- geois</i>)	119
xxvii. Méaventures d'un prétendant (<i>id.</i>)	120
xxviii. Portrait de Vollichon, procureur (<i>id.</i>)	123
xxix. Impressions d'un bourgeois de Paris au sortir de la représentation de <i>Cinna</i> (<i>id.</i>)	124
LA RELIGIEUSE PORTUGAISE	124
xxx. Désespoir amoureux (<i>Lettres portugaises</i>)	126
MADAME DE LA FAYETTE	127
xxxi. Amour inquiet (<i>Zayde</i>)	135
xxxii. La confession d'une honnête femme (<i>La Princesse de Clèves</i>)	137
LA FONTAINE	142
xxxiii. Curiosité (<i>Les Amours de Psyché</i>)	144
CHARLES PERRAULT	146
xxxiv. Le réveil de la Belle au bois dormant (<i>Histoires et contes du temps passé</i>)	149
FÉNELON	151
xxxv. Jalousie (<i>Télémaque</i>)	154
xxxvi. Antiope (<i>id.</i>)	156

LE ROMAN AU XVIII^e SIÈCLE

	PAGE
LE ROMAN AU XVIII ^e SIÈCLE	161
COURTILZ DE SANDRAS	169
xxxvii. Les mousquetaires de Monsieur de Tréville (<i>Mémoires de d'Artagnan</i>)	170
HAMILTON	174
xxxviii. Le tripot de M. Cerise (<i>Mémoires du chevalier de Grammont</i>)	177
xxxix. Le bel habit du chevalier (<i>id.</i>)	182
xl. Une beauté anglaise (<i>id.</i>)	184
MADAME DE TENCIN	184
xli. La mort d'un trappiste (<i>Mémoires du comte de Comminges</i>)	188
LESAGE	191
xlII. Asmodée (<i>Le Diable boiteux</i>)	201
xlIII. Une explication (<i>Gil Blas de Santillanne</i>)	203
xlIV. Mauvais fils (<i>id.</i>)	205
xlV. Un auteur à l'hôpital (<i>id.</i>)	207
xlVI. La flibuste (<i>Les Aventures de Robert Beauchêne</i>)	209
xlVII. Montauban, capitaine de flibustiers (<i>id.</i>)	211
xlVIII. L'Académie de Petapa (<i>Le Bachelier de Salamanque</i>)	213
MARIVAUX	215
xlIX. Un cocher de fiacre en 1734 (<i>La Vie de Mari- anne</i>)	224
l. Marianne à sa toilette (<i>id.</i>)	228
II. Marianne errante (<i>id.</i>)	229
lII. Cuisinière et dévote (<i>Le Paysan parvenu</i>)	230
lIII. Madame d'Alain, propriétaire (<i>id.</i>)	232
PRÉVOST	233
lIV. Un véritable ami (<i>Manon Lescaut</i>)	242
lV. Un cœur de père (<i>id.</i>)	244
lVI. Les funérailles de Manon (<i>id.</i>)	246
lVII. Un accès de spleen (<i>Cléveland</i>)	248

	PAGE
VOLTAIRE	251
LVIII. Le nez d'un mari (<i>Zadig</i>)	257
LIX. Candide et Cacambo au pays d'Eldorado (<i>Candide</i>)	259
LX. Voyage de deux habitants de Sirius et de Saturne sur la terre (<i>Micromégas</i>)	261
LXI. Jeannot et Colin (<i>Jeannot et Colin</i>)	264
DUCLOS	267
LXII. Un salon au XVIII ^e siècle (<i>Les Confessions du comte de ***</i>)	269
CAZOTTE	273
LXIII. L'évocation du diable (<i>Le Diable amoureux</i>)	273
BECKFORD	276
LXIV. La boule (<i>Vathek</i>)	277
MARMONTEL	279
LXV. Un " four " (<i>Le Connaissieur</i>)	281
LXVI. La sagesse de Bélisaire (<i>Bélisaire</i>)	283
LXVII. Las Casas défend les Indiens devant Pizarre (<i>Les Incas</i>)	284
DIDEROT	286
LXVIII. Jacques le Fataliste (<i>Jacques le Fataliste, et son maître</i>)	290
LXIX. Marquis et marquise (<i>id.</i>)	291
LXX. Au couvent (<i>La Religieuse</i>)	296
LXXI. Le délire d'un musicien (<i>Le Neveu de Rameau</i>)	298
JEAN-JACQUES ROUSSEAU	300
LXXII. Devoir d'épouse (<i>Julie ou la Nouvelle Héloïse</i>)	309
LXXIII. Meillierie et le lac de Genève (<i>id.</i>)	312
LXXIV. Les vendanges à Clarens (<i>id.</i>)	316
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE	320
LXXV. Perdus dans la forêt (<i>Paul et Virginie</i>)	324
LXXVI. Tempête (<i>id.</i>)	326
LXXVII. Un Sage (<i>La Chaumière indienne</i>)	328

CHODERLOS DE LACLOS	330
LXXVIII. Un scélérat du grand monde (<i>Les Liaisons dangereuses</i>)	332
FLORIAN	334
LXXIX. Le départ des troupeaux pour la montagne (<i>Estelle</i>)	337
LXXX. Séparation (<i>id.</i>)	340
RESTIF DE LA BRETONNE	342
LXXXI. Le paysan à la ville (<i>Le Paysan pervers</i>)	344
LXXXII. Un patriarche (<i>La Vie de mon père</i>)	346

La carte de Tendre *suivant* 86

LE ROMAN AU XVII^e SIÈCLE

LE ROMAN FRANÇAIS

DURANT L'EPOQUE CLASSIQUE

(1610-1800)

LE ROMAN AU XVII^e SIÈCLE

L'HISTOIRE du roman au XVII^e siècle est en somme assez simple. Quelque féconde et brillante qu'ait été la littérature romanesque à cette époque, elle n'a pas ce caractère de diversité extrême, on peut même dire de confusion, qui rend l'étude du genre si difficile au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle. Elle tient, pour la plus grande part, dans cet espace de cinquante années qui va de la mort de Henri IV à l'avènement véritable de Louis XIV, de 1610 à 1660 environ; et les œuvres qu'elle a produites ne sont pas de celles dont il est malaisé de démêler les tendances ou de fixer les traits distinctifs.

L'*Astrée* de d'Urfé* ¹ est vraiment notre premier roman; elle est l'ancêtre, la source de tous les autres. Dès qu'elle a paru, cent romans vont naître, peut-être davantage, qui en seront plus ou moins directement issus. D'où venait-elle? Quels sont les modèles espagnols et italiens, les influences proches ou lointaines, les circonstances politiques ou sociales qui ont favorisé son éclosion? Nous l'indiquerons brièvement plus loin. Notons seulement le caractère général de l'œuvre. L'inspiration en est à la fois épique et lyrique, héroïque et galante: c'est une bergerie et un poème de chevalerie mêlés. Le sentiment et l'action y sont idéalisés: la tendresse y est surhumaine comme les coups d'épée. Pourtant l'amour domine, un amour qui, tout en étant la plus douce chose du monde,

¹ Les noms marqués d'une astérisque sont ceux des auteurs auxquels sont consacrées des notices spéciales, et dont on trouvera plus loin des extraits.

est aussi la plus belle des vertus et le plus difficile des devoirs. Céladon et sa bergère sont les prêtres de ce nouveau culte. Mais en face d'eux et de la divinité qu'ils adorent, on aperçoit une silhouette bouffonne et narquoise: c'est Hylas, le berger inconstant, le profanateur du temple d'Amour.

Ainsi l'*Astrée* aura une double descendance: d'une part et avant tout, la longue série des romans idéalistes, où se complairont les contemporains de Corneille; d'autre part, leurs frères puînés, frères ennemis toujours en guerre avec leurs aînés: ce sont les romans comiques et réalistes. L'antagonisme entre Céladon et Hylas se continue bien au delà du dernier volume de l'*Astrée*, jusqu'au jour où Boileau leur ferme à tous deux un peu brusquement la bouche, et arrête pour un demi-siècle la vogue des romans.

Suivons ces deux lignées, si franches et si distinctes, qui se développent côte à côte sans se mêler jamais.

Voici d'abord, en tête des romanciers idéalistes, immédiatement au-dessous de d'Urfé, et un peu à côté, le pieux évêque de Belley, Camus,* qui extrait de l'*Astrée* toute la vertu qu'elle contient, la rapporte à la source divine du christianisme, et tente de faire d'attrayantes et morales peintures; — Gomberville,* médiocre écrivain, mais hardi novateur, qui esquisse un roman maritime, pittoresque, exotique, galant et religieux par surcroît; — Gombauld,* aux pures, froides et langoureuses allégories; — Desmarets de Saint-Sorlin,* qui met une imagination ardente et vive au service des fictions les plus romanesques. — Voici maintenant les deux maîtres incontestés du genre: La Calprenède,* qui porte à la perfection le roman héroïque et galant, si cher au goût de l'époque, roman plein de grandes choses et de grands mots, vraiment cornélien par l'esprit, sinon par l'exécution; — enfin, Madeleine de Scudéry,* qui ramène le roman idéaliste à l'observation non pas du monde réel, mais d'un monde à part, c'est-à-dire de la société précieuse, éprise d'illusions platoniciennes et nourrie de métaphysique amoureuse: c'est le dernier terme du roman galant, qui, après beaucoup d'excursions en sens divers, revient sur lui-même, et se consume dans l'analyse minutieuse et stérile de la galanterie elle-même.

Tels sont les principaux représentants du roman idéaliste au XVII^e siècle, ceux dont les noms sont encore célèbres, et dont les œuvres méritent d'être connues : nous leur consacrons plus loin des études détaillées. Mais derrière ceux-là, il serait juste d'en mentionner quelques autres et de tirer au moins de l'oubli les titres de certains livres : par exemple la *Polixène* de François de Molière ; le *Renaud amoureux* de La Ronce ; l'*Illustre Amalazonthé* de Desfontaines ; le *Grand Scipion* de Vaumorière ; la *Macarise* de l'abbé d'Aubignac et bien d'autres encore dont les tomes jaunis pourrissent dans nos bibliothèques, et dont Gordon de Percel (l'abbé Lenglet-Dufresnoy) a fait jadis une nomenclature, d'ailleurs assez incomplète.¹

Tous ces romans ont ensemble beaucoup de traits communs : essayons de nous figurer le type général sur lequel est bâti chacun d'eux.

Ce qui frappe les yeux d'abord, c'est la longueur du récit, le nombre effrayant des volumes. Bon pour un fableau d'être court, ou pour ces contes légers et frivoles qui tombaient de la plume de Bonaventure des Périers : le roman idéaliste a la prétention d'être aussi solennel et pesant que l'épopée : il est, comme elle, un grand œuvre, qui demande du temps et de l'espace. L'auteur nous jette d'ordinaire en pleine action, *in medias res*, puis il retourne en arrière, nous explique à travers de longs discours tout ce qu'il nous est utile de savoir, sans compter le superflu. Il surcharge sa fable d'épisodes qui interrompent la narration et tiennent beaucoup plus de place que le roman lui-même : il y a quarante-cinq histoires incidentes dans l'*Astrée* ; il y en a bien une douzaine, presque interminables, dans *Cléopâtre*, et dans *Artamène* (Boileau, dans son *Dialogue*, a joliment raillé celle d'Aglatidas et d'Amestris). Parfois ce sont les personnages principaux qui nous déroulent eux-mêmes le fil de ces sempiternelles aventures ; souvent ce sont de fidèles écuyers, les Étéocles ou les Féraulas, ou bien des confidentes, qui se chargent de cette besogne.

Entrons dans le sujet : la matière du roman est générale-

¹ De l'usage des romans, où l'on fait voir leur utilité et leurs différents caractères, avec une Bibliothèque des romans (Amsterdam, 1734).

ment empruntée à la légende ou à l'histoire. Mais il semble que l'imagination de nos auteurs ait peu à peu faibli. Il y a assurément bien plus d'invention dans Camus, dans Gomberville et dans Desmarets qu'il n'y en aura dans La Calprenède et dans les Scudéry. Ceux-ci s'en tiennent aux grands sujets consacrés; ils sont des peintres d'histoire. Mais de quelle histoire! Est-il besoin de dire qu'ils l'interprètent et l'arrangent à leur façon et qu'ils nous présentent des "Catons galants" et des "Brutus dame-rets?" Les chefs-d'œuvre du genre, en fait de contresens historique, sont la *Cassandre*, l'*Artamène*, et la *Clélie*: il faut voir quel parti les auteurs ont tiré d'Alexandre, de Cyrus, d'Horatius Coclès! Mais, pour les excuser, hâtons-nous de dire qu'ils n'étaient pas dupes de ce travestissement, et qu'ils ne cherchaient pas dans les grands événements de l'histoire ancienne autre chose que des cadres majestueux, capables de rehausser l'éclat de leurs fictions.

Quant au roman lui-même, il consiste toujours dans un amour contrarié. Les personnages principaux sont tous taillés, ou à peu près, sur le même modèle. Le héros de roman est un être parfait, un vaillant chevalier, qui accomplit des exploits extraordinaires, dignes des vieilles chansons; il est en même temps langoureux, triste, fidèle jusqu'à la mort qu'il appelle sans cesse, et qui ne vient jamais: les Poléxandres, les Oroondates, les Artamènes et les Aronces se ressemblent tous par leur intrépidité dans les batailles, leur mélancolie dans la solitude, leur extase et leur pusillanimité devant l'objet aimé. Ils annoncent déjà par bien des côtés les jeunes premiers fatals et poitrinaires, chers à une autre époque: mais ils sont moins navrants, ils finissent par le mariage. L'héroïne est en général une plus forte tête: elle est malheureuse, elle aussi; des circonstances terribles la séparent de celui qu'elle aime; elle s'en lamente, mais sans faiblesse, et elle reste toujours supérieure à son infortune. Bien plus, c'est elle-même qui le plus souvent est devenue, par un parti pris volontaire, l'auteur de tout son mal; elle aime et elle est aimée; mais, comme elle met son amour-propre à ne pas le dire et à ne pas vouloir l'entendre, il arrive que cette méchante humeur amène mille traverses, et qu'un mariage, considéré comme tout naturel à la première page

du livre, se conclut fort péniblement à la dix-millième. Telle est l'histoire d'Astrée ou celle d'Alcidiane. Ces belles inhumaines excellent, mieux que n'importe quel tortionnaire, à tourmenter leurs grands nigauds d'amants: Céladon cherche à se noyer dès le début du roman, et, sans un miracle imprévu, il se noierait pour de bon à la fin; Poléandre court, comme un fou, à travers les cinq parties du monde pour apaiser un regard irrité de sa maîtresse, et au dénouement il se demande encore si elle ne lui fera pas couper le cou. La vertu de ces dames exige, paraît-il, toutes ces façons, et leur "rigoureux point d'honneur" ne se trouve satisfait qu'à ce prix. Parfois cependant elles placent mieux leur *gloire*: chez elles un grand devoir peut faire obstacle à un profond amour, et dans leur âme s'élève alors un de ces combats héroïques où la nature humaine s'immole avec joie à un idéal supérieur: vraies filles de Corneille, certaines héroïnes de roman goûtent une fière et divine allégresse à sacrifier leur cœur: et c'est au fond de leur amour même qu'elles trouvent l'énergie nécessaire à un pareil renoncement. Telle est, par exemple, la Statira de La Calprenède, placée entre Oroondate et Alexandre, comme Pauline entre Sévère et Polyeucte. Chez Mlle de Scudéry, l'effort sera moins surhumain, les vertus seront plus polies et plus mondaines, et la "tendresse" tiendra souvent lieu de véritable amour: mais les héros et les héroïnes tendront encore leur âme vers la réalisation du même idéal. C'est le commun caractère, et comme l'essence de tous ces romans.

Ils se ressemblent par bien d'autres côtés. Cet art, encore nouveau, est monotone et ne sait pas se renouveler par la variété des moyens. Presque tous ces romans sont jetés dans le même moule et fabriqués d'après les mêmes procédés. Les descriptions y abondent, toujours aussi vagues quand il s'agit d'un incendie ou d'une tempête, toujours aussi précises et oiseuses quand l'auteur décrit un palais ou un appartement; — on y rencontre aussi des portraits, de plus en plus nombreux, et toujours aussi généraux, où le port, l'allure, le teint, les yeux, la bouche, les dents, les cheveux, la gorge et les mains de l'objet aimé sont loués dans les mêmes termes et avec les mêmes métaphores; — des enlèvements, qui ne tirent pas autrement

à conséquence, et où les ravisseurs sont les plus respectueux scélérats du monde; — des déguisements perpétuels sous lesquels se cachent les principaux personnages, et qu'on ne découvre qu'à la fin: ainsi Alexis est Céladon, Britomare est Artaban, Cassandre est Statira, Artamène est Cyrus; il est du devoir de tout héros de roman de changer plusieurs fois de nom, comme les actrices changent de toilette dans le cours d'une représentation. — Enfin tous ces héros ne se contentent pas de nous apparaître sous deux ou trois noms: il nous faut, pour bien comprendre l'intention de l'auteur, leur en chercher encore un autre, qui demeure sous-entendu, et que nous révèlent heureusement les indiscretions de contemporains. Tous ces romans sont des romans à clefs, et ce caractère ne convient pas aux seuls romans idéalistes, mais aussi à la plupart des romans comiques. Il nous faut savoir qu'Endymion est Gombauld, et Diane Marie de Médicis; que Polexandre est Louis XIII, et Alcidiane Anne d'Autriche; que Cyrus est Condé et Mandane Mme de Longueville. Tout cela, à vrai dire, nous laisse assez froids aujourd'hui, et contribue plutôt à diminuer le plaisir que nous pourrions goûter à la lecture: cette préoccupation perpétuelle de l'allusion, si contraire aux intérêts de l'art, a été une grande cause de faiblesse pour toute la littérature romanesque du XVII^e siècle.

Mais si imparfaits qu'ils soient, ces romans idéalistes n'en méritent pas moins notre estime, à défaut de notre pleine admiration. Ils résument en eux les meilleures aspirations de leur temps vers l'héroïsme et l'amour pur: ils ont pu troubler plus d'une cervelle, et le vieux Gorgibus a peut-être raison de recommander aux deux pecques provinciales de les jeter au feu: mais à coup sûr ils n'ont gâté aucun cœur, ni perdu aucune âme. Raillons-les doucement, si nous voulons; mais ne leur ôtons pas ce titre d'honneur, qui en vaut bien d'autres.

Les romans comiques ont une double origine: ils semblent nés d'une réaction nécessaire contre ces trop beaux sentiments et ce trop grand style; mais ils proviennent aussi en droite ligne du vieux fonds gaulois, que les savants de la Pléiade avaient bien pu masquer pour un temps, sans réussir à le recouvrir tout à fait. L'esprit de Rabelais,

de Béroalde, de des Périers, ne pouvait pas être mort avec le xvi^e siècle; il revit déjà dans Rénier et dans Larrivey: mais le vrai champ de bataille où se décidera la querelle entre l'héroïque et le comique, le précieux et le burlesque, c'est le roman. D'Urfé avait lui-même armé les deux combattants: dans l'*Astrée*, aux belles dissertations de Silvandre sur l'amour platonique et le culte de la beauté répondait le ricanement d'Hylas: tous les romans comiques sont nés de cet éclat de rire.

Mettons tout d'abord de côté l'*Euphormion* de Barclay (1603), qui est en latin, les *Aventures du baron de Fœneste* de d'Aubigné, qui sont bien plutôt une satire dialoguée qu'un vrai récit, et même les *Fragments d'une histoire comique* où Théophile de Viau s'est borné à tracer quelques plaisantes caricatures.

C'est Charles Sorel* qui monte le premier à l'assaut des romans chevaleresques et poétiques; il leur oppose son *Francion*, son *Polyandre*, "histoires comiques," et il cherche à les accabler sous les railleries un peu lourdes de son *Anti-Roman*, ou le *Berger extravagant*. — Mareschal, dans sa *Chrysolite* (1627), proteste contre l'in vraisemblance des romans, et se flatte d'écrire un livre "où, dit-il, je n'ai rien mis qu'un homme ne pût faire; je me suis tenu dans les termes d'une vie privée." — Lannel, dans le *Roman satirique* (devenu bientôt après le *Roman des Indes*, 1625), déclare qu'il n'imité personne, et qu'il veut simplement peindre les mœurs et combattre les vices du temps. — Mais voici la poussée subite du burlesque, qui déborde avec la Fronde, et en même temps va paraître le chef-d'œuvre du genre, le *Roman comique* (1651-1657), de Scarron*, tout pétillant de gaieté et d'esprit, et écrit dans une langue presque digne de celle des *Provinciales*. — Cyrano de Bergerac donne vers la même époque ses *Histoires de la Lune* et du *Soleil*, savoureux fouillis de science, de satire et d'imaginations bizarres. — Enfin Furetière* observe minutieusement les ridicules des petites gens de la place Maubert, et les note dans son amusant *Roman bourgeois* (1666).

A ces noms on en peut encore rattacher quelques autres, celui de Rosset, qui, dès 1619, avait composé les *Histoires des amants volages de ce temps*; — de d'Ouville, le frère de

Boisrobert, auteur de *Contes estimés*; — de Tristan, dont le *Page disgracié* (1643) est une autobiographie romanesque, en même temps qu'une peinture des mœurs de la cour, de la ville et de la province;—d'Eustache Le Noble (le *Gage touché*); — de Subligny (la *Fausse Clélie*, 1670); — de Le Petit (l'*Heure du berger*, roman demi-comique); — de d'Assoucy, "l'empereur du burlesque," et l'indigne héritier de Scarron; — de Préfontaine, dont les *Aventures du chevalier de la Gaillardise* (1661) obtinrent un grand succès.

Bien d'autres noms pourraient encore être cités: mais tâchons plutôt de déterminer les caractères communs de toutes ces productions.

D'abord ces romans sont tous assez courts: il n'y en a pas, je crois, qui excèdent deux volumes. Au lieu de ces lourdes et pesantes compositions auxquelles se complaisaient les Gomberville et les La Calprenède, nous trouvons une intrigue légère, si légère que bien souvent elle existe à peine, et disparaît sous le désordre impertinent de l'ensemble: les auteurs de romans comiques affectent tous d'aller à tort et à travers dans le sujet qu'ils ont choisi, et, quand ils finissent un chapitre, de ne pas savoir ce qu'ils vont mettre dans le chapitre suivant: de même ils ne se font aucun scrupule d'oublier en route tel ou tel personnage qu'ils nous ont longuement présenté dans les premières pages du livre; ils jettent par-dessus bord tout ce qui les gêne, et ne se préoccupent que d'une chose: de plaire par leur esprit, par leur gaieté et par leur désinvolture. Quel est le héros de Scarron? est-ce Destin, est-ce Ragotin? Quel est celui de Furetière? Nicodème, Bedout ou Vollichon? Nous serions bien en peine de le dire, et bien naïfs de le chercher. Au milieu de ce désordre s'agitent des personnages très vivants, choisis pour la plupart dans les classes moyennes ou même inférieures de la société: ce ne sont plus des princes de Mauritanie ou des reines d'Éthiopie, mais de simples bourgeois ventrus et grotesques, ou bien des comédiens ambulants, ou des avocats, des pédants crasseux, jusqu'à des vagabonds. Les actions que ces personnages accomplissent sont triviales comme eux; ils mangent, ils causent, ils se battent; aux beaux coups d'épée de Britomare et de Césarion ont succédé les coups de pieds et de poings,

et les claques bien appliquées. Avec cela le roman comique affecte lui aussi des allures très morales, il prétend enseigner la vertu et flétrir le vice comme faisait le roman héroïque, quoique le plus souvent il n'y paraisse guère.

Tout cela au fond n'est pas excellent. Il faut bien avouer qu'il y a chez Sorel, Scarron et Furetière moins d'art peut-être, et partant moins de mérite que chez La Calprenède; l'effort est moins grand en somme. Bien que ce désordre soit volontaire et cherché, il n'en existe pas moins, et le plaisir que nous y trouvons n'est pas sans mélange: nous sommes charmés, mais un peu déçus. Le *Roman comique* et le *Roman bourgeois* ne perdraient rien à être mieux construits, à avoir une intrigue plus intéressante, et à finir autrement qu'en queue de poisson. Il est à remarquer que toutes ces œuvres, ou presque toutes, sont incomplètes: et l'auteur eût-il même eu le temps de les finir, elles ne sembleraient pas achevées; parce que, là où il n'y a pas de sujet, il ne peut pas y avoir de conclusion. Ce sont des miettes et des bribes ramassées dans la réalité, et joliment servies; voilà tout. Gardons-nous bien d'égaliser Furetière à notre Balzac.

Mais ces petits romans du xvii^e siècle, à défaut d'autre mérite, en ont un qui supplée tous les autres: ils vivent, tandis que les grands romans de l'époque ne ressusciteront jamais. Sorel, Furetière, Scarron surtout ont été souvent réimprimés: on les lit toujours; et les aventures de Rago-tin ne sont guère moins populaires, après deux siècles, que les tragiques amours du Cid et de sa Chimène: qui oserait aujourd'hui donner une édition de *Polexandre*, de *Cassandre*, ou de *Cyrus*? Les romans comiques sont gais, ils sont spirituels, ils sont bien écrits. Voilà plus qu'il n'en faut, en France, pour passer à la postérité.

La lutte entre idéalistes et réalistes dure pendant plus de quarante ans: mais il est aisé de prédire à qui sera la victoire. Le grand roman faiblit, et ses adversaires redoublent leurs coups. Enfin Boileau survient, qui achève la déroute, avec son joli et malicieux *Dialogue sur les héros de roman*, qu'il lisait à tout venant vers 1665, mais qu'il ne devait laisser imprimer que bien plus tard, après la mort de Mlle de Scudéry. Si Boileau a fondé l'art

classique, ce n'a été qu'au prix de beaucoup de ruines. Ce grand destructeur, qui allait rendre la poésie impossible en France jusqu'à Rousseau, clôt aussi pour cinquante ans l'histoire du roman.

A vrai dire ce ne sont pas les romanciers qui vont disparaître pendant un demi-siècle, c'est le roman lui-même qui ne se relèvera que bien lentement des coups terribles que lui a portés Boileau. Romans héroïques et romans burlesques n'oseront plus se montrer sous l'œil irrité du satirique, farouche défenseur de la vérité en prose comme en vers. Seule va subsister la *nouvelle*, venue timidement d'Espagne au commencement du siècle: Audiguier avait commencé par traduire les *Nouvelles* de Cervantes, puis celles d'Espinél, Rampalle celles de Montalvan. Scarron avait fait mieux encore, il avait imité; et de ces modèles imparfaits que lui fournissaient Solorzanno ou Maria de Zayas il avait composé ces jolies *Nouvelles tragi-comiques*, dont quelques-unes (la *Précaution inutile*, les *Hypocrites*) sont bien près d'être des chefs-d'œuvre. Qu'était-ce que ces nouvelles sinon de courtes histoires, où l'on trouvait des événements vraisemblables, et des sentiments à peu près naturels? Boursault et surtout Segrais suivront Scarron dans cette voie. La faveur avec laquelle furent reçues les *Nouvelles françaises* ou les *Divertissements de la Princesse Aurélie* indiquent dès 1657 un certain changement dans les goûts du public.

Cependant apparaissent vers 1670 des symptômes encore plus clairs, que les yeux des contemporains ne distinguèrent sans doute pas aussi bien que nous faisons aujourd'hui. Les grands jours des romans semblent passés: ni bergeries ni bouffonneries ne plaisent plus guère au public. On éprouve partout un besoin profond de vérité: c'est l'époque où

Il ne faut pas

Quitter la nature d'un pas,

et où le théâtre de Racine recueille toute la meilleure substance du roman, c'est à dire les grandes et tragiques aventures du cœur humain. Deux œuvres vont se produire qui doivent être mises à part et demeureront d'ailleurs presque isolées. Elles marquent en un sens la fin du roman au XVII^e siècle; mais en un autre elles contiennent aussi une précieuse promesse de renouvellement.

La première est celle qui parut en 1669 sous le titre de *Lettres portugaises*.* Ce petit livre, qui contenait, sous la forme d'une traduction française plus ou moins arrangée, les lettres d'une religieuse portugaise abandonnée par un jeune seigneur français, bouleversa bien des âmes et fut porté aux nues : car il était autre chose et mieux que les longs romans dont on commençait à se lasser, il était une histoire vécue, sincère et poignante. Les beaux jours des Mandanes et des Clélies semblent déjà passés.

Quelques années plus tard, en 1678, paraît modestement, en un mince volume de cent cinquante ou deux cents pages, et sous un nom d'auteur supposé, l'œuvre la plus exquise et la plus distinguée de toutes celles qui avaient vu le jour depuis soixante ans, vrai bijou rare auquel plus de deux siècles écoulés n'ont rien ôté de son éclat si pur : c'est la *Princesse de Clèves*. Madame de La Fayette* y contait simplement après tant d'autres une histoire d'amour, mais une histoire vraie, où la réalité triste s'éclairait d'un consolant rayon d'idéal. Elle le faisait avec tant de franchise et de sincérité, et aussi avec une si admirable connaissance de l'âme humaine, que du coup elle toucha tous les cœurs et fit verser bien des larmes. *La Princesse de Clèves* termine glorieusement l'histoire du roman au XVII^e siècle ; elle contient en quelques pages la plus pure quintessence de tous les gros volumes oubliés.

Cette œuvre si rare est restée unique. C'est en vain que maintes dames de la ville et de la cour essayèrent de prendre des mains de Mme de La Fayette la plume qui avait écrit *Zayde* et la *Princesse de Clèves*, et de conter à leur tour des *Histoires véritables*, comme on les appelait alors, empruntées à la vie galante des Valois, ou à n'importe quelle autre période de l'histoire. Mme de Murat, Mme d'Aulnoy (*Mémoires de la cour d'Espagne*, dans lesquels puisera plus tard Victor Hugo), Mlle de La Force, Mme de La Roche-Guilhem, et bien d'autres qui s'ingénierent, n'ont pas réussi à refaire la *Princesse de Clèves*. De toutes les *Histoires secrètes* ou *galantes* qui foisonnèrent pendant les trente dernières années du XVII^e siècle, et qui ne sont que des *Mémoires* mal romancés, il n'y a pour ainsi dire pas une œuvre à retenir, pas une page à citer. Un nom cependant peut-être mentionné à part, celui d'Hortense

des Jardins, plus connue sous celui de Madame de Villledieu (1640-83). Cette étrange et romanesque personne, qui durant sa courte vie fatigua l'attention publique par le bruit de ses aventures peu ordinaires, fut un écrivain de quelque mérite, très mêlé au monde des comédiens et des auteurs, et qui composa plus de trente *Histoires* et *Nouvelles* où l'imagination la plus libre se tempère souvent d'un savoureux réalisme: les *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* (1672) sont une autobiographie arrangée, transposée, romancée non sans agrément.

Avec M^me de La Fayette le roman jette son dernier feu, le plus éblouissant. D'où vient cette impuissance apparente pendant près d'un demi-siècle? La vérité est que le genre était épuisé par un excès de production, discrédité par ses propres erreurs, et par les vives attaques de ses ennemis. Non seulement les œuvres de La Calprenède et de Scudéry avaient été jetées au vent, mais le moule même en avait été brisé. Une autre forme s'offrait, plus parfaite, plus sage, plus commode à qui voulait entreprendre la peinture de l'âme et de l'amour: c'était le théâtre. D'ailleurs *la Princesse de Clèves* n'était-elle pas déjà, à tout prendre, assez semblable à une tragédie de Racine, sorte de *Bérénice* en prose, aussi tragique et aussi poignante que celle du poète?

Avant de continuer sa marche en avant, le roman aura donc besoin de se recueillir et de prendre une conscience plus nette de son objet et de ses moyens propres. Il n'y aura plus guère de véritables romans en France pendant les dernières années du grand siècle, à moins qu'on ne donne ce titre aux délicieux *Contes de ma mère l'Oye* que nous a rendus Perrault*, et à cet ingénieux poème en prose, le *Télémaque* de Fénelon*, où la fiction n'est assurément pas le principal souci de l'auteur. La tragédie et la comédie ont tiré à elles toute la substance dont vivaient les anciens romans: c'est chez elles qu'il faut aller chercher la représentation de la vie et la peinture du cœur humain. Quand ces formes à leur tour seront usées et entreront en décadence, alors seulement renaîtra le roman, avec Lesage.

HONORÉ D'URFÉ

(1568-1625)

HUET, dans son *Essai sur l'origine des romans* (1670), dit que " M. d'Urfé fut le premier qui les tira de la barbarie, et les remit dans les règles en son incomparable *Astrée*." Il a raison: avant cette époque, le roman n'existe vraiment pas en France: l'œuvre de Rabelais échappe à toute classification: on en peut dire autant du livre de Béroalde de Verville; les romans moraux de Nicolas de Montreux sont parfaitement illisibles; quant à nos *Amadis*, ils ne sont, comme on sait, que des paraphrases de l'espagnol. L'*Astrée*, au contraire, inaugure un genre dans l'histoire de notre littérature. Elle paraît en 1610, c'est-à-dire au seuil du grand siècle. Profondément oubliée et dédaignée aujourd'hui, elle a charmé, sans les lasser, plusieurs générations de lecteurs; quel que soit son mérite, elle reste une des trois ou quatre œuvres les plus importantes du XVII^e siècle, celle peut-être qui a le plus influé en son temps sur les lettres et sur les mœurs.

Honoré d'Urfé était un gentilhomme du Forez, qui, après s'être jeté avec impétuosité dans le camp des ligueurs, fut entraîné dans la disgrâce du parti: c'est à cette circonstance qu'il dut le plus clair de sa gloire. Emprisonné une première fois à Feurs, il composa pendant sa captivité les *Épîtres morales*; après la victoire définitive des royalistes, il se retira à Chambéry dans les États du duc de Savoie, et, pour occuper ses loisirs, il songea à célébrer ces jolis bords du Lignon, près desquels s'était écoulé le temps de sa jeunesse et de ses premières amours. Sans la Ligue, il y eût sans doute fini sa vie, heureux et obscur: l'exil aviva son génie, et fit de ce soldat un poète et un romancier. Avec quelle grâce attendrie et pénétrante il dédie son œuvre à son cher Lignon!

" Belle et agréable rivière du Lignon, sur les bords de laquelle j'ai passé si heureusement mon enfance et la plus tendre partie de ma première jeunesse, quelque paiement que ma plume ait pu te faire, j'avoue que je te suis encore

grandement redevable pour tant de contentements que j'ai reçus le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraîcheur de tes belles eaux, quand l'innocence de mon âge me laissait jouir de moi-même et me permettait de goûter en repos les bonheurs et les félicités que le ciel, d'une main libérale, répandait sur ce bienheureux pays, que tu arroses de tes claires et vives ondes. . . . Je te voue et je te consacre, ô mon cher Lignon, toutes les douces pensées, tous les amoureux soupirs et tous les désirs plus ardents, qui durant une saison si heureuse ont nourri mon âme de si doux entretiens qu'à jamais le souvenir en vivra dans mon cœur. Que si tu as aussi bien la mémoire des agréables occupations que tu m'as données, comme tes bords ont été bien souvent les fidèles secrétaires de mes imaginations et des douceurs d'une vie si désirable, je m'assure que tu reconnâtras aisément qu'à ce coup je ne te donne ni ne t'offre rien de nouveau, et qui ne te soit déjà acquis, depuis la naissance de la passion que tu as vue commencer, augmenter, et parvenir à sa perfection le long de ton agréable rivage; et que ces feux, ces passions et ces transports, ces désirs, ces soupirs et ces impatiences sont les mêmes que la Beauté, qui te rendait tant estimé par-dessus toutes les rivières de l'Europe, fit naître en moi durant le temps que je fréquentais tes bords et que, libre de toute autre passion, toutes mes pensées commençaient et finissaient en elle, et tous mes desseins et tous mes désirs se limitaient à sa volonté. Et si la mémoire de ces choses passées t'est autant agréable, que mon âme ne se peut rien imaginer qui lui apporte plus de contentement, je m'assure qu'elles te seront chères, et que tu les conserveras curieusement dans tes demeures sacrées pour les enseigner à tes gentilles Naïades, qui peut-être prendront plaisir de les raconter quelquefois, la moitié du corps hors de tes fraîches ondes, aux belles Dryades et Napées, qui le soir se plaisent à danser au clair de la lune parmi les prés, qui émaillent ton rivage d'un perpétuel printemps de fleurs. Et quand Diane même avec le chaste chœur de ses nymphes viendrait après une pénible chasse dépouiller ses sueurs dans ton sein, ne fais point de difficulté de les raconter devant elles; et sois assuré, ô mon cher Lignon, qu'elles n'y trouveront une seule pensée qui puisse offenser leurs

chastes et pudiques oreilles. Le feu qui alluma cette affection fut si clair et si beau qu'il n'eut point de fumée, et l'embrassement si pur et si net, qu'il ne laissa jamais de noirceur après la brûlure en pas une de mes actions ni de mes désirs."

Astrée, III, dédicace.

Il ne faudrait pas croire cependant que ce fonds de souvenirs et d'émotions personnelles constituât toute *l'Astrée*: on se tromperait gravement. Sans doute ils ajoutent à l'œuvre beaucoup de charme: mais ils ne lui servent guère que de cadre et d'ornement. Que d'Urfé ait brûlé jadis d'un amour tendre et fidèle pour quelque beauté forézienne, et qu'il se soit plu après vingt ans à remuer ces cendres attiédies, rien de mieux; mais, à cela près, ne cherchons pas dans *l'Astrée* la confession vraie d'un amant, ni un long cri de passion (en plus de cinq mille pages!). A part quelques détails, et certaines allusions facilement reconnaissables, elle est une œuvre de pure fiction: en 1610 on ne savait par bonheur pas encore ce que c'est qu'un roman "vécu," et les écrivains avaient assez de modestie pour ne pas fatiguer les lecteurs des faits et gestes de leur chétive personne. Derrière l'homme, chez d'Urfé, on découvre vite l'auteur. En écrivant il n'obéissait pas seulement à un besoin instinctif de son cœur, il subissait d'autres influences dont la trace est visible dans son œuvre. Il est bien rare que le génie crée vraiment de toutes pièces: *le Cid*, *Andromaque*, *Gil Blas*, pour citer trois des œuvres les plus originales de notre littérature, sont nés d'une imitation étrangère: on en pourrait dire autant des trois quarts des comédies de Molière: notre premier roman n'a pas échappé à cette loi commune. Il est facile de signaler les modèles qui ont inspiré d'Urfé. C'est d'abord, chez les anciens, Héliodore et les romans grecs; chez les Italiens, Pétrarque, pour lequel il avait un culte passionné, et dont il a cherché à reproduire dans maint sonnet la délicate subtilité, Sanazar, dont il avait lu *l'Arcadie*, le Tasse, dont *l'Aminte* était alors en si grand honneur que Malherbe eût voulu l'avoir fait, Guarini, dont le fidèle berger, Mirtille, annonce par bien des côtés Céladon. Chez les Espagnols, les *Amadis* fournirent à d'Urfé toute la partie héroïque et chevale-

resque de son œuvre : mais le livre qu'il lut avec le plus de fruit et à l'image duquel il composa son *Astrée*, est la célèbre *Diane amoureuse*, roman pastoral, mêlé de prose et de vers, qu'avait publié en 1547 George de Montemayor.

D'ailleurs ce genre idyllique et raffiné devait plaire aux Français de 1610. Rien n'incline plus les esprits à la pastorale que les révolutions et les troubles civils. Au sortir des horreurs de la Ligue, on devait naturellement s'éprendre d'un idéal de politesse et de douceur ; les compagnons du Béarnais, en introduisant à la cour les grossièretés des camps, rendaient plus pressant le besoin d'une réforme dans la langue et dans les mœurs. C'est l'époque où Catherine de Vivonne cesse d'aller aux assemblées du Louvre, et réunit chez elle une société d'élite qui mettra toute sa gloire à parler et à aimer purement. Il y a là comme une réaction, toute littéraire et nullement politique, contre les Bourbons ; la France semble revenir aux traditions de politesse et de galanterie, qui, malgré bien des débauches cachées, fleurissaient à la cour des derniers Valois. C'est alors qu'un petit gentilhomme de province, un ligueur, qui n'a jamais mis les pieds au Louvre, et qui a l'imagination toute férue de Ronsard, vient apporter à cette société désœuvrée le livre qu'elle attendait, le bréviaire du parfait amour et du beau langage.

L'Astrée se compose de cinq volumes ¹ divisés chacun en douze livres ; si par sa forme elle est un roman, elle n'est pas sans analogie non plus avec une tragi-comédie pastorale, dont les actes et les scènes correspondraient aux volumes et aux livres du roman. De nos jours, comme on l'a fait ingénieusement remarquer, l'on en pourrait tirer un magnifique opéra : le développement de l'action dramatique et la succession des tableaux pittoresques ou merveilleux s'y prêteraient facilement.

Le lieu de la scène est circonscrit dans le Forez ; le début et la fin du roman se passent sur les bords de ce charmant Lignon, à jamais illustré par ces aventures. Au iv^e siècle de notre ère, cette jolie contrée était, paraît-il, peuplée de Druides et de Vestales, de Chevaliers et de

¹ D'Urfé ne fit paraître que les trois premiers ; son secrétaire Baro édita le quatrième ; quant au cinquième, Baro ne le donna qu'après avoir remanié et complété les notes de d'Urfé.

Nymphes, de Bergers et de Bergères. Ne cherchons pas chicane à d'Urfé sur l'existence de la chevalerie à cette époque, et n'oublions pas qu'il s'agit d'une pure invention romanesque. Ces trois classes de personnages représentent les trois classes de la société: le clergé, la noblesse et le peuple, avec cette restriction pourtant que les bergers, tout en étant soumis aux nymphes qui sont les souveraines du pays, sont eux-mêmes pour la plupart de grands seigneurs ou de grandes dames "en villégiature," selon le mot de Saint-Marc Girardin. L'auteur a bien pris soin de nous en avertir dans la préface: "Si l'on te reproche, dit-il à Astrée, que tu ne parles pas le langage des villageois, et que ni toi ni ta troupe ne sentez guère les brebis ni les chèvres, réponds-leur, ma bergère, que tu n'es pas, ni celles qui te suivent, de ces bergères nécessiteuses qui, pour gagner leur vie, conduisent des troupeaux aux pâturages; mais que vous n'avez pris cette condition que pour vivre plus doucement et sans contrainte." D'Urfé nous fait entendre aussi que ses bergères ont, tout comme au théâtre, des houlettes peintes et dorées, des jupes de taffetas et des pannetières bien troussées. Nous voilà prévenus, et nous ne risquons pas de nous encanailler dans la compagnie de ces gardeuses de moutons.

Mais essayons une analyse, la plus courte et la plus simple que nous pourrons, de cette œuvre si touffue.

Depuis trois ans le berger Céladon et la bergère Astrée s'aimaient d'amour tendre. Mais le perfide Semyre, par une habile calomnie, fit naître un jour dans l'esprit d'Astrée des soupçons sur la fidélité de son amant. Au début du roman, comme Céladon vient, selon son habitude, s'entretenir doucement avec Astrée, celle-ci irritée le repousse, et lui défend de reparaître jamais devant ses yeux: Céladon désespéré se précipite dans le Lignon. Astrée s'aperçoit bientôt de son injustice, en lisant des vers que Céladon avait gravés en son honneur sur l'écorce d'un arbre, et en découvrant une lettre dans le chapeau du malheureux berger. Cependant Céladon n'est pas mort; il a été recueilli à Isoure par des nymphes, qui le rappellent à la vie. Galatée lui fait raconter son histoire, et, nouvelle Didon, s'enflamme à ce récit: elle voit dans ce jeune berger qu'elle a sauvé l'époux qu'un faux oracle lui a

annoncé. Elle cherche à retenir Céladon, elle lui fait l'aveu de sa flamme. Ses compagnes, Léonide et Silvie, sur les conseils du druide Adamas, font échapper Céladon, qui s'enfuit déguisé.

Une fois libre, il ne cherche pas à revoir Astrée, puisqu'elle l'a banni de sa présence: mais il est seul dans une caverne, au milieu des bois; il a édifié à sa maîtresse un temple de verdure, dont l'enceinte est formée de branches liées ensemble: au centre est la statue d'Astrée; il y a gravé les vers qu'il avait jadis composés pour elle, et les chiffres entrelacés de sa houlette. Sur l'autel est suspendue, aux branches d'un myrte, la table des Douze Lois de l'Amour. Les bergers, dans leurs promenades, découvrent ce temple. Astrée, bouleversée, croit que c'est l'ombre de Céladon, privée de sépulture, qui habite ces lieux. Comme elle s'est endormie sous ces arbres, Céladon survient, lui glisse un billet dans le sein, et lui donne un baiser: Astrée se réveille en sursaut, mais, éblouie par le soleil, elle croit ne voir que l'ombre de Céladon entourée d'une lumière surnaturelle: elle veut élever un tombeau à son amant. Les bergères, les nymphes et les vestales accomplissent en grande pompe la cérémonie funèbre.

Cependant le druide Adamas veut réconcilier Céladon avec Astrée. Sur son ordre Léonide vient chercher Céladon dans sa solitude; on le revêt des habits d'une nymphe, et on le fait passer, sous le nom d'Alexis, pour une fille du druide. Tous les bergers s'y trompent, la fausse Alexis et Astrée se rencontrent et se lient d'une vive amitié: elles ne peuvent plus se séparer; Astrée jure à sa compagne de passer toute sa vie auprès d'elle, et Céladon accueille avec ivresse les serments de sa bergère. Le plus beau gui de l'an neuf ayant paru sur un des chênes de l'autel d'Astrée, les deux amants s'y rendent, avec tous les bergers, et ils éprouvent, devant ce symbole de leur commun amour, des frissons inexplicables et des émotions délicieuses. Céladon refuse toujours de se nommer, mais il éprouve quelques remords à surprendre ainsi la bonne foi d'Astrée.

A cette époque, des guerres sanglantes viennent désoler ces contrées jusqu'alors bienheureuses; le traître Polémas vient attaquer le royaume d'Amasis, et cherche à conquérir par la force la main de Galatée. Alexis et Astrée

sont enlevées par cinquante archers, malgré une résistance désespérée d'Alexis, qui étonne toute le monde par son courage. Mais ils sont bientôt délivrés par Semyre, qui paye ainsi sa dette envers eux, et meurt peu après. Céladon blessé est guéri par les soins du druide Adamas.

Sur les instances du druide, la fausse Alexis consent enfin à se découvrir à Astrée: la bergère reste un moment suspendue entre la colère et l'amour: mais au souvenir de toutes les privautés que Céladon a pu se permettre à la faveur de son déguisement, elle chasse de nouveau son amant, et lui ordonne d'aller mourir loin de sa présence.

Céladon désespéré se retire pour chercher la mort: Astrée de son côté a la même pensée. Tous deux ont résolu d'aller demander la fin de leurs maux à la Fontaine de Vérité. Cette fontaine enchantée est gardée par deux lions et par deux licornes: elle ne peut être désenchantée, d'après les oracles, que par la mort du plus fidèle amant et de la plus fidèle amante. Céladon s'avance: mais, ô miracle, les lions et les licornes se dévorent, le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde; le génie de l'Amour paraît dans un nuage et annonce la fin de l'enchantement de la fontaine. Astrée, qui s'y trouvait déjà, et Céladon sont transportés évanouis dans la maison d'Adamas; ils reviennent à eux, ils échangent enfin l'aveu de leur mutuel amour. Les dieux approuvent leur tendresse, et cet heureux jour voit couronner la flamme de la plupart des personnages du roman: Silvandre épouse Diane, Paris est agréé de Léonide, et Galatée retrouve Lindamor, son ancien amant. Les jolis bords du Lignon redeviennent un lieu de délices et de félicité.

Telle est l'action principale du roman, à laquelle se rattachent plus de quarante histoires particulières que nous avons dû forcément négliger. Sur ce fond singulièrement compliqué se détachent au moins cent personnages, non pas seulement indiqués, mais parlants et agissants. Tous, à vrai dire, ne sont pas dépeints avec un égal relief; la plupart cependant ont un signe distinctif et un caractère propre. "Il n'y a pas un sentiment humain qui ne soit décrit dans *l'Astrée*, pas une situation qui ne s'y trouve représentée." Il ne faut pas oublier que l'auteur a mis

vingt-cinq ans à composer son roman, et qu'il n'a pas eu le temps de l'achever. *L'Astrée* est l'œuvre de toute une vie, elle est aussi, en un sens du moins, le livre de tout un siècle.

Dans cette galerie un peu confuse quelques personnages brillent au premier rang.

Ce sont d'abord les deux héros du livre, Céladon et Astrée, qui, avouons-le, nous charment assez médiocrement aujourd'hui. — Céladon est pourtant immortel, mais son nom n'est pas arrivé jusqu'à nous, sans qu'une pointe de ridicule s'y soit attachée. Passer pour un don Juan, on s'y résignerait volontiers : mais pour un Céladon ! Ce trop parfait amant, d'une inviolable fidélité, est aussi, et par cela même, un amant pusillanime et faible, très peu viril, qui trouve dans sa passivité des délices malsaines, et qui se laisse aller à de dangereux raffinements. Il n'a rien d'un héros d'amour ; il n'a rien fait pour conquérir Astrée, il ne fait rien pour la garder ; il est au contraire possédé par elle, il se complaît dans sa servitude, il s'humilie sous les coups de sa maîtresse, et il adore avec ferveur la main qui le frappe ; il jouit également des faveurs qu'il reçoit et des disgrâces qu'il encourt. C'est lui qui dit : " Un amant n'est plus un homme ; il a dépouillé toute volonté et tout jugement," et il le prouve par son exemple. Il ne veut pas que Léonide le console dans sa caverne, et il lui dépeint avec ivresse la félicité qu'il éprouve à souffrir. Ne le plaignons donc pas ; il est bienheureux : c'est un dévot d'amour, comme l'a si bien dit Saint-Marc Girardin. J'ajouterai que Céladon, par ce temps de suggestion et d'hypnotisme, serait un *sujet* parfait et offrirait un précieux exemple d'anéantissement de la volonté. Il est le premier de nos " jeunes premiers " de roman, et il semble annoncer déjà par certains côtés Werther et René. De l'étude de ce personnage se dégage je ne sais quelle impression mélancolique : on y sent tout l'abîme de faiblesse que recèle le cœur de l'homme, devenu un jouet entre les mains de la femme. — Astrée n'est pourtant pas une coquette : je lui reprocherais plutôt de ne pas l'être assez. Elle n'est guère aimable, semble-t-il, cette bergère si tendrement aimée : capricieuse, jalouse, hautaine, impérieuse, elle exerce avec une parfaite in-

conscience le despotisme de sa beauté. Quand elle rencontre Céladon, elle le chasse de sa présence; à la fin, elle l'envoie mourir: Céladon se soumet, et il mourrait, sans métaphore, si l'intervention des dieux ne le sauvait pas. Astrée aime pourtant Céladon, de loin surtout, alors qu'elle regrette sa sévérité et ses emportements. Elle aime surtout son propre honneur, sa *gloire*, comme diront plus tard ces héroïnes de Corneille, à qui elle ressemble un peu. Au moment où Céladon se découvre à elle, voici comme elle analyse ses sentiments: "Alors s'est commencé dans mon âme un combat entre l'Amour et la Raison; la Pitié tenait le parti de l'un, et l'Honneur suivait le parti de l'autre. . . ." Dans l'âme d'Astrée, c'est l'honneur qui triomphe, comme dans celle de Chimène: mais combien cette lutte est plus émouvante chez l'amante du Cid! En vain nous chercherions à surprendre chez son aînée une de ces explosions de tendresse infinie où la nature violentée reprend tous ses droits. Cette froideur nous choquera toujours. Étrange couple d'amoureux où, par un renversement des lois ordinaires, Astrée est la tête et Céladon le cœur!

Silvandre et Diane n'apparaissent qu'au second plan, et risquent aujourd'hui de ravir nos sympathies plus que Céladon et Astrée. Ils sont moins jeunes, semble-t-il, et moins épris de chimères. Silvandre, raison droite et cœur simple, aime Diane d'un amour à la fois ardent et réfléchi. Il s'est nourri des théories platoniciennes aux écoles des Massiliens, et dans la chaste tendresse dont il entoure sa bergère, il recherche seulement l'union des esprits et des âmes. Tous les bergers du Lignon le vénèrent comme le plus sage et le plus vertueux de tous. Il est fidèle, comme Céladon, mais sans emportement mystique; il est surtout clairvoyant et avisé. Diane l'ayant offensé par mégarde, il ne songe pas à se noyer: "Le désespoir n'emporte pas facilement un esprit fort comme le sien." Il est l'Ariste de cette comédie à cent actes divers, celui qui exprime la morale du roman, et qui montre par son exemple tous "les effets de l'honnête amitié."

De tous ces personnages le plus vivant et le plus original est Hylas, le berger inconstant. Celui-là mêle une note triviale à cet ensemble un peu trop sentimental et vertueux.

Vingt et un ans, "chauve, le poil tirant un peu sur le roux," mis à la dernière mode du temps (mais je ne saurais dire laquelle), occupé à se friser la moustache, à mettre et remettre sa fraise, à rattacher ses jarretières, à se parfumer de poudre de Chypre: tel nous apparaît Hylas, d'après la description qu'il fait lui-même de sa personne. Ce don Juan n'a rien de sinistre: c'est un Méridional, né en pleine Camargue: il raconte avec fatuité toutes ses bonnes fortunes, et fait l'énumération complaisante des beautés qu'il a enchaînées; il explique les différents moyens dont il se sert pour lâcher les cœurs qui se cramponnent à lui; il nous confie que, pour changer, il veut aimer une vestale: c'est un dilettante. Au demeurant, il est beau parleur, spirituel, éloquent même, et il faut l'entendre discutant avec Silvandre sur les joies controversées de la fidélité ou de l'inconstance. En philosophie il est matérialiste, et il allègue un plaisant argument contre la distinction de l'âme et du corps: "S'il est vrai que le corps ne soit que l'instrument dont se sert Phylis, eh bien, je vous donne Phylis et laissez-moi le reste: nous verrons qui sera plus content de vous et de moi." Il suit les bergers partout, les amuse par ses saillies, et ne se fait pas faute de leur jouer de bons tours: il dérobe la Table des Douze Lois de l'amour, qui est suspendue dans le temple d'Astrée, et il en falsifie malicieusement le texte, au grand scandale de Silvandre. Malgré tous ses défauts, ne lui soyons pas trop sévères: Hylas est fort amusant, et, en somme, il n'est pas méchant. La punition qui l'attend à la fin du roman est assez douce: il épouse Stelle, "qu'il aimait alors véritablement." — Le seul reproche que nous soyons tentés de lui faire, c'est d'avoir des vices aimables et charmants. Il nous vient un scrupule: d'Urfé n'aurait-il pas composé avec trop de complaisance ce personnage inconstant et frivole? La morale du roman n'en est-elle pas un peu affaiblie? Ne l'oublions pas: Honoré d'Urfé, marié sans amour à une vieille femme riche, fut bien plutôt un Hylas qu'un Céladon.

D'autres caractères mériteraient encore de nous arrêter; notamment celui de la nymphe Galatée, coquette, légère, curieuse, avide de sensations nouvelles, type de la femme frivole, oisive et romanesque: elle a du reste un nom dans

l'histoire: Marguerite de Valois. D'Urfé a peint aussi l'amour courageux et vaillant dans Euric (qui personnifie peut-être Henri IV), l'amour sauvage et grossier dans Gondebaud, l'ambition dans Polémas, la générosité dans Léonide, la perfidie dans Climante, etc. Mais le personnage qui domine tous les autres, on l'a dit, c'est l'Amour; tous sacrifient à cette divinité, que d'Urfé s'est d'ailleurs efforcé de nous peindre sous les traits de la Vertu: il ne s'agit pas en effet de la Vénus terrestre, mais de la Vénus Uranie dont Silvandre se fait toujours l'éloquent interprète: "Une amour périssable n'est pas vray Amour; car il doit suivre le sujet qui lui a donné naissance. C'est pourquoi ceux qui ont aimé le corps seulement, doivent enclore tous les amours du corps dans le même tombeau où il s'enserre: mais ceux qui outre cela ont aimé l'esprit, doivent, avec leur amour, voler après cet esprit aimé jusques au plus haut ciel, sans que les distances les puissent séparer." Tel est l'idéal, à la fois amoureux et honnête, que d'Urfé présentait à la société un peu désœuvrée de son temps, lasse des vices grossiers que les troubles civils traînent toujours après eux.

Aussi le succès de *l'Astrée* fut-il prodigieux. Je ne puis indiquer tous les hommages enthousiastes que cette œuvre valut à son auteur pendant deux siècles. Notons seulement les principaux. Saint François de Sales, évêque de Genève, et Pierre Camus, évêque de Belley, disaient que parmi les livres d'amour *Astrée* était le plus honnête et le plus chaste. Mme de Sévigné, pendant son séjour à Vichy, évoquait sur les rives de l'Allier les héros du Lignon, et au siècle suivant sa petite-fille Pauline de Simiane rêvera encore au druide Adamas. Huet n'osait plus ouvrir *l'Astrée*, de peur d'être obligé de la relire jusqu'au bout. Patru, qui avait connu d'Urfé, nous a laissé dans une lettre la preuve du juvénile enthousiasme qu'il éprouvait pour l'auteur et pour le roman. Tallemant raconte que dans la société du cardinal de Retz on se divertissait à s'écrire des questions sur *l'Astrée*, et à reconstituer la géographie exacte du Forez. La Fontaine, qui a composé un opéra sur ce sujet, appelle vraiment *exquise* l'œuvre de d'Urfé:

Étant petit garçon je lisaïs son roman,
Et je le lis encor ayant la barbe grise.

Boileau lui-même, qui n'a pas été tendre pour les romans, reconnaît dans *l'Astrée* "une narration vive et fleurie, des fictions très ingénieuses, des caractères finement imaginés et bien suivis. . . ." Segrais nous dit que pendant près de quarante ans on a tiré de *l'Astrée* les sujets de presque toutes les pièces de théâtre: il eût pu ajouter aussi de la plupart des romans. Détail curieux: en Allemagne il s'était formé, du vivant même de d'Urfé, une *Académie des vrais amants* composée de vingt-neuf princes ou princesses, et de dix-neuf seigneurs ou dames de la cour, qui avaient pris les noms des héros de *l'Astrée*: ils écrivirent à d'Urfé pour le prier de prendre le nom de Céladon, qu'ils ne se jugeaient pas dignes de porter. Le succès de *l'Astrée* se prolonge jusqu'au milieu du XVIII^e siècle: l'abbé Prévost, l'auteur de *Manon Lescaut*, s'enthousiasmait encore pour les aventures de Céladon; et Jean-Jacques Rousseau, de passage à Lyon, voulait aller visiter le Forez, et rechercher sur les rives du Lignon l'ombre des Dianes et des Silvandres: comme il se renseignait auprès de son hôtesse, elle lui dit que le Forez était un bon pays de forges et qu'on y travaillait fort bien le fer. Quelle désillusion! "Cette bonne femme, ajoute mélancoliquement Rousseau, a dû me prendre pour un apprenti serrurier!"

De nos jours *l'Astrée* est tout à fait oubliée: bien peu oseraient, de gaieté de cœur, affronter la lecture de ces cinq gros volumes. Et pourtant celui qui aurait la vertu de consacrer à ce doyen de nos romans un peu du temps que nous donnons si libéralement à des productions éphémères, ne regretterait certainement ni ses heures ni sa peine. C'est une compagnie fort aimable que celle d'Honoré d'Urfé. On peut goûter encore beaucoup de plaisir à ces grâces molles et traînantes, à ce style ondoyant et serpentueux comme le cours du Lignon, à ces vers subtils et langoureux, à ces extraordinaires aventures, à ces discussions de casuistique amoureuse, à toutes ces fleurs de conversation galante que l'auteur a semées dans son œuvre. Il s'en dégage toujours, après bientôt trois siècles écoulés, un charme souriant, et l'on y respire le parfum si délicat des vieilles choses. On emporte de cette lecture une impression à la fois très tendre et très pure. D'autres livres ont fait davantage pour la gloire du XVII^e siècle:

je ne sais pas s'il y en a beaucoup qui lui fassent au fond plus d'honneur, et en qui il reconnaisse plus exactement son image.

I Céladon, désespéré par un injuste soupçon d'Astrée, se précipite dans le Lignon

De fortune, ce jour l'amoureux berger s'étant levé fort matin pour entretenir ses pensées, laissant paître l'herbe moins foulée à ses troupeaux, s'alla asseoir sur le bord de la tortueuse rivière de Lignon, attendant la venue de sa belle bergère, qui ne tarda guères après lui : car éveillée d'un soupçon trop cuisant, elle n'avait pu clore l'œil de toute la nuit. A peine le Soleil commençait de dorer le haut des montagnes d'Isoure et de Marcilly, quand le berger aperçut de loin un troupeau qu'il reconnut bientôt pour celui d'Astrée. Car outre que Mélampe, chien tant aimé de sa bergère, aussitôt qu'il le vit, le vint folâtement caresser, encore remarqua-t-il la brebis plus chérie de sa maîtresse, quoi qu'elle ne portât ce matin les rubans de diverses couleurs, qu'elle soulait avoir à la tête en façon de guirlande, parce que la bergère atteinte de trop de déplaisir ne s'était pas donné le loisir de l'agencer comme de coutume. Elle venait après assez lentement, et, comme on pouvait juger à ses façons, elle avait quelque chose en l'âme qui l'affligeait beaucoup, et la ravissait tellement en ses pensées, que, fût par mégarde ou autrement, passant assez près du berger, elle ne tourna pas seulement les yeux vers le lieu où il était, et s'alla asseoir assez loin de là sur le bord de la rivière. Céladon, sans y prendre garde, croyant qu'elle ne l'eût pas vu, et qu'elle l'allât chercher où il avait accoutumé de l'attendre, rassemblant ses brebis avec sa houlette, les chassa après elle qui déjà s'étant assise contre un vieux tronc, le coude appuyé sur le genou, la joue sur la main, se soutenait la tête et demeurait tellement pensive, que, si Céladon n'eût été plus qu'aveugle en son malheur, il eût bien aisément vu que cette tristesse ne lui pouvait procéder que de l'opinion du changement de son amitié, tout autre

déplaisir n'ayant pas assez de pouvoir pour lui causer de si tristes et profonds pensers. Mais d'autant qu'un malheur inespéré est beaucoup plus mal aisé à supporter, je crois que la fortune, pour lui ôter toute force de résistance, le voulut ainsi assaillir inopinément.

Ignorant donc son prochain malheur, après avoir choisi pour ses brebis le lieu le plus commode près de celles de sa bergère, il lui vint donner le bonjour, plein de contentement de l'avoir rencontrée : à quoi elle répondit et de visage et de parole si froidement, que l'hiver ne porte point tant de froideurs et de glaçons. Le berger, qui n'avait pas accoutumé de la voir telle, se trouva d'abord fort étonné, et quoiqu'il ne se figurât pas la grandeur de sa disgrâce, telle qu'il l'éprouva peu après, si est-ce que la doute d'avoir offensé ce qu'il aimait le remplit de si grands ennuis, que le moindre était capable de lui ôter la vie. Si la bergère eût daigné le regarder, ou que son jaloux soupçon lui eût permis de considérer quel soudain changement la froideur de sa réponse avait causé en son visage, pour certain la connaissance de tel effet lui eût fait perdre entièrement ses méfiances. Mais il ne fallait pas que Céladon fût le Phénix du bonheur, comme il l'était de l'Amour, ni que la fortune lui fît plus de faveur qu'au reste des hommes, qu'elle ne laisse jamais assurés en leur contentement. Ayant donc ainsi demeuré longtemps pensif, il revint à soi, et, tournant la vue sur sa bergère, rencontra par hasard qu'elle le regardait : mais d'un œil si triste, qu'elle ne laissa aucune sorte de joie en son âme, si le doute où il était y en avait oublié quelqueune. Ils étaient si proches du Lignon que le berger y pouvait aisément atteindre du bout de sa houlette, et le dégel avait si fort grossi son cours, que, tout glorieux et chargé des dépouilles de ses bords, il descendait impétueusement dans Loire. Le lieu où ils étaient assis était un tertre un peu relevé, contre lequel la fureur de l'onde en vain s'allait rompant, soutenu par en bas d'un rocher tout nu, couvert au-dessus seulement d'un peu de mousse. De ce lieu le berger frappait dans la rivière du bout de sa houlette dont il ne touchait point tant de gouttes d'eau que de divers pensers le venaient assaillir, qui, flottants comme l'onde, n'étaient point sitôt arrivés qu'ils en étaient chassés par d'autres plus violents. Il n'y

avait une seule action de sa vie, ni une seule de ses pensées, qu'il ne rappelât en son âme, pour entrer en compte avec elles, et savoir en quoi il avait offensé: mais n'en pouvant condamner une seule, son amitié le contraignit de lui demander l'occasion de sa colère. Elle qui ne voyait point ses actions, ou qui les voyant, les jugeait toutes au désavantage du berger, allait rallumant son cœur d'un plus ardent dépit, si bien que, quand il voulut ouvrir la bouche, elle ne lui donna pas même le loisir de proférer les premières paroles, en disant: "Ce ne vous est donc pas assez, perfide et déloyal berger, d'être trompeur et méchant envers la personne qui le méritait le moins, si, continuant vos infidélités, vous ne tâchiez d'abuser celle qui vous a obligé à toute sorte de franchise? Donc, vous avez bien la hardiesse de soutenir ma vue après m'avoir tant offensée? Donc, vous m'osez présenter, sans rougir, ce visage dissimulé qui couvre une âme si double, et si parjure? Ah! va, va tromper un autre, va, perfide, et t'adresse à quelqu'un de qui tes perfidies ne soient point encore reconnues, et ne pense plus de te pouvoir déguiser à moi qui ne reconnais que trop à mes dépens les effets de tes infidélités et trahisons!" Quel devint alors ce fidèle berger, celui qui a bien aimé le peut juger si jamais telle reproche lui a été faite injustement. Il tombe à ses genoux, pâle et transi, plus que n'est pas une personne morte. "Est-ce, belle bergère, lui dit-il, pour m'éprouver, ou pour me désespérer? — Ce n'est, dit-elle, ni pour l'un ni pour l'autre, mais pour la vérité, n'étant plus de besoin d'essayer une chose si reconnue. — Ah! dit le berger, pourquoi n'ai-je ôté ce jour malheureux de ma vie? — Il eût été à propos pour tous deux, dit-elle, que non point un jour, mais tous les jours que je t'ai vu eussent été ôtés de la tienne et de la mienne. Que si le ressouvenir de ce qui s'est passé entre nous (que je désire toutefois être effacé) m'a encore laissé quelque pouvoir, va-t'en, déloyal, et garde-toi bien de te faire jamais voir à moi que je ne te le commande." Céladon voulut répliquer, mais Amour, qui oit si clairement, à ce coup lui boucha pour son malheur les oreilles; et parce qu'elle s'en voulait aller, il fut contraint de la retenir par sa robe, lui disant: "Je ne vous retiens pas pour vous demander pardon de l'erreur qui m'est

inconnue, mais seulement pour vous faire voir quelle est la fin que j'élis pour ôter du monde celui que vous faites paraître d'avoir tant en horreur." Mais elle, que la colère transportait, sans tourner seulement les yeux vers lui, se débattit de telle furie qu'elle échappa, et ne lui laissa autre chose qu'un ruban, sur lequel par hasard il avait mis la main. Elle le soulaît porter au devant de sa robe pour agencer son collet, et y attachait quelquefois des fleurs quand la saison le lui permettait : à ce coup elle y avait une bague que son père lui avait donnée. Le triste berger, la voyant partir avec tant de colère, demeura quelque temps immobile, sans presque savoir ce qu'il tenait en la main, bien qu'il eût les yeux dessus. Enfin, avec un grand soupir, revenant de cette pensée et reconnaissant ce ruban : " Sois témoin, dit-il, ô cher cordon, que plutôt que de rompre un seul des nœuds de mon affection, j'ai mieux aimé perdre la vie, afin que, quand je serai mort et que cette cruelle te verra peut-être sur moi, tu l'assures qu'il n'y a rien au monde qui puisse être plus aimé que je l'aime, ni Aimant plus mal reconnu que je suis." Et lors se l'attachant au bras et baisant la bague : " Et toi, dit-il, symbole d'une entière et parfaite amitié, sois content de me point éloigner en ma mort, afin que ce gage pour le moins me demeure, de celle qui m'avait promis tant d'affection." A peine eut-il fini ces mots que, tournant les yeux du côté d'Astrée, il se jeta les bras croisés dans la rivière.

En ce lieu Lignon était très profond et très impétueux, car c'était un amas de l'eau, et un regorgement que le rocher lui faisait faire contremont, si bien que le berger demeura longuement devant qu'aller à fond, et plus encore à revenir ; et lorsqu'il parut, ce fut un genou le premier, et puis un bras : et soudain enveloppé du tournoisement de l'onde, il fut emporté bien loin de là dessous l'eau.

Déjà Astrée était accourue sur le bord, et voyant ce qu'elle avait tant aimé, et qu'elle ne pouvait encore haïr, être à son occasion si près de la mort, se trouva si surprise de frayeur, que, au lieu de lui donner secours, elle tomba évanouie, et si près du bord, qu'au premier mouvement qu'elle fit lorsqu'elle revint à soi, qui fut longtemps après, elle tomba dans l'eau en si grand danger, que tout ce que

purent faire quelques bergers qui se trouvèrent près de là fut de la sauver, et avec l'aide encore de sa robe, qui la soutenant sur l'eau leur donna loisir de la tirer à bord, mais tant hors d'elle-même, que, sans qu'elle les sentît, il la portèrent en la cabane plus proche, qui se trouva être de Phylis, où quelques-unes de ses compagnes lui changèrent ses habits mouillés, sans qu'elle pût parler, tant elle était étonnée, et pour le hasard qu'elle avait couru, et pour la perte de Céladon, qui cependant fut emporté de l'eau avec tant de furie, que de lui-même il alla donner sur le sec, fort loin de l'autre côté de la rivière, entre quelques petits arbres, mais avec fort peu de signe de vie. . . .

Et lorsqu'il était entre la mort et la vie, il arriva sur le même lieu trois belles Nymphes dont les cheveux épars allaient ondoyants sur les épaules, couverts d'une guirlande de diverses perles; elles avaient le sein découvert, et les manches de la robe retroussées jusque sur le coude, d'où sortait un linomple ¹ délié, qui froncé venait finir auprès de la main, où deux gros bracelets de perles semblaient le tenir attaché. Chacune avait au côté le carquois rempli de flèches, et portait en la main un arc d'ivoire; le bas de leur robe par le devant était retroussé sur la hanche, qui laissait paraître leurs brodequins dorés jusques à mi-jambe. Il semblait qu'elles fussent venues en ce lieu avec quelque dessein: car l'une disait ainsi: "C'est bien ici le lieu; voici bien le repli de la rivière; voyez comme elle va impétueusement là haut, outrageant le bord de l'autre côté, qui se rompt et tourne tout court en ça. Considérez cette touffe d'arbres: c'est sans doute celle qui nous a été représentée dans le miroir." ² — . . . Avec semblables mots elles approchèrent si près de Céladon, que quelques feuilles seulement le leur cachaient. Et parce qu'ayant remarqué toutes choses particulièrement, elles reconnurent que c'était là sans doute le lieu qui leur avait été montré, elles s'y assirent, en délibération de voir si la fin serait aussi véritable que le commence-

¹ Voile en tissu de lin très léger.

² Le faux druide Climante, à l'aide d'un sortilège, avait persuadé à la nymphe Galatée que la première personne qu'elle trouverait en cette partie du rivage était l'époux que le ciel lui destinait.

ment : mais elles ne se furent sitôt baissées, pour s'asseoir, que la principale d'entre elles aperçut Céladon ; et, parce qu'elle croyait que ce fût un berger endormi, elle étendit les mains de chaque côté sur ses compagnes ; puis, sans dire mot, mettant le doigt sur la bouche, leur montra de l'autre main, entre ces petits arbres, ce qu'elle voyait, et se leva le plus doucement qu'elle put pour ne l'éveiller ; mais, le voyant de plus près, elle le crut mort ; car il avait encore les jambes en l'eau, le bras droit mollement étendu par dessus la tête, le gauche à demi tourné par derrière, et comme engagé sous le corps ; le col faisait un pli en avant pour la pesanteur de la tête, qui se laissait aller en arrière ; la bouche, à demi entr'ouverte et presque pleine de sablon, dégouttait encore de tous côtés ; le visage en quelques lieux égratigné et souillé, les yeux à moitié clos, et les cheveux, qu'il portait assez longs, si mouillés que l'eau en coulait comme de deux sources le long de ses joues, dont la vive couleur était si effacée qu'un mort ne l'a point d'autre sorte : le milieu des reins était tellement avancé qu'il semblait rompu, et cela faisait paraître le ventre plus enflé, quoique rempli de tant d'eau il le fût assez de lui-même. Ces Nymphes le voyant en cet état en eurent pitié, et Léonide, qui avait parlé la première, comme plus pitoyable et plus officieuse, fut la première qui le prit sous le corps pour le tirer à la rive. A même instant l'eau qu'il avait avalée ressortit en telle abondance, que la Nymphé, le trouvant encore chaud, eut opinion qu'on le pourrait sauver.

Astrée, I. I.

II Hylas plaide pour l'inconstance

. . . “ Voyez, s'écria Hylas, quelle outrecuidance est celle de ce berger ! Lui seul sait aimer ! C'est lui qui donne des lois à l'Amour, qui l'a fait venir du ciel parmi les hommes, et qui mesure la grandeur et perfection de nos volontés ! Belle Nymphé, si ce ne vous est chose ennuyeuse, permettez-moi que je lui montre son erreur.” Et lors, enfonçant son chapeau et relevant un peu l'aile qui lui couvrait le front,

mettant une main sur les côtés et de l'autre accompagnant par des gestes la violence de sa parole, il lui parla de cette sorte :

“ . . . Dis-moi donc maintenant : qu'est-ce qu'Amour ? N'est-ce pas un désir de beauté et du bien qui défaut ? Mais si ton amour est désir du bien qui défaut, avoue par force qu'on peut ajouter à ton amour quelque chose qu'elle n'a pas. De plus tu dis qu'elle ne peut être reprise. Si je te demande que c'est que tu aimes, tu répondras que c'est Diane ; et si, passant plus outre, je m'enquiers qui est cette Diane, tu diras que c'est la plus parfaite bergère du monde. Or, réponds-moi : si cette bergère est aussi parfaite que tu l'estimes, n'es-tu pas bien outrecuidé d'oser aimer une telle perfection, puisqu'il faut qu'il y ait de la proportion entre l'Amant et l'Aimé ? Car je ne crois pas que ta présomption soit telle, qu'elle te persuade que tu sois aussi parfait comme tu l'estimes. Je m'assure que tu me voudras reprendre de même faute, parce que j'aime Phylis, que tu diras avoir beaucoup plus de perfection que moi : mais je suis de contraire créance à la tienne ; premièrement parce que je ne tiens pas Phylis telle que tu dis ta Diane. J'avoue bien qu'elle a de la beauté et du mérite, mais aussi ne suis-je pas sans l'un ni sans l'autre. Elle a de l'esprit, j'en ai aussi. Elle est sage, je ne suis pas fol. Bref elle est bergère, je suis berger ; et si elle est Phylis, je suis Hylas : n'y a-t-il pas quelque conformité entre nous ? Car, tout ainsi que je ne vaux pas tant qu'un autre ne puisse valoir davantage, aussi n'est-elle pas si belle qu'une autre ne le puisse être plus. Que si quelqu'un veut bien aimer, il faut que ce soit comme Hylas et non pas comme Silvandre. Car à quelle occasion aime-t-on, sinon pour avoir du contentement ? Mais quel plaisir peuvent avoir les mornes et pensifs amants, qui vont continuellement serrés en eux-mêmes, se rongean l'esprit et le cœur avec cette chimère de constance ? Diane, nous dira Silvandre, ne m'aime point, elle en aime un autre et me méprise ; mais je ne laisserai de l'aimer et de la servir, de peur d'être inconstant. Phylis, vous dira Hylas, ne m'aime point, elle en aime un autre, et me méprise ; pourquoi ne changerai-je point cette ingrate et méconnaissante pour une autre qui m'aimera, et méprisera quelqu'autre pour moi ? Sera-ce de

peur d'être taxé d'inconstance? Ah! mes amies, dites-moi-quelle bête est-ce que cette inconstance? qui a-t-elle dévoré? ou bien quelle maladie cause-t-elle, et qui est-ce qui en est mort? ou quel frère ou père a jamais eu occasion d'en porter le deuil? C'est une imagination ou plutôt une invention de quelque fine amante, qui, se voyant devenue laide ou prête à être changée pour une plus belle qu'elle n'était pas, mit en avant cette opinion et la fit croire pour quelque chose de très mauvais. Et faut-il qu'un homme d'esprit s'y abuse et qu'il passe sans sujet tout son âge en travaillant sans être soulagé? Appellera-t-on cela Amour et constance, ou si avec plus de raison on ne lui doit point plutôt donner le nom de folie? Quoi? languir sous les lois d'une vieille et ingrate maîtresse? O erreur indigne d'un homme d'esprit et de courage! Quand on dit vieille, ne s'en suit-il pas, de nécessité, laide? Que si elle est vieille et laide, où est le jugement qui la tiendra pour être aimable? Et quand on dit ingrate, n'est-ce pas autant que trompeuse, perfide et dédaigneuse? Mais si elle est telle, où est le courage qui pourra souffrir de se soumettre à une si outrageuse et indigne personne? Que Silvandre ne me demande donc plus en quoi l'on peut reprendre son amour, et où l'on en peut trouver une plus parfaite, puisque je m'assure qu'il n'y a personne en cette troupe qui ne lui die: Hylas aime, et Hylas seul sait aimer en homme d'esprit et de courage!"

Le Berger inconstant finit de cette sorte, s'étant tellement ému par ses propres raisons, qu'il en était tout en feu: chacun sourit et tourna les yeux sur Silvandre pour ouïr ce qu'il dirait.

Astrée, II, 9.

III

Rêverie au clair de lune

Il (Silvandre) se trouva enfin dans le milieu du bois, sans se reconnaître, et quoique à tous les pas il choppât toujours contre quelque chose, si ne se pouvait-il distraire de ses agréables pensées. Tout ce qu'il voyait, et tout ce qui se présentait devant lui ne servait qu'à l'entretenir en cette

imagination. Si, comme j'ai dit, il bronchait contre quelque chose: "Je trouve bien encore, disait-il, plus de contrariétés à mes désirs." S'il oyait trembler les feuilles des arbres émues par quelque souffle de vent: "Oh! que je tremble bien mieux de crainte, disait-il, quand je suis près d'elle, et que je lui veux dire les véritables passions qu'elle pense être feintes!" Que s'il levait quelquefois les yeux en haut, considérant la lune, il s'écriait:

La lune au ciel, et ma Diane en terre!

Le lieu solitaire, le silence, et l'agréable lumière de cette nuit eussent été cause que le berger eût longuement continué et son promenoir et le doux entretien de ses pensées, sans que, s'étant enfoncé dans le plus épais du bois, il perdit en partie la clarté de la lune qui était empêchée par les branches et par les feuilles des arbres, et que revenant en lui-même, voulant sortir de cet endroit incommode, il n'eût pas sitôt jeté les yeux d'un côté et d'autre pour choisir un bon sentier, qu'il ouït quelqu'un qui parlait près de lui.

Astrée, II.

PIERRE CAMUS

Évêque de Belley

(1582-1653)

UN évêque romancier! Voilà un cas assez peu fréquent, semble-t-il, dans l'histoire de la littérature: il s'est pourtant produit trois fois dans le courant du XVII^e siècle. Trente ou quarante ans après Camus, Huet, évêque d'Avranches, écrira *le Faux Inca*, resté manuscrit; enfin le siècle se terminera par le succès retentissant du *Télémaque* de M. de Cambrai. Le nom de l'excellent évêque de Belley pâlit singulièrement devant celui de ses deux confrères: qui se souvient aujourd'hui de *Cléoreste*, d'*Alexis*, de *Spiridion*, et des innombrables romans sortis de cette plume aussi féconde que bien intentionnée? A vrai dire,

toutes ces œuvres, une seule exceptée, sont fort médiocres, et elles mériteraient l'oubli où elles sont tombées, si elles n'offraient par leurs défauts mêmes un intéressant sujet d'études, et si elles n'évoquaient aussi l'aimable et curieuse figure de leur auteur.

Jean-Pierre Camus fut le meilleur des hommes et le plus dévoué des évêques. Il passa toute sa vie à faire le plus de bien qu'il put autour de lui, à diriger les âmes, à visiter les pauvres, à organiser des missions, et surtout à prêcher et à écrire. Il était pour l'action bien plus que pour la contemplation, et, dans son diocèse, il fit une rude guerre aux moines de tous ordres, déniaut à ceux qui s'étaient volontairement retirés du monde le droit de s'occuper des affaires de cette humanité qu'ils connaissaient mal: il s'efforça d'enlever aux cénobites la direction des fidèles, et les désordres des couvents n'eurent pas de plus grand adversaire que lui. Cet apôtre enthousiaste et désintéressé était en même temps un Parisien des plus fins, hardi, spirituel, joyeux, célèbre par ses bons mots et par ses piquantes réparties. C'est lui qui avait dit quelque soixante ans avant La Bruyère, en pleine chaire de Notre-Dame: "Messieurs, je recommande à votre charité une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté." Un autre jour, prêchant devant le duc d'Orléans, qui était placé entre deux intendants des finances, M. d'Émeri et M. de Bullion, il s'écria brusquement, mais non sans malice, comme s'il parlait à Jésus-Christ sur le Calvaire: "Ah! Monseigneur, quand je vous vois entre ces deux larrons! . . ." Et l'assemblée de rire, malgré la sainteté du lieu. C'est enfin lui qui, satisfait de son maigre évêché de Belley, répondait d'un ton guilleret au Roi qui lui offrait un poste plus important: "Non, la petite femme que j'ai épousée est assez belle pour Camus." Avec un tel fonds de bonne humeur et de vertus, le digne homme n'eut pas beaucoup d'ennemis: tout le monde l'aimait, sauf les moines; il trouvait le moyen de plaire aux esprits les plus divers, à cette façon de médecin libre-penseur qui fut Gui-Patin, et au pieux évêque de Genève, saint François de Sales. On s'accordait d'ailleurs à louer en lui l'homme de lettres et l'écrivain. Car ce digne et habile homme, cet évêque zélé, trouva le moyen de

composer plus de cent quatre-vingt-six ouvrages, dont quelques-uns ont six et onze tomes! Qui se douterait aujourd'hui que Camus compte parmi les trois ou quatre écrivains les plus féconds du *xvii^e* siècle? Très lettré, très érudit, il avait une facilité déplorable à tout savoir, à tout s'assimiler, à traiter tous les sujets. Il a dit de lui-même, et nous l'en pouvons croire: "Ma mémoire m'afflige souvent. . . . Car elle me remplit de tant d'idées que j'en suis suffoqué en prêchant, et même en écrivant. . . . Mais de jugement, j'avoue que j'en suis fort court." Trop de savoir, et trop peu de goût: tel est l'arrêt que portait sur son propre génie ce modeste et infatigable auteur; après plus de deux cents ans, nous n'avons pas à y changer un mot.

Comment devint-il romancier? Il le dut au voisinage de deux illustres écrivains.

A trois lieues de Belley, Camus allait souvent visiter un de ses diocésains, illustre entre tous, Honoré d'Urfé, marquis de Valromey. Un peu plus loin, en poussant jusqu'aux bords du gracieux lac d'Annecy ou du Léman, il se rencontrait avec un de ses frères en charité et en évangélisation, grand pêcheur d'âmes, François de Sales. L'auteur de l'*Astrée*, et celui de l'*Introduction à la vie dévote*: tels sont les véritables parrains de *Palombe* et d'*Alexis*. D'ailleurs le romancier et l'évêque étaient faits pour s'entendre. Le premier célébrait dans ses bergeries l'amour humain: mais, en dépit des brillants sophismes d'Hylas, il le faisait consister avant tout dans l'honnête amitié, et dans je ne sais quelle vertueuse tendresse. Le second prêchait l'amour divin: mais combien il s'ingéniait à le rendre agréable et facile, à l'orner des séductions mondaines, à le parer de toutes les fleurs les plus vives de ses chères montagnes! Dès lors, un projet simple et hardi devait se présenter à l'imagination un peu chimérique du saint. Utiliser au profit de la religion ce grand mouvement que l'*Astrée* avait déterminé dans les esprits; transformer cette arme nouvelle et toute-puissante en un instrument souverain de mission intérieure et d'édification; combattre le monde avec ses propres arguments, et d'une semence terrestre faire une moisson divine; élargir ce cadre mondain du roman, et faire de ce qui était seulement

le bréviaire des courtisans le livre de tous les chrétiens: tel fut le rêve de saint François de Sales. Camus, son fidèle ami, se chargea, peut-être imprudemment, de le réaliser.

Perrault, dans *la Vie des hommes illustres*, nous renseigne très exactement sur le dessein du pieux évêque: " Dans ce temps les romans vinrent fort à la mode, ce qui commença à celui de l'*Astrée*, dont la beauté fit les délices et la folie de toute la France et même des pays étrangers les plus éloignés. L'évêque de Belley ayant considéré que cette lecture était un obstacle au progrès de l'amour de Dieu dans les âmes, mais ayant considéré en même temps qu'il était comme impossible de détourner les jeunes gens d'un amusement si agréable et si conforme aux inclinations de leur âge, il chercha moyen de faire diversion en composant des histoires où il y eût de l'amour et qui par là se fissent lire, mais qui élevassent insensiblement le cœur à Dieu par les sentiments de piété qu'il y insérerait adroitement, et par les catastrophes chrétiennes de toutes leurs aventures." Ainsi donc le roman devient pour Camus une des formes de l'apostolat chrétien: c'est sa façon " de rouler son tonneau," comme il dit dans une de ses préfaces les plus imaginées. Il affectionne un récit populaire, " des sujets bas," car on n'a que faire de célébrer " les cèdres et les palmiers ": c'est " le serpolet et l'humble camomille " qu'il faut mettre en honneur. Il veut nous hausser, sans que nous y prenions garde, " à la croupe pénible de la vertu "; il veut nous amuser et nous attendrir par les mêmes moyens qu'employait d'Urfé; mais tandis que les romans profanes " sont des oignons men-songers qui tirent des yeux d'inutiles larmes," les romans chrétiens charment l'imagination et les sens pour le plus grand bien de l'âme et pour son édification. Le digne homme se mit à l'œuvre, et, avec l'intempérance qu'il apportait en toutes choses, il publia coup sur coup en moins de vingt-cinq ans une cinquantaine de romans (*Dorothee, Agatomphile, Diotrèphe, Palombe, Cléoreste, Alexis*, etc.), et un grand nombre de nouvelles dont les titres sont fort alléchants: *L'Amphithéâtre sanglant*, — *la Tour des miroirs*, — *l'Amante désespérée*, — *la Mort d'un libertin*, — *le Juge incontinent*, etc. (dans le nombre, il est des titres que je ne puis pas citer ici). Rien n'y manque

de ce qui peut captiver l'imagination: il y a des balcons, des échelles de soie, des enlèvements, des meurtres, des empoisonnements; il y a souvent des scènes d'amour, et même très risquées; mais tout se termine invariablement par le triomphe des bons et la punition des méchants, et aussi par des réflexions morales qui feraient la joie de M. Prudhomme. Un fils s'étant marié malgré sa mère, celle-ci furieuse étrangle sa bru et ses petits enfants, et se jette ensuite par la fenêtre: "Horrible événement, qui montre combien il est dangereux aux enfants de se marier contre le gré de leurs parents!" Dans *Alexis*, nous assistons à des péripéties tout aussi instructives: une belle-mère acariâtre, la toujours "pinçante Pinciane," comme l'appelle gaiement Camus, meurt après avoir eu tout juste le temps de se repentir de toutes les avanies qu'elle a fait subir à son gendre; une jeune fille trop peu modeste, Francine, qui s'est fait enlever par un jeune seigneur, est naturellement abandonnée et finit obscurément ses jours au fond d'un couvent. Le doigt de Dieu est constamment présent dans toutes ces intrigues.

On ne peut que louer d'aussi parfaites intentions. Mais le résultat auquel est arrivé Camus est-il aussi excellent? Il est permis d'en douter un peu.

Pendant les premières années du *xvii^e* siècle, ces romans eurent pourtant un grand succès: la plupart furent réimprimés plusieurs fois; leur nombre même témoigne que la faveur du public semblait encourager l'auteur. Comment expliquer ce succès? A cette époque, le goût du public était encore assez mal formé; toutes les hardiesses dans tous les genres trouvaient des approbateurs; le grand siècle cherchait sa voie: la tentative de Camus dut plaire à des imaginations inquiètes, éprises d'un idéal souvent chimérique. La foi sauvait tout, et faisait passer sur les graves imperfections de l'œuvre. Mais aujourd'hui il faut bien avouer que les romans de l'évêque de Belley sont à peine lisibles et nous choquent même par bien des côtés. Un seul doit être excepté à cause de l'originalité de la donnée, et de la profonde vérité avec laquelle certains sentiments sont exprimés: c'est *Palombe ou la femme honorable*, dont nous donnons plus loin quelques extraits: encore a-t-il fallu que M. Rigault, en présentant de nouveau

cette œuvre au public, la débarrassât des scories sous lesquelles elle était ensevelie. Mais de tous les autres romans de Camus, il n'y a pas grand'chose à retenir; non qu'ils soient très mauvais; mais l'extrême diffusion de l'auteur, l'enchevêtrement des intrigues, et surtout les défauts du style lasseraient les meilleures volontés.

C'est proprement un prodige de mauvais goût que ce style bigarré, émaillé de citations de Virgile, de lambeaux des saintes Écritures, et aussi de calembours fort inattendus: c'est du pur bric-à-brac. Ah! l'on ne devait pas s'endormir aux sermons de M. de Belley, tant il excellait à dire les choses les plus simples en termes imprévus et frappants! Mais à la lecture, il faut reconnaître qu'on y prend moins de plaisir, et qu'on est bien vite submergé par ce flot intarissable de jeux de mots et d'images. Cette verve épaisse rappelle les ébats théologiques du xvi^e siècle: nous n'avons plus la tête assez forte pour supporter un pareil style.¹

Nous avons un autre motif, plus grave encore, de ne pas nous plaire aux livres de Camus: c'est que le roman chrétien, ou même simplement le roman moral, ne semble pas devoir jamais s'acclimater chez nous. C'est une entreprise hasardeuse que de vouloir faire servir directement le roman à autre chose qu'à charmer l'imagination et la sensibilité. On soulève ainsi la vieille querelle de l'art désintéressé et de l'art moral, qui se pose à propos du roman comme à propos du théâtre, et qui en France plus que partout ailleurs ne se peut résoudre que dans le sens de la liberté. Qu'il se dégage d'un roman un grand parfum de moralité ou de religion: rien de mieux. Mais ce roman ne doit pas prêcher la morale, ni annoncer un dogme. Toute œuvre qui veut plaire autrement que par les ressources de l'art pur est assurée de déplaire: Télémaque et Mentor, malgré tout le génie de Fénelon, nous agacent souvent: faut-il s'étonner que nous restions froids à la lecture d'*Alexis*, où sous la suite de divers pèlerinages sont déduites plusieurs histoires remplies d'enseignements de piété? Cette

¹ Un exemple suffira largement: "L'ail puant d'une affection adultère aidée des aiguillons que la chair et le sang mêlent dans la graisse de sa prospérité trop abondante, suspend en lui cet écoulement de son âme vers un objet honorable. . . ." (*Palombe*.)

littérature dévotieuse se heurte encore à un autre écueil. Elle risque fort de nuire aux intérêts même dont elle entreprend la défense. Mettre délibérément au service de la religion une arme aussi profane que celle du roman, c'est aller non seulement au devant de bien des railleries, mais aussi de bien des dangers: c'est jouer imprudemment avec le feu, c'est-à-dire avec des passions. Une fois qu'on a éveillé ainsi la sensibilité, on entend bien la diriger, l'employer à une noble tâche, la réfréner même à l'occasion: mais qui peut se flatter de réussir en une matière aussi délicate? et, si l'on n'est pas assuré de réussir, n'est-ce pas une témérité que d'essayer? On peint le monde, sans doute pour nous en détourner: mais si ces peintures mêmes nous y rengagent de plus belle, le but n'est-il pas doublement manqué? Un roman chrétien peut sauver une âme . . . , à moins qu'il ne la perde: on doit y regarder à deux fois avant de courir une pareille chance.

Camus, dans sa naïve audace, n'a guère échappé à ce dilemme. Ou bien, quand il prêche, il nous rebute, et il détruit ainsi notre plaisir esthétique. Ou bien, quand il joue, il nous agrée, et alors j'ai bien peur qu'il n'agrée trop, et que le diable, dans toute cette dévotion, ne trouve un peu son compte.

IV Une femme délaissée

Fulgent, noble seigneur espagnol, a épousé par inclination Palombe demoiselle de bonne maison. Mais, à peine marié, Fulgent se détache de sa femme, à laquelle il ne reproche rien que d'être sa femme, et d'être trop parfaite.

“ J'avoue que ma femme est extrêmement vertueuse, qu'elle m'aime éperdument, qu'elle a un grand soin de moi et de ma maison, qu'en un âge fort tendre elle a déjà un esprit fort mûr, qu'elle est riche, noble, belle, désirable, douce, chaste, et telle qu'on la pourrait prendre pour le patron d'une femme honorable; mais, après tout, elle est ma femme. . . . Je l'aime parce que le devoir m'y oblige; mais y a-t-il rien qui se fasse plus mal par devoir que

l'amour? . . . Le seul nom de joug est une gêne pour un cœur généreux. . . . Quand je pense au lien qui m'attache, je ne puis aimer ma prison, quoique dorée; un bien si grand qu'est la liberté ne se connaît que par sa perte. . . ."

Comme un de ses amis, Cléobule, lui vante les charmes de l'honnête amitié, où l'on chérit discrètement, sans perdre le respect et la vénération qu'on doit à l'objet aimé, il s'exclame : " Aimer sagement, c'est comme qui dirait se chauffer froidement, c'est mettre les contraires en un même sujet ! " Ce mari, très blasé et très volage, s'est épris violemment d'une cousine de Palombe, la jeune Glaphire, qui lui semble parée de toutes les séductions du fruit défendu. Palombe, délaissée et reléguée dans une terre aux environs de Tarragone, continue à aimer l'ingrat : elle lui envoie des lettres touchantes qu'il ne lit même pas. Un jour, comme il se disposait à en faire un paquet pour les renvoyer injurieusement à sa femme, ses yeux tombent sur l'une d'elles qui commençait ainsi : " Si vous recevez mes lettres, je ne puis croire que vous les lisiez : vous évitez la vue des lignes que je trace. Hélas, où est votre courage ? Une lettre vous fait peur : vous redoutez les plaintes d'une âme qui vous adore." Fulgent étonné poursuit sa lecture. Voici quelques fragments de ces lettres ¹ :

" Vous m'accusez de jalousie, Fulgent, vous avez tort. . . . Je puis mourir de douleur de voir que mon mari transporte ses affections vers une autre femme; mais je n'ai point été jalouse, je l'espère du moins. . . . Bien que je susse que Glaphire vous dérobait le cœur qui m'était dû, lui ai-je jamais montré mauvais visage, ou dit aucune fâcheuse parole? Que n'eût fait, que n'eût dit une moins modérée? Mais je considérais que j'eusse été déraisonnable de m'irriter contre elle à cause de votre faute, puisque aussi bien je n'avais aucune indignation contre vous. Comment eussé-je pu haïr son innocence, puisque je n'avais aucune aversion de vous qui m'offensiez? . . . Et voyez jusqu'où allait l'indulgence de

¹ Je les transcris d'après l'édition que Rigault a donnée de *Palombe*, et où il annonce qu'il a supprimé les images inutiles, l'érudition déplacée, le mauvais goût, les jeux de mots; " mais, ajoute-t-il, si nous avons retranché beaucoup, nous n'avons rien ajouté." Le texte original était quatre ou cinq fois plus long et supporterait aujourd'hui malaisément la lecture.

mon amour: je cherchais en ses beautés des excuses pour votre faute. Tant s'en faut que je la haïsse comme rivale, qu'au contraire je la chérissais comme aimée de celui que j'aime plus que moi-même: et pour cela je l'appelais ma sœur d'alliance. Et je vous proteste que, si nous étions dans la liberté des lois anciennes, il ne tiendrait pas à moi qu'elle ne fût votre Rachel, et moi la pauvre Lia qui ne réclamerait pas contre son sort. . . . Au fond, ma faute est de vous aimer trop. . . . Rappelez-vous donc à votre raison, cher Fulgent, et après vous reviendrez facilement à moi. Il y a encore de secrètes et visibles liaisons qui unissent nos âmes: mais vous ne les apercevez pas parce que vous n'êtes ni à vous, ni en vous-même. Si une fois vous pouvez reconquérir votre jugement je ne perds point l'espérance de rentrer dans votre affection: et alors ce beau printemps me fera oublier le rude hiver que j'expérimente, et l'excès de mes joies surmontera de bien loin la grandeur de mes souhaits. O mon Dieu! rendez-moi mon Fulgent! ou plutôt, en me rendant à lui, rendez-moi à moi-même!"

"Fulgent, lisez au moins cette lettre, je vous en conjure et je vous promets que vous ne le regretterez point. Je suis résolue de me jeter dans un cloître pour vous laisser la liberté de vos désirs. J'y veux écouler le reste de mes jours entre celles qui sont mortes au siècle et dont la vie est ensevelie et cachée en Dieu. Hélas! si je pleure en vous écrivant cette résolution, ce n'est pas tant pour le regret de quitter le monde que je n'aimai jamais, que pour la perte de votre amitié, qui était tout mon bien et toute la consolation que j'avais sur la terre. Si ma retraite peut servir à légitimer vos nouvelles affections, croyez-le-bien, Fulgent, je désire tant votre contentement qu'en apprenant que vous êtes heureux désormais je me trouverai moins malheureuse. Étant persuadée que je ne puis rien faire qui vous soit plus agréable que ce sacrifice que je vais faire de moi-même aux pieds de l'autel, je m'y destine de très bon cœur; mais vous savez que cela ne peut se faire que sous votre aveu. Je doute si peu de votre permission que j'en tiendrais la demande pour inutile, n'était que je ne puis, selon les lois divines et humaines, prétendre à cette sainte condition sans en avoir

vosre congé et par écrit. Cher Fulgent, c'est ce que je requiers de vous à genoux et les mains jointes. Ne me refusez pas cette grâce puisque c'est la dernière que j'attends de vous; hélas! cachée au monde et exposée seulement devant Dieu pour lui présenter mes gémissements et mes larmes, je me promets d'avoir un continuel souvenir de vosre salut, afin que la divine miséricorde vous soit propice et favorable: car pour être toute à Dieu, je n'en serai pas moins à vous. C'est le désir extrême que j'ai de vous délivrer du joug qui vous pèse et de vous donner le repos que je cherche pour moi, qui m'a fait prendre cette résolution. Si elle est à vosre gré, comme je m'en tiens pour certaine, faites le moi signifier en la façon qu'il vous plaira, et me donnez par pitié l'aumône de ce qui sera besoin pour me procurer cette sainte retraite, étant assuré, comme vous pouvez l'être, que même la mort me sera douce, venant de vosre main; que vosre volonté, quelle qu'elle soit, me servira de règle et sera, tant que je le pourrai, toujours promptement et fidèlement exécutée."

Le comte Fulgent, vaincu par cet héroïsme résigné, saute à cheval, et court se jeter dans les bras de Palombe, qui le reçoit avec joie et sans reproches. Le pieux évêque termine ainsi son histoire :

On peut tirer plusieurs beaux enseignements des divers événements représentés en cette narration: mais celui-ci brille sur tous les autres, que les femmes vertueuses et honorables, par la douceur et la patience, ramènent enfin à la raison les maris les plus dissolus.

Palombe, ou la Femme honorable.

GOMBERVILLE

(1600-74)

LES vingt volumes de romans que publia Gomberville ont certainement moins fait pour sa célébrité, qu'un tout petit mot de notre dictionnaire, la conjonction *car*, contre laquelle ce fougueux académicien partit jadis en guerre. On sait quel émoi causa ce débat dans la république des lettres, et comment Voiture, entre autres, vola au secours du vocable menacé. *Car* a survécu, et il n'est guère resté à Gomberville que le ridicule de l'avoir pourchassé, et la sotte gloire de ne l'avoir jamais employé, à ce qu'on a prétendu, dans ses nombreux écrits. Pourtant il paraît que sur ce dernier point on a fort exagéré, et un consciencieux érudit nous affirme que la coupable conjonction se trouve au moins une fois dans le premier tome de *Polexandre*, et quarante-quatre fois dans le second. Voilà qui est fort heureux : mais Gomberville n'en reste pas moins devant la postérité l'ennemi du *car*, et, pour tout dire en un mot, un pédant.

Il y eut à coup sûr bien du pédantisme dans ce personnage pointilleux, méticuleux, encyclopédique, prêcheur, à la fois poète, historien, romancier, traducteur, éditeur même, qui se faisait appeler au bas d'un de ses médaillons *Thalassius Basilides a Gombervilla* (Marin Le Roy de Gomberville), et qui avait trouvé le moyen à quatorze ans d'écrire un traité fort morose, intitulé : *Tableau du bonheur de la vieillesse opposé au malheur de la jeunesse*. Mais il y eut aussi autre chose ; et ce médiocre génie se trouve être un nom assez considérable dans l'histoire du roman en France au *xvii^e* siècle.

La Carithée (1621) est déjà une œuvre fort composite, comme toute celles qui sortirent de sa plume. On y trouve d'abord, comme dans presque tous les romans du temps, une imitation de d'Urfé : l'histoire du berger Cérynthe et de la bergère Carithée ressemble beaucoup à celle de Céladon et d'Astrée ; mais l'auteur a pris soin de nous dire que sous ces noms d'emprunt il fallait voir le roi

Charles IX et une dame de sa cour, déjà célébrée par Ronsard. Ce qui achève d'embrouiller le lecteur, c'est que ces événements se passent près du Nil, dans une île merveilleuse, où nous rencontrons aussi un prince des Indes, *Sivol*, qui est *Louis XIII*, et son inséparable *Sunile*, qui est *Luines*, et où nous trouvons encore Agrippine elle-même, qui nous raconte tout au long les combats et les harangues de son époux Germanicus. Voilà un singulier assemblage de noms et de temps, et nous sommes aujourd'hui très peu sensibles à ce salmigondis, non plus qu'aux dissertations érudites dont Gomberville a émaillé son livre, sur les mœurs du crocodile, ou sur les différentes appellations de la fleur nommée héliotrope.

Ces tendances scientifiques s'épanouissent pleinement dans *Polexandre* (1632), qui est l'œuvre capitale de l'auteur.

La Harpe, qui n'est pas tendre pour Gomberville, a fait de ce roman une analyse très agréable, plus réjouissante à coup sûr que le roman lui-même : " La princesse héroïne de ce terrible ouvrage est une certaine Alcidiane qui est bien la plus extraordinaire créature que l'on ait jamais imaginée. Elle est aimée de tous les monarques du monde et il lui vient des ambassadeurs de tous les coins de l'univers pour la demander en mariage. Ceux qui ne peuvent pas y prétendre se contentent de se déclarer ses chevaliers à cinq ou six cents lieues d'elle, rompent des lances en son honneur et s'abstiennent de regarder aucune femme au monde après avoir vu le portrait d'Alcidiane. Il semble d'abord que cette espèce d'hommage ne doive pas tirer beaucoup à conséquence et il faut avoir de l'humeur pour s'en formaliser. Cependant la princesse en est très offensée ; elle trouve très mauvais que le grand khan des Tartares, le roi de Cachemire, et les sultans des Indes aient la hardiesse d'être amoureux d'elle, quoique d'un peu loin. Enfin aimer Alcidiane, même à mille lieues, est un crime digne de mort excepté pour Polexandre, le héros du roman, à qui seul elle a permis de l'aimer, parce qu'après tout il faut bien faire grâce à quelqu'un. En qualité de son chevalier, elle le dépêche dans toutes les cours pour châtier les insolents qui osent se déclarer ses soupirants sans sa

permission.¹ Poléxandre fait ainsi le tour du monde, défiant tout ce qu'il rencontre, et quand il a tué l'un, blessé l'autre, détrôné celui-ci, fait celui-là prisonnier et tiré parole de tous qu'ils n'oseront plus se dire amoureux d'Alcidiane, il revient auprès de sa belle, qui daigne l'honorer d'un regard, mais qui ne peut encore s'accoutumer que longtemps après à l'idée d'épouser un homme après en avoir fait tant tuer. . . ."

N'insistons pas trop sur le caractère ridicule de cette intrigue héroï-galante (ce fut moins la faute de Gomberville que celle de tout son siècle), et arrivons vite à ce qui constitue l'originalité de l'œuvre.

Gomberville a introduit quelques éléments tout nouveaux dans le roman dont d'Urfé nous avait donné le premier type. C'est d'abord la mer, qui fait avec lui son apparition dans la littérature romanesque: l'intrigue s'ouvre en plein Océan, par un combat entre Poléxandre et Bajazet (reconnu plus tard pour Almanzor); l'auteur fait complaisamment valoir ses connaissances en art naval et il entre dans les détails les plus précis: il y aura d'ailleurs dans son livre bien d'autres navigations et d'autres tempêtes. De plus, la scène se passe dans les pays les plus divers: c'est en vain qu'on chercherait dans *Poléxandre* la moindre unité de lieu ni de temps; l'auteur nous promène, non seulement à l'aide de récits, mais aussi en réalité dans les contrées les plus lointaines, au Maroc, aux îles Canaries, au Sénégal, au golfe de Benin, au Tombut, au Mexique, aux Antilles, etc., et il s'efforce chaque fois de peindre avec une grande exactitude l'aspect de tous ces pays, les mœurs et les coutumes de leurs habitants: toute l'histoire des Incas a passé dans son œuvre à la faveur des épisodes de Zelmotide et d'Izatide; à un autre endroit l'auteur intercale des phrases entières de turc dans son livre. Gomberville avait fait avant d'écrire une longue enquête, et il avait soigneusement dépouillé toutes les relations des voyageurs: c'est la géographie appliquée à la littérature; sous une forme grossière, c'est presque

¹ Le roman, lorsqu'il parut en 1629, avait deux volumes, et était intitulé *l'Exil de Poléxandre*. Gomberville le remania et l'allongea beaucoup sous sa forme définitive en cinq gros volumes (1632-37).

déjà le roman exotique, tel que Pierre Loti le portera de nos jours à la perfection. Ajoutons à ces caractères distinctifs le goût de Gomberville pour le merveilleux et le fantastique (par exemple la description de l'Île inaccessible où se cache Alcidiane, et la peinture des rites du culte du Soleil). Notons enfin la préoccupation religieuse qui domine toute l'œuvre: par là Gomberville se rattache à l'évêque de Belley: s'il ne subordonne pas tout au désir de moraliser et de prêcher, il ne laisse du moins échapper aucune occasion dans ce roman d'amour de confesser la foi et de rapporter tout à Dieu. Polexandre, après chaque combat, ne manque pas de rendre grâces au Très-Haut; il prononce quelque part une belle harangue contre les sacrifices humains; il s'efforce de convertir Zematide à la religion du Christ: il n'est pas seulement un chevalier, il est aussi un apôtre.

Si ennuyeux que nous paraisse aujourd'hui ce roman, il n'en eut pas moins un grand succès durant toute la première partie du XVII^e siècle: c'est une des trois ou quatre œuvres les plus marquantes de l'époque. Balzac disait que, quant il voulait faire festin à son esprit et le régaler magnifiquement, il le menait à la cour de Polexandre. Sorel louait dans ce roman les inventions "hautes et magnifiques" et aussi "le savoir et l'art" de l'auteur. Segrais qui a appartenu à une époque plus raffinée estimait encore le style de *Polexandre*. Le Grand Condé le lisait, paraît-il, "à toute heure." Enfin La Fontaine dans *la Ballade des Romans* nous a avoué son faible:

J'ai lu vingt et vingt fois celui de *Polexandre*.

Voilà plus qu'il n'en faut pour consoler les mânes du pauvre Gomberville.

Ses autres romans n'offrent pas le même intérêt. *La Cythérée*, qu'il publia en 1640, est une œuvre fort longue (9 volumes) et très médiocre. En 1645, il se convertit et s'abîma dans les austérités de Port-Royal. Il écrivit alors un dernier roman, sorte de prolongement du *Polexandre*, et qui en était aussi comme l'expiation. C'est le *Jeune Alcidiane* (1651) qui semble avoir eu moins de succès, malgré les discussions théologiques dont il est plein. Il eût voulu alors, à ce que dit Arnauk, effacer *Polexandre*

de ses larmes : nous en doutons un peu, à en juger par une autre anecdote qu'a rapportée Sainte-Beuve. Un jour le médecin Dodart ayant dit à Gomberville pour flatter sa manie : " Je suis bien aise de voir que vous regrettez enfin le mal produit par ces détestables romans. — P'as si détestables ! " répondit le bonhomme en se redressant : tant il est vrai qu'on a beau être janséniste, on n'en est pas moins un auteur.

Gomberville mourut en 1674, après avoir survécu assez longtemps à sa gloire.

Il est à remarquer que dans le *Dialogue sur les héros de roman* et dans les *Satires*, nous ne trouvons pas une seule fois le nom de Gomberville : il a échappé aux railleries de Boileau. Est-ce de la part du critique une marque de dédain ? Est-ce simplement un oubli ? Ne serait-ce pas l'indice de quelque secrète estime ?

V Les tablettes d'Alcidiane

Alcidiane, reine de l'Île inaccessible, a fixé sur des tablettes les impressions qu'elle a ressenties lors du premier séjour de Poléandre dans son royaume.

Inquiétude.—Qui peut causer l'étrange changement que je remarque en moi ? Serais-je bien ou malade, ou insensée, sans le connaître ? Depuis quelque temps je suis mal partout où je suis. Si je marche, aussitôt je suis lasse, et si je me repose, je me lasse encore davantage. Les lieux qui m'ont été chers me sont désagréables. La chasse m'est odieuse, la conversation importune, et les livres bien aimés où j'ai toujours rencontré mon repos et ma joie, ne peuvent rien pour le soulagement de mon mal. Quel crime me reproche ma conscience qui ait attiré sur moi ces trop visibles et trop violents effets de la colère du ciel ? Mais quand j'en aurais commis quelqu'un qui méritât d'être trop puni, fallait-il qu'il le fût par un supplice si cruel et si peu connu ? Oh ! démon vengeur, qui exécutes indifféremment les volontés

de ton maître, apprends-moi pour le moins quel est le tourment que tu me fais souffrir. . . .

Songe. — Infortunée que je suis, je perds l'haleine et la force. Je n'en puis plus. Tous mes efforts ne servent de rien. Mes courses et mes résistances sont vaines. Cruel et agréable ennemi, dragon qui portes le visage d'un enfant, beau monstre, contente-toi de mes larmes et du sang que tes griffes ont déjà tirés de mon sein. N'achève pas de l'ouvrir. Quoi! tu n'es pas assouvi. Tu m'arraches le cœur, et tes ongles, au lieu de le déchirer, le couvrent de plaies qui le brûlent. Ne continue pas tes fureurs. Cherche quelque autre proie. Veux-tu que je meure plus d'une fois et que je ne rencontre pas dans le tombeau le repos que les autres y trouvent? Ah! je vis, et tu n'achèves pas de me tuer. . . .

Réveil. — Qu'est devenu ce dragon si fier et si agréable, qui toute la nuit m'a déchiré le cœur? Mais, que dis-je? Je suis éveillée, et je parle comme si je rêvais encore. Mon imagination toutefois n'est pas bien purgée des illusions qui lui ont fait tant de mal. Elle me fait porter la main où j'ai cru avoir été blessée: je tâte si je n'ai point le cœur ouvert, et si mon cœur est encore à sa place. Je ne reconnais aucun changement en moi, et mes craintes sont aussi fausses que mes douleurs.

Polexandre, 1^{re} partie, livre IV.

VI

Costume de Mexicaine

Elle avait une jupe et un corps de ces belles étoffes de Mexique, qui par des nuances de plumes mêlées de fils d'or et d'argent représentent au naturel toutes sortes de fleurs. Cette jupe était courte, à la mode de Mexique, et laissait voir la moitié de la jambe qui n'était couverte que d'un brodequin en broderies de perles et de rubis. Elle avait des manches d'une espèce de gaze d'argent, coupées à bandes, et reprises avec des boutonnières de diamants. Sa gorge était couverte d'un crêpe fort délié et fort blanc, sur lequel flottaient ses cheveux noirs et bouclés. Sa coiffure n'était pas si riche qu'elle était agréable: elle était de cordons de

perles et de plumes qui, formant une espèce de diadème en haut de la tête, tombait sur le derrière et sur les côtés avec tant de grâce qu'ils semblaient faire disputer à l'art les avantages que la nature avait donnés à cette princesse.

Polexandre, 3^e partie, livre IV.

VII Lutte d'Almanzor contre un serpent

En la saison que le Soleil s'éloigne de la ligne Equinoxiale pour s'approcher du tropique du Cancer, il sortit des déserts de Zarfara un prodigieux serpent, qui, ayant désolé le territoire de Guangara, se fit par la mort de plus de mille hommes une entrée dans le Royaume de Benin. Il avança jusqu'aux portes de la ville de Budis, et marchant comme un hardi et judicieux conquérant, vint le plus vite qu'il put à la ville de Benin, comme s'il eût voulu présenter la bataille au Roi même. Il désola toutes les Provinces par lesquelles la justice du Ciel le fit passer. Les peuples s'assemblèrent et s'armèrent contre ce monstre comme contre un ennemi public, mais leur résistance fut vaine. Ce puissant adversaire tuait quiconque osait se présenter devant lui. Les flèches, pour grosses qu'elles fussent, ne le pouvaient entamer, et l'on ne trouva point de meilleur moyen pour se sauver de sa fureur que de s'enfermer dans les villes. Après qu'il eût fait un général dégât par tout le Royaume, il s'arrêta dans le territoire de Benin. Il choisit le bois et la fontaine du Soleil pour sa demeure ordinaire, et comme s'il eût été satisfait de ses conquêtes, et qu'il eût voulu en arrêter le cours, il ne s'éloigna plus d'un lieu, le plus saint et le plus religieusement conservé de tout l'État de Benin. Il venait de temps en temps jusqu'aux portes de la ville même : il tenait le Roi comme assiégé entre ses murailles, et interdisait entièrement au peuple ses exercices et son commerce.

Le roi ordonne des prières, des jeûnes, des processions publiques : rien n'y fait. Un vaillant chevalier, nommé Bellérophon, se dévoue et affronte le monstre, mais après un combat héroïque, où il ne parvient qu'à lui crever un

œil, il succombe et il est dévoré. C'est alors que le jeune Almanzor, âgé de quinze ans, entreprend de venger la mort de son ami.

S'étant un jour dérobé sans que personne s'en aperçût, il fut chercher l'effroyable serpent jusqu'entre les palmiers et ne prit pour le combattre que son épée, son arc, et ses flèches. Almanzor entra seul dans le bois du Soleil, s'approcha du serpent avec une assurance héroïque, considéra sa grandeur et sa déformité sans étonnement, et l'appelant au combat par ses cris et par quelques flèches qu'il lui tira, voulut lui donner le temps de se défendre. Ce monstre, s'irritant lui-même en battant la terre de sa queue, lève sa tête couronnée, et, jetant tout à la fois le venin et le feu par les yeux, fait trembler les cèdres et les palmiers. Almanzor demeure ferme, et consulte en lui-même de quelle sorte il doit combattre ce monstrueux adversaire. Il met en même temps une flèche sur son arc, et, levant les yeux au ciel : " Je fais ce que je puis, dit-il en s'adressant à Dieu ; achève le reste, et que ta main toute-puissante conduise le trait que la mienne abandonne au hasard." Il fut exaucé : cette flèche fut si bien conduite, qu'elle perça la langue de ce monstre et y demeura attachée. La suivante fut encore plus heureusement adressée. Elle creva l'œil qui restait au serpent, et lui ôta avec le moyen de se conduire celui de se défendre. Almanzor remarqua ce qu'il avait fait et, n'étant plus en doute de sa victoire, évita la rencontre du serpent aveuglé. Après qu'il se fut longtemps débattu entre les arbres, et que sa rage, se tournant contre soi-même, l'eût extrêmement affaibli par les coups qu'il se donnait, il demeura étendu par terre, et découvrit une partie de son ventre blanc et jaune. Almanzor, voyant un but si propre à ses traits, le perça de toutes parts, et ne cessa de tirer que le serpent ne fût mort. Sitôt qu'il fut assuré de la victoire, il sortit du bois, et s'étant mis à genoux, il rendit grâce à Dieu de l'heureux succès de sa première entreprise.

Polexandre, 3^e partie, livre II.

GOMBAULD

(1570-1666)

GOMBAULD est surtout connu d'après les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, qui l'a raillé sans pitié, et aussi d'après un vers de Boileau, assez peu flatteur :

On sait de tant d'auteurs l'aventure tragique,
Et Gombauld tant loué garde encor la boutique. *

L'homme n'avait rien que de très estimable, mais il s'y ajoutait une pointe de ridicule qui gâtait les meilleures qualités. Livet nous en a tracé un joli portrait dans son livre sur les *Précieux et Précieuses*. "Toujours propre, lustré, poli, ajusté comme un sonnet, mystérieux comme Timante du *Misanthrope*, cérémonieux comme Timon de La Bruyère, Gombauld visait toujours à rappeler les manières de la belle cour; homme à refuser une pension si elle ne venait du roi, il avait du cœur et de l'honneur, et n'aurait pas, dit Tallemant, fait une lâcheté pour sa vie; noble caractère, plein de dignité et de fière délicatesse, en même temps qu'il maniait la plume il n'oubliait pas qu'il avait une épée, et si, comme tous ses confrères en Apollon, il eût volontiers pris une enseigne de poète, il l'eût surmontée de son blason." Tallemant, qui rend justice à la parfaite droiture du personnage, s'étend aussi avec complaisance sur les manies du bonhomme: "Il fallait livrer bataille avec lui à chaque fois qu'on se mettait à table ou qu'il montait en carrosse: il serait plutôt tout un jour à frotter sa cuiller que de toucher le premier au potage. . . . Il est propre jusqu'à marcher proprement: il veut choisir les pavés, et aller seul. . . . Même à l'époque de sa plus grande misère, il était habillé à la dernière mode. . . ." Saint-Évremond le traite de *froide mine*, et Mme de Rambouillet l'appelait le *Beau Ténébreux*: c'était en définitive un honnête homme compassé et un peu fâcheux, dont le plus grand tort, aux yeux de ses contemporains, fut peut-être d'avoir vécu trop longtemps: Gombauld ne

s'avisa-t-il pas de durer presque tout un siècle, ainsi qui fera plus tard Fontenelle?

Comme écrivain, on peut dire que le poète est supérieur au romancier. Si beaucoup de ses élégies et de ses sonnets sont aujourd'hui oubliés, encore est-il fort honorable pour sa mémoire qu'on en puisse "admirer deux ou trois entre mille": car l'on sait le prix que Boileau mettait à "un sonnet sans défaut." Son roman n'est plus guère lisible: c'est une œuvre de circonstance, dont les allusions firent tout le succès. L'histoire vaut la peine d'être contée, et complète admirablement le portrait de l'auteur. Il paraît que, pendant le sacre de Louis XIII à Reims, la Reine Mère, Marie de Médicis, promenant sur l'assemblée un regard distrait, tressaillit en distinguant un seigneur de bonne mine, dont les traits ressemblaient à s'y méprendre à ceux d'un homme qu'elle avait jadis aimé à Florence. Elle ordonna à Mlle Catherine, sa femme de chambre, de s'informer du nom de ce gentilhomme: c'était Gombauld, qui fut mis pour douze cents écus dans l'état de la maison du Roi, et qui fut dès lors de toutes les fêtes et de toutes les promenades. "La Reine, dit Tallemant, le cherchait partout des yeux." Notre homme soutint d'ailleurs sa bonne fortune avec beaucoup de modestie et de discrétion, toujours froid, taciturne et respectueux, un peu semblable à ce don Guritan dont V. Hugo a si plaisamment dépeint dans *Ruy Blas* les poses de héros sentimental. Cette idylle assez ridicule, si l'on songe à l'âge des deux tourtereaux, dura vingt ans, et fut violemment interrompue par la disgrâce de la Reine Mère, survenue après la Journée des Dupes. Mais auparavant Gombauld avait chanté son amour, sous le voile transparent d'une allégorie, dans le petit roman d'*Endymion* (1624). "Ce livre fit un furieux bruit, dit Tallemant; on disait que la Lune, c'était la Reine Mère, et effectivement dans les tailles-douces c'est la Reine Mère avec un croissant sur la tête. On disait que cette Iris qui apparaît à Endymion au coin d'un bois, c'était Mademoiselle Catherine. . . ." C'est en somme une histoire d'amour assez fade, avec un tableau de la vie de cour sous la Régence: les Doris, les Laomédie, et toutes les nymphes qui entourent Diane, sont les dames d'honneur de la Reine. Quant à

Endymion, c'est Gombauld lui-même, qui raconte à son ami Pysandre comment, s'étant endormi en regardant la Lune, il a fait un rêve amoureux, où il a vu Diane, tour à tour favorable et cruelle. . . . Ce livre n'a plus pour nous qu'un mérite: il marque la transition entre la pastorale de d'Urfé, et le roman de mœurs que réalisera Mlle de Scudéry.

Le *divin* Gombauld vécut jusqu'en 1666. Il mourut à quatre-vingt-seize ans, presque de faim, mais drapé fièrement dans sa gueuserie, et répétant, pour se consoler de sa misère: " On paie si mal des vers immortels! "

VIII Portrait de Diane

Parmi tant de perfections, je ne savais laquelle je devais considérer la première; et le désir que j'avais de les voir toutes faisait que je n'en examinai pas une et que je ne voyais rien que confusément. Tantôt je m'étonnais de voir qu'en une si parfaite stature, en quoi elle surpassait beaucoup les mieux formées d'entre les femmes, elle représentait avoir une âge si tendre: car son teint était plus jeune et plus beau qu'on ne le voit en la première fleur de la jeunesse même, étant mêlé de certaines clartés qui semblaient accorder les feux avec les fleurs, et assisté d'une vertu divine qui défendait aux saisons de ne lui faire point d'injure, et qui l'exemptait pour jamais de la juridiction des années. Tantôt j'admirais en elle je ne sais quelle douce fierté, qui, comme elle a des appas pour attirer à soi les plus généreux courages, ne manque point aussi de rigueurs pour rebuter ceux que la crainte accuse au dedans d'avoir peu de mérite, et pour leur défendre de s'en approcher. Il semblait que l'Honneur et la Majesté se tenaient sur son front, comme sur un siège d'ivoire bien poli, faisant leur demeure éternelle sous le riche ornement de ses beaux cheveux, dont les uns étaient tressés et coordonnés, et les autres retroussés et noués à la Laconienne, avec plus de grâce que d'artifice, n'ayant pas besoin qu'on ajoutât rien à leur lustre non plus qu'à leur nombre. Quelques-uns

négligemment épars, et comme échappés des liens et de la captivité des autres, se mouvaient sur ses joues vermeilles et sur ses épaules; et là, pour y soupirer en vain, s'allaient prendre en jouant les Amours et les Zéphirs. On voyait autour de sa bouche vermeille le Ris et la plus mignarde de toutes les Grâces, qui tous deux ensemble, parmi leurs appas et leurs caresses, en cultivaient les œillets au milieu des lys et des roses. De quelque côté qu'elle tournât ses beaux yeux, tout ensemble si bruns et si clairs, l'air en un instant en était rendu si doux et si serein que toutes choses en étaient embellies et reprenaient de nouvelles forces. Ce sont véritablement ces deux Astres, qui, quand il leur plaît, font renaître le Printemps sur la terre, et qui calment la mer quand elle est troublée. Mais à quoi m'obliges-tu, Pysandre, et qu'est-ce que j'entreprends? de te parler de ces yeux devant lesquels il n'y en a point d'autres qui puissent tenir ferme, ni contester tant soit peu sans en être éblouis. . . .

Endymion.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN

(1595-1676)

Le roman occupe peu de place dans l'œuvre de Desmarets: qu'est-ce que les deux tomes de l'*Ariane*, et le fragment d'un autre roman inachevé, *Rosane*, en comparaison des cinquante ou soixante ouvrages qui sortirent de cette plume ardente et indisciplinée? Le vrai roman de Desmarets, c'est assurément l'histoire de sa vie et celle de ses idées.

Jamais existence ne fut plus fertile en contrastes ni plus dispersée. Jusqu'à l'âge de cinquante ans, Desmarets se présente à nous comme un homme de lettres à la mode, académicien dès la fondation, familier des ruelles et des sociétés galantes, protégé du grand Armand. C'est l'époque où il compose son roman, où il tresse pour la Guirlande

de Julie le charmant quatrain sur la *Violette*, où il fait coup sur coup des tragi-comédies médiocres et une comédie assez bonne (*les Visionnaires*), où il collabore, parmi les cinq auteurs, aux élucubrations dramatiques de Richelieu et à cette fameuse *Mirame*, dont la représentation coûta plus de trois cent mille écus. Il est alors comblé de libéralités et d'honneurs; il est l'égal de Boisrobert, mais il est un Boisrobert qui du moins a du talent. A partir de 1645, tout change. Desmarets regrette d'avoir dissipé sa vie dans des occupations frivoles; il se convertit, et, comme il avait un tempérament passionné, il ne fait pas la chose à moitié: il se lance dans la dévotion la plus outrée; il devient un fanatique. Il combat avec violence les jansénistes, et provoque le fameux débat où Racine devait railler sans pitié ses anciens maîtres; il demande au roi de lever une armée pour exterminer l'hérésie; en attendant, il se contente de faire brûler un pauvre diable d'illuminé, Simon Morin, dont la folie n'avait pas trouvé grâce devant la sienne (1663). Ses ouvrages portent tous la marque de son exaltation: les *Délices de l'Esprit* pourraient tout aussi bien être intitulés les *Délivres de l'Esprit*; *Clovis*, *Esther*, *Magdeleine* sont des poèmes aussi mystiques qu'ils sont ennuyeux. Pourtant, dans tout ce fatras de polémique et de poésie, il y a ça et là des trouvailles de génie, des idées fécondes, qui porteront leurs fruits un siècle et demi plus tard: Desmarets rompt avec l'antiquité grecque et latine, et se fait hardiment l'apôtre d'une renaissance nationale et chrétienne de notre littérature; c'est lui qui suscite contre Boileau la querelle des anciens et des modernes, et qui, avant de mourir, laisse à Perrault le soin de continuer la lutte (1675).

L'Ariane (1632), comme on voit, appartient à la jeunesse de l'auteur, et elle est loin de nous faire connaître Desmarets tout entier. C'est pourtant une œuvre estimable, et qui n'est point sans mérite: elle conserve un caractère propre parmi la production romanesque du temps.

La scène se passe au temps de Néron, à Rome, puis à Syracuse, à Nicopolis, enfin en Thessalie. C'est l'histoire des amours contrariées de Mélinte et d'Ariane, et incidemment de Palamède et d'Épicharis, et aussi de quelques autres couples. Il n'y a à cette conception rien de bien

original: c'est le thème éternel de tous les romans depuis l'*Astrée*: mais l'auteur a su rajeunir son sujet d'une façon assez neuve par quelques épisodes bien trouvés. Au début du roman, Mélinte et Palamède sont grièvement blessés, la nuit, dans une rue de Rome, par Néron qui se livre à l'orgie en compagnie de quelques courtisans. Puis survient l'incendie de Rome allumé par l'empereur pour favoriser l'enlèvement d'Ariane: les deux amis sont arrêtés, jetés en prison, et accusés d'avoir mis le feu: leur comparution devant le Sénat, les harangues qu'ils prononcent sont un des meilleurs passages du roman, ainsi que le récit fort ingénieux de leur évasion. Sans entrer davantage dans l'analyse du livre, constatons que c'est surtout par l'invention que se distingue Desmarets: il y a dans son roman un grand effort d'imagination et nous ne pouvons qu'approuver l'éloge qu'en fait La Fontaine:

Le roman d'*Ariane* est très bien inventé.

Il est certain que l'auteur n'a pas voulu se traîner dans l'ornière commune, et qu'il a traité son sujet avec beaucoup d'agrément.

Les caractères sont assez heureusement tracés. Mélinte est bien le type du héros de roman, vaillant, fidèle et généreux; mais son inséparable Palamède rappelle par sa gaieté et par son insouciance Hylas, le berger inconstant; tous deux s'aiment en frères, et, par le contraste même de leur humeur, forment un couple assez agréable. Ariane est une amante aussi parfaite, mais plus simple et plus tendre que la maîtresse de Céladon. De tous les personnages du roman le plus vivant et le plus gracieux est certainement celui de la jeune affranchie Épicharis, qui se trouvera être à la fin la sœur de Mélinte; vive, spirituelle, entreprenante, elle tranche avec le caractère un peu forcé des héroïnes du temps.

Un dernier trait achève de donner à l'*Ariane* de Desmarets une physionomie originale: c'est qu'elle n'a pas la monotonie assez creuse des romans héroïques: parfois le ton s'abaisse, et l'auteur semble badiner avec son sujet. Il faudrait bien peu de chose, par exemple, pour pousser au comique le récit de la nuit chez Corinne, et les quiproquos auxquels s'exposent les hôtes de la maison: on songe

involontairement, en lisant ces pages, à tel conte de Boccace, ou à tel chapitre bouffon du *Roman comique* de Scarron. Mais Desmarets s'arrête à temps, et, s'il côtoie la comédie, il se garde bien pourtant d'y tomber. Il ne compromet pas le caractère héroïque et moral de son œuvre.

Tel est ce roman, un des meilleurs, et en tout cas un des plus fameux qu'ait produit l'époque. Boileau a constaté lui-même le grand succès d'*Ariane*, et à défaut de Boileau, les nombreuses éditions qui en ont été faites le témoignent aussi: en plein XVIII^e siècle on lit et on réimprime le roman de Desmarets: de nos jours même, on y trouverait peut-être encore quelque plaisir. Car à tous les mérites que j'ai signalés dans *Ariane*, il faut en ajouter un autre, très précieux et très rare, c'est qu'elle n'a pas plus de deux volumes.

IX. Évasion de Mélinte et de Palamède

Mélinte et Palamède, injustement accusés par Néron d'avoir causé l'incendie de Rome, sont enfermés dans la prison qui donne sur les bords du Tibre. Traduits devant les juges, ils seraient acquittés, si Néron n'ordonnait qu'on suspende la sentence: l'Empereur a décidé de les faire mourir. Heureusement "la gentille Epicharis," celle-là même qui devait montrer tant d'héroïsme lors de la conjuration de Pison, a trouvé le moyen de s'introduire dans leur cellule à l'aide d'un déguisement: elle sauvera les deux amis. Tous trois arrêtent le plan d'une évasion.

Cette résolution étant ainsi prise, Épicharis aussitôt alla se pourvoir d'un bateau, de quelques habits et de la corde qu'elle avait fait faire d'une grosseur et d'une longueur étranges. Ayant commis toutes ces choses à la garde d'un jeune garçon qu'elle connaissait et qui ne savait point à quel dessein elle s'en voulait servir, elle revint leur apporter une corde déliée et les avertir que tout était préparé. Après les avoir vus souper, elle prit congé d'eux pour les aller attendre au pied de la Tour.

Incontinent ils s'enfermèrent, et, sur la minuit, lorsqu'ils purent juger que chacun était endormi, Mélinte prit le drap qui servait à leur lit, et pria Palamède de monter le premier dans la cheminée parce qu'il lui pourrait aider, et qu'il portât ce drap avec lequel il pourrait puis après l'attirer en haut. Palamède en faisait difficulté, et lui voulait rendre cet office pour demeurer le dernier: mais Mélinte lui dit que ces contestations n'étaient pas de saison, et fit en sorte que Palamède mit le pied sur un siège, puis sur son épaule, et de là, peu à peu, se rendit jusques au haut portant le drap avec lequel il pourrait tirer son ami. Mélinte ne tarda pas beaucoup à l'aller trouver, quoique ce fût avec un peu de peine; puis ils jetèrent en bas la petite corde à laquelle Epicharis attacha la grosse, qu'ils tirèrent à eux; et l'ayant liée à un créneau de la tour avec la petite même, en sorte qu'il était impossible qu'elle se lâchât, Palamède demanda à Mélinte où était l'honneur en cette occasion, de passer devant, ou après. Mélinte lui répondit qu'il fallait plutôt songer à sauver l'honneur et à se dépêcher. "Passez donc devant, reprit Palamède, afin que votre honneur soit le premier sauvé. — Je veux, dit Mélinte, faire la retraite. — Jamais, repartit Palamède, il ne sera dit que je vous aie laissé dans le danger. — Ah! repartit Mélinte, que de cérémonies! Nous avons contesté pour monter: à présent il faut encore perdre du temps pour descendre! — Mais, dit Palamède, pourquoi voulez-vous que je vous cède toujours en affection? — Je veux, continua Mélinte, que vous vous laissiez aller le premier, puis vous me porterez sur vos épaules jusques au bas. — A cette charge, dit Palamède, je le veux"; et il prit la corde. Mais Mélinte le laissa aller, car il fut impossible à Palamède de se retenir; et Mélinte l'avait ainsi voulu tromper pour le voir partir, et savait que la vie de son ami était en sûreté avant qu'il pût songer à la sienne. Il eût aussi reçu ce contentement sans l'étrange accident qui arriva. Car, lorsque Palamède entra dans le bateau, le créneau auquel la corde était attachée, soit à cause de la vieillesse ou de la pesanteur du corps de Palamède et de la grosseur de la corde même, fut emporté en bas avec elle, et sans qu'à même instant le bateau se recula de lui-

même, Palamède et Épicharis eussent été écrasés sous ces ruines.

Il est difficile de juger qui furent les plus étonnés, ou de Palamède et d'Épicharis qui se sentirent accablés de l'eau dont cette chute les couvrit, et de voir la corde en bas sans pouvoir plus secourir Mélinte; ou de Mélinte même qui crut qu'ils étaient assommés, et qui se vit privé de tout moyen de se sauver. Il fut quelque temps à croire que rien ne le pouvait garantir de la mort, et il se résolut de se précipiter plutôt que de demeurer entre les mains de ses ennemis: cependant, étant d'un courage qui ne s'étonnait point pour le danger, et d'un esprit qui trouvait incontinent des expédients, il regarda autour de lui, et apercevant le drap avec lequel il était monté, il songea s'il le devait couper en plusieurs longueurs qu'il attacherait l'une à l'autre; mais tout cela n'eût pu arriver à la moitié de la hauteur de la tour; cependant il se résolut de se lancer en l'eau, de l'extrémité où il serait, et prit le bout du drap pour commencer à le couper. Mais un vent qui se leva assez grand faillit à lui emporter son drap et toute son espérance. Cela le fit penser à un moyen assez étrange et à chercher son salut en ce qui avait failli à le perdre. Ayant ouï parler de quelques personnes que le vent avait soutenues en l'air par le moyen de leurs vêtements et posées en terre doucement, il se délibéra, puisque le vent le favorisait, de faire une voile de son drap et, après l'avoir laissé enfler, de se laisser aller en le tenant par les bouts, espérant que le vent le soutiendrait assez pour tomber en bas moins rudement. Le pis qui lui pouvait arriver c'était d'être noyé, et il aimait bien mieux perdre ainsi la vie que par la main d'un bourreau. Songeant donc aux moyens de se bien accommoder et tournant le dos au drap, il en prit par derrière deux des coins; il se fit comme une ceinture qu'il arrêta par devant avec ce qui lui restait de la petite corde, et, laissant passer tout le reste par dessus sa tête, il étendit ses bras et prit les deux autres bouts avec ses mains, qu'il lia encore de peur qu'ils ne vinssent à manquer, en sorte pourtant qu'il s'en pût défaire; puis, se mettant sur les créneaux à l'opposite du vent, il le laissa engouffrer dans ce drap, et ce vent l'enlevant presque par force, il se laissa aller se recommandant aux Dieux. La

pesanteur du corps fut assez soutenue par l'air qui enflait le voile pour faire que la chute fût moins rapide, et il se sentit descendre peu à peu jusques en bas, où Palamède et Epicharis étaient, admirant à la clarté de la lune cette machine et ne sachant ce que pouvait être.

Ariane, livre V.

LA CALPRENÈDE

(1609-63)

N'EN déplaise à Boileau et à tous les critiques qui l'ont répété depuis, Gauthier de Coste, chevalier de La Calprenède, n'est pas un pur Gascon. Il naquit en 1609 ou 1610 au château de Tolgou, près de Cahors, c'est-à-dire en Quercy. Mais l'erreur est bien pardonnable: car le Lot se jette dans la Garonne, et d'autre part La Calprenède nous offre par ses qualités et ses défauts le plus parfait spécimen de cette race originale et forte qui a donné à la France tant d'illustres hommes de guerre et d'admirables écrivains, sans compter les ténors, les barons de Fœneste et les capitaines Fracasses.

Un trait suffit à caractériser La Calprenède: le cardinal de Richelieu ayant trouvé le sujet d'une de ses tragédies bien choisi mais les vers un peu lâches, notre poète blessé s'écria avec emportement: "Comment! lâches! Cadédis! Il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprenède!" Hardi compagnon et beau parleur: tel nous apparaît cet aimable Méridional. Officier dans un régiment des gardes à Paris, puis chambellan du roi, il était fort apprécié à la cour, surtout dans les chambrées des dames: souvent la reine le mandait chez elle, pour qu'il y racontât ces histoires qu'il disait si bien et où il déployait sa fougue et sa bonne humeur. Mais le désir de se faire valoir dans ces sociétés galantes l'entraîna plusieurs fois à de fâcheuses imprudences: voulant montrer son adresse aux dames dans un *cadeau*, il fut très grièvement blessé par un

fusil qui fit explosion et lui sauta au visage: à peine guéri, il trouva le moyen de se laisser désarçonner dans une chasse à courre et un sanglier furieux l'atteignit mortellement au front. Personnage en somme très sympathique par sa franchise, par sa verve primesautière, par son amour des grandes choses et des grands mots, très digne, à tout prendre, de cet éloge qu'en fait Loret dans sa *Gazette* du 31 mars 1663:

L'illustre La Calprenède,
Dont l'excellent esprit possède
Des talens rares et charmans
Pour les vers et pour les romans,
Et qui d'ailleurs est fort brave homme,
Ou plutôt brave gentilhomme. . .

Il commença par le théâtre, et composa dix pièces dont une, *la Mort de Mithridate* (1635) est pleine de beaux vers, et inspira peut-être Racine: d'autres, *Jeanne d'Angleterre*, *le Comte d'Essex*, *Édouard*, trahissent chez l'auteur la préoccupation de choisir ses sujets en dehors de la légende ancienne. Mais c'est dans le roman que La Calprenède devait développer à l'aise sa brillante imagination et son intarissable faconde.

De 1642 à 1645 paraissent les dix volumes de *Cassandre*. C'est le récit romanesque des amours du Scythe Oroondate et de la princesse Statira,¹ fille de Darius; mais c'est en même temps un fragment de l'histoire d'Alexandre et un tableau du partage de l'empire de Macédoine. L'auteur a puisé dans Plutarque, dans Quinte-Curce, dans Justin et aussi dans *l'Histoire négropontique* de l'académicien de Boissat. Nous ne suivrons pas le mélancolique Oroondate dans toutes ses aventures et nous ne noterons pas tous ses soupirs amoureux: l'originalité du roman n'est pas là. Elle est plutôt dans le caractère d'Alexandre, qui nous apparaît comme un héros, honnête homme et galant: les billets qu'il adresse à Statira sont dignes d'avoir été élaborés dans la chambre bleue d'Arthénice: de plus il se trouve dans la position un peu ridicule d'un homme ayant épousé une femme qui ne l'aime pas et lui préfère un étranger. Il est vrai que Statira prend grand soin de

¹ Cassandre est le nom sous lequel se déguise Statira pendant une partie du roman.

sa gloire, et, si elle n'aime pas Alexandre, du moins elle le respecte et sait tenir à distance le fidèle Oroondate. Il y a d'autres personnages intéressants dans le roman: Lysimachus et Parisatis qui brillent au second rang, Cassandre et Roxane dont l'ambition et la cruauté tranchent sur ce fond de vertus un peu monotones. Signalons encore la curieuse silhouette de Thalestris, reine des Amazones. En somme on peut louer dans *Cassandre* à la fois l'invention et l'exécution: l'œuvre est d'une contexture très forte et très ingénieuse. C'est un roman bien fait.

On en peut dire autant de *Cléopâtre* (1647, en 12 volumes et 48 livres, soit 4153 pages). La belle Égyptienne dont il s'agit ici n'est pas la célèbre reine dont Jodelle, Garnier et Mairet avaient popularisé les romanesques aventures; elle en est la fille, et est aimée de Juba (ou Coriolan), prince de Mauritanie. La Calprenède y a mêlé les amours de Césarion pour Candace, princesse d'Éthiopie, de Britomare (ou Artaban) pour Élise, princesse des Parthes, sans compter celles de plusieurs personnages secondaires. Sur le tout l'auteur a brodé un peu d'histoire, en y mêlant Tibère, Hésiode, Cornelius Gallus, et en puisant dans Plutarque, Suétone, Velleius Paterculus et Josèphe. La scène se passe à Alexandrie sur le bord de la mer, autour de la maison de Tiridate. Un détail à noter: ce larmoyant et désespéré Tiridate, qui nous annonce si souvent sa mort prochaine, passe bien réellement de vie à trépas vers la fin du cinquième volume, très différent en cela de ses confrères, les innombrables héros de roman, qui se contentaient, depuis Céladon, de mourir par métaphore. De tous ces personnages le plus intéressant, celui dont le nom est parvenu jusqu'à nous, est l'impétueux Artaban; sa fierté est restée proverbiale. Mais, comme on ne lit plus guère La Calprenède, on a quelque peu dénaturé avec le temps cette héroïque figure: Artaban, si délicat, si noble et si généreux, ne nous fait plus aujourd'hui l'effet que d'un matamore, empanaché et vaniteux.

Pharamond (1661) est le dernier roman, d'ailleurs inachevé, de La Calprenède: Vaumorière le termina après la mort de l'auteur. Le héros représente Louis XIV, à qui le livre est dédié, de même que Coriolan, dans *Cléopâtre*, représentait le prince de Condé. C'est un essai

curieux où La Calprenède s'efforçait d'adapter l'histoire nationale au goût romanesque de l'époque.

En somme l'œuvre de La Calprenède, si fausse qu'elle nous paraisse aujourd'hui, n'est pas médiocre: elle donne exactement la mesure du goût et de l'imagination de l'époque; elle marque la fin de la pastorale déjà démodée et l'apogée du roman de mœurs et d'aventures; elle est bien française par la clarté et par la logique, par l'observation stricte de cette règle des trois unités qui s'imposait alors au théâtre; elle l'est aussi par le ton et l'accent. On répète volontiers aujourd'hui, sur la foi de La Harpe, que La Calprenède est un détestable écrivain, et il y aurait fort à faire pour réviser cet arrêt. Déjà au *xviii^e* siècle, quand on voulait signifier à quelqu'un qu'il ne se faisait pas entendre, on lui disait: " Quel Calprenède me chantes-tu là? " Madame de Sévigné a dit aussi: " Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de roman, de méchants mots. . . " Ce jugement est trop sévère: le style de La Calprenède est au contraire très sain, très vigoureux, avec une légère tendance à l'archaïsme. Sans doute il affectionne l'emphase et l'hyperbole:

Tout a l'humeur gasconne en un auteur Gascon:
Calprenède et Juba parlent du même ton.

Mais il arrive aussi que ce ton est celui de la véritable éloquence. Il y a dans ces romans, en dépit des fadeurs et des galanteries à la mode, une véritable école de grandeur d'âme: La Calprenède fait comprendre Corneille. Si Madame de Sévigné se montrait aussi dure pour l'écrivain, ce n'était pas seulement par un scrupule de lettrée: elle voulait surtout se faire pardonner aux yeux de sa fille le culte qu'elle avait conservé pour le vieux romancier malgré l'anathème de Boileau. Agée de cinquante ans, elle le lisait et le relisait encore aux Rochers, en compagnie de son aimable fils, et elle écrivait à Madame de Grignan: " Je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu; la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille. . . " Elle aimait à retrouver en lui, comme dans le vieux Corneille,

cet idéal d'héroïque tendresse qui avait charmé son imagination de jeune fille au temps de la Fronde. D'autres encore ont su depuis se plaisir à La Calprenède: La Fontaine admirait fort les beaux "événements" de *Cléopâtre* et de *Cassandre*; Crébillon lisait ces romans presque sans cesse, nous dit-il; Jean-Jacques Rousseau les aimait également et il ne serait pas impossible de trouver à certaines pages de la *Nouvelle Héloïse* un souvenir de *Cassandre*. De nos jours on ne lit plus La Calprenède: mais du moins il est juste de saluer en lui un des plus grands noms de l'histoire du roman au XVII^e siècle.

X Combat singulier de Britomare contre Césarion

Britomare est un jeune étranger attaché au service de Candace, princesse d'Éthiopie. Césarion, fils de César et de Cléopâtre, aime Candace, et est jaloux des soins que lui rend l'ambitieux Britomare. Dans un tournoi donné à Méroé devant le Roi et toute la cour, comme Britomare s'approchait de la Princesse pour recevoir de ses mains une faveur (un nœud de rubans), Césarion est survenu et s'est fait donner l'objet désiré par son rival. Britomare désespéré s'éloigne, et va pleurer à quelque distance sous un arbre, maudissant la fortune qui l'empêche de demander raison de cette injure. Césarion le rejoint, et lui offre généreusement de vider leur querelle en un combat singulier, malgré l'inégalité de leur condition.

" Ah! Seigneur, s'écria le jeune Britomare transporté de joie à ce discours; que vous êtes véritablement prince, et que Britomare vous est redevable de l'honneur que vous lui faites: je l'accepte, Seigneur, avec plus de satisfaction que je n'en aurais pour le don d'une couronne, et je n'abuserai de la grâce que vous me faites, que pour vous faire voir que je n'en suis pas tout à fait indigne; je n'eusse osé vous la demander, mais puisque vous me l'offrez avec tant de générosité, je ne laisserai point échapper l'occasion de

me consoler glorieusement des déplaisirs que vous m'avez fait ressentir. — Allons donc, reprit brusquement le Prince qui commençait d'entrer en colère, et si vous désirez tant cette consolation, fuyons la vue de tant de personnes qui la pourraient détourner: nos armes sont égales, et je ne me servirai contre vous que des avantages que vous avez comme moi."

A ces mots, il poussa son cheval en s'éloignant de la compagnie, et Britomare courant après lui avec une joie pleine de fierté, ils perdirent bientôt de vue toute l'assistance: ils ne voulurent pas toutefois s'arrêter si près, et le Prince, ne voulant point être interrompu dans son coup d'essai, courut encore cinquante ou soixante stades, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent dans un vallon où ils ne pouvaient être découverts de personne. Césarion trouvant cet endroit assez commode s'arrêta, et se tournant brusquement vers Britomare: "N'allons point plus avant, lui dit-il, et après que nous aurons donné un peu d'haleine à nos chevaux, terminons ici le différend." Britomare était tellement animé qu'il ne répondit pas au Prince, et donnant un peu de repos à son cheval, il regarda le Prince avec des yeux qui ne respiraient que le combat.

L'âge de l'un et de l'autre était pareil; leur taille peu différente, et c'était la première fois qu'ils avaient eu des armes sur le dos: ils avaient l'un et l'autre le javelot à la main droite, et l'écu à la main gauche; leurs chevaux étaient bons, comme ayant été choisis pour l'exercice solennel de cette journée. A peine leur donnèrent-ils le loisir de respirer, qu'après s'être défiés par un grand cri, ils se lancèrent l'un à l'autre avec une impétuosité si grande, qu'à peine eût-on pu voir plus de furie dans la rencontre de deux hommes les plus aguerris et les plus rudes dans un métier qu'ils ne commencèrent que de pratiquer: leurs javelots se mirent en mille pièces sur les écus qu'ils opposèrent mutuellement; et les deux jeunes gens, n'ayant point été ébranlés, tirèrent en passant ces épées qui n'avaient point encore été occupées à cet emploi, et les levant en l'air avec une action toute menaçante, tournèrent la tête de leurs chevaux et fondirent l'un sur l'autre pour la seconde fois plus furieusement qu'à la première; de leurs premiers

coups ils se tirèrent tous deux du sang, et des seconds ils se firent deux grandes blessures : Britomare eut le bras gauche percé, et Césarion la cuisse. Jamais deux jeunes lions n'ont vu leur sang couler sur l'épieu du veneur avec un ressentiment plus violent que celui de mon jeune Prince¹ et de l'ambitieux Britomare; et respirant également la vengeance et la victoire, ils se précipitaient avec si peu de précaution, que, si les Dieux n'eussent pris pour eux le soin de leurs vies qu'ils abandonnaient, ils en eussent trouvé la fin l'un et l'autre dans le commencement de leurs armes. Ils avaient reçu encore chacun une légère blessure, lorsqu'en se joignant mon Prince jeta le bras sur Britomare, qui, ne refusant point d'en venir aux prises, le lia des siens avec une intention pareille à la sienne, et pour lors se tenant étroitement embrassés, et donnant des éperons à leurs chevaux, ils se trainèrent mutuellement à terre, où ils commencèrent de se rouler avec une épouvantable furie; ils eurent souvent le dessus l'un et l'autre et ne le purent jamais conserver; mais dans cette lutte ils perdirent tant de sang, que quand ils se voulurent relever, à peine eurent-ils la force de tenir leurs épées. Ils se rapprochaient toutefois d'un pas chancelant, et ils allaient sans doute terminer, possible par la mort de tous les deux, un combat dans lequel jusque-là il ne se pouvait remarquer aucun avantage, lorsque nous arrivâmes heureusement auprès d'eux pour détourner ce malheur. . . .

Cléopâtre, 1^{re} partie, livre III.

XI

La fierté d'Artaban

Artaban n'est autre que Britomare, exilé de la cour d'Éthiopie, après ses démêlés avec Césarion. Réfugié auprès de Tigrane, roi des Mèdes, il a obtenu par son intelligence et par sa bravoure le commandement suprême des armées, et il a complètement battu les troupes du cruel Phraate, roi des Parthes : il a même fait prisonnier la femme et la fille de

¹ C'est Étéocle, écuyer de Césarion, qui fait ce récit.

ce dernier. Tigrane, qui lui doit son trône, se déclare prêt à lui accorder tout ce qu'il désirera pour sa récompense. Artaban, aussi généreux que vaillant, demande la liberté des deux femmes. Tigrane, après avoir consenti, veut reprendre sa parole, parce qu'il a été frappé par la beauté de la jeune princesse des Parthes. Artaban, dans un élan de fierté indignée, proteste contre cette déloyauté.

“ Les paroles que vous avez données, répliqua le Roi fâché de la liberté de son discours, ne vous peuvent pas engager, puisque l'exécution ne dépend pas de vous, et vous serez assez acquitté quand vous direz que j'ai changé d'intention. — Quand je serais dégagé par ce discours, reprit Artaban, vous ne le seriez pas, Seigneur, et je prends assez d'intérêt en ce qui vous touche pour m'opposer, par tout le crédit que je puisse avoir sur votre esprit, à une action qui vous exposerait à des reproches éternels. — Je n'ai donné de parole qu'à vous seul, repartit Tigrane, et par la connaissance que vous avez de ce que vous êtes et de ce que je suis, vous ne devez pas ignorer que je ne la puisse retirer de vous quand j'en aurai la volonté.” Artaban de qui le courage ne pouvait plier par quelque basse considération, ne put souffrir un discours si plein de mépris, et, regardant le Roi avec une action toute altière et toute pleine d'une fierté qui lui était naturelle: “ Seigneur, lui dit-il, je ne suis pas né votre sujet, et c'est de ma volonté seule que j'ai porté une épée à votre service, de laquelle vous avez reçu des offices assez considérables pour ne me traiter pas avec mépris et avec indignité. Si par ce rapport du souverain au sujet vous vous croyez dispensé de l'exécution de votre parole, vous ne pouvez pas vous servir de ce droit contre un homme qui ne vous devait rien, et de qui vous avez reçu plus que de tous ceux qui sont nés sous votre domination; et si c'est par la considération des services, ceux que je vous ai rendus sont possible assez importants pour mériter de vous quelque chose au dessus de ce que vous m'aviez accordé. — Les services que vous m'avez rendus, lui répliqua le Roi outré de colère à ce discours, avaient été prévenus par des bienfaits et par des degrés d'honneur auxquels je vous avais élevé au préjudice de beaucoup de personnes qui y pouvaient plus

légitimement prétendre que vous. Quand vous m'avez servi, vous vous êtes seulement acquitté des obligations que vous m'aviez; et, quoique vos services ne soient que trop bien payés, sachez que je leur donne encore une assez grande récompense, en souffrant l'insolence de vos discours, sans vous punir comme je le puis, et comme vous le méritez." — Ces paroles achevèrent de faire perdre toute considération à Artaban, et comme il n'était capable d'aucune crainte dans le courroux qui le transportait, regardant le Roi depuis la tête jusques aux pieds avec une action pleine de dédain: "Ne pensez pas, Roi des Mèdes, lui dit-il, que je puisse ni craindre vos menaces, ni faire cas des bienfaits que vous me reprochez: l'un et l'autre sont trop au-dessous de moi; et tant que je porterai au côté cette épée, qui remit la couronne sur votre tête, et qui vous fait maintenant parler en maître sur les terres du Roi des Parthes, vous à qui, peu de mois auparavant, il restait à peine un petit coin dans les siennes, elle me saura défendre contre tous mes ennemis, et m'acquérir par toute la terre d'autres honneurs et d'autres dignités que celles que je pourrais espérer auprès d'un roi comme vous. Je la porterai possible en des lieux où elle vous sera aussi funeste qu'elle vous a été salutaire, et ce sera possible par elle que vous tiendrez votre parole ou que je dégagerai la mienne." En achevant ces paroles, il quitta le Roi sans lui rendre aucun salut, et, tenant la main sur la garde de son épée, il sortit de la chambre avec une action si terrible, que, de tous ceux qui étaient auprès du roi, il n'y en eut aucun qui fût assez hardi pour se présenter à son passage, ni pour s'approcher seulement de lui.

Cléopâtre, 3^e partie, livre III.

XII Lysimachus dans la fosse aux lions

La porte de la cour fut fermée sur moi, et mes juges demeurant à la galerie me virent promener sans crainte en attendant l'ennemi qu'on m'avait destiné. On tira d'en haut la porte d'une petite loge où le lion était enfermé, et

ce fier animal ne vit pas plutôt le jour qu'il sortit de sa tanière et tournant sa tête de tous côtés avec des rugissements horribles il porta la frayeur dans l'âme même de mes juges et de mes gardes. Il s'étendit deux ou trois fois les jambes, comme pour se dégourdir du long repos où il avait demeuré, et se battant les flancs de deux ou trois coups de queue, il commença à marcher gravement vers le milieu de la cour. Au commencement, il porta les yeux étincelants et pleins de feu vers la galerie, et, découvrant une proie qu'il ne pouvait aborder, il témoigna sa colère par deux rugissements plus épouvantables que les premiers et qui firent croire aux assistants qu'à peine étaient-ils eux-mêmes en sûreté. Mais dès qu'il me vit marcher droit à lui, il abandonna le souvenir de cette proie et courut à la plus proche et la plus aisée. Ce fut pour lors que les assistants déplorèrent mon malheur et exprimèrent leur déplaisir par un grand cri : mais avant qu'être abordé de cette furieuse bête : " O Parisatis,¹ m'écriai-je, reçois cette illustre victime, et chéris au moins la mémoire de celui qui préfère la mort à la vie sans Parisatis ! " Je n'avais pas achevé ces paroles, quand le lion s'élança sur moi avec tant de force et de promptitude qu'à peine pus-je éviter cette première rencontre ; je m'en sauvai toutefois, et la moitié d'une de mes manches demeura dans une de ses griffes. Il voulait tourner la tête, quand je le saisis par le crin qui lui descendait sur les épaules, et, m'élevant avec assez de force et de légèreté, je m'élançai sur son dos. Cette charge qu'il n'avait pas accoutumée lui fit plier les reins jusques à terre, et connaissant le désordre où je l'avais mis je lui frappai ses jambes de devant des miennes, et le pressai des talons et des genoux avec tant de force que j'achevai de l'abattre. Ce fut pour lors qu'il commença de se rouler avec moi, et nous fîmes une lutte périlleuse dans laquelle je tâchais de conserver toujours mon avantage ; je ne pus toutefois éviter que je ne fusse blessé de ses ongles en quelques endroits ; mais, lui voyant la gueule ouverte et écumante de sang et de bave, je lui fourrai la main dedans ; le gantelet me garantissait de ses dents mais non pas de telle sorte qu'il ne le faussât en plusieurs lieux et ne le mît presque

¹ Fille cadette de Darius, aimée de Lysimachus.

en pièces. Cependant je lui pris la langue, et l'ayant tirée hors de sa gueule, je joignis la main gauche à la main droite, et me raidissant des genoux contre la tête du lion et des pieds contre la terre, je tirai avec tant de force que je l'arrachai de sa bouche jusque aux plus profondes racines. Le lion perdit toute sa force par la violence de cette douleur, et, déchargeant le reste de sa rage contre la terre qu'il prenait avec les dents et qu'il arrosait de son sang, il me donna le loisir de lui enfoncer la tête à coups de gantelet. Dès que cette furieuse bête eut vomé son âme avec son sang, je me démenai de ses pattes et me levai tout couvert de son sang et du mien qui coulait par quelques endroits de mon corps. A peine étais-je debout que je me vis environné de Peucestes, de Python, et de Neoptolemus qui étaient descendus dans la cour, et qui les larmes aux yeux se vinrent réjouir avec moi de cette victoire. De toute la compagnie je parus le moins joyeux et regardant mes juges avec un visage assez modéré: "Faites venir, leur dis-je, un autre lion plus furieux que celui-là, ou commandez qu'on en mette plusieurs ensemble, si vous voulez que sans peine ils donnent la mort à Lysimachus. Je n'ai pas fait cette résistance pour me sauver, et par cette victoire je ne prétends pas être plus libre que lorsque j'avais les mains liées. Faites sortir des tigres, des léopards ou des éléphants, et ne différez point l'exécution de la volonté d'Alexandre, que je n'ai retardée que pour vous donner à la fin de ma vie un spectacle digne de lui."

Cassandre, 2^e partie, livre II.

XIII

Billets galants

Le Roi Alexandre à la Princesse Statira

Le vainqueur des vôtres se laisse vaincre à vous seule, et vous seule pouvez ce que toute l'Asie a vainement essayé. Je rends les armes, belle Princesse, et je tire plus de gloire de ma défaite que je n'en ai tiré de toutes mes victoires; mais n'usez point avec cruauté de celle que vous avez obtenue

avec justice et ne traitez point en ennemi celui qui se déclare votre esclave.

ALEXANDRE.

La Princesse Statira au Roi Alexandre

La condition où je suis réduite a si peu de rapport avec celle que vous me donnez, qu'il est malaisé que je conserve l'une et l'autre. Vous êtes encore vaincu, et vous serez toujours invincible, si vous ne l'êtes par d'autres armes que les miennes. La fortune de notre maison, ne m'ayant laissé des yeux que pour pleurer sa désolation, ne me permet pas de m'en servir à d'autre usage, ni de reconnaître autrement que comme mon vainqueur et mon maître celui dont je suis véritablement prisonnière.

STATIRA.

Le Roi Alexandre à la Princesse Statira

Les maximes de l'amour et celles de la guerre sont tellement différentes que la condition de prisonnière de guerre et celle de maîtresse de mon âme ne sont pas incompatibles. Vous ne les conserverez pas longtemps ensemble, et vous perdrez bientôt la première pour accepter la dernière. Nous en ferons un échange et si vous ne dédaignez les vœux d'un roi qui meurt pour vous, je paierai bientôt le prix de votre liberté par celle

d'ALEXANDRE.

La Princesse Statira au Roi Alexandre

C'est pour vous délasser des travaux de la guerre que vous vous amusez à l'entretien de vos captives ; Je conserverai toujours ce titre, me reconnaissant indigne de celui que mes malheurs ne me permettent pas d'accepter, et je ne désirerai jamais ma liberté qu'avec celle des Reines et le repos de Darius : l'honneur que vous me faites ne me fera point oublier mes misères et n'effacera point de mon esprit le souvenir de ce que doit au grand Alexandre l'infortunée.

STATIRA.

Cassandre, 1^{re} partie, livre IV.

GEORGES DE SCUDÉRY
et MADELEINE DE SCUDÉRY

(1601-67)

(1608-1701)

DE La Calprenède à Scudéry, il n'y a que la distance d'un Gascon à un Provençal, c'est-à-dire à un Gascon et demi. Georges et Madeleine de Scudéry, nés au Havre où leur père était lieutenant du Roi, descendaient d'une vieille famille noble des environs d'Apt en Provence.

Georges conserva bien plus que sa sœur et jusqu'à l'excès les moins bonnes qualités de sa race. Vrai capitaine de lettres, il apportait dans le règlement des questions de poésie l'humeur des camps et des salles d'armes; pour défendre Théophile de Viau, il avait lancé un véritable cartel et menacé de grands coups d'épée ceux qui ne partageraient pas son avis; on sait d'autre part quel rôle il joua dans la fameuse querelle du *Cid*, jetant ingénument dans la bagarre sa médiocre tragi-comédie de *l'Amour tyrannique* et piquant au jeu par son arrogance Corneille méconnu. Écrivain aussi infatigable qu'intrépide batailleur, il dut surtout sa gloire aux traits de satire dont Boileau a criblé son *Alaric* (en onze mille vers); il reste aux yeux de la postérité le "bienheureux Scudéry,"

. . . dont la fertile plume
Peut sans peine en un mois enfanter un volume.

Sa sœur Madeleine, sous des dehors plus calmes, cachait un tempérament presque aussi ardent. Pourquoi se la représente-t-on toujours comme la plus sèche et la plus insupportable des Précieuses? Précieuse, elle le fut, comme on l'était alors, par amour du beau langage et des bonnes manières; elle le fut plus que d'autres peut-être, parce qu'elle vint après les grands jours de l'hôtel de Rambouillet, et qu'elle fut bien forcée de renchérir un peu sur celles qui l'avaient précédée. Aux *samedis* qui se tenaient dans sa maison du Marais, on débita bien des pauvretés en prose et en vers, mais on déploya aussi beaucoup de

finesse et de vrai talent. La maîtresse du lieu, l'illustre Sapho, en faisait les honneurs avec une parfaite bonne grâce, sans ressembler le moins du monde à la prude Armande ou à la sotte Madelon. Elle était à la fois très spirituelle et très bonne: ajoutons, pour rehausser encore son mérite, qu'elle était très laide. Elle resta vieille fille, non par nécessité, mais par esprit d'indépendance, par "féminisme," pour revendiquer avec plus d'autorité les droits du sexe; elle aima pourtant quelqu'un, mais d'une affection chaste et profonde: et le héros de son rêve se trouva être Pellisson, l'homme de France le plus laid. Personnage aimable et touchant, qui ne nous apparaît plus aujourd'hui que sous les traits ridicules d'une caricature. Au fond de cette pauvre Sapho tant raillée, il y avait une vive intelligence et un cœur tendre. Son plus grand ennemi¹ lui a du moins rendu cette justice qu'elle avait beaucoup de mérite et "encore plus de probité et d'honneur que d'esprit."

Le frère et la sœur se mirent à une œuvre commune: ils firent des romans. Quelle fut la part de chacun? Il est aisé de l'apercevoir: Georges y mit toute sa fougue méridionale, Madeleine tout son cœur et tout son esprit; à l'un il faut rapporter l'invention héroïque, les exploits merveilleux, le panache, en un mot; à l'autre, la délicatesse subtile des sentiments, la tendresse inquiète et raffinée. De cette collaboration sortit une œuvre vraiment curieuse sous sa double apparence: quelque chose, toute proportion gardée, comme un roman de Dumas père, revu par Paul Bourget. Démodés, défraîchis, ridicules même tant qu'on voudra, les romans des Scudéry sont encore charmants pour qui sait leur demander non pas un plaisir aigu et violent à la façon de nos romans modernes, mais une jouissance plus douce et plus littéraire. On comprend sans peine que nos aïeux et nos aïeules de 1648 en aient raffolé.

Ils y trouvaient ce qui pouvait le mieux flatter leur imagination et leur goût, le récit de grands événements empruntés presque toujours à l'histoire de cette antiquité révérée, des héros légendaires comme Cyrus, dignes d'enflammer l'enthousiasme d'un Condé, des villes prises, des

¹ Boileau. Préface du *Dialogue des héros de roman*.

empires conquis, des coups d'audace et de bonheur comme à Rocroy; en même temps, ces grands capitaines qui gagnaient des batailles étaient asservis aux beaux yeux de leurs dames, comme les chevaliers des vieilles chansons, tendres, langoureux, beaux-esprits de ruelle, menant de front l'amour et la guerre: puis, c'étaient des conversations galantes, telles qu'il s'en tenait dans le salon des chères et des précieuses, des dissertations quintessenciées sur les causes et les effets de l'amour, des études de casuistique mondaine, enfin des portraits à la mode du temps, où il n'était pas malaisé de reconnaître les premiers personnages de la cour et de la ville. Voilà plus qu'il n'en fallait pour tourner toutes les têtes, à l'époque de la *bonne Régence*.

Le premier roman des Scudéry, *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, paru dès 1641, avait un caractère un peu différent: mais c'était déjà une œuvre ingénieuse et fine.

Les auteurs y racontaient les amours de Justinian (devenu grand vizir à Constantinople sous le nom d'Ibrahim) et d'Isabelle, princesse de Monaco: l'intérêt du roman est maintenant pour nous dans les jolies histoires que narre si gentiment le marquis Français, vain, léger et charmant comme le seront plus tard ceux de Molière, et surtout dans la peinture des mœurs du sérail: le caractère de l'ambitieuse Roxelane y est vivement dépeint. Le succès de *l'Illustre Bassa* contribua beaucoup à développer pour quelques années le goût des sujets turcs dans la littérature française: il y eut à partir de ce moment nombre d'Ibrahims et de Solimans au théâtre et dans les romans; Racine donnera en 1670 le chef-d'œuvre de toute cette *turquerie* avec son *Bajazet*.

En 1648, la Fronde éclate, épopée à la fois bouffonne, chevaleresque et galante: toute une littérature surgit, brillante et aventureuse comme elle. Parmi ce flot d'écrits quelques œuvres dominent: d'une part c'est le *Virgile travesty* et le *Roman comique* de Scarron, dont la verve burlesque convient si bien à la folie du temps; d'autre part c'est un roman héroïque, en dix volumes, le plus célèbre peut-être et le plus décrié de tous les romans du siècle, *Artamène ou le Grand Cyrus*, par Georges et Madeleine de Scudéry.

Il est impossible de raconter par le menu une œuvre

aussi longue, où les histoires épisodiques viennent continuellement interrompre le développement de l'intrigue principale. Qu'il suffise de savoir que Cyrus, fils de Cambyse, déguisé sous le nom d'Artamène, aime Mandane, fille de Cyaxare, roi des Mèdes; au reste il se garde bien de le lui dire, car Mandane est une de ces héroïnes qui prendraient la mouche pour moins que cela. Boileau s'est montré fort sévère pour cette illustre princesse: "DIOGÈNE. Savez-vous combien elle a été enlevée de fois? — PLUTON. Où veux-tu que je l'aïlle chercher? — DIOGÈNE. Huit fois. — MINOS. Voilà une beauté qui a passé par bien des mains!" La vérité est que Diogène a fort exagéré, et que Mandane, tout compte fait, ne semble pas avoir été enlevée plus de quatre fois: ce qui est déjà bien joli. Ses ravisseurs sont le prince d'Assyrie, un certain Mazare, le roi de Pont, enfin (le cas est moins grave), Thomiris, reine des Massagètes. Artamène les poursuit tous par monts et par vaux, par terre et par mer; il prend des villes, il soumet toute l'Arménie, il accomplit des exploits merveilleux, toujours à la recherche de sa princesse qu'il finit par conquérir et par épouser au dernier chapitre: ce mariage, c'est la fin du roman comme c'était aussi la fin de tout amour et de toute poésie, aux yeux des Cathos et des Madelons de l'époque. Le tour héroïque et galant de ces aventures devait plaire singulièrement à un public qui aimait à reconnaître dans les héros et les héroïnes du roman les principaux personnages de la cour et des salons d'alors. L'intention de Mlle de Scudéry, d'ailleurs, n'était pas douteuse: sous les noms de ces Mèdes et de ces Perses trop civilisés, c'était les Français de 1649 qu'elle avait voulu peindre; cet Artamène, au nez aquilin, aux yeux flamboyants, dont la fougue impétueuse va briser la vieille infanterie des Massagètes, ce jeune vainqueur qui fait la guerre à l'univers entier pour l'amour de sa princesse, n'est-ce pas le héros de Rocroy et de Lens, ce duc d'Enghien dont le nom est inscrit à la première page du roman? Et Mandane, la douce Mandane, dont la tendresse a donné lieu à tant de combats et tant d'aventures, n'est-ce pas Mme de Longueville, la belle pécheresse de la Fronde, moins pure sans doute, mais à laquelle on doit beaucoup pardonner . . . , selon l'antique adage.

Une clef découverte à l'Arsenal par V. Cousin nous donne les vrais noms de tous ces personnages que Madeleine de Scudéry avait si ingénieusement déguisés; nous y reconnaissons la reine de Suède, Mme de Rambouillet, Julie d'Angennes, Mlle Paulet, la comtesse de Maure, Mme de Sablé, le grave Montausier, Voiture, Godeau, Pellisson, Chapelain, Conrart, jusqu'à Madeleine de Scudéry elle-même, sous les traits de l'incomparable Sapho. Pour les contemporains, le *Cyrus* ne parut pas seulement comme le plus séduisant des romans; il fut aussi un tableau de mœurs mondaines et, selon une spirituelle expression, une sorte d'Almanach des Salons en 1649.

La Clélie (1654) fut autre chose encore: elle fut un manuel de galanterie, où se trouvent réunis à travers le récit un peu lâche d'une *histoire romaine*, tout ce qu'il fallait savoir et tout ce qu'il fallait être pour tenir une place honorable aux samedis d'une Précieuse. Préceptes et exemples, rien n'y manque: tantôt ce sont des portraits finement ciselés comme celui de la sage et belle Lyriane (Madame Scarron) ou celui de cette aimable vieille femme de Capoue, cette Arricidie, si avenante à tous, malgré ses quatorze lustres: tantôt ce sont de longues discussions sur certains articles du catéchisme galant: il faut lire par exemple le joli débat qui s'élève entre Aronce et Horace devant Clélie pour savoir qui aime le mieux, de celui qui s'enflamme subitement pour un objet, ou de celui qui a transformé lentement en une tendresse plus forte une ancienne amitié: c'est la théorie du *coup de foudre*, exposée et combattue tour à tour avec des délicatesses infinies. Il y a plus: par un effort d'esprit très méritoire, Mlle de Scudéry a voulu pénétrer les ressorts intimes de la passion, et tenter la première une véritable anatomie du cœur humain. Pour rendre sensible à nos yeux comme à notre intelligence cette subtile analyse, elle a imaginé alors toute une ingénieuse géographie du joli pays d'Amour, à travers lequel elle nous guide pas à pas. C'est la fameuse *Carte du Tendre*, si bafouée et si raillée, et en faveur de laquelle au contraire je lui pardonne bien volontiers les dix gros volumes de la *Clélie*.

Si raffiné que fût ce jeu d'esprit, il faut avouer qu'il était bien charmant. Quel agréable voyage et combien

incertain, pour s'élever de *Nouvelle amitié* jusqu'à cette ville de *Tendre*, si désirée, après laquelle soupirent tous les cœurs amoureux ! Il y a même trois villes de *Tendre*, situées sur trois cours d'eau différents. Pour aller à *Tendre sur Estime*, il faut passer par *Grand Esprit*, *Jolis Vers*, *Billet Galant*, *Billet Doux*, *Sincérité*, *Grand Cœur*, *Générosité*, *Probité*, *Exactitude*, *Respect* et *Bonté* : le chemin est long et étroit, il n'est guère ouvert qu'aux hommes de qualité : un Montausier l'a suivi jusqu'au bout et il y a mis près de vingt ans. *Tendre sur Reconnaissance* est une ville plus abordable. La route qui y conduit est moins difficile à tenir : les villages par lesquels il faut passer s'appellent *Complaisance*, *Soumission*, *Petits Soins*, *Assiduité*, *Empressement*, *Obéissance*, etc. : ce sont des qualités de petites gens autant que de grands seigneurs : un pédant comme Ménage pourra à force d'application en parcourir toutes les étapes, et tout au bout du chemin, Mme de Sévigné, sa belle écolière, lui fera l'aumône d'un sourire. Mais il y a aussi beaucoup d'écueils à éviter. *Négligence* conduit vite au lac d'*Indifférence*, et il n'y a pas loin du village d'*Indiscrétion* à celui de *Méchanceté* et de là à la mer d'*Inimitié* : Santeul l'a éprouvé plus d'une fois dans la maison des Condés. Reste une troisième ville, la plus séduisante, mais la plus entourée de périls : c'est *Tendre sur Inclination*. On y arrive tout de suite, à ce pays d'élection ; le fleuve qui y mène y roule des flots impétueux ; mais saura-t-on s'arrêter à temps, ne sera-t-on pas entraîné trop loin dans la mer *Dangereuse*, et vers ces terres inconnues d'où la vertu ne revient pas ? Mlle de la Vallière en fera quelques années plus tard la douce et douloureuse expérience.¹

Ce pays de galanterie, avec ses villes, ses villages, ses routes, ses fleuves et ses abîmes, n'est-ce pas l'éternelle patrie de toutes les âmes qui aiment et qui souffrent ? Mlle de Scudéry n'en a certes pas exploré tous les coins et elle l'a dépeint sous des couleurs bien frivoles. La *Carte du Tendre* n'en demeure pas moins un joli bibelot de littérature, à moins qu'elle ne soit quelque chose de plus : un premier essai d'analyse de ces infiniment petits dont naît et se nourrit à son insu l'amour humain.

¹ Voir quelques jolies pages de M. André Le Breton sur ce sujet (*le Roman au XVII^e siècle*, pp. 202-15).

La *Clélie* marque en même temps la fin du roman héroïque et galant, inauguré au commencement du siècle par l'*Astrée*. Comme le genre avait lié trop intimement sa fortune à celle du précieux, il ne devait pas lui survivre : les courts romans comiques mettront en déroute les longs romans idéalistes ; Boileau, pour édifier l'art classique, détruira sans pitié la gloire des La Calprenède et des Scudéry. La pauvre Sapho publiera encore deux romans, *Almahide ou l'Esclave Reine* (1660) et *Mathilde* (1667) ; mais ils passeront presque inaperçus. *Tendre sur Inclination*, c'est-à-dire l'amour avec ses triomphes et ses tortures, a pris décidément le pas sur les deux autres *Tendres* : il a trouvé son vrai poète avec Racine. Enfin un petit roman de deux cents pages, *la Princesse de Clèves*, tiendra lieu de toutes les *Cassandres* et de toutes les *Clélies*. Il n'en est pas de moins vrai que La Calprenède et Madeleine de Scudéry avec tout leur fatras ont frayé la voie à cet art nouveau.

XIV

Une future sultane

Bajazet arrive à Constantinople pour présenter sa fille au sultan Soliman. Cette gracieuse enfant de quinze ans, si brillamment parée, et déjà si formée pour la vie du sérail, sera bientôt fameuse par son ambition et par ses crimes : c'est la terrible Roxelane.

Elle avait un corps de jupe de damas d'argent avec deux rangs de diamants posés sur une bande de drap d'or frisé, qui le bordait tout à l'entour. La jupe était de la même étoffe et ornée de la même sorte, et, suivant la coutume, plissée fort menu par derrière et par devant et toute unie par les côtés. Sa jupe ne venait qu'à la moitié de la jambe, parce qu'à la ville de Chio elles affectent fort d'en faire voir la beauté aussi bien que celle de leur chaussure, qui est fort propre. Car elles portent d'ordinaire des patins de maroquin de Levant de forme pointue, dont le bout, les agrafes et la bordure sont garnis d'orfèvrerie émaillée.

Roxelane avait aussi un tablier de toile d'or, encore un peu plus court que sa jupe, et qui se nouait par derrière avec deux cordons d'argent, où pendaient deux houppes d'or. Elle avait aussi à l'entour des épaules, comme pour attacher les manches de son corps de jupe, quantité de rubans de diverses couleurs; et à l'entour du col une écharpe de gaze, à demi passée en baudrier et rattachée avec des diamants, en façon qu'on lui voyait toute la gorge, où elle avait un collier de perles avec une petite enseigne d'émeraudes. Sa coiffure était de toile d'argent, plissée avec beaucoup d'adresse et tout enrichie de perles et de diamants. Cette coiffure était de forme ronde, et fort élevée par derrière, et pour la mieux tenir, suivant l'usage du pays, elle avait une bandelette d'or qui se nouait au-dessus du col, où pendaient deux houppes de même façon au milieu d'un assez grand nombre de nœuds de diverses couleurs, qui lui tombaient négligemment jusque sur les épaules. Et sur le haut du front, descendant un peu en pointe, elle avait un bandeau de crêpe rayé d'or, qui se nouait encore par derrière laissant voir ses cheveux pendants au côté des joues.

Ce fut de cette sorte que Roxelane fut habillée: mais auparavant que de la conduire au sérail, Bajazet voulut lui donner ses derniers enseignements. Il la prit donc en particulier et lui ordonnant de l'écouter attentivement, il lui parla à peu près de cette sorte: " Il faut, ma fille, auparavant que de vous montrer les voies que vous devez tenir, que je vous propose le terme de vos prétentions. Ce ne doit pas être seulement de plaire au Grand Seigneur, de lui donner de l'amour, d'être sultane comme quantité d'autres, mais bien de devenir sa femme. Vous voyez que dans un si grand dessein il est besoin d'une grande prudence pour s'y bien conduire. Le précepte général que je vous veux donner en entrant au sérail est de ne faire, ni de ne dire jamais rien qui ne tende à ce dessein soit directement, soit indirectement, et de vous souvenir que tous les chemins qui nous peuvent conduire où nous voulons aller nous sont permis par la véritable raison. Ne vous amusez donc jamais à consulter si ce que vous faites est juste, mais oui bien s'il vous est avantageux. Ne considérez point si vous nuisez à quelqu'un, mais si ce que vous faites vous

peut servir. Car enfin vous allez en un lieu où vous aurez des envieuses et des ennemies : et votre beauté ne donnera pas plutôt de l'amour à Soliman, qu'elle donnera de la haine à toutes les sultanes. Préparez-vous donc à savoir bien user de toutes ces choses, et faites en sorte que la haine qu'on vous portera détruise celles qui vous voudront détruire. N'entreprenez jamais de vous venger que vous ne le puissiez absolument : et même, s'il est possible, vengez-vous sans qu'on vous en soupçonne. Gardez-vous bien de vous fier à personne : regardez tout le monde comme votre ennemi ; caressez toutes vos compagnes et n'en aimez aucune. Ne faites connaître leurs défauts à Soliman qu'en feignant de les vouloir excuser : apportez soin à lui faire savoir par quelqu'un la malice qu'elles vous feront. Soyez libérale à ceux qui approchent du Grand Seigneur : ayez pour lui beaucoup de soumission et de complaisance, jusqu'à ce que vous connaissiez d'être absolument maîtresse de son cœur ; car enfin, il faut servir pour régner ; mais alors il faudra changer de style, et par quelque artifice, que vous inventerez selon le temps et l'occasion, l'obliger à vous épouser. Et après cela, comme je vous ai dit une autre fois que ce qu'on gagnait par violence se devait conserver par adresse, en cette rencontre ce que vous aurez gagné par adresse se devra conserver par violence. Il faudra perdre tous ceux qui voudront vous nuire, et n'épargner ni le fer, ni le feu, ni le poison, pour maintenir la puissance où vous serez arrivée. Cependant, pour faciliter la chose et pour vous donner des amis au dehors du sérail, il sera à propos, quand vous y serez, que par des larmes de tendresse vous obligiez le sultan à rendre ma fortune heureuse : l'assurant que vous ne pouvez être parfaitement contente tant que votre père ne le sera pas. Si vous en usez de cette sorte, soyez assurée d'être bientôt la première et la plus puissante de votre sexe, et la plus heureuse qui fut jamais."

Bajazet n'eut pas sitôt fini de parler que Roxelane lui dit en souriant que pour faire toutes ces choses elle n'avait point besoin de ses conseils, et qu'il suffirait qu'elle suivît ses sentiments propres, qui la porteraient encore à plus que ce qu'il avait dit.

Ibrahim ou l'Illustre Bassa, 2^e partie, livre V.

XV

Monologue de Cyrus

Cyrus, déguisé sous le nom d'Artamène, se prend d'amour pour la belle Mandane, princesse de Cappadoce. Mais il éprouve quelque remords à s'abandonner à sa passion. Mandane ne vient-elle pas, dans un sacrifice solennel, de témoigner sa haine contre ce jeune Cyrus, que tout le monde croit mort? N'a-t-elle pas remercié les Dieux d'avoir délivré l'Asie de cette terreur? Et lui-même, Cyrus, n'a-t-il pas un rôle plus glorieux à remplir, qu'à soupirer inutilement pour cette aimable ennemie?

“ Quel est ce tourment que je sens, disait-il, et d'où me peut venir l'inquiétude où je me trouve? Quoi! pour avoir vu la plus belle personne du monde faut-il que j'en sois le plus malheureux? Les beaux objets, ajoutait-il, n'ont accoutumé d'inspirer que de la joie; d'où peut donc venir que le plus bel objet qui sera jamais ne me donne que de la douleur? Je ne sais, poursuivait-il, si ce que je soupçonne être amour ne serait point quelque chose de pire; car enfin que veux-je et que puis-je vouloir? Mais, hélas! ajoutait-il, c'est parce que je ne sais ce que je veux, ni ce que je puis vouloir que je suis malheureux. Je sais bien toutefois que si je suis mon inclination, j'aimerai la belle Mandane, toute mon ennemie qu'elle est. Mais hélas! infortuné que je suis, poursuivait-il, ne viens-je pas d'apprendre, qu'elle fait des sacrifices pour remercier les Dieux de ma mort? Et ne viens-je pas de savoir que Cyrus ne lui peut jamais plaire que dans le tombeau où elle le croit enseveli? ” Après cela il était quelque temps un peu plus en repos, s'imaginant que cette considération serait assez forte pour le guérir de cette passion naissante.

Mais tout d'un coup l'espérance, qui seule fait vivre l'amour et qui s'attache même aux choses les plus impossibles pour entretenir dans une âme ce feu consumant qui la dévore et qui ne peut subsister sans elle, lui persuada qu'Artamène n'était plus Cyrus: et qu'il ne devait presque plus prendre de part à ce que l'on ferait contre lui tant qu'il ne serait fait que contre le fils du roi de Perse: et qu'ainsi, encore

que Cyrus fût haï, Artamène ne laisserait pas d'être aimé, s'il en cherchait les moyens et s'il tâchait de s'en rendre digne par ses services. Mais, au milieu de ce raisonnement flatteur, cet ardent désir d'acquérir de la gloire, qui jusque-là avait été maître de son cœur, commença de disputer la victoire à la Princesse de Cappadoce: et d'abord qu'il retourna les yeux vers cette éclatante rivale de Mandane, il la vit briller de tant d'appas, qu'il pensa ne les plus tourner vers la Princesse: " Quoi, disait-il, je pourrais abandonner une maîtresse, qui ne manque jamais de récompenser ceux qui la suivent, et de qui la servitude est si glorieuse qu'elle ne donne pas moins que des couronnes et une immortelle renommée à ceux qui lui sont fidèles! Qu'est devenu, disait-il, ce puissant désir d'être connu de toute la terre? Moi, qui me veux cacher sous le faux nom d'Artamène et qui me veux ensevelir tout vivant pour satisfaire mes ennemis, n'ai-je quitté la Perse que pour devenir amant de la Princesse de Cappadoce, et n'ai-je cessé d'être Cyrus que pour être l'esclave d'une personne qui fait des sacrifices de réjouissance pour ma mort et qui me repousserait peut-être de sa propre main dans le tombeau, si elle m'en voyait sortir? Non, non, disait-il, ne soyons pas assez faible pour nous rendre si facilement et ne soyons pas assez lâche pour nous enchaîner nous-même. Souviens-toi, Artamène, ajoutait-il, combien de fois l'on t'a dit en Perse, que l'amour était une dangereuse passion: dispute-lui donc l'entrée de ton cœur, et ne souffre pas qu'elle en triomphe. Mais hélas, ajoutait-il tout d'un coup, que dis-je et que fais-je? Je parle de résistance et je suis vaincu: je parle de liberté et je suis chargé de fers: je parle de régner et je suis esclave: je parle d'ambition et je n'en ai pas d'autre que celle de pouvoir être aimé de Mandane: je parle de gloire et je ne la veux plus chercher qu'aux pieds de ma Princesse. Enfin je sens bien que je ne suis plus à moi-même, et que c'est en vain que ma raison se veut opposer à mon amour. Mes yeux m'ont trahi, mon cœur m'a abandonné, ma volonté a suivi Mandane; tous mes desirs me portent vers cette adorable personne; toutes mes pensées sont pour elle, je n'aime presque plus la vie que par la seule espérance de l'employer à la servir; et je sens même que ma raison, toute révoltée

qu'elle pourrait être contre mon cœur, commence de me parler pour ma Princesse. Elle me dit secrètement, que cette belle passion est la plus noble cause de toutes les actions héroïques; qu'elle a trouvé place dans le cœur de tous les héros; que l'illustre Persée, le premier Roi de ma race, s'en laissa vaincre tout vaillant qu'il était, d'abord qu'il eût vu son Andromède; que les Dieux même s'y trouvent sensibles; qu'elle n'est lâche que dans le cœur des lâches et qu'elle est héroïque dans l'âme de ceux qui sont véritablement généreux. Enfin elle me dit que, Mandane étant la plus belle chose du monde, je suis excusable d'en être amoureux, et n'osant pas m'avouer que j'en dois être loué, elle m'assure du moins que je n'en suis pas fort blâmable. Suivons donc, suivons cet amour qui nous emporte malgré nous, et ne résistons pas davantage à une ennemie que nous ne pourrions jamais vaincre et que nous serions même bien marris d'avoir surmontée."

Artamène ou le Grand Cyrus, 1^{re} partie, livre II.

XVI

Une vieillese aimable

Arricidie est une personne inimitable. Il faut dire pour sa gloire que sans être d'une grande naissance, sans avoir aucune beauté, et sans être jeune, elle est considérable à tout ce qu'il y a de grand à Capoue, et qu'elle est de tous les plaisirs et toutes les fêtes publiques et particulières. Mais ce qui est le plus étrange, c'est qu'elle est continuellement en conversation avec tous les jeunes gens de qualité et avec toutes les belles. En effet, ces mêmes hommes qui font un si grand vacarme, quand ils trouvent qu'une belle femme a le nez un peu trop grand, les yeux trop petits, le menton trop court, ou les lèvres trop pâles, et qui ne peuvent qu'à peine souffrir celles qui ont passé quatre lustres, n'ont point les yeux choqués de voir éternellement Arricidie, quoi qu'elle n'ait jamais eu aucune beauté, et quoi qu'elle ait plus de quinze lustres. Vous me demanderez

sans doute par quels charmes une personne à qui la Nature a refusé toutes les grâces ordinaires de son sexe, à qui le temps a ôté la jeunesse, et à qui la fortune n'a pas fait de grandes faveurs, peut s'être rendue si considérable et s'être tant fait aimer, et tant fait désirer : et je vous répondrai que c'est par une grande bonté et par un grand esprit naturel, qui, étant joints à une longue expérience du monde et à une agréable humeur, font que, sans se soucier de rien, elle divertit tous ceux qui la pratiquent. Car, comme elle est sans ambition, qu'elle a le cœur noble et grand, qu'elle ne sait point flatter, qu'elle n'est intéressée de nulle manière, qu'elle voit clairement les choses, qu'elle les raconte plaisamment, et qu'elle sait tout ce qui se passe dans Capouc, il n'y a personne qui ne la désire : et dès qu'il arrive quelque aventure remarquable, il n'y a point de gens qui ne souhaitent de la voir, pour savoir ce qu'elle en pense, ce qu'elle en dit et ce qu'elle en sait. De sorte que si elle pouvait être à tous les moments en vingt lieux différents, elle y serait ; aussi est-elle partout sans paraître empressée, parce qu'elle n'est jamais qu'aux lieux où on la désire. De plus, quoi qu'elle ait quelque chose de fort particulier dans sa physionomie et de fort plaisant dans ses façons de parler, elle n'a pourtant aucune plaisanterie de profession ; et si elle divertit, c'est qu'elle se divertit la première à penser ce qu'elle pense, et à dire ce qu'elle dit, et c'est enfin parce qu'elle a une certaine sincérité enjouée, qui fait qu'elle dit des choses qui surprennent et qui plaisent. Ce qu'il y a de vrai est qu'elle a une vertu solide, quoi qu'elle ne soit pas sauvage : en effet, elle dit des choses ce qu'elle en pense, mais elle ne contraint pourtant personne : elle voit les faiblesses des autres sans y rien contribuer, et, sans être jamais la confidente de nulle amour, elle sait pourtant toutes les amours de la ville. Elle blâme les coquettes, elle ne flatte point les galants, elle dit agréablement son avis de celles qui font les belles quand elles ne le peuvent plus être, elle tâche de mettre la paix entre les familles, elle est bien avec tous les maris et avec toutes les mères, et, sans taire jamais rien de ce qu'elle croit devoir faire, elle plaît pourtant à des gens qui sont opposés en toutes choses. Mais ce qu'elle a de meilleur, c'est qu'elle est bonne amie, qu'elle est officieuse et franche,

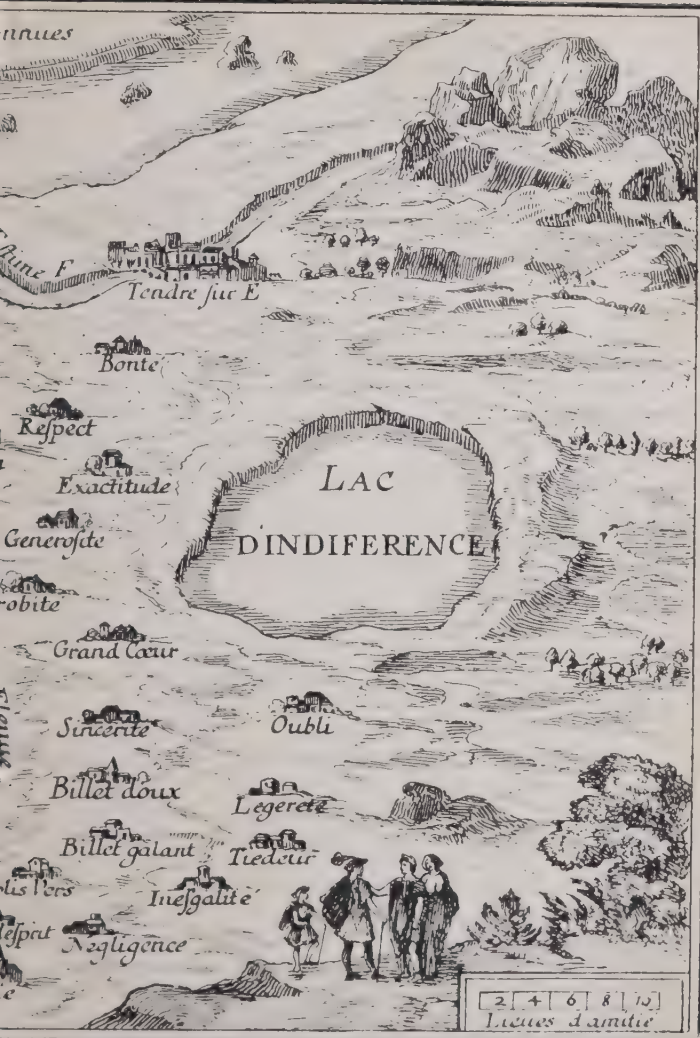
LA MER

DANGEREUSE

Ter

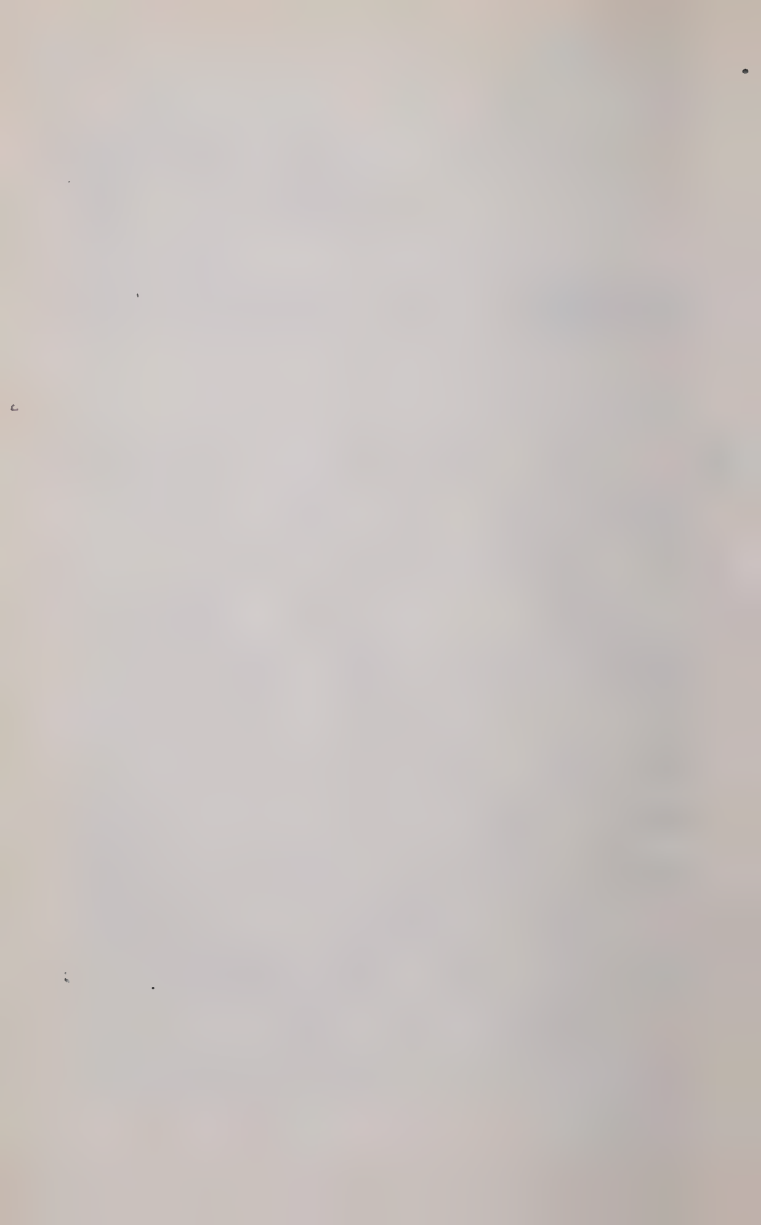


LA CART



2	4	6	8	10
Lignes d'amitie				

TENDRE



et que toute la grandeur de la terre ne lui ferait pas changer d'avis quand elle croit avoir raison : et, à la vouloir définir en peu de mots, on peut dire qu'Arricidie est la morale vivante, mais une morale sans chagrin, et qui croit que l'enjouement et l'innocente raillerie ne sont pas inutiles à la vertu.

Clélie, histoire romaine, 1^{re} partie, livre I.

XVII

La carte de Tendre

“ Eh ! de grâce, aimable Clélie, s'écria Herminius, dites-moi où j'en suis, je vous en conjure. — Vous en êtes encore à Nouvelle Amitié, reprit-elle en riant, et vous ne serez de longtemps plus loin. — Du moins, répliqua-t-il en souriant aussi bien qu'elle, ne serais-je pas marri de savoir combien il y a de Nouvelle Amitié à Tendre. — A mon avis, reprit Aronce, peu de gens savent la carte de ce pays-là. — C'est pourtant un voyage que beaucoup de gens veulent faire, répliqua Herminius, et qui mériterait bien qu'on sût la route qui peut conduire à un si agréable lieu ; et si la belle Clélie voulait me faire la grâce de me l'enseigner, je lui en aurais une obligation éternelle. — Peut-être vous imaginez-vous, reprit Clélie, qu'il n'y a qu'une petite promenade, de Nouvelle Amitié à Tendre : c'est pourquoi avant de vous y engager, je veux bien vous promettre de vous donner la carte de ce pays qu'Aronce croit qui n'en a point.” . . .

. . . Vous vous souvenez sans doute bien, Madame, qu'Herminius avait prié Clélie de lui enseigner par où l'on pouvait aller de Nouvelle Amitié à Tendre ; de sorte qu'il faut commencer par cette première ville, qui est au bas de cette carte, pour aller aux autres ; car afin que vous compreniez mieux le dessin de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes : ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination ; et c'est ce qui l'a obligée d'établir ces trois villes de Tendre sur trois rivières qui portent ces trois noms, et de faire aussi trois routes différentes pour y aller. Si bien que, comme on dit Cumes

sur la mer d'Ionie et Cumes sur la mer Tyrrhène, elle fait qu'on dit Tendre sur Inclination, Tendre sur Estime et Tendre sur Reconnaissance. Cependant, comme elle a présupposé que la tendresse qui naît par inclination n'a besoin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, Clélie, comme vous le voyez, Madame, n'a mis nul village le long des bords de cette rivière, qui va si vite qu'on n'a que faire de logement le long de ses rives, pour aller de Nouvelle Amitié à Tendre. Mais pour aller à Tendre sur Estime, il n'en est pas de même; car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. En effet vous voyez que de Nouvelle Amitié on passe à un lieu qu'elle appelle Grand Esprit, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime; ensuite vous voyez ces agréables villages de Jolis Vers, de Billet Galant, et de Billet Doux, qui sont les opérations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié.

Ensuite, pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez Sincérité, Grand Cœur, Probité, Générosité, Respect, Exactitude et Bonté, qui est tout contre Tendre, pour faire connaître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté, et qu'on ne peut arriver à Tendre de ce côté-là sans avoir cette précieuse qualité. Après cela, Madame, il faut, s'il vous plaît, retourner à Nouvelle Amitié pour voir par quelle route on va de là à Tendre sur Reconnaissance. Voyez donc, je vous en prie, comment il faut aller d'abord de Nouvelle Amitié à Complaisance, ensuite à ce petit village qui se nomme Soumission, et qui en touche un autre fort agréable, qui s'appelle Petits Soins. Voyez, dis-je, que de là il faut passer par Assiduité, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'avoir pendant quelques jours tous ces petits soins obligeants qui donnent tant de reconnaissance, si on ne les a assiduellement. Ensuite vous voyez qu'il faut passer à un autre village qui s'appelle Empressement, et ne faire pas comme certaines gens tranquilles, qui ne se hâtent pas d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse, et qui sont incapables d'avoir cet empressement qui oblige quelquefois si fort. Après cela vous voyez qu'il faut passer à Grands Services, et que, pour marquer qu'il y a peu de gens qui en

rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite il faut passer à Sensibilité, pour faire connaître qu'il faut sentir jusqu'aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime; après, il faut pour arriver à Tendre passer par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié. Ensuite il faut aller à Obéissance, n'y ayant presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obéit que de le faire aveuglément, et, pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à Constante Amitié, qui est sans doute le chemin le plus sûr pour arriver à Tendre sur Reconnaissance.

Mais, Madame, comme il n'y a point de chemins où l'on ne se puisse égarer, Clélie a fait, comme vous le pouvez voir, que si ceux qui sont à Nouvelle Amitié prenaient un peu plus à droit, ou un peu plus à gauche, ils s'égèreraient aussi; car, si au partir de Grand Esprit on allait à Négligence, que vous voyez tout contre sur cette carte, qu'ensuite, continuant cet égarement, on allât à Inégalité, de là à Tiédeur, à Légèreté et à Oubli, au lieu de se trouver à Tendre sur Estime, on se trouverait au Lac d'Indifférence, que vous voyez marqué sur cette carte, et qui, par ses eaux tranquilles, représente sans doute fort juste la chose dont il porte nom en cet endroit. De l'autre côté, si au partir de Nouvelle Amitié on prenait un peu trop à gauche, et qu'on allât à Indiscrétion, à Perfidie, à Orgueil, à Médisance ou à Méchanceté, au lieu de se trouver à Tendre sur Reconnaissance, on se trouverait à la Mer d'Inimitié, où tous les vaisseaux font naufrage et qui, par l'agitation de ses vagues, convient sans doute fort juste avec cette impétueuse passion que Clélie veut représenter.

Ainsi elle fait voir par ces routes différentes qu'il faut avoir mille bonnes qualités pour l'obliger à avoir une amitié tendre, et que ceux qui en ont de mauvaises ne peuvent avoir part qu'à sa haine ou à son indifférence. Aussi cette sage fille voulant faire connaître sur cette carte qu'elle n'avait jamais eu d'amour, et qu'elle n'aurait jamais dans le cœur que de la tendresse, fait que la Rivière d'Inclination se jette dans une mer qu'elle appelle la Mer Dangereuse, parce qu'il est assez dangereux à une femme d'aller un peu au delà des dernières bornes de l'amitié; et elle fait ensuite qu'au delà de cette mer c'est ce que nous appelons *Terres inconnues*,

parce qu'en effet nous ne savons point ce qu'il y a, et que nous ne croyons pas que personne ait été plus loin qu'Hercule; de sorte que, de cette façon, elle a trouvé lieu de faire une agréable morale d'amitié par un simple jeu de son esprit, et de faire entendre d'une manière assez particulière qu'elle n'a point eu d'amour et qu'elle n'en peut avoir.

Aussi Aronce, Herminius et moi trouvâmes-nous cette carte si galante que nous la sûmes devant que de nous séparer. Clélie priait pourtant instamment celui pour qui elle l'avait faite de ne la montrer qu'à cinq ou six personnes qu'elle aimait assez pour la leur faire voir; car, comme ce n'était qu'un simple enjouement de son esprit, elle ne voulait pas que de sottes gens, qui ne sauraient pas le commencement de la chose, et qui ne seraient pas capables d'entendre cette nouvelle galanterie, lassent en parler selon leur caprice ou la grossièreté de leur esprit.

Clélie, histoire romaine, 1^{re} partie, livre I.

CHARLES SOREL

(1599-1674)

CHARLES SOREL n'ayant été ni un courtisan, ni un académicien, ni un bel esprit, ses contemporains l'ont à peu près passé sous silence: ils n'ont guère laissé sur son compte que deux témoignages de quelque importance: l'un est un portrait, l'autre est une caricature.

Le portrait est de Guy Patin, qui fut à peu près son seul ami: "C'est un petit homme grasset avec un grand nez aigu qui regarde de près, âgé de cinquante-quatre ans, qui paraît fort mélancolique et ne l'est point. . . . Il est fils d'un procureur au Parlement. . . . Il n'est point marié. . . . Il a fait beaucoup de livres français . . .; il a encore plus de vingt volumes à faire, et voudrait bien que tout cela fût fait avant que de mourir: mais il ne peut venir à bout des imprimeurs. Il est fort délicat et je l'ai souvent vu malade: néanmoins il vit commodément

parce qu'il est fort sobre. Il est homme de fort bon sens, et taciturne, point bigot, ni Mazarin." ¹

La caricature est de Furetière: voici quelques-uns des traits sous lesquels il peint le très reconnaissable Charro-selles (Charles Sorel): "Son nez, qu'on pouvait à bon droit appeler Son Éminence, et qui était toujours vêtu de rouge, avait été fait en apparence pour un colosse: néanmoins il avait été donné à un homme de taille assez courte. Ce n'est pas que la nature ait rien fait perdre à ce petit homme; car ce qu'elle lui avait ôté en hauteur, elle le lui avait rendu en grosseur, de sorte qu'on lui trouvait assez de chair, mais fort mal pétrie. Sa chevelure était la plus désagréable du monde . . . : aussi ne se peignait-il jamais qu'avec ses doigts. . . . Sa peau était grenue comme celle des maroquins, et sa couleur brune était réchauffée par de rouges bourgeons qui la perçaient en assez bon nombre. En général il avait une mine de satyre. . . . Ses yeux gros et bouffis avaient quelque chose de plus que d'être à fleur de tête. . . . Jamais il n'y eut un homme plus médisant ni plus envieux." ²

On sent la haine sous les paroles de Furetière: la caricature semble pourtant exacte, et se rapporte assez au portrait. Ajoutons, pour compléter cette originale physionomie, que Sorel était de souche parisienne (on le reconnaît vite à son tour d'esprit); qu'il était maniaque, mystérieux, entiché de noblesse (il fit paraître presque tous ses ouvrages sous des pseudonymes: Nicolas de Moulinet, sieur du Parc, Jean de la Lande, Nicolas de l'Isle, etc.); qu'il hérita de la charge d'historiographe que lui légua son oncle Charles Bernard, mais qu'il en fut destitué sans doute à cause de la publication de *Francion*; enfin qu'il a été un écrivain infatigable, un polygraphe qui s'est exercé dans presque tous les genres, et dont les œuvres rempliraient plusieurs rayons d'une bibliothèque.

Ce taciturne a joué un grand rôle dans l'histoire du roman. Au temps de la plus belle vogue de *l'Astrée*, à un moment où la pastorale galante tournait toutes les têtes, il se posa en adversaire du goût public, et en défenseur du

¹ *Lettre à Spon*, du 25 novembre, 1653.

² *Le Roman bourgeois*. (Livre II. Histoire de Charro-selles, de Collantine et de Belastre.)

vieil esprit gaulois refoulé.¹ En 1622, il ouvrait la lutte et lançait, sous un nom d'auteur supposé, un livre dont le retentissement devait être grand: *l'Histoire comique de Francion, fléau des vicieux*

C'est un roman à la fois rabelaisien et picaresque, plein d'incohérences, de folies, de crudités, mais intéressant et neuf pour l'époque. Francion, au lieu d'être un mélancolique et parfait amant, est un héros vulgaire, issu de Panurge et de Lazarille, ancêtre de Gil Blas et de Figaro, très pratique, très peu scrupuleux, très soucieux de réussir, assez cynique en somme. Le monde dans lequel il s'agite n'est ni la cour, ni l'hôtel de Rambouillet, ni ces pays de fantaisie peuplés d'oisives bergères et de chevaliers transis d'amour: non, c'est un vilain monde que celui où nous trouvons Francion, mais comme il est réel et vivant! On y voit des charlatans et des opérateurs, comme on en rencontrait au Pont-Neuf ou sur les grands chemins de la province, des paysans de Saint-Cloud madrés et retors, des commères superstitieuses et bavardes, des voleurs et des tire-laines organisés en véritable association, des pédants de collège crasseux, avares, et sentencieux, des hommes de loi avides et grippe-minauds, des débauchés, des vagabonds, enfin tous ceux que négligeait systématiquement le roman poétique, et qui réclament dans la littérature une place égale à celle qu'ils occupent en réalité dans la société. C'est la revanche des vieux fableaux contre les bergeries doucereuses, de Rutebeuf et de Villon contre Voiture et Benserade, des Gaulois contre les Précieux. Réaction naturelle et nécessaire, justifiée d'ailleurs par le succès: *Francion* fut réimprimé plus de soixante fois.

Craignant de n'avoir pas été assez compris, Sorel revint à la charge en 1628, et publia un livre dont la portée était encore plus claire: c'est *le Berger extravagant, où parmi des fantaisies amoureuses on voit les impertinences des romans et de la poésie*. Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre: c'était une attaque à fond de train contre tous les grands romans et aussi contre toute la poésie:

¹ Sorel avait commencé par donner, comme tout le monde, dans les inventions romanesques et galantes: il avait composé dans sa jeunesse une œuvre assez fade: *l'Orphise de Chrysante*.

dans les éditions suivantes l'ouvrage parut même sous le titre de *l'Anti-Roman*. C'est l'histoire d'un jeune bourgeois de Paris qui, au lieu d'apprendre à auner du drap, s'est farci la cervelle de toutes les billevesées qui traînent dans la *Sylvanire* et dans *l'Astrée*; ayant rencontré à Paris une plantureuse jeune fille, Catherine, il en fait sa bergère, l'appelle Charite, et lui-même, sous le nom de Lysis, en chapeau de paille et en bas gris-perle, va faire paître sur les bords de la Seine une douzaine de brebis galeuses, tout en mourant d'amour pour sa belle. C'est donc bien un *berger extravagant*: c'est aussi don Quichotte, fidèle amant de sa Dulcinée: rien n'y manque, pas même Sancho Pansa, sous le nom de Carmelin. Sur ce thème nouveau en France, et toujours amusant, Sorel a brodé les aventures les plus invraisemblables et les plus folles: mais combien ces imaginations semblent grossières à côté de la fine raillerie de Cervantes! Dans le noble hidalgo de la Manche, il n'y a pas seulement un fou, mais il y a aussi un poète, épris d'illusions, toujours déçu et toujours confiant: on y peut voir le symbole de l'Espagne, et, qui sait? peut-être aussi celui de l'humanité tout entière. Dans le berger de Sorel, tranchons le mot, il n'y a rien qu'un imbécile: la poésie est trop absente de cette œuvre dirigée contre les poètes. Cela n'empêche pas l'auteur de frapper quelquefois juste, en frappant toujours fort. Tel est, par exemple, l'épisode de Lysis métamorphosé en saule: c'est un des meilleurs morceaux de l'ouvrage. Le portrait de Charite est aussi assez plaisant: un ami de Lysis ne s'est-il pas avisé de la peindre en réalité, telle que le berger la décrivait dans ses divagations passionnées? C'est-à-dire avec un visage blanc comme neige; deux branches de corail à l'ouverture de la bouche; à chaque joue un lis et une rose croisés l'un sur l'autre; à la place des yeux deux soleils jetant leurs rayons et aussi une infinité de dards et de flammes; des sourcils noirs comme de l'ébène et recourbés comme des arcs; un front uni comme une glace, avec un Amour assis dans un trône; des cheveux en forme de chaînes d'or, de filets et de réseaux, ou bien encore de lignes, avec de véritables hameçons, et des cœurs accrochés se balançant au bout (*Livre II*). Mais ce qui gâte tout, c'est que Sorel enveloppe ses railleries

d'un appareil pédantesque qui les rend peu supportables: jugeant ses lecteurs trop peu intelligents pour comprendre à demi-mot ses allusions, il cite tout le long de son ouvrage les passages des auteurs auxquels il se réfère, et il a joint à chacun des livres de son roman un commentaire explicatif, deux fois plus long que le texte, où s'étale à l'aise toute la vanité de l'auteur. Enfin, ce qui manque le plus dans ces livres, si curieux et si neufs à bien des titres, c'est le style: or un roman mal écrit ne compte guère ou ne compte pas aux yeux de la postérité.

En 1648, Sorel publia une troisième *Histoire comique*, celle de *Polyandre*. L'ouvrage est amusant, malgré l'extrême diffusion de la forme; il abonde en heureux détails qui annoncent la vraie comédie toute proche. L'acariâtre et despotique Mme Ragonde deviendra quelques années plus tard Mme Pernelle, et le polymorphe personnage de Polyandre fournira quelques traits à Tartuffe lui-même. Le meilleur titre que possède Charles Sorel à notre estime est de pouvoir être compté parmi les authentiques précurseurs de Molière.

Bientôt allait paraître un petit livre gai, spirituel, léger de ton et d'allure, écrit dans la plus pure langue française, et qui tirera à lui toute la réputation: c'est le *Roman comique* de Scarron. Sorel a eu dix fois plus d'idées que Scarron, plus de ténacité, plus d'audace; mais c'est Scarron qui devait réussir.

XVIII Le berger Lysis se croit métamorphosé en saule

Ilircan, allant tout doucement par derrière le berger pour lui faire peur, lui voulut faire tourner son chapeau, mais il lui donna une telle secousse qu'il l'envoya contre les branches d'un saule, qui était tout contre, où il s'arrêta. Lysis voulut ravoïr son chapeau: le saule était fort haut; néanmoins il y monta bien en mettant son pied sur des ouvertures que la pourriture y avait faites; mais, comme il allongeait le bras pour atteindre à son chapeau, il glissa tout d'un coup et tomba dedans le creux de l'arbre, que la

vieillesse avait si bien rongé qu'il y avait place pour un homme. On ne lui voyait plus que la tête et les bras, qu'il étendit d'un côté et d'autre pour empoigner deux grosses branches, et étant en cette posture il commença à s'écrier ainsi: " Il n'y faut plus songer, Clarimond, la chose est faite: en vain vous délibérerez de quelle sorte je serai métamorphosé. Mon destin a voulu que je fusse changé en arbre. Ah! Dieu! je sens mes jambes qui s'allongent, et se changeant en racines se prennent dedans la terre. Mes bras sont maintenant des branches, et mes doigts des rameaux. Je vois déjà les feuilles qui en sortent. Mes os et ma chair se changent en bois, et ma peau se durcit et se change en écorce. O anciens amants, qui avez été métamorphosés, je serai désormais de votre nombre, et ma mémoire vivra éternellement avec la vôtre dedans les ouvrages des poètes. O vous, mes chers amis, qui êtes ici, recevez mes derniers adieux; je ne suis plus au rang des hommes."

... Cependant Carmelin . . . , voulant revoir son maître, tira vers l'endroit où il l'avait laissé; il fut bien étonné de le voir dans un saule, et lui ayant demandé ce qu'il faisait là, le berger lui répondit que les Dieux l'avaient changé en arbre. " Ah ! mon maître, dit Carmelin, vous vous abusez; vous avez le visage aussi beau que vous eûtes jamais. Sortez seulement, et vous verrez que vous êtes encore un homme. Voilà votre chapeau qui est là-haut entre ces branches. Je m'en vais l'abattre d'un coup de houlette: ne voulez-vous pas que je vous le donne sur votre tête? Vous la morfondrez fort. — Hélas! ce que tu prends pour une tête humaine est le gros bout de ma tige. On n'a pas accoutumé de la couvrir ni avec un chapeau ni avec un bonnet de nuit; car cela l'empêcherait de croître. Il faut maintenant que je sois à l'air. — Pourquoi ne croyez-vous plus avoir de tête? reprit Carmelin. Ne vois-je pas vos cheveux qui sont frisés comme la laine d'un de nos moutons? — Tu te trompes, mon ami, repartit Lysis, ce ne sont plus des cheveux, ce n'est rien que de la mousse." Nonobstant cette rêverie qu'il ne pouvait comprendre, Carmelin ne laissa pas d'abattre le chapeau, et, se haussant, le mit sur la tête de son maître: mais Lysis la secoua si fort qu'il le fit tomber. " Vous êtes bien opiniâtre, dit Carmelin, que ne mettez-vous ce chapeau,

encore que vous soyez un arbre? Vous avez bien votre pourpoint et votre haut de chausses, comme je pense. . . . J'entends donc que vous le mettiez; et pour vous prouver comme vous êtes encore Lysis, je ne vous veux amener autre raison, sinon que vous êtes encore habillé en berger, et que, si vous étiez arbre, vous devriez donc quitter tout votre habit. — Ah! que tes raisons sont absurdes, dit Lysis, je vois bien que tu ne parles que pour ton intérêt: tu voudrais bien me pouvoir ôter mon habit de berger, afin de l'aller vendre à la friperie de Paris: mais crois que tu ne l'auras jamais. Il s'est fait une partie de moi-même: ce n'est plus maintenant qu'une écorce épaisse qui s'est faite au-dessus de ma peau. Sur de semblables peaux les anciens écrivaient autrefois auparavant l'usage du papier. Toutefois je ne dis pas ceci afin que tu me viennes écorcher pour faire des lettres à ta maîtresse. Je suis un arbre sacré auquel il n'est pas permis de toucher, si ce n'est aux Dieux et à Charite, et c'est principalement au service de cette belle que je suis voué. Qu'elle vienne graver ses chiffres dessus mon tronc: je le souffrirai sans gémissement.”

. . . Anselme, Montenor et Clarimond commandèrent alors à deux laquais d'apporter des selles, et étant montés dessus ils s'efforcèrent de tirer Lysis hors du saule, puisqu'il n'en voulait pas sortir de bon gré. Il se tint alors aux branches plus ferme qu'auparavant, et s'écria si haut que Musidore commença d'aboyer après ceux qui le tiraient. “Ah! fidèle chien, dit Lysis, tu as le sentiment si bon, qu'encore que je ne sois plus homme, tu me reconnais bien. Prenez exemple à lui, vous qui avez été autrefois mes amis. Ayez autant de pitié de moi comme il en a. Voulez-vous être moins remplis de compassion qu'une bête? Ne me persécutez plus.” Après cette plainte, il fit des cris plus hauts que les premiers, et se tint toujours si fort à l'arbre, que l'on lui arracherait plutôt les bras que de l'ôter de là; car il était entré en une furie qui le rendait extrêmement fort. Ses bons amis ne lui voulurent donc plus faire de mal, et le laissèrent pour songer à quelque meilleure invention, qui le pût faire sortir de son arbre. Ils envoyèrent quérir un fagot, et y mirent le feu proche du saule, comme s'ils l'eussent voulu brûler. Cela ne servit qu'à faire redoubler les plaintes du

berger, qui criait comme s'il eût déjà senti la flamme, et il ne s'imagina jamais qu'il lui fût possible de s'en aller. Comme l'on vit que la fumée l'aveuglait, l'on fit tout éteindre, et Clarimond, ayant appelé un bûcheron, lui dit qu'il coupât le saule, puisque Lysis n'en voulait pas sortir.

L'Anti-Roman ou le Berger extravagant, livre V.

XIX

Un pédant de collègue

Francion fait une vive et satirique peinture du collège de Lisieux, à Paris, où il a passé une partie de sa jeunesse.

Mon maître de chambre était un jeune homme glorieux et impertinent au possible: il se faisait appeler Hortensius par excellence, comme s'il fût descendu de cet ancien orateur qui vivait à Rome du temps de Cicéron, ou comme si son éloquence eût été pareille à la sienne. Son nom était, je pense, Le Heurteur, mais il l'avait voulu déguiser, afin qu'il eût quelque chose de romain, et que l'on crût que la langue latine lui était comme maternelle.

... Mais encore que notre maître commît une semblable sottise, et qu'il eût beaucoup de vices insupportables, tout ce que nous étions d'écoliers nous n'en recevions pas d'affliction, comme de voir sa très étroite chicheté qui lui faisait épargner la plus grande partie de notre pension, pour ne nous nourrir que de regardeaux.¹ J'appris alors à mon grand regret que toutes les paroles qui expriment les malheurs qui arrivent aux écoliers se commencent par un P, avec une fatalité très remarquable; car il y a Pédant, Peine, Peur, Punition, Prison, Pauvreté, Petite Portion, Poux, Pucès et Punaises, avec encore bien d'autres, pour chercher lesquelles il faudrait avoir un dictionnaire et bien du loisir.

A déjeuner et à goûter nous étions à la miséricorde d'un méchant cuistre, qui, pour ne nous point donner notre pitance, s'en allait promener par le commandement de son

¹ Cela signifie: *n'avoir, pour nourriture, qu'à se regarder les uns les autres.*

maître à l'heure qu'elle était ordonnée, afin que ce fût autant d'épargné et que nous écoulassions jusques au dîner où nous ne pouvions pas nous recourir;¹ car l'on ne nous baillait que ce que l'on voulait bien que nous mangeassions: au reste jamais l'on ne nous présentait de raves, de salade, de moutarde ni de vinaigre, craignant que nous n'eussions trop d'appétit.

Hortensius était de ceux qui aimaient les sentences que l'on trouvait écrites au Temple d'Apollon, et principalement il estimait celle-ci: *Ne quid nimis*, laquelle il avait écrite au-dessus de la porte de sa cuisine, pour faire voir qu'il n'entendait pas que l'on mît rien de trop aux banquets que l'on y apprêterait.

Hé Dieu! quelle piteuse chère au prix de celle que faisaient seulement les porchers de notre village! encore disait-on que nous étions des gourmands, et fallait-il mettre la main dans le plat l'un après l'autre par certains compas.² Notre pédant faisait ses mignons de ceux qui ne mangeaient guère et se contentaient d'une fort petite portion qu'il leur donnait: c'étaient des enfants de Paris, délicats, à qui il fallait peu de nourriture: mais à moi il m'en fallait beaucoup plus, d'autant que je n'avais pas été élevé si mignardement: néanmoins je n'étais pas mieux partagé, et si³ mon maître disait que j'en avais plus que quatre, que je ne mangeais pas, mais que je dévorais. Bref je ne pouvais entrer en ses bonnes grâces. Il faisait toujours à table un petit sermon sur l'abstinence, qui s'adressait particulièrement à moi: il alléguait Cicéron, qui dit qu'il ne faut manger que pour vivre, non pas vivre pour manger.⁴ Là dessus il apportait des exemples de la sobriété des Anciens et n'oubliait pas l'histoire de ce capitaine qui fut trouvé faisant rôtir des raves à son feu pour son repas: de surplus, il nous remontrait que l'esprit ne peut faire ses fonctions quand le corps est par trop chargé de viande, et il disait que nous avions été mis chez lui pour étudier, non pas pour manger hors de raison, et que pour ce sujet nous devons plutôt songer à l'un qu'à l'autre.

¹ *Nous recourir*, c'est-à-dire *nous rattraper*.

² *Par certaines règles*.

³ *Et même ainsi* . . .

⁴ Harpagon fait aussi graver cette devise (*Avare*, III, 5).

Mais si quelque médecin se fût trouvé là et eût tenu notre parti comme le plus juste, il eût bien prouvé qu'il n'est rien de pire à la santé des enfants que de les faire jeûner. Et puis, voyez comme il avait bonne raison de prêcher l'abstinence: tandis que nous étions huit à l'entour d'une éclanche de brebis, il avait un chapon à lui tout seul.

Jamais Tantale ne fut si tenté aux Enfers par les pommes où il ne put atteindre, que nous l'étions par ces bons morceaux où nous n'osions toucher.

Quand quelqu'un de nous avait failli, il lui donnait une patience¹ qui lui était profitable: c'était qu'il le faisait jeûner quelques jours au pain et à l'eau, ainsi ne dépensant rien d'ailleurs aux verges. Aux jours de récréation, comme à la Saint-Martin, aux Rois, et à Carême-prenant, il ne nous faisait pas apprêter une meilleure cuisine, si nous ne donnions chacun un écu d'extraordinaire: et encore je pense qu'il gagnait beaucoup sur les festins qu'il nous faisait, d'autant qu'il nous contentait de peu de chose, nous qui étions accoutumés au jeûne; et ayant quelque volaille bouillie avec quelques pièces de rôti nous pensions être aux plus somptueux banquets de Lucullus et d'Apicius, dont il ne nous parlait jamais qu'en les appelant infâmes, vilains, et pourceaux. De cette sorte il s'enrichissait aux dépens de nos pauvres ventres qui criaient vengeance contre lui; et certes je craignais le plus souvent que les araignées ne fissent leurs toiles sur mes mâchoires à faute de les remuer et d'y envoyer balayer à point nommé.

Histoire comique de Francion, livre III.

XX

Madame Ragonde

L'on était dans une joie assez générale, lorsqu'un petit laquais tout effrayé s'en vint dire à Aurélie: "Madame, voilà Madame Ragonde, qui est au bout de la rue, qui s'approche tant qu'elle peut." A ce mot Aurélie, Phronyme et Hypéride demeurèrent si confuses et si troublées qu'il

¹ Un châtiment.

semblait que la ville fût prise d'assaut. " Mon Dieu, dit Aurélie, je voudrais que la dépense et la cuisine fussent fermées "; et à l'instant même Phronyme se levant dit: " Il faut que j'aille ôter l'*Astrée* et la *Diane* de Montemaïor qui sont dessus nos tablettes et que j'y mette l'*Introduction à la vie dévote*." . . . Cependant Aurélie prit une quenouille et un fuseau et dit à sa sœur et à sa nièce qu'elles prissent aussi de l'ouvrage: ce qu'elles firent, l'une prenant de la tapisserie et l'autre du linge qu'elle commençait d'ourler.

Elles ne furent pas sitôt placées près des fenêtres que voilà la vieille qui entre avec une petite servante, sur les bras de laquelle elle s'appuyait. Son visage était si difforme qu'il devait faire peur aux petits enfants, et que l'on les pouvait à bon droit menacer de la faire venir à eux, lorsqu'ils criaient et qu'ils étaient opiniâtres. . . . Pour parler de ses accoutrements, premièrement son visage antique, digne d'une médaille, était entouré d'une grosse coiffe de taffetas noir un peu déchiré, qui au dessus laissait voir la forme d'un chaperon assez large pour jouer un momon à trois dés. Quant à sa robe elle était de serge noire assez usée, mais où son humeur ménagère avait fait mettre plusieurs rapiècements. Sa cotte était de camelot violet avec deux bandes de velours noir, larges chacune de quatre doigts. Pour la petite servante qui la menait, avec son corps gris et sa calle blanche, elle semblait plutôt avoir été empruntée de quelque fruitière que d'être la propre servante d'une telle bourgeoise. . . .

Lorsque Ragonde fut assise à peine se donna-t-elle le loisir de reprendre son vent, qu'elle dit ces paroles avec une grande marque de courroux: " Voici de bonnes ménagères vraiment qui laissent tout perdre chez elles. J'ai trouvé la cave ouverte où les valets pouvaient entrer sans congé. J'ai vu sauter le chat par une fenêtre de la dépense, où il y a un croc si chargé de viande qu'il s'en va rompre. D'un autre côté les servantes sont dans la cuisine qui ne pensent qu'à chanter et à rire et à faire des grillades, comme si leur repas durait tout le jour. Cependant voici leurs maîtresses qui croient se recourir pour coudre deux ou trois points. Ah! qu'il en faudrait bien d'autres pour amasser leur mariage! Qu'elles sont heureuses d'être venues au monde

après nous ! Et puis qui ne les connaîtrait croirait que depuis quatre heures au matin elles n'ont fait autre chose que travailler. Mais je sais bien qu'elles ressemblent à ces mauvais écoliers qui n'étudient que lorsqu'ils voient leur maître : elles emploient la moitié de la journée à s'habiller et le reste à babiller. Ce ne sont pas des Demoiselles ; ce sont des Dames oisives ou des Dames oiseuses, comme disait très bien ces jours passés un fort habile docteur en parlant de leurs semblables. Si elles ne vont trotter d'un côté et d'autre, elles ne manquent point d'avoir céans un tas de galoureaux qui leur content des sornettes. Le devant de leur porte est toujours plein de carrosses et de chevaux qui embarrassent la rue, comme si l'on faisait ici quelques jeux de bateleurs. . . . Ne viens-je pas de voir encore sortir de céans ce Monsieur à panache que j'y ai déjà trouvé une fois, qui s'est fourré dans son carrosse comme un limaçon dans sa coquille, quand il m'a aperçu ? . . . Et votre compositeur d'Almanachs, votre faiseur de guéridons, que je rencontraï un jour, bec à bec sur la montée avec cette petite sottie d'Hypéride, n'a-t-il point passé si près de moi tout à cette heure, sur le bas de l'escalier, qu'il m'a pensé déchirer ma robe ? Je l'ai bien reconnu à son visage de hibou, quoiqu'il se cachât à demi sous son chapeau gras. Il fut pris l'autre soir comme le moineau au trébuchet : quand je lui demandai ce qu'il venait faire céans, il ne sut me répondre plus belle chose, sinon qu'il venait apprendre des chansons nouvelles à mes filles. Mais je le renvoyai bien d'où il venait en lui disant qu'il passait assez de vieilles dans les rues que l'on faisait chanter pour un double, que pour lui il allât chanter s'il voulait au bout du Pont-Neuf ou dans les cabarets, qu'aussi bien ses chansons n'étaient pas séantes à des filles de votre sorte, qu'il chantât donc des Noël's ou quelque beau cantique spirituel. Je le rendis aussi peineux qu'un fondeur de cloches : aussi mérite-t-il bien cela et encore pis ; car vous avez toujours vos pochettes pleines d'une botte de chansons et d'autres poësarderies qu'il vous donne, tellement qu'il semble que vous soyez des personnes qui aient de grandes affaires, puisque vous portez sur vous tant de papiers, mais ils ne contiennent que des folies. Je trouve souvent aussi céans de mauvais livres que le même homme

vous apporte, où il n'y a pas un seul mot de la Sainte Écriture. J'eus une fois la curiosité d'en lire quelque chose, . . . mais jamais je n'y vis rien de plus pernicieux. Hé quoi, les gens dont il est fait mention là-dedans ne parlent jamais d'aller à la messe ni à vêpres, et encore moins d'aller à confesse. Je pense pour moi qu'ils vivent comme des chiens : tout leur entretien n'est que de balivernes ou de choses malignes. Leurs meilleures actions sont dignes du fouet et autres méritent la roue et la corde. . . . Ne voilà-t-il pas de beaux exemples pour instruire les filles de bonne maison qui lisent ceci ? L'on dit que l'on appelle ces livres-là des romans, mais je m'en étonne bien, car j'ai souvent ouï dire que les Romains qui ont tant fait parler d'eux étaient des prud'hommes et francs bourgeois. . . . N'avaient-ils point de plus beaux livres que ceux-là à nous laisser ? Qu'il en soit tout ce que l'on voudra, il est assuré que si j'en retrouve encore ici, l'on aura beau me dire comme l'autre fois : "Je les ai empruntés de ma cousine celle-ci, de ma voisine celle-là," j'en ferai emporter plein le tablier de ma chambrière et cela me servira à allumer mon feu tout le carême. Pour ce poète à la douzaine qui ne vous entretient que de ces fadaïses là, et quelques autres gens qui me déplaisent que je trouve souvent ici, je leur ferai compter les montées avec le derrière, si je les rencontre davantage. Je suis plus forte que vous ne pensez quand je me mets une fois en furie."

Cependant que Ragonde parlait ainsi, ses filles se taisaient sagement, pour ce qu'elles lui avaient souvent ouï dire que le moyen de l'apaiser n'était pas de lui rebecquer, et qu'il lui fallait laisser passer les premiers mouvements de sa colère avant de lui parler, s'il n'était absolument nécessaire de lui répondre.

Polyandre, livre V.

PAUL SCARRON

(1610-60)

LE plus beau roman d'aventure qu'eût pu écrire Scarron, roman nullement héroïque, mais à la fois trivial et galant, burlesque et tragique, roman humain et cruel entre tous, eût été l'histoire de sa propre existence. A vrai dire, le récit le plus scrupuleusement exact aurait toujours semblé au lecteur une fable inventée à plaisir et la réalité une pure fiction. Et puis, il eût fallu une autre cervelle que celle de Scarron pour concevoir et exposer dignement d'aussi extraordinaires péripéties.

Jamais, on peut le dire, la fortune ne se joua autant d'un pauvre être humain.

Fils d'un conseiller à la Cour des comptes, élevé assez librement sur le pavé de Paris au milieu de toutes les séductions, *ensoutané* très jeune dans l'espoir que l'habit pour une fois ferait peut-être un moine, Paul Scarron nous apparaît d'abord comme un joli petit abbé, bien fait, spirituel, dévergondé, familier des ruelles, quelque peu coureur de mauvais lieux, ami de Paul de Gondi et chéri de Marion Delorme: puis, il se transforme au Mans sans aucune peine en un chanoine très peu chanoinant, plus friand de ballets et de mascarades que d'offices divins, et resté célèbre dans la province par son élégant libertinage: à ce moment-là Scarron n'est encore qu'un poètereau frivole et galant, comme les premières années du xvii^e siècle en ont produit à la douzaine. — En 1640 environ, comme il avait trente ans, tout change: une affreuse maladie s'abat sur ce chanoine trop mondain; elle dessèche, tord et disloque tous ses membres; elle accumule dans un seul corps toutes les souffrances et toutes les misères que peut ressentir la faible humanité: fièvre, toux, fluxions, goutte, rhumatismes se donnent rendez-vous dans ce pauvre être, devenu hideux, malpropre, objet de dérision et de pitié. " Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus et puis un angle égal et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et, ma tête se

penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras." Telle est désormais la silhouette de l'infortuné Scarron.

Mais voici que ce misérable, cloué sur sa chaise éternelle, hurlant de douleur, va trouver au fond même de ses maux la source d'un génie tout nouveau: très médiocre génie, si l'on veut, et qui ne ressemble guère à celui d'un Corneille ou d'un Pascal, mais original et personnel malgré tout. Cet avorton rira de tout et de tous, il rira surtout de lui-même; et il aura une façon si imprévue et si plaisante de mettre en lumière le côté ridicule des choses les plus graves, que personne dans ce siècle austère ne pourra tenir son sérieux en l'écoutant. Le burlesque, mis à la mode par Scarron vers 1643, va devenir pendant quelques années un genre national, qui submergera tous les autres et marquera profondément de son empreinte la tragédie, la comédie, l'ode et le roman; le petit vers de huit syllabes remplacera le solennel alexandrin; *Jodelet* et *Don Japhet* seront aussi applaudis que le *Cid* et les *Horace*; le grotesque Ragotin succédera aux Oroondates et aux Artamènes; la trivialité bouffonne envahira tout; la France entière se plaira aux mascarades du *Virgile travesty*; la Fronde reconnaîtra en l'auteur de la *Mazarinade* son poète et son digne interprète. Belle revanche, en vérité, contre la cruauté de la destinée: Scarron devient le roi des fous, au milieu de l'universelle folie.

Un autre bonheur, encore plus inouï, était réservé à ce maudit, et c'est ici que la réalité pure prend la couleur du plus fantastique roman. Une pauvre orpheline de seize ans, fraîche et jolie, héritière d'un nom illustre, poussée par la nécessité ou par la pitié, ou par je ne sais quelle inexplicable tendresse, va partager l'existence de cet être grimaçant et souillé; elle apportera dans son logis un peu d'ordre, de décence, et la consolation de bien des maux; elle affinera aussi au contact de l'esprit de Scarron sa propre intelligence, naturellement vive et ouverte; et, quand le pauvre estropié mourra, en 1660, à bout de souffrance et d'argent, sa veuve saura, par son habileté et par son mérite, s'élever au plus haut degré de la fortune, à une place qu'aucune femme en France n'eût osé entrevoir

dans ses rêves, tout à côté du Roi, presque sur le trône: elle s'appellera Mme de Maintenon. Quel beau thème à méditations que le simple rapprochement de ces deux noms: Scarron et Louis XIV! Tous les deux amoureux de Françoise d'Aubigné, tous les deux l'épousant, et le cul-de-jatte précédant le grand Roi!

Le roman qu'a écrit Scarron est moins merveilleux: il s'agit d'aventures "très véridiques" et nullement héroïques, arrivées à quelques comédiens ambulants et à quelques bourgeois dans la bonne ville du Mans. On n'y trouve point de personnage encombrant, de Cassandre ou d'Oroondate qui fatigue le lecteur par la montre d'une vertu surhumaine et par de lamentables dissertations sur l'infélicité du sort. Non, ce roman n'a pas d'autre prétention que de présenter, sous la forme d'un court récit, un instant de vie réelle; si l'on en retranche quelques histoires espagnoles que l'auteur y a intercalées pour plaire au goût du temps, le *Roman comique* n'a pas plus de deux cents pages: il est rapide comme la vie elle-même; de plus il est assez confus, il est vulgaire et banal, il est souvent ridicule comme elle.

Comédiens et provinciaux: tels sont les deux mondes que l'auteur a peints; il les connaissait bien l'un et l'autre et il en a laissé d'intéressants portraits.

Ces comédiens, qui arrivent un soir dans la ville du Mans en si piteux équipage, ne sont pas ceux de l'Hôtel de Bourgogne ni du Marais: ce sont de pauvres acteurs de campagne, des ambulants qui courent les grands chemins de la province et élèvent à la hâte leurs tréteaux au fond de quelque tripot ou de quelque hôtellerie. Ne les méprisons pas: parmi eux il y en eut qui s'appelèrent Floridor, du Croisy, des Œillels, Béjart, Champmeslé, Baron, il y en eut même un qui s'appela Molière. Ce sont du reste, pour la plupart, d'honnêtes gens, en dépit de leur accoutrement ridicule. Voici d'abord le grand premier rôle, qui est en même temps l'orateur de la troupe, Destin, jeune homme de bonne famille, jeté dans la vie de théâtre par la nécessité; il a bonne mine et sous les pauvres habits qu'il porte bat un cœur généreux; son amie mademoiselle de la Boissière joue les Chimènes sous le nom de l'Étoile: couple tendre et vaillant, ils sont tous deux supérieurs à leur

condition; un jour viendra où ils quitteront leurs défroques de roi et de reine de tragédie, et où ils pourront s'épouser et reprendre leur place dans la société. La vieille La Caverne est au contraire une enfant de la balle; fille et femme de comédiens, elle élève sa fille Angélique dans la même profession; toutes les deux sont vives et franches: il faut voir comme Angélique, l'ingénue de la troupe, sait se débarrasser à coups de pieds ou à coups de dents, ou bien encore à grands coups de busc, des provinciaux trop entreprenants. La mère est indulgente, mais elle n'a rien de Mme Cardinal: quand sa fille se laisse prendre aux œillades enflammées de Léandre, La Caverne exhale de nobles plaintes. Du reste tout s'arrangera: Léandre, jeune gentilhomme échappé du collège de la Flèche pour suivre la belle Angélique, épousera celle qu'il aime et se vouera au théâtre; La Caverne pardonnera et sera fière de compter un grand comédien de plus dans la famille. Destin et l'Étoile, La Caverne, Angélique et Léandre, telle est l'élite de la troupe; à côté il y en a d'autres que Scarron a marqués de traits encore plus originaux. C'est Roquebrune, le poète, le mâche-laurier, à la cervelle bourrée d'odes et de romans, et capable, quand il composait une strophe, de troubler le sommeil de toute une maison, bonhomme au demeurant, mais vaniteux et susceptible. Le type le plus vrai et le plus saisissant de tous est La Rancune, ce vieux comédien spirituel, mais jaloux et envieux, aigri par le sentiment de sa déchéance, "homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre," persécuteur des naïfs et des faibles. Tout ce monde forme un ensemble singulièrement vivant, car nul n'a mieux décrit que Scarron les splendeurs et les misères de la vie d'artiste, toute cette bohème confuse où s'agitent parfois tant de vices, mais où végètent souvent aussi tant de talents et d'humbles vertus.

J'aime moins les provinciaux que Scarron met en scène: du moins le principal d'entre eux, celui dont les mésaventures remplissent une bonne partie du livre, est médiocrement intéressant. Ragotin est un petit avocat sans cause, mal bâti, ventru, velu, avec cela hargneux, rageur, querelleur, "plus glorieux à lui seul que tous les barbiers du royaume." Il lui arrive les accidents les plus

comiques: on lui donne un tel coup de poing, que sa tête est enfoncée dans un chapeau dont elle ne peut plus sortir; il se prend le pied dans un vase d'étain qu'il faudra limer pour en tirer l'infortuné; il tombe dans un coffre qui se referme sur lui et menace de le couper en deux; étant ivre, il est dépouillé par un voleur, laissé tout nu, et il subit ainsi les coups de fouet d'un cocher, les morsures d'un chien et les piquûres d'un essaim d'abeilles. La Rancune lui joue les plus mauvais tours: il le fait coucher, à sa grande frayeur, à côté du cadavre d'un hôtelier qui vient de mourir; ou bien il lui rétrécit ses habits pendant son sommeil pour lui persuader à son réveil qu'il est enflé et gravement malade, et Ragotin va se faire ventouser et saigner par le barbier du coin. La verve de Scarron s'est plu à accumuler sur le même petit homme toutes les mésaventures les plus ridicules qu'on puisse imaginer: c'est divertissant à coup sûr, mais cela n'a pas une grande valeur. Le sieur de la Rappinière est plus vraisemblable, mais il disparaît vite dans le roman; il semble que l'auteur perde de vue en route ce lieutenant du prévôt, parfait méchant homme d'ailleurs. Signalons encore quelques silhouettes amusantes, celle de madame Bouvillon, une veuve très rallumée, Putiphar bourgeoise exagérément émue par le mariage de son fils; et celle de M. de la Baguenodière, hobereau de campagne, long comme un jour sans pain, à la cervelle étroite et aux coudes pointus! Il y a bien d'autres personnages secondaires, des hôtes et hôtesses avides, des curés bons vivants, des médecins qui annoncent ceux de Molière. . . . La vie d'auberge y est bien décrite, avec ses juréments, ses coups de pieds et de poings, ses batailles épiques et grotesques, vie intense et endiablée dont peuvent donner l'idée, avec le roman de Scarron, les gravures de Callot.

Telle est cette œuvre si vive: son plus grand charme est dans le style, vraiment admirable de netteté et de pittoresque. Que l'on compare une page du *Roman comique* à quelqu'une de *Polexandre* ou même de *Cléopâtre*! On sent que la langue française prend conscience de son génie et que les *Provinciales* vont bientôt paraître. Ce roman a un autre mérite: il est gai d'un bout à l'autre, et il amuse encore ses lecteurs comme il y a deux cents ans; Scarron

nous fait rire d'aussi bon cœur que Labiche ou Courteline: n'est-ce donc rien? Par contre le *Roman comique* a un grave défaut: c'est qu'il n'a pas de sujet, il est à peu près vide: on y trouve réunis une infinité de traits piquants, d'aventures plaisantes, de silhouettes cocasses, même de portraits fort vivants et de peintures vraies; mais tout cela ne fait pas une œuvre, tout comme les membres disjointes du pauvre Scarron ne faisaient pas un corps.

Scarron n'a pas seulement composé un roman: il a écrit aussi des nouvelles à l'imitation des Espagnols: il en a laissé une dizaine, dont plusieurs sont intercalées dans le *Roman comique*. Quelques-unes sont absolument remarquables, et, quoique la matière en soit empruntée à Marie de Zayas, on peut dire que Scarron l'a faite sienne par la façon dont il l'a enrichie. La *Précaution inutile* a inspiré plus tard à Sedaine sa jolie bluette de la *Gageure imprévue*, et à Molière plus d'un vers de l'*École des Femmes*; don Marcos du *Châtiment de l'Avarice* annonce par bien des côtés Harpagon; enfin le Montufar des *Hypocrites* a certainement servi de modèle à Tartuffe. On peut compter parmi les plus belles pages de la prose française celles où l'auteur nous montre ce dangereux malfaiteur devenu roi, devenu saint, et asservissant à sa grimace la liberté de tout un peuple. Il y a dans ce tableau une vigueur de touche à laquelle Scarron ne nous a pas habitués; et l'on comprend que Molière n'ait pas laissé perdre un tel trésor.

C'est du reste l'honneur de Scarron d'avoir frayé la voie à notre grand comique et d'avoir rouvert en France les sources nationales de la satire et de la gaieté.

XXI Une troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans

Il était entre cinq et six, quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de

coffres, de malles, et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle, habillée moitié ville moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs geais, pies et corneilles, qui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison, qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarrettières de différentes couleurs ; et cet habillement de tête était une manière de turban qui n'était encore qu'ébauché, et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque de grisette, ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une épée qui était si longue que l'on ne s'en pouvait aider adroitement sans fourchette. Il portait des chausses troussées à bas d'attache, comme celles des comédiens, quand ils représentent un héros de l'antiquité ; et il avait, au lieu de souliers, des brodequins à l'antique que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulièrement, quoique très mal, marchait à côté de lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole, et, parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue qui marchait sur ses jambes de derrière.

Roman comique, I, 1.

XXII Combat de nuit dans une hôtellerie

Destin allait commencer son histoire quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque temps : mais le bruit et la noise, au lieu de cesser, augmentèrent, et même on cria : “ Au meurtre ! à l'aide ! on m'assassine ! ” Destin en trois sauts fut hors de la chambre, aux dépens de son pourpoint que lui déchirèrent La Caverne et sa fille, en voulant le retenir. Il

entra dans la chambre d'où venait la rumeur, où il ne vit goutte, et où les coups de poing, les soufflets et plusieurs voix confuses d'hommes et de femmes qui s'entre-battaient, mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nus qui trépignaient dans la chambre, faisaient une rumeur épouvantable. Il se mêla imprudemment parmi les combattants, et reçut d'abord un coup de poing d'un côté et un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avait de séparer ces lutins en un violent désir de se venger; il se mit à jouer des mains et fit un moulinet de ses deux bras qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez longtemps pour lui faire recevoir une vingtaine de coups et en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe; il y porta les mains, et, rencontrant quelque chose de pelé, il crut être mordu d'un chien; mais La Caverne et sa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme feu Saint-Elme après une tempête, virent Destin, et lui firent voir qu'il était au milieu de sept personnes en chemise, qui se maltraitaient l'une l'autre très cruellement et qui se dé cramponnèrent d'elles-mêmes aussitôt que la lumière parut. Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte, qui était un de ces sept pénitents blancs, se reprit avec le poète; l'Olive, qui en était aussi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre pénitent. Destin voulut les séparer; mais l'hôtesse, qui était la bête qui l'avait mordu et qu'il avait prise pour un chien, à cause qu'elle avait la tête nue et les cheveux courts, lui sauta aux yeux, assistée de deux servantes aussi nues et aussi décoiffées qu'elle. Les cris recommencèrent, les soufflets et les coups de poing volèrent de plus belle, et la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle n'avait fait. Enfin plusieurs personnes qui s'étaient éveillées à ce bruit entrèrent dans le champ de bataille, séparèrent les combattants, et furent cause de la seconde suspension d'armes.

Roman comique, I, 12.

XXIII

Un vieil acteur

La Rancune était de ces misanthropes qui haïssent tout le monde et qui ne s'aiment pas eux-mêmes; et j'ai su de beaucoup de personnes qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il avait assez d'esprit, et il faisait assez bien de méchants vers; d'ailleurs nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe et envieux comme un chien. Il trouvait à redire en tous ceux de la profession: Bellerose était trop affecté, Mondori rude, Floridor trop froid, et ainsi des autres, et je crois qu'il eût aisément laissé conclure qu'il avait été le seul comédien sans défaut; et cependant il n'était plus souffert dans la troupe qu'à cause qu'il avait vieilli dans le métier. Du temps qu'on était réduit aux pièces de Hardy, il jouait en fausset et sous les masques les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux faire la comédie, il était le surveillant du portier, jouait les rôles de confidents, ambassadeurs et recors, quand il fallait accompagner un roi, prendre ou assassiner quelqu'un, ou donner bataille; il chantait une méchante taille aux trios, du temps qu'on en chantait, et se farinait à la farce. Sur ces beaux talents-là il avait fondé une vanité insupportable, laquelle était jointe à une raillerie continuelle, une médisance qui ne s'épuisait point, et une humeur querelleuse qui était pourtant contenue par quelque valeur.

Roman comique, I, 5.

XXIV

Mésaventure de Ragotin

Le pauvre Ragotin, qui vit que tout le monde éclatait de rire à ses dépens, se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion et lui donna quelques coups de poing dans le ventre et dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avaient l'avantage du lieu, tombèrent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête et si pesamment, qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton, dont le pauvre petit homme eut le siège de la raison si ébranlé qu'il ne savait plus où il en était. Pour dernier

accablement, son adversaire en le quittant lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller choir aux pieds des comédiennes après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme, plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume, dans un temps où il se faisait tout blanc de son épée, et devant des comédiennes dont il voulait devenir amoureux. . . . En vérité son petit corps, tombé sur le derrière, marqua si bien la fureur de son âme, par les divers mouvements de ses bras et de ses jambes, que, quoiqu'on ne pût voir son visage, parce que sa tête était emboîtée dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugèrent à propos de se joindre ensemble et de faire comme une barrière entre Ragotin et celui qui l'avait offensé, tandis que les charitables comédiennes relevèrent le petit homme, qui hurlait cependant comme un taureau dans son chapeau, parce qu'il lui bouchait les yeux et la bouche et lui empêchait la respiration. La difficulté fut de le lui ôter. Il était en forme de pot de beurre, et, l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête qui y était entrée de force, et dont le nez était très grand, en pouvait sortir comme elle y était entrée. . . . Il ne pria point qu'on le secourût, car il ne pouvait parler; mais quand on vit qu'il portait vainement ses mains tremblantes à la tête pour se la mettre en liberté, et qu'il frappait des pieds contre le plancher de rage qu'il avait de s'arracher inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violents qu'il crut qu'on lui voulait arracher la tête. Enfin, n'en pouvant plus, il fit signe avec les doigts que l'on coupât son habillement de tête avec des ciseaux. Mlle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture, et La Rancune, qui fut l'opérateur de cette belle cure, après avoir fait semblant de faire l'incision vis à vis du visage (ce qui ne lui fit pas une petite peur), fendit le feutre derrière la tête, depuis le bas jusqu'en haut. Aussitôt que l'on eut donné de l'air à son visage, toute la compagnie éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever par la quantité d'esprits qui lui étaient montés au visage; et de plus, de ce qu'il avait le nez écorché.

XXV

Les hypocrites

Ils mirent pied à terre à une lieue de Séville, et, après avoir satisfait leur muletier, y entrèrent au commencement de la nuit, et s'allèrent loger dans la première hôtellerie qu'ils trouvèrent. Montufar loua une maison, la meubla fort simplement, et se fit faire un habit noir, une soutane et un long manteau.¹ Hélène s'habilla en dévote, et emprisonna ses cheveux dans une coiffure de vieille; et la Mendez, vêtue en béate, fit gloire d'en faire voir de blancs, et de se charger d'un gros chapelet dont les grains pouvaient dans un besoin servir à charger des fauconneaux. Les premiers jours après leur arrivée, Montufar se fit voir dans les rues, habillé comme je vous l'ai déjà dit, marchant les bras croisés et baissant les yeux à la rencontre des femmes.² Il criait d'une voix à fendre les pierres: "Béni soit le Saint-Sacrement de l'autel, et la bienheureuse conception de la Vierge immaculée!" et plusieurs autres exclamations de même force. Il faisait répéter les mêmes choses aux enfants qu'il trouvait dans les rues, et les assemblait quelquefois pour leur faire chanter des hymnes, des chansons dévotes, et leur apprendre leur catéchisme. Il ne bougeait des prisons,³ il prêchait devant les prisonniers, consolait les uns, et servait les autres, leur allant quérir à manger, et faisant bien souvent le chemin du marché à la prison, avec une hotte pesante sur le dos. Ces actions de vertu du moins vertueux de tous les hommes lui donnèrent en peu de temps la réputation d'un saint. Hélène et Mendez de leur côté travaillaient à leur canonisation. L'une se disait la mère et l'autre la sœur du bienheureux frère Martin. Elles allaient tous les jours dans les hôpitaux, y servaient les malades, faisaient leurs lits, blanchissaient leur linge, et leur en faisaient à leurs dépens. Voilà les trois plus vicieuses

¹ Ce fut le costume primitif de Tartuffe en 1664.

² A rapprocher de la fameuse scène du mouchoir entre Tartuffe et Dorine.

³ Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

(*Tartuffe*, III, 2.)

personnes de l'Espagne l'admiration de Séville. Il s'y rencontra en ce temps là un gentilhomme de Madrid, qui y était venu pour ses affaires particulières. Il connaissait Hélène et Mendez pour ce qu'elles étaient, et Montufar pour un dangereux fripon. Un jour qu'ils sortaient d'une église ensemble, environnés d'un grand nombre de personnes qui baisaient leurs vêtements¹ et les conjuraient de se souvenir d'eux dans leurs bonnes prières, ils furent reconnus de ce gentilhomme dont je viens de parler, qui, s'échauffant d'un zèle chrétien, et ne pouvant souffrir que trois si méchantes personnes abusassent de la crédulité de toute une ville, fendit la presse, et donnant un coup de poing à Montufar: "Malheureux fourbes, leur cria-t-il, ne craignez-vous ni Dieu, ni les hommes?" Il voulut en dire davantage; mais sa bonne intention à dire la vérité un peu trop précipitamment n'eut pas tout le succès qu'elle méritait. Tout le peuple se jeta sur lui, qu'ils croyaient avoir fait un sacrilège en outrageant ainsi leur saint. Il fut porté par terre, roué de coups et y aurait perdu la vie, si Montufar, par une présence d'esprit admirable, ne l'eût pris sous sa protection, le couvrant de son corps, écartant les plus échauffés à le battre, et s'exposant même à leurs coups. "Mes frères, s'écriait-il de toute sa force, laissez-le en paix pour l'amour du Seigneur; apaisez-vous pour l'amour de la sainte Vierge!"² Ce peu de paroles apaisa cette grande tempête, et le peuple fit place à frère Martin, qui s'approcha du malheureux gentilhomme, bien aise en son âme de le voir si maltraité, mais faisant paraître sur son visage qu'il en avait un extrême déplaisir: il le releva de terre où on l'avait jeté, l'embrassa, et le baisa tout plein qu'il était de sang et de boue, et fit une rude réprimande au peuple. "Je suis le méchant,"³ disait-il à ceux qui voulurent l'entendre, je suis le pécheur, je suis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux yeux de

¹ A la représentation Orgon baise le bord du manteau de Tartuffe (fin de l'acte III).

² Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas!
(III, 6.)

³ Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur tout plein d'iniquité, etc.
(III, 6.)

Dieu. Pensez-vous, continuait-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'ai pas été toute ma vie un larron,¹ le scandale des autres et la perte de moi-même? Vous vous trompez, mes frères: faites de moi le but de vos injures et de vos pierres, et tirez sur moi vos épées." Après avoir dit ces paroles avec une fausse douceur, il s'alla jeter avec un zèle encore plus faux aux pieds de son ennemi, et les lui baisant, non seulement il lui demanda pardon, mais il alla ramasser son épée, son manteau et son chapeau qui s'étaient perdus dans la confusion. Il les rajusta sur lui, et l'ayant ramené par la main jusqu'au bout de la rue, il se sépara de lui après l'avoir embrassé plusieurs fois et lui avoir donné autant de bénédictions.

Les Hypocrites.

FURETIÈRE

(1620-88)

COMME Sorel et Scarron, Antoine Furetière est un enfant de Paris: il appartient à cette forte et joyeuse lignée de "bons becs" qui va de Villon à Voltaire en passant par Molière.

Le gros évènement de sa vie, c'est l'histoire de la publication du fameux *Dictionnaire*. On sait comment ce Littré du XVII^e siècle s'avisa de composer à lui tout seul un dictionnaire beaucoup plus ample et beaucoup mieux ordonné que celui auquel travaillaient depuis 1635 les quarante immortels; non seulement il le composa, mais il l'acheva et le publia, en partie du moins, en 1684: ce qui lui valut force horions de la part de la docte compagnie. Finalement après une guerre de plume fort vive, où l'auteur

¹ Savez-vous après tout de quoi je suis capable?

Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?

Et pour tout ce qu'on voit me croyez-vous meilleur?

Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence, etc. . . .

(III, 6.)

persécuté lança de virulents *Factums*, mais où la raison du plus fort ne manqua pas d'être la meilleure, Furetière fut exclu: il mourut assez misérablement, trois ans plus tard.

Quoique ce trop célèbre dictionnaire (devenu plus tard le *Dictionnaire de Trévoux*) suffise à préserver de l'oubli le nom de son auteur, Furetière a d'autres titres à notre souvenir. L'érudit cachait un homme de lettres très fin, et un malicieux observateur. Ce fils de petits bourgeois du Marais s'était poussé de bonne heure par son seul mérite dans le groupe des écrivains à la mode: il avait publié un volume de *Poésies diverses* très loué, puis des ouvrages de critique et de satire littéraire (la *Nouvelle allégorique*, et la *Voyage de Mercure*), qui lui avaient ouvert (pour son malheur!) en 1662 les portes de l'Académie française. Mais rien ne le recommande davantage à notre estime que son amitié pour les grands hommes du temps, pour les novateurs de l'art classique: Furetière vécut dans l'intimité de Racine, de Boileau, de Molière, de La Fontaine; il était leur commensal au Mouton Blanc; ensemble ils se moquaient du vieux Chapelain et traînaient irrespectueusement sa perruque dans la boue (*Chapelain décoiffé*); ensemble ils raillaient les ridicules du Palais, et réunissaient les matériaux dont Racine devait faire plus tard les *Plaideurs*; ensemble ils faisaient la guerre aux trop beaux sentiments, à toute la convention galante et romanesque de l'époque. C'est dans ces conditions que Furetière écrivit le *Roman bourgeois* (1666); peut-être ce livre fut-il composé sous l'œil de Boileau qui venait d'achever son *Dialogue des héros de roman*: cela seul suffit à marquer l'importance de l'œuvre, et à mettre aussi en pleine lumière les tendances réalistes et bourgeoises de l'art classique.

Chez Scarron il est facile de démêler, à travers les plus folles plaisanteries et sous les peintures les plus populaires, une élégance native, et comme une pointe de romanesque: on y sent une gageure de trivialité voulue, une sorte de préciosité à rebours. Le burlesque a été un genre dressé comme protestation contre un autre genre; c'est un excès opposé à un autre excès, mais ce n'est pas une doctrine positive; Scarron, malgré le cynisme de sa plume, reste

jusqu'au bout l'homme de la Fronde, c'est-à-dire à la fois le poète de la populace et celui des princes, l'ami des beurrières et celui des duchesses. Avec Furetière, il n'en ira plus ainsi: le titre seul de son roman en indique clairement le caractère: ce ne sera pas, à vrai dire, un roman *comique*, ce sera avant tout un roman *bourgeois*, ridicule par-dessus le marché, parce que les mœurs de la bourgeoisie n'ont rien de poétique ni de tragique en elles-mêmes. Les personnages qui seront représentés ne seront même pas des comédiens et des comédiennes, race à part, ni des êtres exceptionnels de laideur ou de sottise, comme Ragotin ou la Bouvillon; ce seront, nous dit Furetière, "de ces bonnes gens de médiocre condition qui vont tout doucement leur grand chemin, dont les uns sont beaux et les autres laids, les uns sages et les autres sots: et ceux-ci ont bien la mine de composer le plus grand nombre." Ainsi donc le roman de Furetière fait absolument le pendant de ceux de Mlle de Scudéry: si ceux-ci ont pu être appelés l'album des salons et des ruelles, celui-là est franchement l'almanach de la bourgeoisie, le tableau de la place Maubert en 1666.

Dès les premières pages du *Roman bourgeois* que rencontrons-nous? Un abbé à la mode, bien peigné, bien frisé, qui prêche à l'église des Carmes, et qui pour donner une haute opinion de son talent, a fait doubler le prix des chaises; — une jolie fille de procureur, en grande toilette, qui quête, menée par le premier clerc de son père, et qui enrage sourdement de n'avoir pas recueilli une offrande aussi riche que son amie Mlle Henriette. Mlle Javotte Vollichon (c'est son nom) est une jeune personne bien élevée, un peu niaise, qui renvoie à son papa et à sa maman les godelureaux qui lui font la cour. L'un d'eux, nommé Nicodème, s'y prend fort habilement, et fait le siège de M. et de Mme Vollichon: il sait perdre au jeu de boules avec le père, et il envoie des chapons à la mère. Et ainsi de suite . . . : tels sont les personnages du premier livre du roman; tels en sont les événements principaux. Ajoutons, pour ceux qui désireraient savoir ce que devient Mlle Javotte, que cette Agnès de la place Maubert se fait prêter par une précieuse du quartier un roman qui est l'*Astrée*, qu'elle en perd la tête, qu'elle fait le désespoir de sa famille,

rompt deux mariages, est enfermée dans un couvent, et se fait enlever, comme une héroïne de roman, par un bellâtre qui probablement la plantera bientôt là. D'ailleurs l'aventure ne finit pas: les personnages disparaissent on ne sait pourquoi, et l'auteur passe effrontément à la seconde partie de son œuvre, où il nous raconte une toute autre histoire, celle des amours de Charroselles (entendez Charles Sorel) et de Collantine. Nous sommes alors en plein monde de la chicane: nous y trouvons des plaideurs obstinés, un juge idiot: Racine en fera deux ans plus tard Chicaneau, la comtesse de Pimbèche, et Dandin.

Toutes ces peintures sont vives et spirituelles, l'observation est juste et mordante, le style suffisant; et pourtant, à la lecture de ce petit livre, on sent bien qu'il manque quelque chose. On a dit de Furetière: " Il y a là des traits de caractère à défrayer dix comédies: c'est Molière tout entier, broyé au pilon et rejeté en poussière." *Tout entier*, c'est beaucoup dire: mais ce qu'il y a de certain, c'est que c'est du Molière en poussière. Il n'y a dans Furetière ni plan, ni sujet, ni conception suivie, ni tableau achevé: c'est la photographie exacte de quelques travers, et de quelques attitudes bourgeoises: ce n'est pas une peinture où l'artiste met quelque chose de son génie pour animer sa création. Boileau aussi a été un grand réaliste: mais il voulait qu'on fit la synthèse du réel au lieu de se perdre dans une futile analyse; La Bruyère également exigeait qu'on choisît parmi les détails, et qu'on les subordonnât à quelque idée plus haute. Ils avaient raison. C'est pourquoi le roman de Furetière, si charmant qu'il paraisse, ne satisfait pas complètement: ce sont des matériaux amassés, plutôt qu'une œuvre faite. Il y manque un peu de cette poésie dont la prose même ne peut jamais se passer, un peu de cet idéalisme dont le réalisme a toujours besoin pour se faire pleinement accepter: c'est une nécessité que les grands réalistes de notre siècle, Balzac, Flaubert, et Zola ont subie à leur insu.

XXVI

Une jeune fille bien élevée

A l'église des Carmes, un jeune avocat, M. Nicodème, tombe subitement amoureux de Mlle Javotte Vollichon, qui quêtait ce jour-là. Il commence par mettre une pistole dans la tasse de la jolie quêteuse, puis il l'aborde poliment au sortir de l'office.

Dès que l'office fut dit et qu'il la put joindre, il lui dit comme une très fine galanterie: " Mademoiselle, à ce que je puis juger, vous n'avez pu manquer de faire une heureuse quête, avec tant de mérite et tant de beauté. — Hélas! monsieur, repartit Javotte avec une grande ingénuité, vous m'excuserez: je viens de la compter avec le père sacristain: je n'ai fait que soixante et quatre livres cinq sous; Mlle Henriette fit bien dernièrement quatre-vingt-dix livres; il est vrai qu'elle quêta tout le long des prières de quarante heures, et que c'était en un lieu où il y avait un Paradis, le plus beau qui se puisse jamais voir. — Quand je parle du bonheur de votre quête, dit Nicodème, je ne parle pas seulement des charités que vous avez recueillies pour les pauvres ou pour l'Église, j'entends aussi parler du profit que vous avez fait pour vous. — Ah! monsieur, reprit Javotte, je vous assure que je n'en ai point fait: il n'y avait pas un denier davantage que ce que je vous ai dit; et puis, croyez-vous que je voulusse ferrer la mule¹ en cette occasion? Ce serait un gros péché d'y penser. — Je n'entends pas, dit Nicodème, parler ni d'or ni d'argent: mais je veux dire seulement qu'il n'y a personne qui, en vous donnant l'aumône, ne vous ait en même temps donné son cœur. — Je ne sais, repartit Javotte, ce que vous voulez dire de cœur; je n'en ai pas trouvé un seul dans ma tasse. — J'entends, ajouta Nicodème, qu'il n'y a personne à qui vous vous soyez arrêtée, qui ayant vu tant de beauté n'ait fait vœu de vous aimer et de vous servir, et qui ne vous ait donné son cœur. En mon particulier, il m'a été impossible

¹ Acheter une chose pour quelqu'un et la lui compter plus cher qu'elle n'a coûté (Littre); d'une façon générale, voler.

de vous refuser le mien.” Javotte lui repartit naïvement : “ Eh bien ! monsieur, si vous me l’avez donné, je vous ai en même temps répondu : *Dieu vous le rende !* — Quoi ? reprit Nicodème un peu en colère, agissant si sérieusement, faut-il se railler de moi, et faut-il ainsi traiter le plus passionné de tous vos amoureux ? ” A ce mot Javotte repartit en rougissant : “ Monsieur, prenez garde comme vous parlez, je suis honnête fille, je n’ai point d’amoureux, maman m’a bien défendu d’en avoir. — Je n’ai rien dit qui vous puisse choquer, repartit Nicodème, et la passion que j’ai pour vous est tout honnête et toute pure, n’ayant pour but qu’une recherche légitime. — C’est donc, monsieur, répliqua Javotte, que vous me voulez épouser ? Il faut pour cela vous adresser à mon papa et à maman, car aussi bien je ne sais pas ce qu’ils me veulent donner en mariage. — Nous n’en sommes pas encore à ces conditions, reprit Nicodème ; il faut que je sois auparavant assuré de votre estime, et que je sache si vous agréerez que j’aie l’honneur de vous servir. — Monsieur, dit Javotte, je me sers bien moi-même, et je sais faire tout ce qu’il me faut.”

Roman bourgeois, 1^{re} partie.

XXVII Mésaventures d’un prétendant

Nicodème a été admis à faire sa cour à Mlle Javotte : mais Vollichon a reçu dans l’intervalle les ouvertures d’un prétendant plus riche, et il a appris que Nicodème avait signé une promesse de mariage en faveur d’une certaine Lucrèce, fille de conduite équivoque. Aussi Nicodème est-il fort mal reçu, quand il retourne dans la maison de Vollichon.

Cependant Nicodème, qui ne savait rien de ces nouveaux incidents, alla le soir même voir Javotte, sa vraie maîtresse, et ayant mis des canons blancs, s’étant bien frisé et bien poudré, il y arriva en chaise fort gai, retroussant sa moustache et gringottant un air nouveau. Il rencontra dans la salle la mère et la fille, toutes deux bourgeoisement occupées à ourler quelque linge pour achever le trousseau de l’accordée.

Le froid accueil qu'elles lui firent le surprit un peu, et, commençant la conversation par l'ouvrage qu'elles tenaient: " Certes, ma bonne maman, lui dit-il, votre fille vous aura bien de l'obligation: car je me doute fort bien que ce linge à quoi vous travaillez est pour elle." La prétendue belle-mère lui répondit assez brusquement: " Oui, monsieur, c'est pour elle, mais il vous passera bien loin du nez. Je vous trouve bien hardi de venir encore céans, après nous avoir voulu affronter.¹ Là, là, ma fille est jeune et ne manquera pas de parti, nous ne sommes pas des personnes à aller plaider à l'officialité pour avoir un gendre. Allez trouver votre maîtresse à qui vous avez promis le mariage; nous ne voulons pas être cause qu'elle soit déshonorée." Nicodème encore plus étonné jura qu'il n'avait aucun engagement qu'avec sa fille. " Vraiment, reprit aussitôt la procureuse, il nous en ferait bien accroire, si nous n'avions de quoi le convaincre ": et appelant la servante, elle lui dit: " Julienne, allez quérir un papier là-haut sur le manteau de la cheminée, que je lui fasse voir son bec jaune." ² Quand il fut apporté: " Tenez, dit-elle, voyez si je parle par cœur!" Nicodème pensa tomber de son haut en le lisant, car il connaissait le cœur de Lucrèce, et il ne pouvait concevoir qu'une si fière personne voulût plaider à l'officialité pour avoir un mari. Il savait qu'elle n'avait reçu la promesse qu'en riant, et sans fonder sur cela aucune espérance ni dessein de mariage; aussi n'en avait-elle point parlé depuis, de sorte qu'il s'imagina que cela n'était point fait par son ordre: il dit donc à sa belle-mère: " Voilà une pièce que quelque ennemi me joue; s'il ne tient qu'à cela, je vous apporte dès demain une mainlevée de cette opposition par-devant notaires. — Je n'ai que faire, répondit-elle, de notaires ni d'avocats; je ne veux point donner ma fille à ces débauchés et à ces amoureux des onze mille vierges. Je veux un homme qui soit bon mari et qui gagne bien sa vie."

Nicodème, qui ne trouvait pas là grande satisfaction, d'ailleurs impatient de saisir la cause de cette brouillerie, prit congé d'elle peu de temps après. Il ne fut pas assez hardi pour saluer en sortant sa maîtresse de la manière

¹ *Faire un affront.*

² *Sa sottise.*

qu'il est permis aux amants déclarés. Pour Javotte, elle se contenta de lui faire une révérence muette: mais, en se levant, elle laissa tomber un peloton de fil et ses ciseaux qui étaient sur sa jupe. Nicodème se jette aussitôt avec précipitation à ses pieds pour les relever: Javotte se baisse de son côté pour le prévenir, et, se relevant tous deux en même temps, leurs deux fronts se heurtèrent avec une telle violence, qu'ils se firent chacun une bosse. Nicodème, au désespoir de ce malheur, voulut se retirer promptement, mais il ne prit pas garde à un buffet boiteux qui était derrière lui, qu'il choqua si rudement qu'il en fit tomber une belle porcelaine qui était une fille unique fort estimée de la maison. Là-dessus la mère éclate en injures contre lui. Il fait mille excuses et en veut ramasser les morceaux pour en renvoyer une pareille; mais en marchant brusquement avec des souliers neufs sur un plancher bien frotté et tel qu'il devait être pour des fiançailles, le pied lui glissa, et, comme en ces occasions on tâche à se retenir à ce qu'on trouve, il se prit aux houppes des cordons qui tenaient le miroir attaché; or, le poids de son corps les ayant rompus, Nicodème et le miroir tombèrent en même temps; le plus blessé des deux, néanmoins, ce fut le miroir: car il se cassa en mille pièces. Nicodème en fut quitte pour deux contusions assez légères. La procureuse, s'écriant plus fort qu'auparavant, lui dit: "Qui m'amène ici ce ruine-maison, ce brise-tout?" et se met en état de le chasser avec le manche du balai. Nicodème tout honteux gagne la porte de la salle; mais étant en colère il l'ouvrit avec tant de violence qu'elle alla donner contre un théorbe qu'un voisin avait laissé contre la muraille, qui fut entièrement brisé. Bien lui en prit qu'il était tard: car en plein jour, au bruit que faisait la procureuse, la huée aurait fait courir les petits enfants après lui. Il s'en alla donc également rouge de honte et de colère.

Roman bourgeois, 1^{re} partie.

XXVIII Portrait de Vollichon, procureur

C'était un petit homme trapu, grisonnant, et qui était de même âge que sa calotte. Il avait vieilli avec elle sous un bonnet gras et enfoncé, qui avait plus couvert de méchancetés qu'il n'en aurait pu tenir dans cent autres têtes et sous cent autres bonnets, car la chicane s'était emparée du corps de ce petit homme de la même manière que le démon se saisit du corps d'un possédé. On avait sans doute grand tort de l'appeler, comme on faisait, âme damnée, car il le fallait plutôt appeler âme damnante, parce qu'en effet il faisait damner tous ceux qui avaient à faire à lui, soit comme ses clients ou comme ses parties adverses. Il avait la bouche bien fendue, ce qui n'est pas un petit avantage pour un homme qui gagne sa vie à clabauder, et dont une des bonnes qualités, c'est d'être fort en gueule. Ses yeux étaient fins et éveillés, son oreille était excellente; car elle entendait le son d'un quart d'écu, de cinq cents pas; et son esprit était prompt, pourvu qu'il ne le fallût pas appliquer à faire du bien. Jamais il n'y eut ardeur pareille à la sienne, je ne dis pas tant à servir ses parties, comme à les voler. Il regardait le bien d'autrui comme les chats regardent un oiseau dans une cage, à qui ils tâchent, en sautant autour, de donner quelque coup de griffe. Ce n'est pas qu'il ne fût quelquefois le généreux, car, s'il voyait quelque pauvre personne qui ne sût pas les affaires, il lui dressait une requête volontiers et lui disait hautement qu'il n'en voulait rien prendre; mais il lui faisait payer la signification plus que ne valaient la vacation de l'huissier et la sienne ensemble. Il avait une antipathie naturelle contre la vérité: car jamais pas une n'eût osé approcher de lui (quand même elle eût été à son avantage) sans se mettre en danger d'être combattue.

Roman bourgeois, 1^{re} partie.

XXIX Impressions d'un bourgeois de Paris au sortir de la représen- tation de " Cinna "

" Voici le fait. Un particulier, nommé Cinna, s'avise de vouloir tuer un empereur; il fait ligue offensive et défensive avec un autre appelé Maxime. Mais il arrive qu'un certain quidam va découvrir le pot aux roses. Il y a là une demoiselle qui est cause de toute cette manigance, et qui dit les plus belles pointes du monde. On y voit l'empereur, assis dans un fauteuil, devant qui ces deux messieurs font de beaux plaidoyers, où il y a de bons arguments. Et la pièce est toute pleine d'accidents qui vous ravissent. Pour conclusion, l'empereur leur donne des lettres de rémission, et ils se trouvent à la fin camarades comme cochons. Tout ce que j'y trouve à redire, c'est qu'il y devrait avoir cinq ou six couplets de vers, comme j'en ai vu dans le *Cid*, car c'est le plus beau des pièces."

Roman bourgeois, 1^{re} partie.

LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

(1669)

EN 1669 M. de Guilleragues, le silencieux ami de Boileau, (que l'on ne s'attendait guère à trouver en cette affaire) publia dans une traduction française (chez Barbin, 182 pages) des *Lettres portugaises*, qui obtinrent un immense et durable succès: elles furent réimprimées vingt fois de 1670 à 1700, et leur écho se prolongea encore à travers tout le XVIII^e siècle. Ces lettres étaient celles d'une religieuse du couvent de Beja en Portugal, nommée Marianna Alcaforada; elles étaient adressées à un jeune seigneur français, le comte Bouton de Chamilly: lettres d'une

amante abandonnée. Chamilly était un des officiers qui avaient accompagné Schomberg en Portugal en 1663. Marianna avait aimé le brillant et volage cavalier; elle avait cru à l'éternité de cette passion; elle avait espéré, sur la foi jurée, retenir Chamilly à la cour de Lisbonne: aussi quand en 1668 il repartit pour la France, rappelé par des affaires de famille et peut-être un peu las de cet union, elle exhala sa plainte en quelques lettres déchirantes où son amant vit après coup et à distance, de concert avec Guilleragues, un beau motif à littérature.

Le public fut ému devant ces vraies larmes, ce long et douloureux cri de passion. Les beaux esprits s'en mêlèrent aussi: on composa des *Réponses aux lettres portugaises*, puis de *Nouvelles lettres portugaises* et des *Réponses à ces nouvelles lettres*. Pendant longtemps même le mot de *Portugaise*, entré dans la langue, signifia toute lettre contenant une brûlante déclaration d'amour. La pauvre franciscaine devint à son insu une femme de roman, bien avant les héroïnes de couvent qu'imagineront Mme de Tencin, Marivaux et Diderot. Les *Lettres portugaises* sont-elles un véritable roman et remplissent-elles toutes les conditions du genre? Qu'importe le nom? On était las en 1669 des histoires extraordinaires et des amours de tête; on voulait du court et du vrai: quelques pages écrites par une pauvre fille délaissée, et traduites par un homme de goût, ont plus remué les cœurs et charmé les esprits que ne l'avaient fait en leur temps tous les Poxandres et les Cyrus.

Quelle avait été la part de Guilleragues? et celle de Chamilly? On ne le saura sans doute jamais. Elle put être grande. Mais plus grande encore est celle de Marianna Alcaforada elle-même. Car sous les mots français qui expriment aujourd'hui sa souffrance elle avait mis tout l'essentiel, tout ce qui, mieux encore que l'art d'écrire, fait le prix singulier d'un ouvrage, l'absolue sincérité d'une âme humaine.

Voilà comment une religieuse portugaise de l'an 1668 a mérité de figurer parmi les romancières et les romanciers français du XVII^e siècle.

XXX

Désespoir amoureux

. . . Je ne sais ni ce que je suis, ni ce que je fais, ni ce que je désire; je suis déchirée par mille mouvements contraires. Peut-on s'imaginer un état si déplorable? Je vous aime éperdument, et je vous ménage assez pour n'oser, peut-être, souhaiter que vous soyez agité des mêmes transports. Je me tuerais, ou je mourrais de douleurs sans me tuer, si j'étais assurée que vous n'avez jamais aucun repos, que votre vie n'est que trouble et qu'agitation, que vous pleurez sans cesse, et que tout vous est odieux. Je ne puis suffire à mes maux; comment pourrais-je supporter la douleur que me donneraient les vôtres qui me seraient mille fois plus sensibles? Cependant je ne puis aussi nie résoudre à désirer que vous ne pensiez point à moi; et, à vous parler sincèrement, je suis jalouse avec fureur de tout ce qui vous donne de la joie, et qui touche votre cœur et votre goût en France. Je ne sais pourquoi je vous écris. Je vois bien que vous aurez seulement pitié de moi, et je ne veux point de votre pitié. J'ai bien du dépit contre moi-même, quand je fais réflexion sur tout ce que je vous ai sacrifié. J'ai perdu ma réputation: je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la sévérité des lois de ce pays contre les religieuses, et à votre ingratitude, qui me paraît le plus grand des malheurs. Cependant je sens bien que mes remords ne sont pas véritables, que je voudrais, du meilleur de mon cœur, avoir couru pour l'amour de vous de plus grands dangers, et que j'ai un plaisir funeste d'avoir hasardé ma vie et mon honneur. Tout ce que j'ai de plus précieux ne devait-il pas être en votre disposition? Et ne dois-je pas être bien aise de l'avoir employé comme j'ai fait? . . . Je vis, infidèle que je suis, et je fais autant de chose pour conserver ma vie que pour la perdre. Ah! j'en meurs de honte; mon désespoir n'est donc que dans mes lettres? Si je vous aimais autant que je vous l'ai dit mille fois, ne serais-je pas morte il y a longtemps? Je vous ai trompé: c'est à vous à me plaindre de moi. . . . Traitez-moi sévèrement: ne trouvez point que mes sentiments soient assez violents; mandez-moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous. Une fin tragique vous obligerait sans doute à

penser souvent à moi, ma mémoire vous serait chère, et vous seriez peut-être sensiblement touché d'une mort extraordinaire. Ne vaut-elle pas mieux que l'état où vous m'avez réduite? Adieu, je voudrais bien ne vous avoir jamais vu. Ah! je sens vivement la fausseté de ce sentiment, et je connais dans le moment que je vous écris, que j'aime bien mieux être malheureuse en vous aimant, que de ne vous avoir jamais vu. Je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, promettez-moi de me regretter tendrement, si je meurs de douleur, et qu'au moins la violence de ma passion vous donne du dégoût et de l'éloignement pour toutes choses. Cette consolation me suffira, et s'il faut que je vous abandonne pour toujours, je voudrais bien ne vous laisser pas à une autre. . . . Adieu, encore une fois. Je vous écris des lettres trop longues; je n'ai pas assez d'égards pour vous; je vous en demande pardon, et j'ose espérer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée, qui ne l'était pas, comme vous savez, avant qu'elle vous aimât. Adieu. Il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis; cependant je vous remercie dans le fond de mon cœur du désespoir que vous me causez, et je déteste la tranquillité où j'ai vécu avant que je vous connusse. Adieu; ma passion augmente à chaque moment. Ah! que j'ai de choses à vous dire!

Lettres portugaises, III.

MME DE LA FAYETTE

(1634-93)

DANS cette galerie des romanciers du XVII^e siècle Mme de La Fayette occupe une place à part. Venue la dernière, elle donne enfin le chef-d'œuvre si longtemps attendu. Tout en elle nous attire, la rare distinction de son esprit, la ferme droiture de ses sentiments, et surtout peut-être ce que nous devinons au plus profond de son cœur: une souffrance cachée, qui fut la source de son génie.

Sa vie paraît cependant avoir été facile et paisible. Marie de la Vergne était trop jeune pour avoir été emportée dans le tourbillon de la Fronde: à défaut d'aventures romanesques, elle se contenta de succès plus solides. Élève de Ménage et de Rapin, qui lui apprirent le latin en trois mois, elle brilla parmi les derniers feux de l'hôtel de Rambouillet, et fit admirer partout, à la ville comme à la cour, cette *divine raison*, ce sentiment du vrai en toutes choses, que l'on se plaisait à reconnaître en elle. Elle fut la confidente de Madame, cette gracieuse duchesse d'Orléans qui passa si vite "comme une herbe des champs," et dont elle a écrit l'histoire. Elle eut pour amis le grand Condé, Huet, Segrais, La Fontaine, Mme de Sévigné. . . . Mariée au comte de La Fayette, elle éleva deux fils, qui l'un et l'autre portèrent honorablement son nom. Enfin elle eut plus que de la réputation, elle eut la gloire en partage, de son vivant, et presque sans avoir connu les amertumes de la lutte.

Pourtant Mme de La Fayette ne semble pas avoir été heureuse: sa grave et douce figure ne s'éclaire jamais de cette joie de vivre qui est la santé de l'âme, et qui transparaît presque dans chaque lettre de Mme de Sévigné. Elle reste voilée et mélancolique: ses contemporains eux-mêmes semblent l'avoir peu connue: ils l'appelaient d'un surnom expressif: le *Brouillard*. Il n'est pas impossible, malgré tout, en étudiant ses œuvres et en recueillant çà et là quelques témoignages sur son compte, de percer cette nuée dont elle s'est mystérieusement entourée.

Segrais, qui a vécu dans son intimité et qui a été son collaborateur, nous dit qu'elle n'aimait pas la prose. Sous des dehors froids et réservés elle cachait une âme sensible et inquiète: elle a souffert de n'avoir pu réaliser dans sa vie cette poésie à laquelle aspirait tout son être. Mariée assez jeune au comte de La Fayette, elle n'avait pas trouvé dans cette union le bonheur espéré. Ce n'est pas que nous ayons de graves griefs à formuler contre ce médiocre mari: il tint si peu de place dans le monde, et aussi dans le cœur de sa femme, qu'on a peine à retrouver sa trace. Presque tous les biographes de Mme de La Fayette affirment qu'elle fut veuve de très bonne heure: c'est une erreur qu'une découverte assez récente vient de dissiper.

M. le comte de La Fayette ne mourut (on le sait maintenant) que le 26 juin 1683, après vingt-huit ans de mariage. Mais pendant vingt-cinq ans il semble avoir été un mari lointain, un mari perdu dont personne n'a parlé et qui a complètement disparu de l'existence de sa femme. A la suite de quels événements, de quels malentendus, de quels orages ? On n'en saura jamais rien : libre à nous d'imaginer le roman secret de Mme de La Fayette. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est restée veuve, sans l'être, c'est-à-dire blessée et désarmée à la fois, sentant chaque jour plus amèrement qu'elle avait manqué sa vie. Une circonstance surtout a avivé sa peine. Vers 1665 elle connut le duc de La Rochefoucauld : ce n'était plus le jeune et impétueux Marsillac qui pour l'amour de deux beaux yeux avait fait la guerre aux rois et l'aurait faite aux Dieux : c'était aussi un blessé, un philosophe revenu de la vanité des choses, méprisant les hommes, mécontent de lui-même. Mme de La Fayette mit en commun sa propre résignation avec la souffrance du grand seigneur : elle en tempéra l'excès par son indulgente mélancolie. Elle aima La Rochefoucauld pendant vingt-cinq ans, d'une affection profonde, avec le sentiment du bonheur impossible, et le regret toujours cuisant de s'être rencontrés si tard. " Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une telle liaison," a dit Mme de Sévigné en parlant des deux amis. Amour d'automne, touchant et pur, et qui porta de nobles fruits : " Il m'a donné son esprit, disait-elle, mais j'ai réformé son cœur." Cette élégance de forme, ce style si net, et aussi cette tristesse voilée qui est au fond de la *Princesse de Clèves*, c'est à La Rochefoucauld qu'il les faut peut-être rapporter : en revanche, ce rayon d'espoir, cette vague aspiration chrétienne dont on entrevoit la lueur à travers la sécheresse désolante des *Maximes*, c'est sans doute à Mme de La Fayette que nous les devons.

Poète, Mme de La Fayette l'a donc été par le cœur et par la souffrance : sa mélancolie nous la rend plus chère, et plus proche. Seulement, au lieu d'exhaler sa désespérance en des vers romantiques, elle nous a laissé simplement quelques courts récits, écrits d'une plume exquise et discrète, où elle ne parle pas d'elle, mais où, à son insu, elle a mis tout son génie et tout son cœur.

C'est d'abord, en 1662, une simple nouvelle, qui tient en quelques pages: *Mademoiselle de Montpensier*. Elle y traite déjà un sujet qui semble lui tenir fort à cœur, puisqu'elle y reviendra plus tard à deux reprises: il ne s'agit plus d'extraordinaires aventures, ni de fades galanteries, qui retardent la conclusion d'un amour jusqu'au dixième volume: Mme de La Fayette prend hardiment le roman par la queue, c'est-à-dire elle commence par le mariage, elle nous en montre les malentendus et les dangers. La princesse de Montpensier est délaissée par son mari: au lieu de se contenter des tendres et respectueux hommages du comte de Chabanes, son meilleur ami, elle accepte l'aveu compromettant du duc de Guise, et elle a la cruauté inconsciente de prendre le candide Chabanes pour confident et pour intermédiaire. Le mari revient à l'improviste: Chabanes se dévoue et s'expose pour le duc de Guise: il consent à passer pour coupable et à détourner sur lui la colère du prince. Après un acte d'abnégation aussi héroïque, il ne lui reste plus qu'à mourir, et à emporter dans la tombe le terrible secret: il est massacré lors de la Saint-Barthélemy. Le duc de Guise se console de sa mésaventure avec la princesse de Noirmoutier. Quant à Mlle de Montpensier, elle expie cruellement un moment de faiblesse; elle a tout perdu, "l'estime de son mari, le cœur de son amant, et le plus parfait ami qui fut jamais"; elle ne tarde pas à mourir de chagrin. Telle est la substance de ce simple et pathétique récit où Mme de La Fayette, la première en France, s'essayait à peindre des sentiments naturels et vraisemblables, et abordait un sujet que les romans du XIX^e siècle ont rendu banal: les drames du mariage.

Zayde qui suivit (1670) a un caractère assez différent. On y sent la collaboration de Segrais, l'homme d'affaires obligeant des grandes dames, le poète d'*Athis*, l'auteur de nouvelles galantes dans le goût des Espagnols. L'histoire de Consalve et de Zayde ne vaut ni plus ni moins que la plupart des histoires espagnoles: c'est une série d'imbroglios galants ou héroïques qui aboutissent à une reconnaissance et à un mariage. Signalons pourtant deux passages où se remarque une délicatesse qui appartient sans doute à Mme de La Fayette, bien plus qu'à Segrais:

l'incident du collier, que Consalve a trouvé, et qu'il restitue à Zayde rougissante, et aussi la jolie scène où Consalve, désireux de parler la langue de Zayde, apprend à dire en grec: Je vous aime. Mais ce qui doit à nos yeux faire le prix du roman n'est pas là. Comme l'a très bien montré M. André Le Breton, nous donnerions volontiers toute l'histoire de Zayde pour le court récit où Alphonse Ximénès nous raconte ses amours avec Bélasire. Ces tortures de la jalousie, ces soupçons inquiets, cette enquête malsaine que fait Alphonse sur le passé de sa fiancée constituent une vraie maladie morale, assez semblable à celle d'un *enfant* du XIX^e siècle. D'autre part il se pose un délicat problème, que Mme de La Fayette a indiqué plus qu'elle ne l'a résolu: Bélasire n'est-elle pas imprudente de livrer ainsi à son fiancé ses innocents secrets de jeune fille? " Est-il juste et nécessaire de nous confesser de la sorte à ceux que nous aimons et qui nous aiment, ou n'est-ce pas leur faire mal inutilement? " Au simple exposé de ce cas de conscience nous reconnaissons Mme de La Fayette, avec ses scrupules, ses inquiétudes, sa vue si claire de toutes les faiblesses et de toutes les souffrances humaines.

En 1677 paraît enfin, sous le nom de Segrays, le petit chef-d'œuvre que nul ne songe plus à lui attribuer, et dont l'honneur doit revenir en entier à son illustre amie. C'est *la Princesse de Clèves*, à qui plus de deux siècles écoulés n'ont pas apporté une ride, roman toujours jeune, vrai et touchant. Il s'agit encore d'un drame intime et poignant. Débarrassons-le de son cadre élégant, c'est-à-dire des intrigues galantes de la cour de Henri II, et d'un épisode qui le ralentit un moment, l'histoire de Mme de Thémynes: il nous reste une action simple et rapide, dont il est aisé de suivre la marche pathétique.

Mlle de Chartres paraît à la cour de Henri II avec sa mère et y fait sensation: elle est de noble race, elle est resplendissante de beauté, elle a été élevée dans les principes les plus austères et dans une vertueuse défiance contre les entreprises de la galanterie. Dès le lendemain de son arrivée elle rencontre chez un joaillier le prince de Clèves, qui en tombe amoureux et la demande en mariage. Le prince est un des plus grands seigneurs de France; Mlle de Chartres ne pourrait trouver un cœur plus loyal pour

l'aimer et la défendre. Elle l'épousera donc, sur les instances de sa mère, quoique elle ne ressente "aucune inclination particulière" pour son fiancé: elle le lui déclare d'ailleurs avec une entière franchise: M. de Clèves espère tout du temps et de sa profonde tendresse. — Un danger va bientôt troubler la paix du jeune ménage. Alors revient de Bruxelles le brillant duc de Nemours; il est jeune, il est beau, il traîne tous les cœurs après lui; il sera le Prince Charmant qu'attendait sans se l'avouer l'âme ardente et neuve de la princesse de Clèves. Une circonstance va décider de sa vie: à un bal du Louvre, le roi la fait danser avec Nemours, et leurs deux cœurs sans se le dire se donnent déjà l'un à l'autre. La princesse ne voit pas d'abord le péril: n'est-elle pas une honnête femme, sûre d'elle-même, gardienne incorruptible de l'honneur de M. de Clèves? Mais Nemours, qui est un don Juan, fait avec une suprême habileté le siège de cette âme déjà troublée, et Mme de Clèves, malgré ses plus fermes résolutions, est déjà à moitié vaincue. Deux incidents lui découvrent à elle-même la faiblesse de son cœur: elle refuse d'aller au bal du maréchal de Saint-André où Nemours ne sera pas; elle laisse Nemours, en visite chez elle, dérober son portrait: elle n'ose rien dire, de peur du scandale, peut-être aussi par je ne sais quelle secrète complaisance. Cependant Mme de Chartres, dont la maternelle clairvoyance a deviné le danger, adjure sa fille, à son lit de mort, de vaincre cette passion et de rester honnête. — Nous touchons à la crise; Mme de Clèves s'est juré de ne pas faillir à son devoir et d'arracher cet amour de son cœur; mais elle se sent bien faible et bien seule. A qui se confier, maintenant que sa mère est morte? Elle prend alors une héroïque résolution, digne d'une Pauline: elle ira trouver ce mari qui l'aime si profondément et qui a foi en elle; elle aura l'horrible courage de lui faire comprendre sa peine, et de lui demander aide et protection contre elle-même. Je ne sais rien de plus beau, dans toute la littérature romanesque du *xvii^e* siècle, que cette scène où la princesse de Clèves confesse à son mari non pas tout, hélas! mais une partie de son terrible secret, et l'adjure de la sauver: aveu sublime, où les deux époux souffrent le martyre; elle, le cœur brisé, la rougeur au front, s'attachant à M. de Clèves dans un

élan désespéré, et gardant au plus profond d'elle une coupable indulgence pour Nemours; lui, accablé, voyant en une minute crouler tout son bonheur, à la fois touché du noble procédé de sa femme et désespéré des réticences qu'il devine. Il comprend, il pardonne; mais il y a désormais dans leur vie quelque chose d'irréparable que toutes les larmes et les souffrances ne sauraient effacer. A-t-elle eu raison, la vaillante femme, de venir, pour une simple appréhension, troubler à jamais le bonheur de son mari? Ne valait-il pas mieux lutter encore et vaincre seule? Vaincre, oui. Mais si la victoire, contre toute espérance, trahissait son effort, quel désastre alors, et quel remords pour toute sa vie! Cruelle alternative! Un secret aussi redoutable, doit-on le taire, ou doit-on le dire? Telle est la question que nous pose Mme de La Fayette. — Les époux se sont réfugiés à la campagne, à Coulommiers. Mme de Clèves se croit sauvée: mais un futile incident peut tout perdre, la catastrophe est proche. Nemours vient à Coulommiers, tandis que M. de Clèves est à Paris; il entre à deux reprises dans le parc du château: la princesse effrayée le fuit; il revient le lendemain pendant la nuit, il erre tout à l'entour. M. de Clèves l'apprend, il se croit trompé, il ne peut survivre à ce coup: une fièvre violente s'empare de lui: sa femme éperdue lui révèle tout, lui prouve son innocence, et adoucit ainsi les derniers moments du moribond. — La conclusion est triste, mais reconfortante. Mme de Clèves est veuve, elle revoit Nemours qui lui demande sa main: faut-il accepter après tant de deuils et de misères? Faible, tant que son mari a vécu, Mme de Clèves puise dans son veuvage même le courage de dire non. Nemours est volage; combien de temps l'aimerait-il? Ce brillant séducteur serait-il pour elle un appui loyal et fort? Non, mieux vaut, décidément, garder au fond du cœur ce rêve inachevé. Mieux vaut surtout demeurer honnête. C'en est fait; la princesse de Clèves restera veuve: elle le doit à elle-même, et aussi à celui qui est mort pour elle. Elle part, elle se retire dans une maison religieuse: elle refuse d'y voir Nemours, qui vient une dernière fois la supplier. Cette fois, c'est bien fini, elle a vaincu son cœur, mais au prix de quelles ruines! Elle peut désormais mourir en paix.

Telle est cette œuvre exquise, qui dépasse de si haut tous les romans du siècle : vraie tragédie en prose, où l'on retrouve fondus ensemble, par un triomphe de l'art classique, la sensibilité passionnée de Racine et la grandeur morale de Corneille.

Le succès de *la Princesse de Clèves* fut très grand : mais l'on se plut bien davantage, à vrai dire, aux peintures mondaines de cette vie de cour qu'au drame intime qui fait le fond de l'œuvre. Certains même critiquèrent la principale scène du roman, celle de l'aveu : on déclara que la princesse avait fait une sottise de se confier à son mari, et qu'elle ressemblait à l'Agnès de Molière : Bussy alla jusqu'à déclarer cette confession *extravagante*. C'était méconnaître la plus grande beauté de l'ouvrage, que de vouloir soustraire Mme de Clèves à cette cruelle expiation.

Pour répondre à ces critiques Mme de La Fayette reprit la plume et traita encore un sujet analogue dans une courte nouvelle, la *Comtesse de Tende*. Cette fois il s'agissait d'une femme qui avait commis plus qu'une simple imprudence : la comtesse est coupable, elle craint de ne pouvoir cacher sa faute au comte de Tende et, dans un accès de désespoir et de honte, elle lui révèle tout. Elle ne le fait pas de vive voix, elle n'oserait, mais elle lui écrit : elle l'adjure de pardonner, pour sauver son propre honneur de mari aux yeux du monde : le prince de Navarre est mort, elle-même elle va bientôt mourir. Aveu dramatique, mais assez peu touchant. Si courageuse que soit la comtesse de Tende, sa confession n'est pas absolument spontanée, de plus elle est trop motivée, pour nous émouvoir beaucoup : l'irréparable de la faute diminue le mérite de l'aveu. Bussy pouvait se déclarer content : mais combien à cette situation violente nous préférons la folle et héroïque démarche de Mme de Clèves, sacrifiant tout son bonheur et celui même de son mari à son honneur inquiet de femme et d'épouse !

De toutes ces œuvres se dégage une moralité triste. La vie est souvent plus forte que la volonté et elle broie sans pitié les cœurs les mieux trempés. Faire son devoir ici-bas procure rarement le bonheur, quoi qu'en disent les optimistes : pourtant il n'y a rien de mieux à faire, et il faut s'attacher désespérément à cette règle, sans compter

sur une récompense. M. et Mme de Clèves ont fait l'un et l'autre ce qu'ils devaient, et ils en ont souffert jusqu'à en mourir. Malgré tout, ils ont bien fait, et toute âme honnête, jetée dans les mêmes combats, devra faire comme eux. Nous voilà bien loin de la conclusion ordinaire des romans, où les auteurs faisaient triompher la joie et l'hymen. Les livres de Mme de La Fayette laissent une impression troublante. Dirai-je toute ma pensée? ils semblent provenir d'un cœur exceptionnellement noble, mais d'un cœur qui a perdu la foi. A ce titre, malgré la chasteté des peintures et la délicatesse du style, ils ne sont peut-être pas sans danger pour des âmes encore naïves, qui ignorent les souffrances de la vie.

XXXI

Amour inquiet

Alphonse Ximénès est un jeune homme à l'âme sensible et inquiète : il a beaucoup aimé et beaucoup souffert. Il consent pourtant à se marier, et il s'éprend de la sage et douce Bélasire, fille du comte de Guévarre. Mais, pendant leurs trop longues fiançailles, Alphonse interroge avidement la jeune fille sur son passé, et sur ses anciens adorateurs. Bélasire lui confie les innocents secrets de sa vie : elle lui nomme tous ceux qui ont prétendu à sa main, notamment le comte de Lare, qui l'a longtemps et inutilement aimée, jusqu'à sa mort, sans qu'il ait pu parvenir à lui plaire. Alphonse s'irrite de ce fidèle attachement qu'un autre a pu témoigner à Bélasire : il est jaloux de ce passé pourtant irréprochable, il est jaloux d'un mort. Le soupçon grandit dans son âme malade, et la torture : il presse sa fiancée de questions incessantes, également désespéré de tout ce qu'elle lui dit, et de ce qu'elle ne lui dit pas. Enfin il empoisonne à jamais leur commun bonheur.

“ Alphonse, me dit-elle un jour, je vois bien que le caprice que vous avez dans l'esprit va détruire la passion que vous aviez pour moi : mais il faudra que vous sachiez aussi qu'elle détruira infailliblement celle que j'ai pour vous.

Considérez, je vous en conjure, sur quoi vous me tourmentez, et sur quoi vous vous tourmentez vous-même; sur un homme mort que vous ne sauriez croire que j'aie aimé, puisque je ne l'ai pas épousé: car si je l'avais aimé, mes parents voulaient notre mariage, et rien ne s'y opposait. — Il est vrai, madame, lui répondis-je, je suis jaloux d'un mort, et c'est ce qui me désespère. Si le comte de Lare était vivant, je jugerais, par la manière dont vous seriez ensemble, de celle dont vous y auriez été; et ce que vous faites pour moi me convaincrait que vous ne l'aimeriez pas. J'aurais le plaisir en vous épousant de lui ôter l'espérance que vous lui aviez donnée, quoique vous me puissiez dire; mais il est mort, et il est peut-être mort persuadé que vous l'auriez aimé, s'il avait vécu. Ah! madame, je ne saurais être heureux, toutes les fois que je penserai qu'un autre que moi a pu se flatter d'être aimé de vous. — Mais, Alphonse, me dit-elle encore, si je l'avais aimé, pourquoi ne l'aurais-je pas épousé? — Parce que vous ne l'avez jamais aimé, madame, répliquai-je, et que la répugnance que vous aviez pour le mariage ne pouvait être surmontée par une inclination médiocre. Je sais bien que vous m'aimez davantage que vous n'avez aimé le comte de Lare; mais, pour peu que vous l'ayez aimé, tout mon bonheur est détruit: je ne suis plus le seul homme qui vous ait charmée; je ne suis plus que le premier qui vous ait fait connaître l'amour: votre cœur a été touché par d'autres sentiments que par ceux que je lui ai donnés. Enfin, madame, ce n'est plus ce qui m'avait rendu le plus heureux homme du monde; et vous ne me paraissez plus du même prix dont je vous ai trouvée d'abord. — Mais, Alphonse, me dit-elle, comment avez-vous pu vivre en repos avec celles que vous avez aimées? Je voudrais bien savoir si vous avez trouvé en elles un cœur qui n'eût jamais senti de passion! — Je ne l'y cherchais pas, madame, lui répliquai-je, et je n'avais pas espéré de l'y trouver: je ne les avais point regardées comme des personnes incapables d'en aimer d'autres que moi: je m'étais contenté de croire qu'elles m'aimaient beaucoup plus que tous ceux qu'elles avaient aimés; mais pour vous, madame, ce n'est pas de même: je vous ai toujours regardée comme une personne au-dessus de l'amour, et qui ne l'aurait jamais

connu sans moi. Je me suis trouvé heureux et glorieux tout ensemble d'avoir pu faire une conquête si extraordinaire : par pitié ne me laissez plus dans l'incertitude où je suis : si vous m'avez caché quelque chose sur le comte de Lare, avouez-le-moi : le mérite de l'aveu et votre sincérité me consoleront peut-être de ce que vous m'avouerez ; éclaircissez mes soupçons ; et ne me laissez pas vous donner un plus grand prix que je ne dois, ou moindre que vous ne méritez. — Si vous n'aviez point perdu la raison, me dit Bélasire, vous verriez bien que, puisque je ne vous ai point persuadé, je ne vous persuaderai pas ; mais si je pouvais ajouter quelque chose à ce que je vous ai déjà dit, ce ne serait qu'une marque infaillible que je n'ai pas eu d'inclination pour le comte de Lare et de vous en assurer comme je fais. Si je l'avais aimé, il n'y aurait rien qui pût le faire désavouer : je croirais faire un crime de renoncer à des sentiments que j'aurais eus pour un homme mort, qui les aurait mérités. Ainsi, Alphonse, soyez assuré que je n'en ai point eu qui vous puisse déplaire ! — Persuadez-le-moi donc, madame, m'écriai-je ; dites-le-moi mille fois de suite, écrivez-le-moi ; enfin redonnez-moi le plaisir de vous aimer comme je faisais, et surtout pardonnez-moi le tourment que je vous donne. Je me fais plus de mal qu'à vous : et si l'état où je suis pouvait se racheter, je le rachèterais par la perte de ma vie.

Zayde, Histoire d'Alphonse et de Bélasire.

XXXII La confession d'une honnête femme

Il (Nemours) entendit que M. de Clèves disait à sa femme : “ Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ? qui peut vous retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. — Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé ; mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous,

qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent et que l'on ne cherche du repos. — Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes, chez vous et dans la cour, d'une sorte à ne vous pas donner de lassitude et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. — Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours; mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous pouviez y demeurer, j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent quasi jamais. — Ah! madame, s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule, que je ne sais point, et je vous conjure de me les dire." Il la pressa longtemps de les lui apprendre, sans pouvoir l'y obliger; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentait encore la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés; puis, tout d'un coup prenant la parole et le regardant: "Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge et maîtresse de sa conduite demeure exposée au milieu de la cour. — Que me faites-vous envisager, madame! s'écria M. de Clèves, je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser." Mme de Clèves ne répondit point; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé: "Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. — Hé bien! monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous dire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore Mme de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le

prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons si j'ai des sentiments qui vous déplaisent : du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez."

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant : "Ayez pitié de moi vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde ; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue ; elle dure encore ; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte ? Depuis quand vous plaît-il ? Qu'a-t-il fait pour vous plaire ? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il était incapable de l'être ; cependant un autre a fait ce que je n'ai pu faire ; j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant ; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne me pas donner une sûreté entière ; il me console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini ; vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité qu'une femme ait jamais donnée à son mari ; mais, madame, achevez, et apprenez-moi quel est celui que vous

voulez éviter. — Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle; je suis résolue de ne pas vous le dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je le nomme. — Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves; je connais trop le monde pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont et non pas s'en plaindre; et encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. — Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse; et il faut plus de courage pour avouer cette vérité, que pour entreprendre de la cacher."

. . . M. de Clèves faisait néanmoins tous ses efforts pour le savoir; et après qu'il l'en eût pressée inutilement: " Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité: ne m'en demandez pas davantage, et ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de faire; contentez-vous de l'assurance que je vous donne encore qu'aucune de mes actions n'a fait paraître mes sentiments, et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser. — Ah! madame, reprit tout d'un coup M. de Clèves, je ne vous saurais croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous avez donné, madame, vous avez donné ce portrait qui m'était si cher, et qui m'appartenait si légitimement. Vous n'avez pu cacher vos sentiments; vous aimez, on le sait; votre vertu vous a jusqu'ici garantie du reste. — Est-il possible, s'écria cette princesse, que vous puissiez penser qu'il y ait quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeait à vous faire? Fiez-vous à mes paroles: c'est par un assez grand prix que j'achète la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait; il est vrai que je le vis prendre; mais je ne voulus pas faire paraître que je le voyais, de peur de m'exposer à me faire dire des choses que l'on ne m'a encore osé dire. — Par où vous a-t-on fait voir qu'on vous aimait reprit M. de Clèves, et quelles marques de passion vous a-t-on données? — Épargnez-moi la peine, répliqua-t-elle, de vous redire de détails qui me font honte à moi-même

de les avoir remarqués, et qui ne m'ont que trop persuadée de ma faiblesse. — Vous avez raison, madame, reprit-il; je suis injuste: refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses; mais ne vous offensez pas pourtant si je vous le demande."

Dans ce moment, plusieurs de leurs gens qui étaient demeurés dans les allées vinrent avertir M. de Clèves qu'un gentilhomme venait le chercher de la part du roi, pour lui ordonner de se trouver le soir à Paris. M. de Clèves fut contraint de s'en aller, et il ne put rien dire à sa femme, sinon qu'il la suppliait de venir le lendemain, et qu'il la conjurait de croire que, quoiqu'il fût affligé, il avait pour elle une tendresse et une estime dont elle devait être satisfaite.

Lorsque ce prince fut parti, que Mme de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venait de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'était ôté elle-même le cœur et l'estime de son mari, et qu'elle s'était creusé un abîme dont elle ne sortirait jamais. Elle se demandait pourquoi elle fait avait une chose si hasardeuse, et elle trouvait qu'elle s'y était engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvait point d'exemple, lui en faisait voir tout le péril.

Mais quand elle venait à penser que ce remède, quelque violent qu'il fût, était le seul qui la pouvait défendre contre M. de Nemours, elle trouvait qu'elle ne devait point se repentir, et qu'elle n'avait point trop hasardé. Elle passa toute la nuit, pleine d'incertitude, de trouble et de crainte; mais enfin le calme revint dans son esprit; elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritait si bien, qui avait tant d'estime et tant d'amitié pour elle, et qui venait de lui en donner encore des marques par la manière dont il avait reçu ce qu'elle lui avait avoué.

La Princesse de Clèves, III^e partie.

LA FONTAINE

(1621-95)

LA FONTAINE a été un grand amateur de romans. Il adorait *l'Astrée*, et assurait que d'Urfé avait " fait œuvre exquise " ; malgré l'arrêt de Boileau, il lisait *Polexandre*, *Cléopâtre*, *Cassandre*, *Ariane*, et éprouvait un plaisir d'enfant à toutes ces magnifiques inventions ; il goûtait fort aussi *le Roman comique*, et il s'amusa en 1684 à faire en collaboration avec Champmeslé une comédie sur les malheurs de *Ragotin*, de même qu'en 1691 il écrivit une tragédie lyrique sur sa chère *Astrée*. Il est un de ceux qui conservent le plus pieusement en France la tradition romanesque du commencement du siècle, et qui la transmettent aux hommes de la génération de Fénelon, c'est-à-dire au XVIII^e siècle.

Cette tête si romanesque aurait-elle pu concevoir et composer un vrai roman ? Il est permis d'en douter. Le bonhomme avait trop de paresse, trop de mobilité dans les sentiments, trop peu de vraie naïveté aussi pour mener à bien une œuvre aussi sérieuse. Il se sentait porté d'instinct vers un genre plus libre, où l'imagination errât plus à l'aise, et où il pût donner libre cours à ces deux tendances de son esprit : la galanterie et la malice. Il fut donc un conteur, un conteur de génie. Il le fut dans ses *Fables*, il le fut dans ses *Contes* en vers, il le fut aussi dans cette jolie pièce qui n'est autre chose qu'un conte en prose, *les Amours de Psyché et de Cupidon* (1669).

L'auteur nous dit à la première ligne de sa préface : " J'ai trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. . . . Je ne savais quel caractère choisir : celui de l'histoire est trop simple, celui du roman n'est pas encore assez orné, et celui du poème l'est plus qu'il ne faut. Les personnages me demandaient quelque chose de galant : leurs aventures, pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandaient quelque chose d'héroïque et de relevé. . . . J'avais donc besoin d'un caractère nouveau et qui fût mêlé de tous ceux-là : il me le fallait réduire dans un juste

tempérament. J'ai cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aie ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra." En effet l'auteur a fait preuve dans ce simple récit d'un art merveilleux. C'est bien la fable d'Apulée, l'histoire de Psyché, cette jolie et curieuse Psyché qui laisse tomber une goutte d'huile brûlante sur l'Amour endormi, mais transformée par le génie de La Fontaine, ornée de toutes les grâces malicieuses et de toutes les coquetteries de son style, encadrée enfin dans ce piquant voyage à Versailles des quatre amis, Ariste (Boileau), Gélaste (Molière), Acanthe (Racine) et Polyphile lui-même (La Fontaine); le ton y est le plus souvent badin et galant, encore qu'il s'y mêle parfois un accent plus grave, presque attendrie et mélancolique, comme dans ce bel hymne à la volupté qui termine le livre et où l'on trouve quelques-uns des plus beaux vers de La Fontaine. (Œuvre délicieuse, qui n'est peut-être pas encore maintenant estimée à son prix, et qui vaut certainement toute la peine qu'elle a coûtée à l'auteur. *Les Amours de Psyché*, dédiés à la duchesse de Bouillon, sont peut-être le plus joli et le plus charmant de tous les contes qui sont sortis de la plume du bonhomme : Molière et Quinault, malgré les admirables vers du grand Corneille, ne feront guère que gâter le sujet, lorsqu'ils composeront ensemble en 1671 l'opéra du même nom.

Ce petit ouvrage ne fut pas sans exercer quelque influence sur les destinées du roman. De même que Mme de La Fayette vers le même temps inaugurerait avec ses nouvelles un genre plus naturel que les vieux romans héroïques, La Fontaine donnait ainsi au roman comique discrédité une forme plus douce et plus fine; il rendait à la France le conte badin en prose. A partir de cette époque, à mesure que le règne du grand roi va s'assombrir, on remarquera un mouvement de plus en plus marqué des esprits vers la fantaisie consolante des récits merveilleux. La *Psyché* de La Fontaine ouvrait ainsi la voie aux *Contes* de Mme d'Aulnoy, de Mlle Lhéritier, de Charles Perrault, d'Hamilton. La fin du XVII^e siècle et les premières années du XVIII^e siècle sont l'âge d'or du conte, en attendant que le genre devienne aux mains de Voltaire l'instrument redoutable de la philosophie.

XXXIII

Curiosité

Psyché, conformément à l'ordre d'un oracle, a été conduite avec un appareil funèbre sur un rocher sauvage pour y recevoir l'époux qui lui est destiné, et qui est sans doute un monstre. Cependant le rocher s'est évanoui, Psyché est dans un palais magnifique ; elle a un époux charmant, mais qui disparaît pendant le jour, et dont il lui est défendu de chercher à voir les traits. Poussée par les conseils jaloux de ses sœurs, et aussi par la curiosité naturelle à son sexe, Psyché se lève une nuit, allume une lampe, prend un poignard, décidée à voir enfin son époux, et à le tuer s'il est vraiment un monstre.

Elle se leva sans bruit, prit le poignard et la lampe qu'elle avait cachés, s'en alla le plus doucement qu'il lui fut possible vers l'endroit du lit où le monstre s'était couché, avançant un pied, puis un autre, et prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamants. Elle retenait jusqu'à son haleine et craignait presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

. . . Psyché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dès l'abord, elle jugea bien que c'était l'Amour : car quel autre dieu lui aurait paru si agréable ?

Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire ; ce qu'une personne faite à plaisir peut causer aux yeux de volupté et de ravissement à l'esprit, Cupidon en ce moment-là le fit sentir à notre héroïne. Il dormait à la manière d'un dieu, c'est-à-dire profondément, penché nonchalamment sur un oreiller, un bras sur sa tête, couvert à demi d'un voile de gaze, ainsi que sa mère en use et les nymphes aussi, et quelquefois les bergères.

La joie de Psyché fut grande, si l'on doit appeler joie ce qui est proprement extase : encore ce mot est-il faible et n'exprime pas la moindre partie du plaisir que reçut la belle. Elle bénit mille fois le défaut du sexe, se sut très bon gré d'être curieuse, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on lui avait faites et à

ses serments. . . . Elle avait de la peine à croire ce qu'elle voyait, se passait la main sur les yeux, craignant que ce ne fût songe et illusion; puis recommençant à considérer son mari: "Dieux immortels! dit-elle en soi-même, est-ce ainsi que sont faits les monstres? Comment donc est fait ce que l'on appelle Amour? Que tu es heureuse, Psyché! Ah! divin époux! pourquoi m'as-tu refusé si longtemps la connaissance de ce bonheur? Craignais-tu que je n'en mourusse de joie? Était-ce pour plaire à ta mère ou à quelqu'une de tes maîtresses? Car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mari. Quoi! je t'ai voulu tuer! Quoi! cette pensée m'est venue! O Dieu! je frémis d'horreur à ce souvenir. Suffisait-il pas, cruelle Psyché, d'exercer ta rage contre toi seule? L'univers n'y eût rien perdu, et sans ton époux que deviendrait-il? Folle que je suis! Mon mari est immortel: il n'a pas tenu à moi qu'il ne le fût point."

Après ces réflexions il lui prit envie de regarder de plus près celui qu'elle n'avait déjà que trop vu. Elle pencha quelque peu l'instrument fatal qui l'avait jusque-là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le dieu. Il vit la pauvre Psyché qui, toute confuse, tenait la lampe, et, ce qui fut le plus malheureux, il vit aussi le poignard tombé près de lui. . . .

La criminelle Psyché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvait jeter à genoux devant son mari; elle lui pouvait conter comme la chose s'était passée, et, si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en aurait du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs: en tout cas, elle pouvait demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les lui embrassant avec des marques de repentir, et les lui mouillant de ses larmes. Il y avait outre cela un parti à prendre: c'était de relever le poignard par la pointe, et le présenter à son mari, en lui découvrant son sein, et en l'invitant à percer ce cœur qui s'était révolté contre lui. L'étonnement et la conscience lui ôtèrent l'usage de la parole et celui des sens: elle demeura immobile, et, baissant les yeux, elle attendit avec des transes mortelles sa destinée.

Cupidon, outré de colère, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile lui aurait fait dans un autre temps.

Il jeta quelques regards foudroyants sur la malheureuse Psyché; puis, sans lui faire seulement la grâce de lui reprocher son crime, ce Dieu s'envola, et le palais disparut. Plus de nymphes, plus de zéphyrs: la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi-morte, pâle, tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura longtemps les yeux attachés à terre sans se connaître, et sans prendre garde qu'elle était nue. Ses habits de fille étaient à ses pieds: elle avait les yeux dessus, et ne les apercevait pas.

Les Amours de Psyché et de Cupidon, I, II.

CHARLES PERRAULT

(1628-1703)

CHARLES PERRAULT est né à Paris, d'un père tourangeau, avocat au Parlement. Ils étaient quatre frères, tous quatre actifs, intelligents, et doués des talents les plus divers. Pierre, l'aîné, fut avocat et financier; Claude, de médiocre médecin, devint, comme on sait, excellent architecte (c'est à lui qu'on doit la colonnade du Louvre et le jardin des Tuileries); Nicolas, docteur en Sorbonne, fut un théologien estimé; Charles enfin, après avoir reçu une forte instruction et beaucoup étudié ces auteurs anciens dont il devait médire plus tard, fut d'abord avocat, puis commis des finances chez Colbert. Il fit partie de la naissante Académie des inscriptions et belles lettres, puis, en 1671, de l'Académie française, où il fut appelé d'un suffrage unanime, et dont il demeura jusqu'au bout un membre exact, scrupuleux et zélé. C'est lui qui certain jour, au grand scandale de Racine, de Boileau et de La Fontaine, souleva la fameuse querelle des Anciens et des Modernes, où il n'employa pas toujours, non plus que ses adversaires, les meilleurs arguments, mais où il fit très bonne figure jusqu'au bout, et conserva en somme les honneurs de la guerre.

Cet érudit aimable et parfait galant homme se plaisait

aux récits simples et aux moralités indulgentes. En 1691 il mit en vers un ancien fableau, qui avait inspiré déjà Chaucer et Boccace: *la Marquise de Salusses ou la Patience de Griselidis*; il composa ensuite deux jolies pièces, les *Souhais ridicules* (d'après un vieil apologue de Marie de France) et *Peau d'âne*, vieille légende populaire, transmise d'âge en âge sur les lèvres des nourrices. Il avait trouvé sa voie. Il visa encore à plus de simplicité et donna sans nom d'auteur, dans un Recueil, en 1696 et 1697, huit contes en prose, qu'il réunit ensuite dans un petit volume de 130 pages, publié chez Barbin, sous le nom de son jeune fils Perrault d'Armancour, âgé de dix ans, et sous le titre de *Histoires ou contes du temps passé. Contes de ma mère Loye*. Ces huit petits récits (*la Belle au bois dormant, le Petit Chaperon rouge, la Barbe-bleue, le Maître-chat ou le chat-botté, les Fées, Cendrillon ou la petite pantoufle de verre, Riquet à la houppe, le Petit Poucet*), auxquels on peut joindre *Peau d'âne*, sont en un sens le chef-d'œuvre de notre littérature romanesque, puisqu'ils sont assurés de plaire toujours et à tous à travers les âges, et de ne jamais manquer de lecteurs tant qu'il y aura en France de jeunes enfants aux blonds cheveux, sans parler des vieux enfants à la barbe grise. Aucune prétention érudite n'en vient gâter le charme. En les lisant n'y cherchons aucune interprétation cosmique: la science du folk-lore était par bonheur inconnue au temps de Perrault. Ce sont des histoires du temps jadis, recueillies à leur véritable source, sur la bouche des mères endormant leurs nourrissons, et tout imprégnées du bon vieux parfum de la tradition populaire et nationale.

Ces contes ont-ils été vraiment dictés à son père par le petit Perrault? Personne ne saurait être dupe de cette touchante fiction. Pourtant, à goûter la netteté un peu sèche et la simplicité parfois si naïve du récit, on peut croire que Perrault qui adorait les enfants s'est fait répéter à nouveau par son fils ces contes cent fois racontés, et a conservé quelques traits authentiques de cette puérile rédaction.

Ils sont tous charmants et d'une imagination délicieusement raisonnable. Ils portent cette marque bien française de la logique instinctive dans la fantaisie la plus légère,

et dans l'emploi le plus libre du merveilleux. On a remarqué que les Fées de Perrault étaient un peu cartésiennes, et qu'elles se gardaient bien de faire sortir le carrosse de Cendrillon d'un autre objet que d'une citrouille arrondie et dorée. Ils sont réalistes aussi, d'un réalisme finement savoureux; ils offrent de piquants tableaux des mœurs paysannes (*Chaperon rouge, Petit Poucet*), des mœurs bourgeoises ou seigneuriales (*Barbe-bleue, Chat-botté*, etc.). Ces très vieilles histoires sont, paraît-il, de tous les pays, mais racontées par Perrault elles sont bien de chez nous: on ne saurait s'y tromper.

La moralité en est sérieuse, et poétique aussi. Je ne parle pas de ces "moralités" en vers malicieux et faciles, que Perrault a mises à la suite de chacun de ses contes, et auxquelles on peut reprocher d'être un peu trop spirituelles, mais de la moralité muette qui se dégage de l'ensemble. Qui sont-elles en effet, ces *Fées* merveilleuses, les unes jeunes et belles, bienfaisantes fadettes qui se penchent avec amour sur nos berceaux, les autres vieilles, édentées, jalouses, éternels trouble-fêtes de toutes nos joies, sinon (comme leur nom même l'indique) les *Fatalités* innées de notre nature, les penchants instinctifs qui se partagent notre être, se le disputent, le tirent en sens divers, les bons pouvant toujours, à condition que nous soyions habiles et de sang-froid, l'emporter sur les mauvais? C'est là, pour nous, une grave matière à philosopher: mais à ne considérer les fées, les ogres, les baguettes magiques que par le dehors et par l'enchantement que ce merveilleux procure à l'imagination, les *Contes* de Perrault exerceront toujours sur les jeunes cervelles une bienfaisante influence: que de pleurs essuyés depuis deux siècles avec l'histoire de *Cendrillon* et celle du *Petit Poucet*, que de souffrances bercées, que de cœurs rassérénés! Les Fées, avec les anges gardiens, sont la religion des petits enfants.

La vogue des *Contes de fées* fut immense dans les dernières années du grand siècle: beaucoup de dames s'essayèrent dans ce genre et y excellèrent (parmi elles brilla surtout Mlle Lhéritier de Villandon): leurs gracieuses inventions rempliront quelques années plus tard les quarante et un volumes du *Cabinet des fées*. Le XVIII^e siècle recueillera cet héritage du merveilleux et le fera fructifier

sous des formes bien diverses. Mais rien ne vaudra les simples histoires qu'avait racontées à son père le petit d'Armancour.

XXXIV Le réveil de la Belle au bois dormant

... Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté là, demanda ce que c'était que des tours qu'il voyait au dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler: les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un ogre y demeurerait et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour pouvoir les manger à son aise et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole et lui dit: " Mon prince, il y a plus de cinquante ans, que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle du monde, qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée."

Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut, sans balancer, qu'il mettrait fin à une si belle aventure, et, poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer. Il marcha vers le château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin: un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans un grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux:

l'image de la mort s'y présentait partout, et ce n'étaient que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis; et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre; il monte l'escalier; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentilshommes et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu; une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla, et, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre: "Est-ce vous, mon prince?" lui dit-elle; vous vous êtes fait bien attendre." Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés; ils en plurent davantage; peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner; elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire; car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin, il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la princesse: chacun songeait à faire sa charge; et, comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatientsa, et dit tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se lever: elle était toute habillée, et fort magnifiquement; mais il se garda bien de lui dire qu'elle était

habillée comme ma mère-grand, qu'elle avait un collet monté: elle n'en était pas moins belle.

Ils passèrent dans un salon de miroirs et y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les haut-bois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus; et, après soupé, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, et la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu: la princesse n'en avait pas grand besoin, et le prince la quitta, dès le matin, pour retourner à la ville, où son père devait être en peine de lui. . . .

*Histoires ou contes du temps
passé.—La Belle au bois dormant.*

FÉNELON

(1651-1715)

DE tous les romans parus en France de 1610 jusqu'à nos jours un seul est vraiment classique, au sens étroit du mot: il est inscrit sur les programmes de l'enseignement, il est mis de bonne heure entre les mains des enfants, qui l'apprennent par cœur et l'expliquent. Ce roman est celui de Fénelon: les *Aventures de Télémaque*. La faveur exceptionnelle dont il jouit est sans doute amplement justifiée par le nom de l'auteur et les mérites de l'œuvre: elle provient aussi de ce que ce roman est aussi peu que possible un roman, et remplit moins qu'aucun autre peut-être les conditions ordinaires du genre. C'est une œuvre d'art exquise, essentiellement composite, où le roman trouve bien sa place, mais n'occupe assurément pas la première.

Par la nature du sujet, par la composition, par le style *Télémaque* est surtout un poème. Télémaque à la recherche de son père ressemble trop à Ulysse à la recherche de son île ou à un chevalier de la Table-Ronde à la recherche du Saint-Graal: le sujet n'est là qu'un prétexte pour dérouler et relier les aventures les plus diverses: ces vingt-quatre livres pourraient aussi bien en faire douze ou trente-six:

c'est un roman à tiroir où l'intrigue existe parce qu'il en faut une, mais où elle est si simple et en même temps si peu naturelle qu'on n'y attache pour ainsi dire aucune importance. Ce qui fait ici le prix de la fable, c'est le pastiche habile de l'*Odyssée*, c'est le sens ingénieux de l'antiquité, c'est l'art raffiné de l'écrivain, qui nous tient sous le charme jusqu'à la fin. On sait l'antipathie que professait Fénelon pour le vers français et les difficultés qu'il trouvait à rimer : c'est sans doute à cette seule circonstance que *Télémaque* doit de n'être pas en vers : mais tel qu'il est, il donne le premier modèle de cette prose poétique, qui sera chère plus tard à Chateaubriand.

Si le *Télémaque* n'est pas un roman, il y a pourtant dans ce livre des parties de roman. La première ligne est pleine de promesses : "Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse," et la conclusion s'achève sur une promesse de mariage, tout comme dans l'*Astrée*, dans *Polexandre* ou dans *Cléopâtre*. L'âme sentimentale de Fénelon a bien senti que pour donner un tour romanesque à ce voyage au long cours qu'accomplit son héros, il fallait semer çà et là dans l'œuvre un peu d'amour : il l'a fait avec une réserve toute épiscopale, mais avec combien de grâce et de secrète tendresse ! D'abord pour éviter le danger qu'il y aurait à présenter aux jeunes imaginations un type unique et trop séduisant, l'auteur au lieu d'une héroïne qui encombre toute l'œuvre, en a présenté quatre pour le moins (sans compter Vénus ni Pénélope), mais qui se tiennent modestement à leur place, et qui, sauf peut-être Calypso, n'ont rien de trop voyant. De plus les caractères de ces quatre femmes sont assez habilement gradués pour que Télémaque y fasse sagement son éducation amoureuse.

C'est d'abord Astarbé, maîtresse de Pygmalion roi de Tyr, "femme belle comme une déesse, enjouée, flatteuse, insinuante; . . . avec tant de charmes trompeurs, elle avait, comme les Sirènes, un cœur cruel et plein de malignité." Télémaque la hait et s'en éloigne avec horreur. — Calypso a plus de chances de séduire le faible fils d'Ulysse : elle a déjà séduit le père, elle est aimable, accueillante, décevante, et son amour donne l'immortalité. Fénelon a trouvé dans cet épisode, toute proportion gardée, son quatrième livre de l'*Énéide*, d'une passion non moins ardente, mais plus

voilée. Pour que Télémaque triomphe, il ne faut rien moins que le fameux plongeon dans l'onde amère, auquel le condamne l'incorruptible Mentor. — Télémaque n'aimait ni Astarbé, ni Calypso; il aime Eucharis, et il se laisse aller à dire à la jeune nymphe: " O Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous! " Eucharis est charmante d'ailleurs, elle voit d'un œil fort tendre le jeune étranger: il faut que Mentor se mette encore en travers de ce mutuel amour et interdise à son élève ce mariage d'inclination. — Antiope, fille d'Idoménée, trouvera seule grâce devant le terrible précepteur: elle est sage, pudique et rougissante, elle est bonne musicienne et bonne ménagère, elle est l'idéal rêvé par l'auteur du *Traité sur l'Education des filles*: Télémaque l'épousera, mais seulement après être rentré à Ithaque et avoir obtenu l'agrément de ses parents.

Telles sont les quatre héroïnes de ce roman, et quoique Fénelon les ait à dessein laissées toutes au second ou au troisième plan, il les a si bien ornées des grâces de son imagination et de son style, qu'elles nous intéressent bien plus à coup sûr que l'honnête et docile Télémaque.

Mais tout cela n'est que l'accessoire dans ce livre. Ce qui en fait l'originalité propre et à peu près toute la raison d'être, c'est qu'il est un roman moral. Fénelon l'avait composé pour son élève, le duc de Bourgogne, après les *Fables* et les *Dialogues des morts*: Télémaque devait préparer le jeune prince au métier de roi. Et de fait, c'est un traité presque complet de politique, où il n'est guère question que du gouvernement des peuples et des devoirs des rois: c'est en même temps une critique très peu voilée de l'amour de Louis XIV pour les conquêtes, la guerre, le luxe, la flatterie, et tous les fléaux ordinaires de la royauté: il n'est pas jusqu'à Louvois qui ne soit clairement désigné par allusion. Là est toute la portée de l'œuvre du grand archevêque: Eucharis et Antiope n'y ont été mises que pour donner l'apparence du roman, et, s'il est possible, pour détourner la colère du monarque irrité.

Par malheur nous sommes devenus aujourd'hui très sensibles à ce que ce procédé a de faux et d'artificiel. Dans *Télémaque* le traité et le roman se sont réciproquement nui: mais c'est le roman qui en a le plus pâti. Nous

admettons bien qu'un roman ait un but moral, mais à la condition qu'il reste essentiellement un roman; et ce n'est pas le cas ici. Les deux principaux personnages, l'élève et le maître, sont également froids: Télémaque se sauve encore par la médiocrité, mais Mentor est bien l'homme le plus insupportable de toute la littérature romanesque. Je n'en connais qu'un seul qui puisse lui disputer la palme: c'est le Bélisaire de Marmontel.

L'influence du *Télémaque* (1699) fut très grande sur le roman français pendant tout le XVIII^e siècle: sans parler des imitations directes qu'il suscita, comme le *Cyrus* (1727) de Ramsay, le *Séthos* (1731) de l'abbé Terrasson et le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788) de l'abbé Barthélemy, on peut dire qu'il inaugure le roman d'allusions politiques ou religieuses, et le conte moral, qui vont devenir une arme si terrible aux mains des philosophes. Fénelon se trouve ainsi conduire directement à Voltaire: ce n'est pas un des aspects les moins curieux de cette physionomie multiple et fuyante.

XXXV

Jalousie

Calyпсо, jalouse de l'amour naissant de Télémaque pour la nymphe Eucharis, a ordonné à Mentor de construire un vaisseau et de quitter l'île avec Télémaque.

Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'était déjà retiré ayant fini son travail, demanda à la déesse à qui était ce vaisseau et à quoi on le destinait. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit: "C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère qui s'oppose à votre bonheur et qui serait jaloux si vous deveniez immortel. — Mentor m'abandonne! C'est fait de moi!" s'écria Télémaque. O Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous!" Ces paroles lui échappèrent dans le transport de sa passion. Il vit le tort qu'il avait en les disant: mais il n'avait pas été libre de penser au sens de ses paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis, rougis-

sant et baissant les yeux, demeurait derrière, toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte était sur son visage, la joie était au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenait plus lui-même, et ne pouvait croire qu'il eût parlé si indiscrètement. Ce qu'il avait fait lui paraissait comme un songe, mais un songe dont il demeurait confus et troublé.

Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, courait au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle allait. Enfin, elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendait. "Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos: loin de moi ce jeune insensé! Et vous, imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle, ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis: ingrat, tu ne sortiras de mon île que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée; tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune, encore irrité contre ton père, qui l'a offensé en Sicile, et sollicité par Vénus, que tu as méprisée dans l'île de Chypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père, qui n'est pas mort, mais tu le verras sans le connaître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va! je conjure les puissances célestes de me venger. Puisses-tu au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie!"

Ayant dit ces paroles, son esprit agité était déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'Amour rappela dans son cœur le désir de revoir Télémaque. "Qu'il vive, disait-elle en elle-même, qu'il demeure ici: peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne saurait, comme moi, lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso! tu t'es trahie toi-même par ton serment: te voilà engagée; et les ondes de Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance." Personne

n'entendait ces paroles : mais on voyait sur son visage les furies peintes ; et tout le venin empesté du noir Cocyte semblait s'exhaler de son cœur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit ; car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas ? et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la déesse. Semblable à une bacchante qui remplit l'air de ses hurlements et qui en fait retentir les hautes montagnes de la Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appelant toutes ses nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles courent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, et regardant de loin Télémaque, à qui elle n'ose plus parler. La déesse frémit en la voyant auprès d'elle ; et, loin de s'apaiser par la soumission de cette nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque était demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux ; car il n'osait l'embrasser autrement ni le regarder : il verse un torrent de larmes ; il veut parler, la voix lui manque ; les paroles lui manquent encore davantage : il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ne ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : “ O mon vrai père ! ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux ! Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.”

Télémaque, VII.

XXXVI

Antiope

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappaient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avait remarqué que Télémaque aimait Antiope et il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne pas désobéir à son père, mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyait bien la peine qu'elle

souffrait en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste; mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque: elle s'en défendit avec respect et son père n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétrait le cœur du jeune fils d'Ulysse: il était tout ému. Idoménée, qui avait les yeux fixés sur lui, jouissait du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne faisait pas semblant d'apercevoir les desseins du roi; il ne pouvait s'empêcher, en ces occasions, d'être fort touché, mais la raison était en lui au-dessus du sentiment; et ce n'était plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avait autrefois captivé dans l'île de Calypso; pendant qu'Antiope chantait, il gardait un profond silence; dès qu'elle avait fini, il se hâtait de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le roi, ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux et semblable à ceux que Castor domptait pour les combats; elle le conduit sans peine: une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paraît au milieu d'elles comme une Diane dans les forêts. Le roi la voit et il ne peut se lasser de la voir; en la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope que de son adresse et de toutes ses grâces.

Les chiens poursuivaient un sanglier d'une grandeur énorme, et furieux comme celui de Calydon; ses longues soies étaient dures et hérissées comme des dards; ses yeux étincelants étaient pleins de sang et de feu, son souffle se faisait entendre au loin comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Éole les rappelle dans son antre pour apaiser les tempêtes; ses défenses, longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupaient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osaient en approcher étaient déchirés; les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignaient de l'atteindre.

Antiope, légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le

perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisselle, et le rend plus furieux; il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule, le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle et est abattu; Antiope se voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, était déjà descendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu et le sanglier, qui revient pour venger son sang; il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant, Télémaque en coupe la hure qui fait encore peur quand on la voit de près et qui étonne tous les chasseurs. Il la présente à Antiope. Elle rougit; elle consulte des yeux son père, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors du péril et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque: " Je reçois de vous avec reconnaissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie." A peine eut-elle parlé qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux, et Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles: " Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! mais plus heureux encore s'il pouvait passer la sienne auprès de vous!" Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée aurait, dès ce moment, promis sa fille à Télémaque, mais il espéra d'enflammer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente, par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnait ainsi en lui-même; mais les dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devait retenir Télémaque fut précisément ce qui le pressa de partir; ce qu'il commençait à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même.

Télémaque, XXIII.

LE ROMAN AU XVIII^e SIÈCLE

LE ROMAN AU XVIII^e SIÈCLE

LE XVIII^e siècle s'ouvre dans une certaine confusion. Le démembrement et le morcellement du genre semblent s'accroître. Les chefs d'œuvre manquent. En revanche les Contes, les Mémoires, les Nouvelles, les Lettres pullulent : leur vogue durera pendant tout le siècle et elle aidera à la reconstitution du grand roman qui, reformé à cette école, gagnera une conscience plus nette de ses objets et de ses ressources. Bientôt il va renaître et prendra définitivement sa place, plus que sa place peut-être, au clair soleil de la littérature. Mais à ses côtés continuera désormais à briller le Conte dans un domaine voisin mais distinct, dont Voltaire, vers le milieu du siècle, sera incontestablement le Roi.

Qu'est-ce qu'un conte ? C'est un roman auquel personne ne croit, ni auteur, ni lecteur. Car il n'y a pas à dire : nous croyons aux personnages des vrais romans, à Virginie de la Tour, à Julie d'Étanges, à Manon Lescaut, et même à cette alouette babillarde qui s'appelle Mlle Marianne ; nous y croyons avec notre cœur et notre imagination : nous nous identifions tour à tour avec elles et avec ceux qui les ont aimées ; tout le plaisir du roman consiste dans cette duperie à demi volontaire et charmante de nous-mêmes. Dans un conte, il n'en va pas de même : nous nous soucions fort peu du sultan Misapouf ou de la princesse Grisemine, eussent-ils même existé : mais nous nous amusons énormément de ce qu'ils disent, et de la façon dont ils le disent. Un conte nous intéresse ou par le mérite de la narration, ou par la drôlerie du sujet, ou par l'esprit, ou par les allusions, ou par la profondeur même de la pensée ; mais voilà tout : si nous nous mettions vraiment à la place de Candide ou de Mlle Cunégonde, ce ne serait plus un conte. Voilà pourquoi un même récit peut être à la fois, selon la manière dont on le goûte, un roman ou

un conte: les jolies histoires de Ma Mère l'Oye sont des contes aujourd'hui pour moi, et sont des romans pour mes petits enfants.

Toute cette lignée des conteurs, qu'on peut rattacher à La Fontaine (*Psyché*), est fort nombreuse au XVIII^e siècle: brillante et variée, elle contient de très petits auteurs et aussi d'illustres écrivains. Sans être vraiment des romanciers, ils travaillent tous, plus ou moins directement, pour le roman. On trouvera plus loin une dizaine d'extraits, puisés dans ces œuvres charmantes. Les jolies pages abondent, et elles auraient pu être citées en bien plus grand nombre, s'il n'eût fallu se borner, faute de place, et si bien souvent l'esprit des conteurs n'avait été mis au service de l'incrédulité et de la licence. Plus qu'aucun autre genre le conte a résumé en lui-même ce qu'il y a eu de meilleur et de pire dans ce siècle de généreuses pensées et de mauvaises mœurs.

Voici les plus célèbres parmi les conteurs:

HAMILTON,* narrateur exquis, un des écrivains les plus attiques de notre littérature.

PARADIS DE MONCRIEF (1687-1770), génie fort médiocre, mais homme à la mode, courtisan habile, amuseur de la cour et de la ville, académicien, *historiographe* des chats, et auteur d'un conte indien: les *Aventures de Zéloïde et d'Amauzarifdine* (1714).

CRÉBILLON fils (1707-77), un des noms les plus importants, mais non des plus recommandables dans l'histoire du roman au XVIII^e siècle: il a fondé un genre, qui eut beaucoup trop de fortune après lui: c'est le conte licencieux, dont il nous a laissé quelques modèles avec *Tanzaï et Néadarmé* (1734), les *Égaréments de l'esprit et du cœur* (1736), le *Sopha* (1745), *Ah! quel conte!* etc.: ces livres ont exercé presque autant d'influence en leur temps que les plus beaux chefs-d'œuvre. D'ailleurs Crébillon n'a rien de grossier ni de trivial: on n'y découvrirait pas un seul mot malsonnant: les mœurs qu'il dépeint sont très élégantes, et très spirituelles, mais elles n'en sont pas meilleures pour cela. Crébillon fut au demeurant un homme

aimable et bon, excellent fils, époux modèle. Une jeune fille Anglaise n'hésita pas à traverser le détroit pour épouser l'irrésistible conteur! Ajoutons que l'auteur du *Sopha* était censeur royal, chargé de défendre la moralité publique contre les hardiesses des écrivains! C'est tout dire.

Le chevalier DE MOUHY (1701-84), homme de lettres besogneux, auteur fécond, plutôt connu aujourd'hui par son *Histoire du théâtre* que par ses nombreux romans: citons cependant ses *Contes de cour* (1740) et surtout *la Mouche ou les Espiègleries facétieuses de Bigand* (1736)

Le chevalier DE LA MORLIÈRE (1710-85), rastaquouère de la littérature, chef de claque au Théâtre-Français, quelque peu escroc et spadassin, au demeurant célèbre par son *Angola* (1746), *histoire indienne, ouvrage sans vraisemblance*.

DUCLOS* doit être rangé dans cette classe à cause de son conte d'*Acajou et Zirphile* (1741), édité avec les estampes de Boucher.

CAZOTTE,* agréable et spirituel conteur bourguignon.

BECKFORD,* un Anglais de marque qui écrivit en un pur français le joli conte de *l'athek* (1787).

VOISENON (1708-75), abbé galant et frivole, héros de boudoirs et de salons, gourmand, libertin, charmant d'ailleurs, le plus gentil des académiciens: il a écrit *le Sultan Misapouf et la princesse Grisemine* (1746).

DIDEROT* appartient à la même famille par le premier de ses romans (1748), et par ses *Contes bleus*.

VOLTAIRE* enfin, le Roi du genre, infiniment supérieur à tous, et qui a élevé ces petits récits à la dignité de contes *philosophiques* ou *politiques*, sans leur rien faire perdre de leurs grâces piquantes.

Ne le séparons pas de son fidèle disciple MARMONTEL,* dont le *Bélisaire* n'est qu'un conte *historique*, si l'on peut dire, et dont les *Contes moraux* se rapprochent, du moins pour quelques-uns, du genre de la *nouvelle*.

Il y aurait bien d'autres noms à citer. Quant aux œuvres, il serait impossible de dénombrer tous les *contes* chinois, mongols, indiens, péruviens, etc . . . , et les *Mille et un quarts d'heure*, et les *Mille et une faveurs*, et les *Mille et une folies* qui foisonnèrent au cours du siècle par imitation des *Mille et une nuits*, sans parler même du déluge des Contes moraux et édifiants (tels ceux de Mme Le Prince de Beaumont et de Mme de Genlis) qui forment un inégal contrepoids aux autres. Au fur et à mesure qu'on s'enfonce dans les dernières années du siècle les auteurs et les ouvrages de cette espèce peuvent être difficilement mentionnés : nous retrouverons du reste quelques-uns de ces noms dans la descendance (la moins bonne et la moins avouable) de Jean-Jacques Rousseau.

Avant d'arriver aux grands maîtres du roman, il faut dire encore quelques mots d'une autre famille d'écrivains, qui, tout en s'étant mêlés au courant du temps, forment malgré tout un groupe distinct, avec des caractères propres. Je veux parler des innombrables auteurs de *Mémoires* ou d'*Histoires secrètes*, littérateurs féminins pour la plupart. Si médiocres que soient la plupart de ces auteurs, c'est à Mme de La Fayette qu'ils se rattachent, et même on peut dire en un sens qu'ils dépendent tous de l'école classique. Quand l'héroïque et le burlesque eurent été également bafoués et condamnés par Boileau, quand la gloire de Mlle de Scudéry et celle de Scarron eurent été jetées au vent, on put croire que le roman allait mourir du coup : de fait, il sembla disparaître, mais il prit une autre forme, il se fit plus humble, plus sage, plus réaliste, pour plaire au goût du temps désabusé : les petits chefs-d'œuvre de Mme de La Fayette achevèrent de mettre à la mode ce genre nouveau dont la vogue se maintint pendant toute la fin du XVII^e siècle et se continua pendant une bonne partie du XVIII^e. Les mémoires secrets sont alors mis au pillage et, l'imagination aidant, sont travestis en véritables romans, romans d'amour et d'aventures, où l'on ne trouve plus les anachronismes ridicules de la *Cléopâtre* ou de la *Clélie*. Parmi ces ancêtres d'Alexandre Dumas père, citons d'abord Courtilz de Sandras* dont les *Mémoires de M. d'Artagnan* (1700) devaient servir de thème aux *Trois Mousquetaires*, puis Serviez, de Mailly, Née de La Rochelle. Le groupe

féminin est plus nombreux et plus célèbre: les principaux noms sont ceux de Mme de Gomez (1684-1770), de Mlle de Lussan (1682-1750), de Mlle Lhéritier de Villandon (1664-1734), de Mme de Fontaines (morte en 1730, auteur de l'*Histoire de la comtesse de Savoie* et de l'*Histoire d'Aménophis*), et surtout de Mme de Tencin* dont les trois petits romans forment un digne pendant à ceux de Mme de La Fayette. D'ailleurs cette forme de mémoires supposés ou de confessions plus ou moins authentiques sera si bien accueillie du public, que les plus grands romans du siècle, ceux de Marivaux, de Prévost, de Rousseau même n'en revêtiront pas une autre. C'est la marque distinctive du roman de l'époque, qui affiche hautement la prétention d'être *vrai* et même jusqu'à un certain point *réel*, et qui se sépare nettement par là du conte, œuvre de pure imagination.¹ Vers le même temps Mme de Graffigny (1695-1758) remettait à la mode avec ses *Lettres péruviennes* (1717), les correspondances romanesques et passionnées dont la Religieuse portugaise avait donné jadis le goût, et qui auront tant de succès dans la seconde partie du siècle avec le chef d'œuvre de Rousseau et aussi avec les *Lettres neuchâtelaises* et les *Lettres écrites de Lausanne* de Mme de Charrière (1740-1815).

Pendant ce temps le vrai roman s'organisait et grandissait chaque jour: il profitait de toutes ces ressources, et aussi de celles que lui fournissait la décadence rapide des vieux genres classiques. Quatre ou cinq grands noms marquent à travers le siècle les étapes de sa marche triomphale.

Lesage* lui donne d'abord une matière digne de lui, trop vaste même, trop peu délimitée, et qu'il a tenté d'épuiser en une seule fois. Cette matière, c'est l'homme même, l'homme moyen, incarné dans le seigneur Gil Blas de Santillane. Cet homme vrai, parfaitement naturel, qui n'est ni très bon ni très méchant, qui a plutôt des travers que des vices, plutôt d'heureux instincts que de

¹ A ce groupe intéressant des romanciers féminins il faut ajouter le nom d'une femme distinguée, Mme Riccoboni (1714-92), dont les nombreux romans eurent une grande vogue auprès de la société littéraire du temps: les plus célèbres furent *Ernestine*, très vantée par La Harpe, les *Lettres de Fanny Butler*, la *Suite de la Marianne* de Marivaux, etc. . . .

solides vertus, est aussi l'homme de Molière et de La Bruyère. Lesage, fils du xvii^e siècle, est l'héritier direct de ces deux grands réalistes: ses romans ne sont guère autre chose qu'un entassement de *scènes* ou de *caractères*. *Le Diable boiteux* sent trop ce procédé d'éparpillement; *Gil Blas* vaut beaucoup mieux parce que l'observation y est moins menue, plus profonde, plus variée, et surtout parce que l'auteur a su mettre dans son livre un lien qui rassemble tous ces matériaux épars, un centre vivant où tout converge et en qui tout se résume: l'admirable caractère du héros. Du premier coup le roman semble donc, avec Lesage, atteindre son but, qui est de peindre la vie humaine. L'auteur de *Gil Blas* est le grand promoteur du roman moderne: mais d'autres vont venir qui dégageront de cette synthèse un peu confuse les conditions particulières du genre.

Marivaux,* élève de Racine, commence par y réintégrer l'amour, assez en défaveur depuis les galanteries héroïques de Mandane et d'Artamène. L'amour, à vrai dire, existait déjà dans le roman de Lesage, mais perdu au milieu des autres sentiments, à l'état de simple détail dans la complexité de la vie. Marivaux lui fait une bien autre place, il le représente comme la grande affaire de l'existence, le but suprême auquel tendent Mlle Marianne et M. Jacob. L'autre innovation de Marivaux consiste à avoir introduit dans le roman la psychologie, qui en est proprement l'âme, et qui le différencie du drame: un roman doit nous faire comprendre ce qu'une comédie nous fait voir: il doit nous montrer les secrets mobiles, les ressorts cachés, les fils mystérieux de la pensée et de la volonté, tous les infiniment petits de l'âme humaine. Marivaux est un grand psychologue avant M. Paul Bourget; il l'est même déjà avec excès: pour lui le cerveau de cette jeune fille de quinze ans, qui s'appelle Marianne, est aussi compliqué que celui de César ou d'Alexandre. En somme, Marivaux s'attache à polir et à dégrossir le bloc de Lesage: il apporte dans l'œuvre du roman une vue plus nette, et aussi un admirable outil de précision, mal connu avant lui.

Prévost* va plus loin encore, et il est plus logique: il met cette psychologie à peu près exclusivement au service

de l'amour, et il s'aperçoit bien vite, à observer et à analyser la passion, que l'amour est triste et qu'il est naturellement tragique. Que d'empires il a perdus, depuis qu'il a perdu Troie! Que d'âmes il a affolées et torturées! Que de catastrophes il a causées! Du coup, c'est la tragédie qui entre dans le roman, avec son cortège de souffrances et de crimes. Tandis que toutes les histoires de Lesage et de Marivaux se terminent par des mariages, à la façon des comédies, c'est par des deuils et des malheurs que s'achèvent toutes celles de Prévost. Cette invasion de l'élément proprement romanesque et sentimental dans le roman est toute une révolution: c'est la rentrée en scène de l'idéalisme longtemps refoulé. Ce n'est plus l'homme moyen de Lesage, c'est un homme exceptionnel, que peint l'abbé Prévost. Cet homme me ressemble, il a un cœur et une raison comme moi; mais il pense plus que moi, il aime plus que moi, il souffre plus que moi, et, par cela même qu'il est supérieur à moi, il me ravit à lui, et réalise ainsi la condition même du roman, qui est de nous donner le spectacle illusoire d'une vie plus heureuse ou plus malheureuse, en tout cas plus *vivante* que la nôtre.

Désormais le roman, qui s'était longtemps cherché, s'est enfin trouvé et il s'est affirmé: il ne lui reste plus qu'à utiliser toutes ces énergies accumulées et à étendre encore son domaine.

C'est de l'étranger que vint l'impulsion. Déjà au commencement du siècle la littérature picaresque de l'autre côté des Pyrénées avait fortement marqué le réalisme de Lesage. Cette fois ce fut la vertueuse et un peu prêcheuse Albion, qui avec Richardson influa sur le roman français. A vrai dire la France ne faisait guère que reprendre le bien qu'elle avait prêté: les romans de Richardson ne sont venus qu'après ceux de Marivaux et de Prévost, et ils leur ont emprunté bien des choses. Mais l'auteur anglais a le premier fondu dans des œuvres plus achevées ces divers éléments qui restaient encore incoordonnés dans les romans français: à savoir la psychologie raffinée, la peinture des passions violentes, l'intérêt dramatique du récit, enfin la signification morale qui se dégage de ces grandes crises. Tel est le principal mérite de *Paméla ou la Vertu récompensée* (Londres, 1740), de *Clarisse Harlowe*

(1748) et *l'Histoire de sir Charles Grandisson* (1753). Prévoist les traduisit au fur et à mesure, et la France les admira avec l'intempérance que nous apportons toujours dans nos engouements; Diderot* emboucha la trompette du panégyrique; Rousseau* fit mieux: il fit *la Nouvelle Héloïse*.

Sujet vraiment romanesque; cœurs aux prises avec les fatalités du sort, aimant et souffrant plus vivement que l'humanité moyenne; forte moralité qui s'épand dans tout le récit comme une sève abondante; enfin la nature entière, les lacs mélancoliques, les cimes grandioses des Alpes servant de cadre à ce mélange de joie et de douleur humaines: tels sont les principaux caractères de ce roman, qui est bien le plus grand du XVIII^e siècle, et peut-être de tous ceux qu'a enfantés l'imagination de nos auteurs. C'est une œuvre capitale, qui résume en elle tous les efforts du passé, et qui y ajoute son originalité propre. Elle marque le triomphe du roman, qui après avoir recueilli les dépouilles de la comédie, de la tragédie, et du *genre moral* (je me sers de ce mot, faute d'un meilleur, pour définir la façon d'un La Bruyère), achève sa victoire, en annexant le domaine de l'éloquence et de la poésie. Avec Rousseau, le roman n'est plus un simple amusement d'hommes de lettres; il devient un genre redoutable et puissant avec lequel tous les autres devront compter; il a conquis sa place dans la république des lettres; et je ne sais même pas si à cette date de 1762 cette place n'est pas la plus noble et la plus belle.

Les disciples de Rousseau organisent et consolident sa conquête. Bernardin de Saint-Pierre* nous donne le roman que Rousseau eût voulu faire s'il eût vécu davantage, le roman de l'homme naturel (*Paul et Virginie*) après celui de l'homme civilisé (*la Nouvelle Héloïse*). Florian* décrit les naïves amours des paysans des Cévennes.* Restif de la Bretonne* tempère l'idéalisme du maître par la forte et grossière trivialité du peuple de Paris.

Cependant certains auteurs s'attachent à développer les moins bonnes parties de l'œuvre de Rousseau et du même coup pervertissent sa pensée: héritiers directs des trop hardis conteurs, mais dépourvus de leurs grâces légères, ils donnent au libertinage l'apparence mensongère

de la passion, ils abaissent le sentiment à n'être plus que l'expression des plus vils instincts, ils profanent l'amour idéal d'un Saint-Preux et d'une Julie. Ces romanciers, à quoi bon les citer? Un seul a du talent, et méritait une autre célébrité: c'est Choderlos de Laclos,* l'auteur des *Liaisons dangereuses*: les autres sont à peine nommables. Il était dit que ce grand XVIII^e siècle conserverait jusqu'au bout cette tache distinctive, qui nous empêchera toujours de l'estimer pleinement.

Telle est, tracée à grands traits, l'histoire du roman au XVIII^e siècle: époque intéressante entre toutes, et féconde en chefs-d'œuvre. Nous sommes au confluent de la littérature classique et de la littérature moderne, au point où tout finit et où tout recommence; nous assistons, au milieu de la décadence des vieux genres, à la croissance superbe et luxuriante de ce Roman, qui condense à un certain moment en lui-même toutes les énergies du génie français, et d'où vont bientôt renaître, par suite de l'éternelle évolution des choses, l'éloquence d'un Mirabeau, l'ode d'un Lamartine, le drame nouveau d'un Victor Hugo.

COURTILZ DE SANDRAS

(1644-1712)

CAPITAINE dans les armées du Roi, libelliste en Hollande, pamphlétaire anonyme, compilateur scandaleux, embastillé pendant neuf ans, Gatien Sandras, sieur de Courtilz, est le type achevé de l'aventurier de plume et d'épée. Mais il est le rédacteur, ou plutôt l'auteur, de deux œuvres curieuses, les *Mémoires du comte de Rochefort*, et surtout les *Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine lieutenant de la première compagnie de Mousquetaires du Roy*, contenant quantité de choses particulières et secrètes qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand (Cologne et Amsterdam, 3 volumes, 1700). Le livre ne tient pas toutes les promesses du titre: il est confus, enchevêtré, d'ailleurs vif et amusant,

l'auteur ne reculant devant aucune invention, aucune supercherie pour se faire lire. M. d'Artagnan, qui a existé, et qui a peut-être laissé des mémoires, est sous la plume de l'écrivain un pittoresque soldat de fortune, assez semblable déjà au héros d'Alexandre Dumas, hâbleur et rusé, incomparable batailleur, mêlé à toutes les intrigues publiques et privées de la monarchie. A ses côtés on trouve Athos, Porthos et Aramis, les fidèles mousquetaires de M. de Tréville; et contre lui l'artificieuse Milady ourdit ses ruses. Au demeurant les *Mémoires de M. d'Artagnan* donnent surtout envie de relire les *Trois Mousquetaires* et *Vingt ans après*.

XXXVII Les mousquetaires de Mr de Tréville

Je fus dès le lendemain matin au lever de Mr de Tréville, dont je trouvai l'antichambre toute pleine de mousquetaires. La plupart étaient de mon pays, ce que j'entendis bien à leur langage; ainsi, me croyant plus fort de moitié que je n'étais auparavant, de me trouver ainsi en pays de connaissance, je me mis à accoster le premier que je trouvai sous ma main. J'avais employé une partie de mon argent à me faire propre, et je n'avais pas aussi oublié la coutume du pays qui est, quand on n'aurait pas un sou dans sa poche, d'avoir toujours le plumet sur l'oreille et le ruban de couleur à la cravate. Celui que j'accostai s'appelait Porthos, et était voisin de mon père de deux ou trois lieues. Il avait encore deux frères dans la compagnie, dont l'un s'appelait Athos, et l'autre Aramis. Mr de Tréville les avait fait venir tous trois du pays, parce qu'ils y avaient fait quelques combats, qui leur donnaient beaucoup de réputation dans la province. Au reste il était bien aise de choisir ainsi ses gens, parce qu'il y avait une telle jalousie entre la compagnie des mousquetaires et celle des gardes du cardinal de Richelieu, qu'ils en venaient aux mains tous les jours. . . .

Porthos me demanda depuis quand j'étais arrivé, quand il sut qui j'étais, et à quel dessein je venais à Paris. Je le contentai sur sa curiosité, et, me disant que mon nom ne

lui était pas inconnu et qu'il avait ouï dire souvent à son père qu'il y avait eu de braves gens dans ma maison, il me dit que je leur devais ressembler, ou m'en retourner incessamment en notre pays. Le compliment que mes parents m'avaient fait devant que de partir me rendait si chatouilleux sur tout ce qui regardait le point d'honneur que je commençai non seulement à le regarder entre deux yeux, mais encore à lui demander assez brusquement pourquoi il me tenait ce langage, que, s'il doutait de ma bravoure, je ne serais pas longtemps sans la lui faire voir, qu'il n'avait qu'à descendre avec moi dans la rue et que cela serait bientôt terminé. Il se prit à rire m'entendant parler de la sorte et me dit que, quoiqu'en allant vite on fît d'ordinaire beaucoup de chemin, je ne savais peut-être pas encore qu'on se heurtait aussi le pied bien souvent à force de vouloir trop avancer; que s'il fallait être brave, il ne fallait pas être querelleur; que de se piquer mal à propos était un excès qui était tout aussi blâmable que la faiblesse qu'il voulait me faire éviter; que puisque j'étais non seulement de son pays, mais encore son voisin, il voulait me servir de gouverneur, bien loin de se vouloir battre contre moi; que cependant si j'avais tant d'envie d'en découdre, il me la ferait passer avant qu'il fût peu. . . .

Le brave Porthos engage en effet son jeune ami d'Artaignan dans une partie de duel projetée entre mousquetaires de M. de Tréville et gardes du Cardinal. Porthos, Athos et Aramis se rencontrent avec Jussac, Biscarat et Cahusac, au bout de la rue de l'Université, dans le Pré aux Clercs. Quant à d'Artaignan il doit d'abord avoir comme adversaire un frère de ces deux derniers, nommé Rotondis. "Celui-ci, qui était à la veille d'avoir des bénéfices, voyant que Jussac et ses frères étaient en peine de savoir qui ils prendraient pour se battre contre moi, leur dit que sa soutane ne tenait qu'à un bouton et qu'il l'allait quitter pour les en délivrer." Mais en dernier lieu c'est le capitaine Bernajoux qui est désigné. Ce brave, à la grosse moustache, se flatte de ne faire qu'une bouchée du jeune cadet de Béarn, et il demande à ses frères "s'ils se moquaient de lui de vouloir qu'il n'eût affaire qu'à un enfant."

Je me trouvai piqué de ces paroles et lui ayant répondu que les enfants de mon âge et de mon courage en savaient bien autant que ceux qui les méprisaient, je mis l'épée à la main pour lui montrer que je savais joindre l'effet aux paroles. Il fut obligé de tirer la sienne pour se défendre, voyant que, de la manière que je m'y prenais, je n'avais pas envie de le marchander. Il m'allongea même quelques coups assez vigoureusement, prétendant qu'il ne serait guère à se défaire de moi. Mais les ayant parés avec beaucoup de bonheur, je lui en portai un par dessous le bras, dont je le perçai de part en part. Il fut tomber à quatre pas de là : je crus qu'il était mort, et, étant allé à lui pour lui donner remède, s'il en était encore temps, je vis qu'il me présentait la pointe de l'épée, croyant apparemment que je serais assez fou pour m'y aller enfiler moi-même. Je jugeai bien par là qu'on pouvait encore le secourir : ainsi, comme j'avais été élevé chrétiennement et que je savais que la perte de son âme était la chose la plus terrible qui lui pût jamais arriver, je lui criai de loin qu'il eût à penser à Dieu, et que je ne venais pas pour lui arracher les restes de sa vie, mais bien plutôt pour les lui conserver ; que j'étais même bien fâché de l'état où je l'avais mis, mais qu'il considérât que j'y avais été obligé par la barbare fureur qui faisait consister l'honneur d'un gentilhomme à ôter la vie à un homme que l'on n'avait souvent jamais vu, et même quelquefois au meilleur de ses amis. Il me répondit que, puisque je parlais si juste, il ne faisait point de difficulté de me rendre son épée ; qu'il me priait de lui vouloir bander sa plaie en coupant le devant de sa chemise ; que j'empêcherais par là qu'il ne perdît le reste de son sang ; que je lui donnerais la main après cela pour se lever afin qu'il pût regagner le carrosse dans lequel il était venu. . . .

Cependant, ce temps que j'y avais employé plutôt que perdu, puisque c'était une bonne œuvre que je venais de faire, pensa coûter la vie à Athos et peut-être en même temps à ses deux frères. Jussac contre qui il se battait lui donna un coup d'épée dans le bras, et, s'étant jeté sur lui pour lui faire demander la vie, il ne cherchait qu'à lui mettre la pointe de son épée dans le ventre, parce qu'il ne voulait pas la lui demander. Quand je m'aperçus du péril où il était,

je courus en même temps à lui, et ayant crié à Jussac de tourner le visage, parce que je ne pouvais me résoudre à le prendre par derrière, il trouva qu'il avait un nouveau combat à rendre, au lieu qu'il croyait avoir achevé le sien. Ce combat même ne pouvait lui être que très désavantageux, parce qu'Athos, après être ainsi délivré de danger, n'était pas pour demeurer les bras croisés, pendant que nous ferrailions ensemble; et en effet, voyant qu'il était dangereux qu'il ne le prît par derrière pendant que je le prendrais par devant, il voulut s'approcher de Biscarat son frère, afin d'être du moins deux contre trois au lieu qu'il était présentement seul contre deux. Je reconnus son dessein et l'empêchai de l'exécuter. Il se vit alors obligé lui-même de demander la vie, lui qui la voulait faire demander aux autres, et, ayant rendu son épée à Athos à qui je laissai l'honneur de sa défaite, nous nous en fîmes lui et moi à Porthos et à Aramis pour leur faire remporter la victoire sur leurs ennemis. Cela ne nous fut pas bien difficile, comme ils avaient déjà assez de courage et d'adresse pour les embarrasser sans avoir besoin de notre secours. Il fut impossible aux autres effectivement de leur résister, eux qui n'étaient plus que deux contre quatre; ainsi, ayant été obligés de leur rendre leurs épées, et le combat fini de cette manière, nous nous en fîmes alors tous à Bernajoux, qui s'était recouché sur la terre à cause d'une faiblesse qui lui avait prise. Comme j'étais plus alerte que les autres et que j'avais de meilleures jambes que pas un de ceux qui étaient là, je m'en fus chercher le carrosse de Jussac, où nous le mîmes. On le reconduisit ainsi chez lui où il demeura six semaines sur la litière, devant que de pouvoir guérir. Mais enfin sa blessure quoique très grande ne se trouvant pas mortelle, il en fut quitte pour le mal, sans qu'il lui en arrivât d'autre accident. Nous fûmes depuis bons amis, lui et moi, et quand je fus sous-lieutenant des Mousquetaires, comme je le dirai tantôt, il me donna un de ses frères pour mettre dans la compagnie.

Mémoires de M. d'Artagnan (1701), tome I, pp. 13-24.

HAMILTON

(1646-1720)

SAINTE-BEUVE dit que l'Angleterre, après avoir pris vers le milieu du XVII^e siècle Saint-Evremond à la France, le lui restitua en la personne d'Hamilton, et il ajoute: " Il y avait de quoi la consoler." Sans doute, d'autant plus que la France, à cet échange, fit une excellente affaire: en cédant l'un, elle n'avait perdu que le politique brouillon, et elle conserva pour elle le penseur délicat, l'écrivain élégant; en recevant l'autre, elle le prit tout entier, et de ce Britannique transplanté sur les bords de la Seine elle fit assez vite non seulement un parfait Parisien, mais un auteur vraiment national. Car il ne suffit pas de dire qu'Hamilton a l'esprit français, " il est cet esprit même."

Comment ce noble Écossais put-il s'acclimater aussi complètement chez nous? D'abord, il y vint très jeune. Antoine Hamilton y passa toute son enfance, de 1649 à 1660, tant que dura le premier exil des Stuarts. Puis il s'y installa définitivement en 1688, avec le roi Jacques II. Dans l'intervalle il avait souvent franchi le détroit pour venir prendre sa part des élégances et des plaisirs de la vie parisienne dont les Anglais se sont toujours montrés si friands. Mais ce qui décida surtout de la vocation d'Hamilton, et qui acheva de le naturaliser Français, ce fut l'alliance de sa race avec une des meilleures familles du royaume: vers 1665 sa sœur épousa le chevalier de Grammont. Jamais beau-frère ne put se vanter d'avoir été plus fêté, ni mieux accueilli: Hamilton lui voua une admiration qui devint un véritable culte: c'est à lui qu'il dut une bonne part de son talent et à coup sûr le plus clair de sa renommée littéraire.

Défauts et qualités, tout semblait également séduisant chez Grammont, qui est bien le type achevé du gentil-homme français, à une époque où la noblesse, destituée de ses grands devoirs, n'avait plus à songer qu'à ses plaisirs. Petit-fils de la belle Corisandre, il avait sans doute un peu du sang du Béarnais dans les veines: cela explique assez

son goût pour les galanteries et pour les aventures. Ce cadet de famille, qui ne se sentait aucune vocation pour l'état religieux, était parti à vingt ans de son château de Gascogne pour apprendre le métier des armes, sous la garde d'un vieux serviteur, le fidèle Brinon: il faut voir avec quelle juvénile audace il commence par dépouiller son Mentor de l'argent du voyage, et comment il se hâte de perdre au jeu, à Lyon, dans un tripot, ces quatre cents pistoles pieusement amassées par une mère prévoyante. Mais, comme les voyages forment vite la jeunesse, le chevalier prend une revanche peu loyale avec un pauvre diable de comte piémontais, qu'il débarrasse de son dernier écu au jeu du *quinze*, sous la garde d'un peloton d'infanterie. Ne nous indignons pas trop: les *Caractères* de La Bruyère, les mémoires, et les comédies du temps nous en disent long sur les péchés mignons des gentilshommes du siècle. Nous ne suivrons pas le chevalier de Grammont au siège de Turin, puis à la cour de Piémont, où il accomplit mille folies, en compagnie de son ami Matta. Nous le retrouvons vers 1665 en Angleterre, où il est exilé, pour avoir osé lever les yeux sur Mlle de La Motte Heudicourt dont Louis XIV était fort épris. A cette cour à moitié française et passablement dissolue des Stuarts, Grammont paraît avec un éclat extraordinaire: il y reste, aussi longtemps que dure son exil, l'homme à la mode, l'arbitre des élégances, le boute-en-train de toutes les fêtes. Il n'a qu'une affaire en tête, la galanterie: il courtise effrontément ces Anglaises, belles, froides, et nullement inexpugnables, dont Charles II aimait à s'entourer; il mène de front mainte intrigue, se tirant des mauvais pas à force d'impertinence et d'esprit. C'est là qu'il s'éprend de Miss Hamilton, à qui il engage sa foi, sans être autrement pressé d'en venir au mariage promis: comme il quittait Londres pour rentrer en France, ne fallut-il pas que son futur beau-frère, Antoine Hamilton, courût à sa poursuite, sur la route de Douvres, pour lui rappeler sa promesse: "Chevalier, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi! J'ai oublié d'épouser votre sœur!"

En vrai gentilhomme, Grammont avait plus d'esprit naturel que d'instruction, le génie de la conversation plutôt que celui du style. Ce fut Hamilton qui se chargea

de tenir la plume et de rédiger les aventures galantes de son beau-frère. Il le fit sur le tard: Grammont avait près de quatre-vingts ans; lui-même plus de soixante. Ces *Mémoires* ne ressemblent donc en rien à des notes exactes, écrites sous l'impression directe des événements qui y sont relatés: ils furent faits après coup. Quelque quarante ou cinquante ans s'étaient écoulés depuis que Grammont avait fait tourner les têtes à la cour de Charles II, ou risqué au trictrac l'argent de sa première campagne: ces souvenirs lointains avaient eu le temps de s'effacer quelque peu ou du moins de s'arranger et de s'embellir. Grammont d'ailleurs était Gascon, et par cela même porté à colorer ses récits au gré de sa vive imagination; Hamilton, qui faisait œuvre de lettré, a dû brocher encore sur le tout: et voilà comment ces *Mémoires du comte de Grammont*, ou cette *Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre* sont un pur roman, en dépit des faits historiques qu'ils contiennent.

Le livre parut en 1713, deux ans avant la Régence. Il appartient bien en effet au XVIII^e siècle, par le fond et par la forme. Sans doute la matière en semblait vieille, puisqu'il s'agissait du siège de Turin et du règne de Charles Stuart: mais dans cet élégant gentilhomme, joueur, écervelé, frivole, libertin, on reconnaissait aisément un de ces roués, qui, une fois le Grand Roi mort, vont régner en maîtres à la cour, aux côtés de Philippe d'Orléans. Ce style n'était pas non plus celui dont Mme de Motteville ou le cardinal de Retz avaient raconté l'histoire de leur temps: la phrase était plus courte, plus alerte, plus coquette, plus désireuse d'étaler ses grâces et son esprit, plus vive et plus claire aussi: on sent que La Bruyère a passé par là, on sent aussi que Voltaire n'est pas loin. C'est du reste l'époque où Lesage régénère le roman en France. Les *Mémoires de Grammont* paraissent quatre ans après *le Diable boiteux*.

Hamilton composa aussi des contes (*le Bélier*, *Fleur d'Epine*, *l'Enchanteur Faustus*, *les Quatre Facardins*, *Zeneyde*), dans le goût de ceux des *Mille et une Nuits*, qui paraissaient alors. Ils ne sont pas sans mérite; ils sont fins et légers, comme leur auteur: ils n'ont cependant plus pour nous un grand intérêt: il y manque quelque chose, qui constituait une grosse partie du charme des

Mémoires: il y manque ce beau-frère, que nous ne connaissons guère à vrai dire que par Hamilton, mais sans lequel Hamilton perd une bonne moitié de son charme.

Voisenon prisait fort les *Mémoires de Grammont*: “Cet ouvrage, disait-il, est à la tête de ceux qu’il faut régulièrement relire tous les ans.” C’est beaucoup dire; car aujourd’hui nous sommes pressés, et nous avons beaucoup à lire. Mais il est certain que ce livre est de ceux qui font honneur aux lettres françaises, et qu’on relit le plus volontiers: je conseille même aux gens de goût d’y revenir plus souvent qu’aux contes de l’abbé Voisenon.

XXXVIII Le tripot de M. Cerise

Le chevalier de Grammont part pour faire sa première campagne en Piémont. Il voyage avec un vieux serviteur, le fidèle Brinon, que sa mère lui a adjoint pour veiller sur sa conduite, et rendre compte de sa personne. Il commence par lui extorquer les quatre cents pistoles, qui devaient faire les frais de cette campagne. Nous allons voir comment il se hâte de les perdre, dès son arrivée à Lyon.

Il y a d’aussi bons traiteurs à Lyon qu’à Paris; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison comme le lieu de la ville où l’on faisait la chère la plus délicate, et où l’on trouvait la meilleure compagnie. L’hôte de ce palais était gros comme un muid; il s’appelait Cerise. Il était Suisse de nation, empoisonneur de profession et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre et me demanda si je voulais manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de l’auberge, à cause du beau monde que le soldat m’avait promis dans cette maison.

Brinon revint plus renfrogné qu’un vieux singe, et voyant que je me peignais un peu pour descendre: “Eh! que voulez-vous donc, monsieur? me dit-il. Aller trotter par la ville? Non pas. N’est-ce pas assez trotté depuis le matin? Mangez un morceau et couchez-vous de bonne heure pour

être du matin à cheval à la pointe du jour. — Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me coucher de bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. — En pleine auberge? s'écria-t-il, eh! monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au diable s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner."

J'étais devenu insolent depuis que je m'étais emparé de l'argent; et, voulant commencer de me soustraire à la domination de mon gouverneur: " Savez-vous bien, monsieur Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur? Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour."

J'avais senti pétiller mon argent au moment qu'il avait lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y aurait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, et je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu, et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient: mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise, avec un chapeau pointu, long d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était: " Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient ici vendre des chevaux: mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend, car il ne fait que jouer. — Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. — Non pas à présent, dit-il; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. — A-t-il de l'argent? lui dis-je. — Oh! oh! dit le perfide Cerise, plutôt à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié! Nous ne serions pas longtemps à les attendre."

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier;

il jouait tout de travers, écoles sur écoles;¹ Dieu sait! Je commençais à me sentir quelque remords sur l'argent que je devais gagner à une petite citrouille qui en savait si peu. Il perdit son écot. On servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'était une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de l'hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en temps: *Demande pardon à monsieur de la liberté grande*; et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demandait la liberté de me demander* si j'avais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venais de l'armée du Piémont: et, lui ayant dit que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux; qu'il en avait bien deux cents, dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon; et m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façon qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande*.

Je lui gagnai partie, revanche, et le tout en un clin d'œil; car il se troublait et se laissait enfler, que c'était une bénédiction. Brinon arriva sur la fin de la troisième partie pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir: il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillais avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'était un gros marchand qui avait force argent, et qui ne jouait non plus qu'un enfant: " Lui! marchand! ne vous y fiez pas, monsieur le chevalier: je me donne au diable si ce n'est quelque sorcier. — Tais-toi, vieux fou, lui dis-je; il n'est non plus sorcier que toi, c'est tout dire;

¹ Terme de trictrac,

et pour te le montrer, je veux lui gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me coucher." En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer et de nous interrompre.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut de chausses pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets; et, me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande* et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser; que je ne voulais point de son argent; et que, s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelques difficultés; mais il se rendit à la fin et le regagna. J'en fus piqué; j'en rejouai une autre; la chance tourna, le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent; je perdis partie, revanche et le tout en fut. J'étais piqué: lui, beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles; mais comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était trop tard, qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*.

Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais réduit.

Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque consolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre sans y trouver de remède; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

Je ne craignais rien tant que l'aube du jour; elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et, faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main: "Debout, monsieur le chevalier, s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux: les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore! Nous devrions déjà avoir fait deux postes. Ça, de l'argent pour payer dans la maison. — Brinon, lui

dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau. — Comment ! s'écria-t-il, fermez le rideau ! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon ? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé ? Non pas ? Monsieur le chevalier, cet argent ne nous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille, et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit ? Que dirait madame si elle voyait ce train ? — Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez s'il vous plaît le rideau." Mais au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible, et de plus piquant dans un malheur comme le mien. " Et combien ? me disait-il : les cinq cents ? Que fera ce pauvre homme ? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, monsieur le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents ? trois ? deux ? Quoi ! ce ne serait que cent pistoles ? poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. " Il n'y a pas grand mal à cela ; et cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. — Brinon, mon ami, dis-je, avec un grand soupir, fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour."

Brinon tressaillit à ces tristes paroles ; mais il pensa s'évanouir, quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses dont le refrain était toujours : " Que dira madame ? " et, après s'être épuisé en regrets inutiles : " Ça, donc, monsieur le chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir ? — Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien." Ensuite, comme j'étais un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête que je ne pus lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en poste joindre mon équipage pour vendre quelques-uns de mes habits ; je voulais encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions ; et, après avoir eu la cruauté de me laisser tourmenter, il me tira d'affaire. Les parents font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfants : ma mère avait eu le dessein de me donner cinq cents louis, elle en avait retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye que pour faire prier Dieu pour moi ;

Brinon était chargé des cinquante autres, avec ordre de n'en point parler que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre, ch. III.

XXXIX Le bel habit du chevalier de Grammont

Le chevalier de Grammont, invité par le roi d'Angleterre à une mascarade, devait recevoir de Paris un bel habit brodé, pour éblouir les dames de la cour ; il avait envoyé son valet Termes pour le rapporter.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paraître en habit de ville qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir : son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi, qui s'en aperçut d'abord : “ Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé ? . . . — Pardonnez-moi, Sire, dit-il, Dieu merci. . . . — Comment, Dieu merci ? dit le roi : lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins ? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit, et de M. Termes, mon courrier.” A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont ; il poursuivit ainsi son récit :

“ Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture,

fait enfin comme un excommunié: “ Eh bien, monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire! Vous vous faites attendre jusqu’à l’extrémité! Encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé.—Oui, mor..., dit-il, c’est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que M. le duc de Guise lui-même a pris soin de commander. — Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n’ai mis douze brodeurs après, qui n’ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d’un moment. — Et où est-il, dis-je, traître, qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais être habillé? — Je l’avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n’en eût point approché. Me voilà à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu’il ne faut pas lanterner avec vous. . . . — Mais où est-il, m’écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri, monsieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment, péri? lui dis-je, en sursaut. — Oui, péri, perdu, abîmé: que vous dirai-je de plus? — Quoi! le paquebot a fait naufrage? lui dis-je. — Oh! vraiment, c’est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J’étais à une demi-lieue de Calais, hier au matin, et je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l’on dit bien vrai qu’il n’est rien tel que le grand chemin: car je donnai tout au travers d’un sable mouvant, où j’enfonçai jusqu’au menton. — Un sable mouvant auprès de Calais! lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant que je me donne au diable si on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m’en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l’en sortir; mais pour mon porte-manteau, où malheureusement j’avais mis votre habit, jamais on ne l’a pu trouver: il faut qu’il soit pour le moins une lieue sous terre.” — Voilà, Sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l’aventure et le récit que m’en a fait cet honnête homme.¹ Je l’aurais infailliblement tué, si je n’avais eu peur de faire attendre

¹ Termes avait brocanté le bel habit brodé pour la somme de cent cinquante louis. Grammont rencontrera quelques mois plus tard cet habit à Abbeville sur le dos d’un marié de campagne et la supercherie sera découverte.

mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avais été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter."

Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre, ch. VII.

XL

Une beauté anglaise

Madame Wetenhall était ce qu'on appelle proprement une beauté toute anglaise; pétrie de lis et de roses, de neige et de lait quant aux couleurs; fait de cire à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds; mais tout cela sans âme et sans air. Son visage était des plus mignons; mais c'était toujours le même visage: on eût dit qu'elle le tirait le matin d'un étui pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous? la nature en avait fait une poupée dès son enfance, et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall.

Histoire amoureuse de la cour d'Angleterre, ch. VIII.

MME DE TENCIN

(1681-1749)

CHEZ celle qui fut madame de Tencin, ie trouve quatre personnages bien différents, et qui, chose étonnante, ont trouvé le moyen de faire très bon ménage ensemble. — C'est d'abord *sœur Claudine de Tencin*, qui prit le voile vers 1696 dans le pittoresque et trop charmant couvent de Montfleury, près de Grenoble: elle y était entrée contre son gré, elle était jolie, elle était coquette: on peut deviner le reste. — Voici ensuite *la Tencin*, femme d'intrigue, aventurière hardie et sans scrupules, grande amie du Régent, de Dubois, de Law, digne sœur d'un indigne frère, qui devint archevêque de Lyon et cardinal, héroïne de tous les scandales, et quelque peu soupçonnée d'assas-

sinat par-dessus le marché: elle a sa place dans l'histoire à côté de la de Prie, et bien au-dessous de la Pompadour. — Mais voici par contre la célèbre *Madame de Tencin*, la reine de salon, qui pendant vingt-cinq ans joua à la maman avec les principaux littérateurs du temps, avec Fontenelle, Marivaux, La Motte, Duclos, Marmontel, Montesquieu même, aimable avec tous, spirituelle toujours, pratique surtout, au point d'habiller "les bêtes de sa ménagerie," et de leur faire don chaque année d'une culotte pour leurs étrennes. — Voici enfin un quatrième personnage, qui s'appelle à la fois *d'Argental* et *Pont de Veyle*: ces deux neveux de Mme de Tencin se laissèrent bénévolement attribuer les romans de leur tante. Pourquoi cette femme, qui joua tant de vilains rôles, se refusa-t-elle à endosser la responsabilité du seul qui fût tout à fait honorable, de celui qui lui vaut aujourd'hui notre sincère estime? Fut-ce par orgueil aristocratique? C'est bien possible. Fut-ce par un sentiment de discrétion et de pudeur, pour ne pas mêler à ces gracieux récits le souvenir des fautes passées? Je voudrais le croire.

En tout cas, ils sont bien jolis, sous leurs atours un peu vieillots et fanés, ces trois petits romans qui recommandent encore aujourd'hui le nom de Mme de Tencin à l'attention de la postérité.

Les *Mémoires au comte de Comminges* (1735) sont dans leur genre un vrai petit chef-d'œuvre. Le sujet est celui de *Roméo et Juliette*. Deux familles de Gascogne se haïssent, les Lussan et les Comminges, branche aînée et branche cadette d'un même tronc. Or il arrive que sur ce champ de discorde va naître et pousser un amour impossible: Roméo, c'est le jeune comte de Comminges; Juliette, c'est Adélaïde de Lussan. Ils se sont rencontrés par hasard aux eaux de Bagnères, et, sans se connaître, ils se sont aimés d'abord d'une tendresse subite, fatale, inexorable qui engage toute la vie. Quand ils savent qui ils sont, ils souffrent cruellement, mais leurs âmes se sont données et ne sauraient se reprendre. Tel est le prologue. Suit le poignant récit des malheurs des deux amants: Comminges est jeté au fond d'un cachot par un père irrité; Adélaïde se résigne, pour sauver la vie et la liberté de celui qu'elle aime, à épouser un certain Bénavidès, qu'elle

déteste et qui est un rustre; Comminges fait des efforts désespérés pour revoir celle dont il est à jamais séparé, et manque de se faire tuer à ses pieds par l'époux furieux. Le dénouement est lugubre, mais plein de grandeur et de poésie; on le trouvera cité plus loin; ces pages, où les deux amants se retrouvent au fond du couvent de la Trappe, l'un et l'autre revêtus de l'habit religieux et liés par des vœux éternels, Adélaïde mourante, déjà couchée sur la cendre et faisant sa confession publique, Comminges éperdu et sanglotant à ce terrible spectacle, peuvent compter parmi les plus belles qu'ait produites le roman au XVIII^e siècle.

Le Siège de Calais (1739) a le grave défaut d'être une *nouvelle historique*, c'est-à-dire un mélange très artificiel de roman et d'histoire. Les amours de M. de Canaple pour Mme de Granson, de M. de Châlon pour Mlle de Mailly, de milord d'Arondel pour Mlle de Roye (car il n'y a pas moins de trois intrigues enchevêtrées) sont traités dans le goût de cette galanterie élégante et maniérée que le XVII^e siècle avait mise à la mode. Amants respectueux, dévoués, d'ailleurs très malheureux, toujours égarés par d'injustes soupçons; incidents ordinaires, tels que duels, bracelets perdus, carrosses renversés; voilà qui ne caractérise pas très spécialement les mœurs de 1347 et de la guerre de Cent ans. Aussi sommes-nous un peu étonnés de retrouver au dénouement tous ces personnages réunis à la cour d'Edouard III, les uns en chemise, la corde au cou, à côté d'Eustache de Saint-Pierre et de Jean d'Aire, d'autres transformés en seigneurs anglais, madame de Granson enfin, prosternée aux pieds du roi, et implorant, de concert avec la reine, la grâce des nobles Calaisiens. Cette très belle scène d'histoire se trouve ainsi rapetissée et affadie: combien je préfère le simple et émouvant récit de Froissart, ce roi "grignnant les dents," et la bonne dame sa femme pleurant à genoux "moult tendrement" pour amollir le cœur de son seigneur! L'intérêt du roman de Mme de Tencin n'est donc pas là: il est dans certains épisodes. Il y a une histoire d'enfant abandonné et recueilli qui est gracieusement contée, et qui devient bien curieuse sous la plume de cette mère dénaturée qui avait exposé jadis d'Alembert sur les marches de

Saint-Jean le Rond. Il y a aussi la romanesque aventure d'une jeune fille, enfermée au couvent, et portant sous un habit de religieuse un cœur tout plein du monde et dévoré de passion: plutôt au ciel que sœur Claudine n'ait rien eu de plus grave à se reprocher que cette touchante sœur Amélie de Roye, dont elle a raconté les amours!

Dans son dernier roman, *les Malheurs de l'Amour* (1747), madame de Tencin s'est heureusement gardée de toucher à l'histoire. En revanche nous y retrouvons les mêmes allusions à quelques circonstances tragiques de sa vie, un enfant recueilli, une prise de voile au couvent, une religieuse de l'abbaye du Paraclet, qui ne veut pas rompre ses vœux pour épouser celui qu'elle aime: on sent que ces souvenirs hantaient l'imagination de l'auteur. L'intrigue ressemble assez à celle de *la Princesse de Clèves*. L'héroïne, nommée Pauline, a fait un mariage de résignation et de dépit, en épousant le digne président d'Hacqueville, au lieu du jeune comte de Barbasan qu'elle croit infidèle. Il n'y a pourtant au fond de cette situation qu'un malentendu terrible, dont meurt le pauvre Président, à la façon de M. de Clèves, et qui n'est dissipé qu'à la fin, au moment où Barbasan vient de mourir aussi. Pauline se retire dans une abbaye, pour y pleurer sur sa double infortune.

Le nom de Mme de Tencin n'est pas très important dans l'histoire du roman: l'influence de ces trois petits récits fut à peu près nulle sur le développement du genre. Ils regardent le passé bien plus que l'avenir. On les dirait presque sortis de la plume de Mme de La Fayette; on y retrouve ce même ton de mélancolie, cette même inquiétude, ce même goût pour les histoires tristes où l'on conte des amours impossibles, des mariages mal assortis et irréparables. Mais chez Mme de La Fayette on rencontre un fond plus solide de vertu et de résignation, tandis que chez Mme de Tencin il y a quelque chose de moins réservé et de moins pur. On peut dire cependant que ces deux femmes, dont la valeur morale est si différente, sont presque sœurs par le talent et par le style: si l'une ne gagne à peu près rien à ce rapprochement, l'autre du moins y trouve, jusqu'à un certain point, sa réhabilitation.

XLI

La mort d'un trappiste

Le comte de Comminges, désespéré de n'avoir pu épouser Mademoiselle de Lussan, qu'il aimait et qu'il croit morte, est venu chercher la paix du cœur au fond de l'abbaye de la Trappe.

Il y avait trois années que je menais cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un religieux : il était déjà couché sur la cendre, et on allait lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au père abbé la permission de parler.

“ Ce que j'ai à dire, mon père, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent pour celui qui par des voies si extraordinaires m'a tiré du profond abîme où j'étais plongé, pour me conduire dans le port du salut.”

Il continua ainsi :

“ Je suis indigne de ce nom de frère dont ces saints religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux.

Ce religieux qui va mourir n'est autre que Mademoiselle de Lussan. Elle raconte le penchant de son cœur pour Comminges, comment elle a dû consentir pour sauver son amant à épouser un homme qu'elle haïssait, comment enfin devenue veuve, restée seule au monde, et désireuse de se retirer dans un couvent, elle a par hasard, en entrant dans une église, reconnu parmi les religieux qui chantaient les louanges du Seigneur ce Comminges tant aimé, dont elle n'avait plus de nouvelles : résolue à vivre près de lui, elle a revêtu des habits d'homme, et elle a obtenu d'être admise dans la maison.

“ Quelle était la disposition que j'apportais à vos saints exercices ? un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimait. Dieu, qui voulait en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettait sans doute ces douceurs empoisonnées, que je goûtais à respirer le même air et à être dans le même

lieu. Je m'attachais à tous ses pas, je l'aidais dans son travail autant que mes forces pouvaient me le permettre, et je souffrais. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connaître; mais quel fut le motif qui m'arrêta? La crainte de troubler le repos de celui qui m'avait fait perdre le mien: sans cette crainte, j'aurais peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une âme que je croyais qui était toute à lui.

“ Il y a deux mois que pour obéir à la règle du saint fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivais comme à l'ordinaire celui à qui j'étais liée par des chaînes si honteuses: la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusait, me pénétrèrent d'une affliction si vive qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler mes larmes qui pouvaient me trahir: il me semblait depuis ce moment que j'allais le perdre; cette idée ne m'abandonnait plus; mon attachement en prit encore de nouvelles forces; je le suivais partout, et, si j'étais quelques heures sans le voir, je croyais que je ne le verrais plus.

“ Voici le moment heureux que Dieu avait préparé pour m'attirer à lui; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avait quittée; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avait tiré de son sein. Sa rêverie était si profonde que j'allai à lui, et que j'eus le temps de considérer ce qu'il tenait sans qu'il m'aperçût. Quel fut mon étonnement, quand je reconnus mon portrait! Je vis alors que bien loin de jouir de ce repos que j'avais tant craint de troubler, il était comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle; je vis Dieu appesantir sa main toute-puissante sur lui: je crus que cet amour, que je portais jusqu'au pied des autels, avait attiré la vengeance céleste sur celui qui en était l'objet. Pleine de cette pensée je vins me prosterner au pied de ces mêmes autels, je vins demander à Dieu ma conversion pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu! c'était pour lui que je vous priais, c'était pour lui que je

versais des larmes, c'était son intérêt qui m'amenait à vous. Vous eûtes pitié de ma faiblesse; ma prière, toute insuffisante, toute profane qu'elle était encore, ne fut pas rejetée; votre grâce se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une âme qui est avec vous et qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances, je tombai malade, peu de jours après. Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considère ce qu'il a si follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, et où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que la justice. Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche, j'implore le secours des prières de ces saints religieux, je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, et je me reconnais indigne de partager leur sépulture."

Le son de la voix d'Adélaïde si présent à mon souvenir me l'avait fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avait prononcé. Quelle expression pourrait représenter ce qui se passait alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment. J'étais prosterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avait parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avait retenu mes cris. Mais quand je compris qu'elle avait expiré, j'en fis de si douloureux que les religieux vinrent à moi et me relevèrent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adélaïde, je lui prenais les mains que j'arrosais de mes larmes. . . .

La véritable piété n'est point cruelle: le père abbé, attendri de ce spectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres et les plus chrétiennes de me faire abandonner ce corps que je tenais étroitement embrassé. Il fut obligé d'y employer la force: on m'entraîna dans une cellule, où le père abbé me suivit: il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir semblait s'accroître par les consolations qu'on voulait me donner. "Rendez-moi, lui disais-je, Adélaïde! Pourquoi m'en avez-vous séparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux.

Par pitié! ajoutai-je en me jetant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir! Que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troublerait votre repos? Souffrez que j'aille dans l'hermitage attendre la mort. Ma chère Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire; et vous, mon père, je vous demande cette dernière grâce, promettez-moi qu'un même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux."

Le père abbé, par compassion, et peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande, et consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

Mémoires du comte de Comminges.

LESAGE

(1668-1747)

COMÉDIES et romans ont rempli la longue, honnête et laborieuse carrière de Lesage. Ce Breton, venu de sa province à Paris pour être avocat, s'était fait auteur, sur le conseil de son ami, le poète tragique Danchet. Il n'était plus à l'âge des illusions poétiques ni des vives passions; il avait passé la trentaine: il se laissa aller à sa vocation, qui était d'observer le monde, sans vouloir le réformer, et de le peindre au naturel, tel qu'il le voyait, souvent ridicule, mais généralement dépourvu de grands vices ou de grandes vertus. Une fois pourtant, il sentit sa bile s'échauffer, et il composa *Turcaret*. L'orage que souleva cette pièce, et les difficultés qu'il rencontra auprès des grands comédiens, comme on les appelait, le poussèrent à se retrancher surtout dans le roman, où son talent et son caractère se sentaient plus à l'aise. Il n'en resta pas moins, pendant près de trente ans, le pourvoyeur inépuisable

du Théâtre de la Foire, où il épanchait le plus gros de sa verve comique et où il livrait au public, sans beaucoup d'apprêt, les mille traits de satire que lui suggérait l'observation quotidienne. Mais le roman eut le meilleur de Lesage; c'est dans ce moule plus commode, qu'il jeta tous les *Turcarets* que lui faisait concevoir son génie.

Il avait commencé par traduire en 1704 les *Nouvelles aventures de l'admirable Don Quichotte*, par Avellaneda, le continuateur et l'ennemi de Cervantes. C'était l'époque en France d'un renouveau d'imitation espagnole. La vogue des grands dramaturges castillans, Lope de Vega, Calderon, Moreto, Tirso de Molina, Rojas, Guilhen de Castro, Alarcon, et celle des grands romanciers Montemayor, Cervantes, Quevedo, Mendoza, Maria de Zayas, etc., avait un peu diminué depuis le temps où Corneille donnait *le Cid* et *le menteur*, et où Scarron mettait au pillage les beaux sentiments et les triviales aventures de l'autre côté des Pyrénées. Boileau, Racine et La Fontaine prêchaient le retour à la nature, ou du moins aux modèles impeccables de l'antiquité. Mais vers la fin du siècle, au moment où nos grands écrivains se sont tus, et où Louis XIV impose son petit-fils sur le trône de Charles II, les esprits se retournent naturellement vers les choses et les hommes de l'Espagne: les *Nouvelles* grenadines ou castillanes abondent; le roman de mœurs aura avec Lesage le baptême espagnol, comme la tragédie l'avait eu avec Corneille.

Son *Don Quichotte* n'était que traduit; son *Diable boiteux* (1707) fut imité, et l'auteur français montra bien à ce coup que son imitation avait presque l'originalité d'une création. Le cadre du tableau est emprunté, ainsi que le titre de l'ouvrage, au *Diablo cojuelo* de Guevara, paru en 1641. Cette fiction ingénieuse, par laquelle le diable Asmodée transporte par vives enjambées don Cléophas sur le sommet des maisons de Madrid, fait disparaître les toits "comme on enlève la croûte d'un pâté" et, plongeant son regard au fond des demeures comme au fond des consciences, découvre à son compagnon ces mille petites scènes de la vie privée qui restent cachées aux yeux du public: tout cela appartient bien à Guevara, et il est juste de lui en faire honneur. Restitutions encore à l'Espagne

ces trois ou quatre nouvelles par lesquelles l'auteur a voulu varier la monotonie sautillante de l'œuvre; et nous aurons ainsi payé largement la dette de la France, tout comme Lesage a d'ailleurs honnêtement payé la sienne dans la dédicace de son livre. Mais tout le reste est bien français: et ce reste, c'est précisément ce qui fait le prix du *Diable boiteux*, cette peinture de la société parisienne en 1707, ces bourgeois avares, ces coquettes fardées, ces médecins ignorants, ces banquiers qui filent en Hollande, ces poètes faméliques, ces nobles sans le sou, ces laquais parvenus, enfin tout ce désarroi moral qui marque la fin du règne de Louis XIV, et qui annonce la Régence. La Bruyère, une quinzaine d'années avant Lesage, avait déjà fait les mêmes peintures, plus générales peut-être, mais aussi ressemblantes; la comédie de Regnard, celle de Dufresny, celle de Dancourt surtout et celle des Italiens s'escrimaient sur la même matière, et livraient à la risée publique les mêmes mœurs et les mêmes travers. Il souffle sur ces dernières années du grand siècle un vent de réalisme auquel le triomphe de la doctrine classique et l'achèvement des chefs-d'œuvre n'ont pas été étrangers. On cherche le vrai comme on peut: et, comme Molière a déjà fait dans ce champ la plus belle moisson, il ne reste plus, selon le mot de La Bruyère, qu'à glaner après lui; on s'adonne moins à la peinture de l'homme, que l'on croit être définitive, qu'à celle des hommes et de la société. *Le Diable boiteux* se rattache donc étroitement aux comédies du temps et aux caractères: seulement dans La Bruyère il y avait une condensation, une accumulation de traits qui donnaient à chaque figure l'aspect d'un portrait général: chez Lesage les tableaux sont moins chargés, moins humains peut-être, mais plus exacts: on y sent la vie réelle. Enfin tandis qu'on reprochait à La Bruyère, à tort ou à raison, de n'avoir guère mis dans son œuvre d'autre liaison que le fil de la reliure, il y a quelque chose de plus dans *le Diable boiteux*, quoi qu'à vrai dire la trame n'en soit pas encore bien forte: ce n'est qu'un fil bien tenu et bien léger, mais qui n'est plus seulement celui de la reliure: il y a un cadre, il y a un semblant d'intrigue, il y a déjà partout le ton et l'allure du récit. Qu'on ne se laisse pas prendre à l'apparent désordre de l'ensemble:

ce petit livre apporte quelque chose de nouveau dans notre littérature; c'est le roman de mœurs qui commence.

Bientôt après parut *Gil Blas* (les deux premiers volumes en 1715, le troisième en 1724, le quatrième en 1735).

Il y a au sujet de ce roman une *question espagnole* qu'il importe de vider en quelques mots. C'est Voltaire qui l'a posée en 1775, sans aucune preuve, et dans une intention assez malveillante contre Lesage, qu'il n'aimait pas. Est-il exact que *Gil Blas* soit "entièrement pris d'un roman espagnol," la *Vie de Marc Obregon* du chanoine Vincent Espinel? Il est facile d'y aller voir: et l'on constatera bien vite que Lesage a seulement fait quelques emprunts de détail à ces picaresques aventures. Mais il n'est rien tel, pour rendre un homme à jamais suspect, que de l'avoir accusé une fois, fût-ce à tort; comme dit Basile, il en reste toujours quelque chose. Les Espagnols, émoustillés dans leur amour propre national, n'ont pas laissé échapper une pareille aubaine, et ils se sont mis en campagne pour découvrir le fameux modèle dont Lesage n'aurait été qu'un vil copiste. A défaut d'Espinel, qui ne tient pas debout, le Père Isla a imaginé un certain Constantini, que personne ne connaît et dont il ne reste pas une ligne; à défaut de Constantini, trop peu sérieux, Llorente s'est ingénieusement rabattu sur Antonio de Solis, qui a bien existé, mais dont l'hypothétique manuscrit reste aussi introuvable, et pour cause. Ces deux critiques s'entendent d'ailleurs admirablement pour couper à Lesage toute retraite; ils ont de merveilleux arguments, à double tranchant. Lesage a-t-il montré dans son roman une certaine connaissance de l'histoire, des mœurs, et même de la langue espagnole? Cela prouve qu'il est un voleur. A-t-il au contraire embrouillé parfois la chronologie, ou bronché sur la géographie? Cela prouve encore qu'il est un voleur, mais un voleur maladroit, ou mieux encore un voleur très malin, qui a voulu détourner les soupçons par cette affectation d'ignorance! C'est vouloir vraiment un peu trop prouver, et la mauvaise foi est évidente. La vérité est que Lesage a beaucoup lu les Espagnols, et qu'il leur a beaucoup emprunté, non seulement à Espinel, mais à Rojas, à Solorzano, à Mendoza, à Estebanille, à Aleman, et à bien d'autres encore, sans compter quelques Italiens, et pas

mal de Français, entre autres Molière et La Bruyère. Mais précisément parce qu'il a pris un peu de tous les côtés, il n'a vraiment copié ni dépouillé personne; avec ces matériaux disparates il a fait une œuvre très originale et très française, malgré le costume espagnol dont il lui a plu de l'affubler. Ce roman a d'ailleurs rempli une bonne partie de sa vie: s'il n'eût fait que traduire un *Gil Blas* espagnol, comme il a traduit, ou à peu près, *Guzman*, *Estebanille*, ou même *le Bachelier*, il n'y eût certainement pas consacré si longtemps. C'est que ce roman est vraiment le fruit de son génie, qui a tout observé, et tout patiemment arrangé. *Gil Blas* n'est pas un de ces aventuriers vulgaires, comme la littérature espagnole en a fourni à la douzaine: il a une signification plus haute: il est tel que pouvait le concevoir un Français de 1715, héritier des grands moralistes du siècle précédent.

Gil Blas est le fils d'un pauvre écuyer et d'une humble duègne d'Oviédo. A dix-sept ans, un peu frotté de grec et de latin, il quitte son pays pour aller étudier à l'Université de Salamanque. Son oncle le chanoine lui cède une vieille mule et quarante ducats; ses parents lui donnent seulement quelques bonnes paroles, qui se résument en trois conseils: vivre en honnête homme, ne pas s'engager dans de mauvaises affaires, et, sur toutes choses, ne pas prendre le bien d'autrui. A ce léger bagage *Gil Blas* ajoutera bien vite les leçons de l'expérience. A peine sorti d'Oviédo il est exploité par un parasite qui se moque de lui, il est pris par des voleurs qui le gardent pendant plus de six mois. Il s'évade vertueusement et délivre en même temps une jeune dame prisonnière: cette belle action ne l'empêche pas d'être jeté en prison par le corrégidor d'Astorga, et d'y rester trente jours. Pour une entrée dans le monde, voilà de fâcheux débuts! *Gil Blas*, formé à cette rude école, se promet d'être dupe le moins souvent possible, et, pour commencer, il suit le conseil de son ami Fabrice: il n'ira pas à l'Université, il se fera laquais; "ce métier est pénible pour un imbécile, mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit," et *Gil Blas* de Santillane a prodigieusement d'esprit.

Ce n'est encore qu'un prologue (livre I). Lesage a raconté, comme l'indique le titre du roman, l'*histoire* de

son héros, c'est-à-dire toute sa carrière de laquais et de commis, qui embrasse une période de quarante années, et qui se divise en trois phrases bien distinctes: Gil Blas avant son entrée à la cour (livres II-VII), Gil Blas à la cour, favori du duc de Lerme (VIII-IX), enfin Gil Blas après sa disgrâce, jusqu'à sa retraite définitive (X-XII).

La première de ces trois parties est celle que l'auteur a le plus développée. Gil Blas va de ville en ville, et sert les maîtres les plus divers. Lesage en profite pour dérouler toute une galerie de personnages, qui viennent étaler devant nous leurs ridicules, et qui disparaissent pour faire place à d'autres. C'est un peu la manière du *Diable boiteux*; mais, au lieu de ces vives et trop fugitives silhouettes qui passaient rapidement sous nos yeux comme les verres d'une lanterne magique, ce sont des portraits mieux composés et plus détaillés; ce sont même parfois de vrais tableaux de mœurs que l'auteur nous présente, avec des scènes de comédie achevées, toutes prêtes à être mises au théâtre: on sent que l'art de Lesage est devenu plus souple et plus riche. Cette variété n'engendre d'ailleurs aucun désordre: Gil Blas est toujours présent et réunit les fils dispersés de l'intrigue. Nous le voyons, dans toutes les circonstances où le jette la fortune, toujours actif et intelligent, bon à tout faire, possédant "l'outil universel," servant ses maîtres assez honnêtement, par intérêt plus que par vertu, épousant trop facilement leurs vices, subissant toutes les influences, dépravé avec Rafael, bien intentionné avec Alphonse de Leyva, faisant quelquefois le mal, mais sachant toujours ce qui est bien, au reste ne s'indignant de rien et cherchant à tirer de la vie un parti aussi honnête et aussi fructueux que possible. Tel il nous apparaît jusqu'à la fin du septième livre, alors qu'il tombe malade dans un hôtel garni de Madrid: à ce moment-là, sa première jeunesse est passée, il a vingt-huit ou trente ans, il touche à la crise qui va décider de son caractère.

Gil Blas est présenté au duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, qui, satisfait de sa bonne mine, le prend pour secrétaire, et le charge de rédiger les "dossiers" des gentilshommes de la monarchie: poste de confiance, où Gil Blas s'acquitte fort bien d'abord de sa mission. Mais, à mesure que sa fortune va croître, les dangers vont

l'assaillir de toutes parts: il lui faut lutter contre l'influence d'un favori tout-puissant; il lui faut se prêter aux machinations ténébreuses ourdies par le ministre contre son propre fils, le duc d'Uzède; il lui faut boire toute honte et se faire le pourvoyeur d'amour du prince d'Espagne. Gil Blas se plie à tout avec une étonnante souplesse; il est au comble des honneurs, il est riche, il a des laquais, il se fait insolent à son tour, il devient vénal et corrompu: il faut voir comme il met à la porte un pauvre épicier d'Oviédo qui était venu lui apporter des nouvelles de ses parents! Mais l'expiation est proche: au moment où Gil Blas va épouser une riche héritière, il est arrêté dans la rue, condamné à la prison perpétuelle, et conduit dans la tour de Ségovie. Tout d'abord, il est accablé, il se désole, la fièvre s'empare de lui; mais peu à peu il renaît à la vie, il se repent, il songe à ses parents; mis en liberté, il rêve d'aller vivre au fond de la solitude dans une humble chaumière. Mais Gil Blas est né sous une heureuse étoile: au lieu d'une cabane, c'est un vrai château en Espagne que lui donne son généreux ami don Alphonse.

Le roman pourrait finir là; mais Lesage ne l'a point voulu. Son héros n'a pas encore quarante ans; nous le connaissons faible et indécis: se résignera-t-il à cette retraite prématurée? N'a-t-il pas le temps de se gâter de nouveau? Les trois derniers livres du roman, les moins agréables peut-être, mais non les moins importants, nous montrent Gil Blas occupé à consolider cette sagesse péniblement acquise. Il va d'abord recueillir le dernier soupir de son père, le pauvre écuyer d'Oviédo; puis il prend possession de son domaine de Lirias, il s'y marie, il veut y finir ses jours. Devenu veuf, il ne peut résister à la tentation de retourner à Madrid, où Philippe IV vient de monter sur le trône; il passe vingt-deux années à la cour, homme de confiance du comte-duc d'Olivarès. Mais cette fois, il sait user plus modérément de la fortune; et, après la disgrâce et la mort du ministre, il revient pour toujours dans son château. Il a atteint la soixantaine; il est las, un peu blasé; il n'a plus d'autre ambition que celle d'être heureux; il épouse la jeune Dorothée, et il se consacre à l'éducation des enfants qu'elle lui donne.

Tel est Gil Blas: à coup sûr, il n'est pas un saint, ni

un héros; mais il ne mérite pas non plus le mépris sous lequel certains critiques l'ont accablé (Paul de Saint-Victor, Larroumet, etc.); il est, comme on l'a très bien dit, un homme moyen, plutôt bon que méchant, auquel nous ressemblons tous. Il nous démontre par son exemple la vérité de deux principes, qui sont en somme assez consolants. Le premier, c'est qu'il ne faut pas prendre la vie à rebours, il la faut subir, comme elle est, d'une humeur égale, sans trop se plaindre, sans trop s'enfler non plus; il en faut tirer le meilleur parti possible et profiter des enseignements de l'expérience: alors, tout au bout, nous trouverons peut-être un jour notre modeste château en Espagne. Le second, c'est que non seulement la vie est bonne en elle-même, mais aussi, contrairement à l'opinion qu'on s'en fait, elle nous rend meilleurs; pour quelques cœurs qui résistent et qu'elle brise, elle adoucit tous les autres, elle amortit les passions, elle pacifie l'âme: Gil Blas est meilleur à soixante ans qu'il ne l'était à trente: il faut donc souhaiter de vivre pour avoir le temps, comme lui, d'aboutir au port. Cette philosophie n'a rien de très élevé; mais elle n'a rien non plus d'immoral. Ce n'est pas un idéal poétique que l'on propose à nos efforts, c'est la leçon même qui sort de la réalité des choses.

Par là le roman de Lesage, sans aucune brutalité de touche, sans trivialité de langage, atteint, on peut le dire, la perfection de l'art réaliste. On n'y trouve pas seulement une riche collection de types particuliers, qui y sont dépeints avec une frappante vérité, poètes décadents, comme Fabrice, médecins disputeurs, comme Sangrado et Cuchillo, coquettes avides, comme Camille, comédiennes perverses, comme Laure et Arsénie, hommes de toutes les classes et de tous les habits, voleurs de grands chemins, laquais, archevêques, et premiers ministres: mais, au centre de tous ces personnages, l'auteur a placé cette admirable figure de Gil Blas, dans laquelle nous ne reconnaissons pas seulement tel ou tel d'entre nous, mais nous nous voyons nous-mêmes, et tout le monde avec nous, l'humanité toute entière. Réaliste, Lesage l'a donc été dans le sens le plus complet du mot, non seulement à la façon un peu étroite de nos romanciers d'aujourd'hui, qui n'étudient dans l'homme que l'individu et qui ne s'attachent qu'aux

conditions exceptionnelles de la vie, mais à la manière de Boileau et des grands classiques, qui ne séparaient jamais l'observation particulière du culte de la vérité générale. On sent bien, à lire *Gil Blas*, que Lesage a été élevé à l'école du grand siècle. ✕

Lesage ne pouvait faire qu'un *Gil Blas*: le malheur voulut qu'il essayât d'en faire trois autres, qui pâlissent singulièrement à côté de leur aîné.

L'Histoire de Guzman d'Alfarache (1732) n'est guère qu'une traduction du roman espagnol de Mateo Aleman, déjà traduit trois fois en français. Lesage a mieux fait que ses prédécesseurs; il a supprimé les moralités inutiles, il a répandu sur tout l'ouvrage le charme de son style; il a rendu aussi aimables que possible les peu intéressantes aventures de son héros. Guzman n'est qu'un gredin, un filou, un escroc, un gibier de galères, qui mériterait la potence, si la convention n'exigeait pas qu'un *picaro* finisse tranquillement dans son lit, après avoir écrit ses Mémoires. Nous ne ferons pas à *Gil Blas* l'injure de lui comparer ce triste personnage. Le plus grand mérite de ce roman est de démontrer clairement à nos yeux la distance qui sépare Lesage traducteur de Lesage créateur.

L'Histoire d'Estebanille Gonzalès, surnommé le Garçon de bonne humeur (1732, 2 vol.), a un peu plus de valeur. Lesage ne traduit pas seulement, il rogne, il ajoute, il tire de tous les côtés, et même de son propre fonds. Ce livre est plus français, plus léger, plus délicat, plus gai que *Guzman*. On y trouve quelques jolies pages, dont l'honneur doit revenir à l'écrivain français: le tableau d'un intérieur de pension, froid et misérable, l'histoire d'un nécromancien démasqué, et surtout une vive et persistante satire de la médecine: il y a notamment un type d'apothicaire assez réussi, André Potoschi, qui confectionne toutes sortes de drogues pour l'éternelle jeunesse des femmes, et qui sauve la vie à deux malades par un heureux quiproquo, en donnant à l'un le remède que la Faculté avait ordonné à l'autre.

Le Bachelier de Salamanque, ou Mémoires et aventures de Don Cherubin de la Ronda (1736) est le dernier roman qu'ait composé Lesage: il est certainement supérieur aux deux précédents, et certains épisodes sont dignes de *Gil*

Blas. L'analogie est du reste si frappante entre les deux œuvres que Llorente en a conclu un peu vite qu'elles provenaient d'un seul et même original. Don Cherubin, après de bonnes études à l'Université, court le monde comme Gil Blas, mais en qualité de précepteur et non de laquais; après avoir fait défiler sous nos yeux une douzaine de ses maîtres et de ses élèves, qu'il abandonne successivement, il nous conduit au Mexique, auprès du gouverneur, le marquis de Gelves. Là Cherubin rencontre un de ses anciens camarades le licencié Carambola, devenu le R. P. Cyrille, de l'ordre de la Merci, qui est bien le jacobin le plus divertissant qu'on puisse rêver. Lesage a tracé à cette occasion une vive peinture des mœurs ecclésiastiques et des couvents: c'est la partie la plus amusante de son livre, ainsi que celle où il raille si finement les prétentions ridicules de l'Académie de Petapa. Partout ailleurs l'intérêt languit un peu: on sent trop la fatigue de l'auteur. Lesage préférerait pourtant le *Bachelier de Salamanque* à tous ses autres ouvrages: ce n'était pas la peine de s'être tant moqué du pauvre archevêque de Grenade au septième livre de *Gil Blas*!

A ces cinq romans espagnols il faut ajouter un sixième roman de Lesage, assez peu connu, auquel on ne fait plus aujourd'hui, bien à tort, l'honneur de la réimpression. Ce sont les *Avantures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle France* (1732, 2 vol.). Ce petit livre a pourtant plus de prix que *Guzman* et *Estebanille*: au lieu de ressasser encore une fois l'éternelle odyssee picaresque, il contient un élément d'intérêt à peu près nouveau dans l'histoire du roman. Beauchêne était un vrai flibustier, qui, après avoir passé près de cinquante ans au service du roi tant sur terre que sur mer, s'était retiré à Tours, où il finit sa vie agitée dans une rixe avec des Anglais; sa veuve confia ses mémoires à Lesage, qui les arrangea, et les publia en partie. A vrai dire, ils ont dû être considérablement remaniés; ce forban, qui avait passé toute sa jeunesse en compagnie des Iroquois et des Algonquins, devait avoir assez peu de lettres: nous reconnaissons presque à chaque page l'ironie légère de Lesage. L'ouvrage est d'ailleurs mal composé: sur les six livres qu'il renferme, trois sont consacrés à une histoire épisodique

qui ne tient pas directement au sujet. De plus, il n'a pas de conclusion: Lesage l'a laissé interrompu. Si imparfait qu'il soit, ce roman n'en est pas moins curieux. L'auteur nous transporte du Canada aux Antilles, des Antilles en Islande, d'Islande au Brésil, etc.; il nous dépeint l'état troublé de nos colonies américaines pendant les guerres de Louis XIV, l'ambition toujours éveillée et jalouse des Anglais, les mœurs des peuplades indigènes, la vie aventureuse des flibustiers, leurs coups d'audace, leur mépris de la mort: mais ce qui fait le principal attrait du roman, c'est la mer, que Beauchêne aime comme la patrie et le tombeau des flibustiers, et que Lesage adorait aussi en vrai Breton qu'il était. Par là l'auteur de *Beauchêne* se relie à Gomberville, et annonce les Mayne Reid, les Fenimore Cooper, les Gustave Aimard de notre époque.

A la gloire d'avoir fondé le roman de mœurs réalistes en France Lesage a joint le mérite de nous avoir donné un de nos premiers romans de voyages et d'aventures.

XLII

Asmodée

Don Cléophas Zambullo, se trouvant dans le cabinet d'un astrologue, entend un long soupir, puis des paroles distinctes sortir d'une fiole placée sur la table du sa ant. Dans cette étroite prison est renfermé Asmodée, surnommé le Diable boiteux. Ce démon, le plus occupé de tous, est celui qui fait les mariages ridicules; qui a introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hasard et la chimie; qui a inventé les carrousels, la danse, la musique, la comédie et toutes les modes nouvelles de France. Il supplie don Cléophas de lui donner la liberté, en brisant simplement la fiole où il est captif.

Zambullo se hâta de prendre la fiole où était l'esprit, et sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourrait arriver, il la laissa tomber rapidement. Elle se brisa en mille pièces et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu, et se convertit en une fumée, laquelle venant à

se dissiper tout à coup fit voir à l'écolier surpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds et demi, appuyé sur deux béquilles. Ce petit monstre boiteux avait des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé; ses yeux qui paraissaient très petits ressemblaient à deux charbons allumés; sa bouche excessivement fendue était surmontée de deux crocs de moustache rousse et bordée de deux lippes sans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avait la tête enveloppée d'une espèce de turban de crêpon rouge, relevé d'un bouquet de plumes de coq et de paon. Il portait au cou un large collet de toile jaune, sur lequel étaient dessinés divers modèles de colliers et de pendants d'oreilles. Il était revêtu d'une robe courte de satin blanc, ceinte par le milieu d'une large bande de parchemin vierge, toute marquée de caractères talismaniques. On voyait peints sur cette robe plusieurs corps à l'usage des dames, très avantageux pour la gorge, des écharpes, des tabliers bigarrés et des coiffures nouvelles toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de son manteau, dont le fond était aussi de satin blanc. Il y avait dessus une infinité de figures peintes à l'encre de la Chine, avec une si grande liberté de pinceau, et des expressions si fortes qu'on jugeait bien qu'il fallait que le diable s'en fût mêlé. On y remarquait d'un côté une dame espagnole couverte de sa mante, qui agaçait un étranger à la promenade; et de l'autre, une dame française qui étudiait dans un miroir de nouveaux airs de visage pour les essayer sur un jeune abbé qui paraissait à la portière de sa chambre avec des mouches et du rouge. Ici, des cavaliers italiens chantaient et jouaient de la guitare sous les balcons de leurs maîtresses; et là, des Allemands déboutonnés, tout en désordre, pris de vin et plus barbouillés de tabac que des petits-mâtres français, entouraient une table inondée des débris de leur débauche. On apercevait dans un endroit un seigneur musulman sortant du bain, et environné de toutes les femmes de son sérail, qui s'empressaient à lui rendre leurs services; on découvrait dans un autre un gentilhomme anglais qui présentait galamment à sa dame une pipe et de la bière.

On y démêlait aussi des joueurs merveilleusement bien représentés; les uns, animés d'une joie vive, remplissaient leurs chapeaux de pièces d'or et d'argent; et les autres, ne jouant plus que sur leur parole, lançaient au ciel des regards sacrilèges, en mangeant leurs cartes de désespoir. Enfin l'on y voyait autant de choses curieuses que sur l'admirable bouclier que le dieu Vulcain fit à la prière de Thétis; mais il y avait cette différence entre les ouvrages de ces deux boiteux, que les figures du bouclier n'avaient aucun rapport aux exploits d'Achille, et qu'au contraire celles du manteau étaient autant de vives images de tout ce qui se fait dans le monde par la suggestion d'Asmodée.

Le Diable boiteux, ch. i.

XLIII

Une explication

Gil Blas, intendant du château de Leyva, s'est laissé enjôler par doña Lorença Sephora, respectable duègne, qui frise la cinquantaine. Bien qu'il ne soit pas autrement fier de cette conquête, il apprend avec beaucoup de déplaisir qu'il a un rival, et que tous les soirs le chirurgien du village vient visiter la dame.

Je pestai, je jurai; je rêvai au parti que je prendrais. Tantôt, méprisant Lorença, je me proposais de l'abandonner sans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette; et tantôt, m'imaginant qu'il y allait de mon honneur de donner la chasse au chirurgien, je formais le dessein de l'appeler en duel. Cette dernière résolution prévalut. Je me mis en embuscade sur le soir, et je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement de ma duègne. Il fallait cela pour entretenir ma fureur, qui se serait peut-être ralentie. Je sortis du château, et m'allai poster sur le chemin par où le galant devait s'en retourner. Je l'attendais de pied ferme, et chaque moment irritait l'envie que j'avais de me battre. Enfin mon ennemi parut. Je fis quelques pas en matamore pour l'aller joindre; mais je ne sais comment

diabla cela se fit, je me sentis tout à coup saisir, comme un héros d'Homère, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Pâris quand il se présenta pour combattre Ménélas. Je me mis à considérer mon homme qui me sembla fort et vigoureux, et je trouvai son épée d'une longueur excessive. Tout cela faisait sur moi son effet; néanmoins par point d'honneur ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui le grossissaient encore, et malgré la nature qui s'opiniâtait à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le chirurgien et de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit: "Qu'y a-t-il donc, seigneur Gil Blas? s'écria-t-il. Pourquoi ces démonstrations de chevalier errant? Vous voulez rire apparemment. — Non, monsieur le barbier, lui répondis-je: non, rien n'est plus sérieux. Je veux savoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes grâces de la dame que vous venez de voir en secret au château. — Par saint Côme! reprit le chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure! Vive Dieu! les apparences sont bien trompeuses!" A ces mots, m'imaginant qu'il n'avait pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. "A d'autres, interrompis-je, mon ami, à d'autres! Ne pensez pas que je me paie d'une simple négative. — Je vois bien, répliqua-t-il, que je serai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriverait à vous ou à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent être trop discrets. Si dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connaissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétéré que je vais panser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous alarment. Ayez donc désormais l'esprit au repos là-dessus. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, et que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler: je ne suis pas homme à refuser le collet." En disant ces mots, il tira sa longue rapière, qui me fit frémir, et se mit en garde d'un air qui ne promettait rien de bon. "C'est assez, lui dis-je en rengainant mon épée; je ne suis pas un brutal à n'écouter

aucune raison; après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. Embrassons-nous!" A ce discours, qui lui fit assez connaître que je n'étais pas aussi méchant que j'avais paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, et ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Gil Blas, livre VII, ch. i.

XLIV

Mauvais fils

Gil Blas, favori du duc de Lerme, se corrompt à la cour ; il en vient à renier sa famille.

J'étais assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avais par exemple à citer le duc d'Albe, le duc d'Ossone, ou le duc de Medina-Sidonia, je disais sans façon Albe, d'Ossone, et Medina-Sidonia. En un mot, j'étais devenu si fier et si vain que je n'étais plus le fils de mon père et de ma mère. Hélas! pauvre duègne et pauvre écuyer, je ne m'informais pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies! c'est à quoi je ne pensais point du tout! je ne songeais pas seulement à vous!...

Je ne me souvenais donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitait de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paraissait un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me voulait. "Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi! vous ne me remettez point?" J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étaient tout à fait inconnus. "Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, et fils de Bertrand Muscada, l'épicier voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnais bien, moi! Nous avons joué mille fois tous deux à la *gallina ciega*.¹ — Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très confuse des amusements de mon enfance: les soins dont

¹ Sorte de *colin-maillard*.

j'ai depuis été occupé m'en ont fait perdre la mémoire. — Je suis venu, dit-il, à Madrid, pour compter avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, et déjà riche comme un juif. Je vous en fais mes compliments, et je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle."

Je ne pouvais honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle situation il avait laissé mon père, ma mère et mon oncle; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connaître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avais pour des personnes qui me devaient être si chères; et, comme c'était un garçon franc et grossier: "Je vous croyais, me dit-il crûment, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte! Il semble que vous les ayez mis en oubli. Savez-vous quelle est leur situation? Apprenez que votre père et votre mère sont toujours dans le service, et que le bon chanoine Gil Perès, accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, poursuivit-il; et, puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parents, je vous conseille en ami de leur envoyer deux cents pistoles tous les ans. Par ce secours vous leur procurerez une vie douce et heureuse, sans vous incommoder."

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisait de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenait de me conseiller, sans que je l'en priasse. Avec plus d'adresse peut-être m'aurait-il persuadé, mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardais, et, continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. "Oh! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, monsieur de Muscada; ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le correspondant de votre père et compter avec lui. Il vous convient de me dicter mon devoir! Je sais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion." En achevant ces mots, je poussai l'épicier hors de mon cabinet, et le renvoyai à Oviédo vendre du poivre et du girofle.

Gil Blas, livre VIII, ch. xiii.

XLV

Un auteur à l'hôpital

Gil Blas, l'homme de confiance du premier ministre, comte-duc d'Olivarès, retrouve par hasard, en visitant un hôpital, un de ses anciens camarades de village, Fabrice Nunez, qu'il avait connu quelques années auparavant auteur inconnu.

Un jour . . . je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardais pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa. Je crus reconnaître en lui Fabrice, mon ancien camarade et compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit, et ne pouvant douter que ce ne fût Nunez, je demeurai quelques moments à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi, et m'envisagea de la même façon. Enfin, rompant le silence: "Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point? est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici? — C'est lui-même, répondit-il froidement, et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur, j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit; j'ai fait mon chemin: je suis à l'hôpital."

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles et encore plus de l'air sérieux dont il les avait accompagnées. "Eh quoi! m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu? elle t'a joué ce vilain tour-là! — Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite aux beaux esprits. Tu as bien fait, mon enfant, de prendre une autre route que moi. Mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, et tes affaires ont changé de face; je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étais en prison par ordre du roi. — On t'a dit la vérité, lui répliquai-je. . . . Cependant, mon ami, *post nubila Phæbus*, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. — Cela n'est pas possible, dit Nunez; ton maintien est sage et modeste: tu n'as pas l'air vain et insolent que donne ordinairement la prospérité. — Les disgrâces, repris-je, ont purifié

ma vertu, et j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder. — Dis-moi donc, interrompit Fabrice, en se mettant avec transport sur son séant, quel peut être ton emploi. Que fais-tu à présent? Serais-tu intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente? — J'ai un meilleur poste, lui repartis-je; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent, je satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise jusqu'à la fin de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice? — Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de Saint-Dominique m'a fait abjurer la poésie comme un amusement, qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse. — Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nunez: tu as fort bien fait, mon ami, mais gare la rechute! — Oh! me répartit-il d'un air résolu, c'est ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses: quand tu es entré dans cette salle, je composais des vers pour leur dire un éternel adieu. — Monsieur Fabrice, lui dis-je en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de Saint-Dominique et moi, nous fier à votre abjuration! Vous me paraissez furieusement épris des doctes pucelles. — Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachaient à elles. J'ai plus fait, j'ai pris le public en aversion, et ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux: je serais fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage: je te parle de sang-froid. Je méprise autant les applaudissements du public que ses sifflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui: c'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon et qui demain pensera d'une autre. Que les poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussissent! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression; et si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart assez mal reçues. La

génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée; et ses jugements sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, et de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans et des autres livres amusants qu'on met au jour: quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs."

Quoique je jugeasse bien que le poète des Asturies (Nunez) ne parlait ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. " Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit, et radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. — Tant mieux! s'écria-t-il, l'esprit me pue, et je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme. — Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentiments où tu es."

Gil Blas, livre XI, ch. vii.

XLVI

La flibuste

Beauchêne est un jeune aventurier, qui après avoir vécu six ans de la vie des sauvages Iroquois, et avoir ensuite désolé les environs de Montréal à la tête d'une poignée d'Algonquins, fait connaissance d'une troupe de flibustiers, et se laisse enrôler parmi eux.

Les flibustiers, pour attiser le feu, nous représentaient qu'on se moquerait de nous en Canada si l'on nous y voyait retourner au bout de quatre mois sous l'aile de nos pères et mères, après leur avoir dit adieu pour longtemps. Ils m'exposaient en particulier et me vantaient tout ce que leur

état avait de plus propre à flatter mes inclinations. “ Ce qu’il y a de gracieux parmi nous, me disaient-ils, c’est que chacun est officier et ne travaille que pour lui. Nous sommes tous égaux; et notre capitaine n’a point d’autre privilège que celui de passer pour avoir deux voix dans les délibérations: je dis passer, car, pour dire les choses comme elles sont, il n’a qu’une voix comme les autres, ou plutôt il n’en a pas du tout, puisque, quand il s’agit de résoudre si l’on attaquera ou non, l’alternative n’est pas à son choix et qu’il doit, nécessairement, opiner pour l’attaque, afin de n’être jamais obligé de combattre contre son sentiment. Vous nous avez vus les armes à la main, ajoutaient-ils, et vous avez pu remarquer que nous avons le cœur au métier. Faut-il en découdre? Nous nous y portons en braves gens. L’occasion manque-t-elle d’exercer notre valeur? Rire, boire, jouer, voilà notre occupation. Peut-être vous étonnez-vous que nos vaisseaux soient petits; mais songez qu’ils en sont plus légers, et nous les voulons de cette sorte pour joindre facilement ceux que nous avons dessein d’attaquer. Si vous étiez d’humeur à prendre parti avec nous, vous verriez que les plus grands vaisseaux ne nous épouvantent point. Avec nos bâtimens de six ou huit pièces de canon, nous en emportons quelquefois de cinquante pièces et de deux à trois cents hommes d’équipage. Pourquoi cela? C’est que sans canonner nous allons tout d’un coup à l’abordage, et qu’alors un brave officier vaut mieux que dix soldats. Vous avez pu juger aussi, poursuivaient-ils, par les farines que nous avons vendues au gouverneur, que dans les prises que nous faisons, nous ne payons qu’un dixième à l’amirauté, et que tout le reste est pour nous. D’abord que nous nous sommes rendus maîtres d’un vaisseau, nous faisons le partage de ses marchandises au pied du grand mât, quand cela se peut: sinon, nous envoyons vendre la capture au premier port et nous en partageons le prix. Nous ne sommes pas alors fâchés de n’être qu’un petit nombre. Moins il y a de parts, plus elles sont grosses. Au reste, on a souvent éprouvé qu’on est toujours assez de gens à un abord, pour peu qu’on soit d’hommes vaillants. Quoique nous ne soyons pas ordinairement en grand nombre lorsque nous attaquons, cela ne nous empêche pas de combattre à découvert sans nous

bastinguer ou retrancher, comme on fait sur tous les autres vaisseaux.”

Tous ces discours et beaucoup d'autres encore, que ces flibustiers me tenaient tous les jours pour me débaucher, m'inspirèrent enfin l'envie d'exercer leur profession avec eux. Je leur promis de les aller joindre le jour de leur départ, le plus secrètement qu'il me serait possible.

Les Aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle-France, tome I, pp. 55 sqq.

XLVII Montauban, capitaine de flibustiers

Nous continuâmes deux mois encore à croiser sur cette mer. Nous eûmes pendant tout ce temps-là bien des moments de loisir, que nous avions coutume d'employer à nous réjouir, tantôt à jouer et à boire de l'eau-de-vie, et tantôt à entendre raconter à Montauban ce qu'il savait de l'histoire de la flibuste pendant la dernière guerre. Les récits qu'il nous en faisait nous enchantaient. Nous prenions, entre autres choses, un grand plaisir au détail des combats où il s'était trouvé, et dans lesquels il avait fait des prodiges de valeur. “Messieurs, nous disait-il un jour, tandis que je me suis vu à la tête de braves flibustiers tels que vous, je puis vous assurer qu'il ne s'est point passé d'années, que je n'aie vu renouveler presque tout mon monde: ce qui ne doit pas vous surprendre puisqu'il y a deux à parier contre un qu'un flibustier ne fait jamais trois campagnes complètes. Ainsi, mes amis, poursuivit-il, je vous conseille de vous borner à mon exemple, et de vous retirer dès que vous aurez gagné quelque chose. Quand il me rappelle tous les périls auxquels je suis exposé, je me regarde comme un homme unique en mon espèce, d'avoir eu le bonheur de conserver jusqu'ici ma vie. Vous me blâmerez peut-être, après ce que je viens de dire, d'avoir fait cette nouvelle entreprise avec vous; mais M. de Choiseul a sur moi un pouvoir absolu. Il a souhaité

que je lui donnasse cette marque de ma considération pour lui: je n'ai pu lui refuser. Ce n'est certainement pas l'avarice qui m'a fait quitter les plaisirs et les douceurs dont je jouissais dans ma paisible retraite. C'est encore moins pour rendre mon nom plus fameux, que je viens affronter de nouveau les hasards attachés à nos campagnes. Elles sont comme les mariages: il suffit d'en courir une fois les risques. Si l'on est assez heureux pour enterrer une femme, deux femmes, on fait toujours une veuve de la troisième."

. . . Nous rencontrâmes peu de temps après deux vaisseaux anglais, l'un de vingt-quatre et l'autre de trente-six pièces de canon. Il y avait de la témérité, ou pour mieux dire de la folie à attaquer. Néanmoins, l'attaque fut unanimement résolue, rien ne nous paraissant devoir tenir contre l'expérience et l'habileté de notre chef, qui, de son côté, oubliant les choses sensées qu'il nous avait dites pour nous dégoûter des combats, fut celui qui témoigna le plus d'impatience d'en venir aux mains.

Les flibustiers, combattus de deux côtés à la fois, et assaillis par une mousqueterie formidable, ne peuvent venir à bout des Anglais.

Notre chef, voyant bien alors que nous avions fait une sottise en nous engageant dans ce combat, redoublait de courage pour surmonter tous les obstacles qui nous empêchaient d'en sortir victorieux. Il écumait de rage, et, sentant bien qu'il était à sa troisième femme, il nous aurait tous laissés périr, si, par bonheur pour nous, il n'eût été tué d'un boulet de canon, après une grosse demi-heure de combat. Je fus aussitôt élu capitaine, non pour continuer à batailler si désagréablement pour nous, mais pour sauver le reste de notre monde, qui était réduit à une cinquantaine d'hommes, la plupart blessés et hors d'état de se défendre.

. . . Quand le capitaine d'un vaisseau flibustier a été tué, l'équipage en porte le deuil de la façon suivante: on amène la flamme à mi-mât, ainsi que le pavillon, qui par ce moyen traîne tristement dans la mer. On dépouille le bâtiment de ses pavois et banderolles, la manœuvre s'y fait dans un grand silence et très lentement, et l'on tire un coup de canon de

demi-heure en demi-heure. C'est ce qui apprit à M. de Choiseul la mort du malheureux Montauban, avant que nous arrivassions dans le port. Ce gouverneur, je dois rendre ce témoignage à la vérité, pleura ce brave homme à chaudes larmes. Il ne pouvait se consoler de l'avoir tiré de sa solitude pour lui faire faire cette campagne funeste. Il fut aussi fort touché de notre malheur.

Les Aventures de M. Robert Beauchêne, 1^{re} partie.

XLVIII L'Académie de Petapa

Le Père Cyrille est nommé curé de Petapa, grosse bourgade à six lieues de Guatemala, aux "Indes Occidentales." Il apprend avec étonnement qu'il y a dans ce pays une langue littéraire, qui est le proconchi, et une Académie "très célèbre," dans laquelle on n'est admis que quand on est très fort sur le proconchi. Est-il besoin de prévenir le lecteur que Lesage en profite pour dauber sur l'Académie française, dont il ne fut jamais ?

Si vous me demandez ce que c'est que l'idiome proconchi, je vous répondrai que c'est une langue qui a ses déclinaisons et ses conjugaisons, et qu'on peut apprendre aussi facilement que la grecque et la latine; plus facilement même, puisque c'est une langue vivante, qu'on peut posséder en peu de temps en conversant avec les Indiens puristes. Au reste, elle est harmonieuse et plus chargée de métaphores et de figures outrées que la nôtre même.¹ Qu'un Indien qui se pique de bien parler le proconchi vous fasse un compliment, il n'y emploiera que des pensées bizarres, singulières et des expressions recherchées. C'est un style obscur, enflé, un verbiage brillant, un pompeux galimatias; mais c'est ce qui en fait l'excellence. C'est le ton de l'Académie de Petapa.

J'eus peu de peine à m'y conformer, le génie biscayen étant ami de l'obscurité.

¹ C'est un Espagnol qui parle.

Le Père Cyrille fait donc de rapides progrès en proconchi : il profite surtout dans la compagnie des femmes.

C'est un plaisir de les entendre parler proconchi. Aussi les académiciens de Petapa les consultent-ils assez souvent ; et quand, dans les conférences de ces messieurs, leurs opinions se trouvent partagées sur un mot, il faut consulter là-dessus les femmes, ce qui prouve que l'Académie est fort galante. Ces dames indiennes décident donc, et leurs décisions sont respectées, même quelquefois au mépris de la grammaire. J'ai connu entre autres une dame chez qui les beaux esprits de la bourgade s'assemblaient, et qu'on écoutait comme un oracle ; elle s'exprimait avec une élégance admirable, et jugeait si sainement des ouvrages d'esprit, que les jugements qu'elle en portait ne trouvaient point de contradicteur. . . . J'allais souvent chez elle, et j'y recontrais presque toujours des académiciens dont je mettais à profit la conversation. Je retenais ce que je leur entendais dire de singulier. Je prenais garde à leurs tours, à leurs expressions, et je remarquais que ces hommes-là avaient une façon de penser supérieure à celle des personnes ordinaires. Enfin j'achevai d'apprendre, en les écoutant, toutes les délicatesses de la langue proconchi.

Lorsque je crus en posséder l'esprit et les raffinements, je fus assez téméraire pour vouloir prêcher devant l'Académie en corps. Mais pour être plus sûr de plaire à ces maîtres de la langue indienne, je m'avisai d'un expédient qui rendit ma témérité heureuse : parmi les livres que le père Étienne avait laissés pour me perfectionner dans le proconchi, je trouvai, outre son dictionnaire et sa grammaire, un recueil de discours nouvellement prononcés à l'Académie de Petapa. Je le feuilletai, et pêchant pour ainsi dire en eau trouble, j'en tirai les phrases les plus brillantes, les façons de parler les plus nouvelles, et j'en composai un sermon qui frappa tous les académiciens. " Il y a du beau là-dedans, se disaient-ils les uns les autres ; ce jacobin dit de fort bonnes choses, et a un style marqué à notre coin."

Que vous dirai-je ? Ces messieurs furent si contents de ma diction, ou, si vous voulez, de la leur, que dans leur première assemblée, ils résolurent de m'associer à leurs glorieux

travaux; ils m'envoyèrent annoncer cet honneur par deux députés. J'eus encore recours à mon recueil pour composer un discours, et, le jour de ma réception étant venu, je fis mon remerciement à mes nouveaux confrères, en débitant effrontément à leur barbe leurs propres phrases.

Le Bachelier de Salamanque, ch. LXII.

MARIVAUX

(1688-1763)

Au rebours de Lesage, avec qui il a plus d'un rapport, Marivaux est plus célèbre par ses comédies que par ses romans. Aux yeux de la postérité il restera toujours le père du *marivaudage*, celui que Voltaire représentait comme "occupé à peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée": son nom évoquera toujours en nous les gracieuses et fragiles images des Lelio, des Araminte et des Sylvia, de tout ce joli monde coquet et poudré, qui s'amusait vers l'an 1730 à jouer avec tant d'élégance au *jeu d'amour*, c'est-à-dire aux *serments indiscrets*, aux *heureux stratagèmes*, aux *confidences*, aux *inconstances*, aux *surprises* de toutes sortes. Il y a pourtant un autre Marivaux, qui ressemble à celui-là, mais qui en diffère aussi: on ne le connaît guère aujourd'hui, et on ne le lit plus du tout, quoiqu'il en vaille bien la peine: c'est le Marivaux de la *Vie de Marianne* et du *Paysan parvenu*.

On peut ne pas aimer Marivaux, et j'en connais plus d'un à qui il porte franchement sur les nerfs: mais il faut s'accorder à lui reconnaître au moins un mérite, celui d'avoir été original. Non qu'il ait tout tiré de lui; mais il a été un des premiers à dire certaines choses, et à les présenter dans un style qui était nouveau; en d'autres termes, il est un des hommes du siècle qui ont été le plus complètement de leur temps.

Il était né en 1688, pendant que paraissaient les *Caractères*, et quelque vingt ans après Lesage: il n'a donc

vu que le versant du grand siècle; il n'a pas entendu Bossuet; il n'a connu que la fin du règne, l'époque où les grands écrivains sont morts, où Boileau est grognon, où un esprit nouveau se cherche en dehors des genres vieillis et de la cour attristée. — Il était né Parisien, un peu mâtiné de Normand, c'est-à-dire qu'il apportait beaucoup d'esprit naturel, de désinvolture, de vivacité, de gaieté, tout cela mêlé à beaucoup de finesse: tandis que Lesage avait vécu laborieusement, modestement, loin des sociétés à la mode, Marivaux sera un homme du monde, il connaîtra des élégances que le Breton de Sarzeau ne soupçonnait même pas; il sera de l'Académie, il fera partie de tous les cercles et de tous les salons. — C'est surtout dans la société des femmes qu'il affinera et développera son génie: ses marraines spirituelles furent l'excellente, aimable et sage Mme de Lambert, la vive, mordante, et perverse Mme de Tencin. A vivre dans ces milieux captivants, Marivaux deviendra femme lui aussi: il aura de ce sexe toute la grâce, la délicatesse, la perspicacité, la coquetterie aussi et le charmant bavardage: Faguet l'appelle *la petite baronne de Marivaux*. — Étant femme, il sera naturellement un fidèle sujet du grand empire de la mode; il sera donc un *moderne*, comme sont toutes les femmes; il ne comprendra rien à Homère, qu'il travestira fort irrévérencieusement; il fera la moue devant Molière, qui lui paraîtra bien vieux jeu, et qui n'a pas été tendre pour les femmes: et de fait, il ne le copiera pas, il fera beaucoup moins bien que lui, mais il fera autre chose. Il soignera avec beaucoup d'attention la toilette de son style, lui mettra des mouches, l'ornera même de quelques rubans et de quelques fanfreluches, pour satisfaire le goût du jour, et, s'il est possible, pour se conformer déjà au goût du lendemain. .

Toute cette habile stratégie, toutes ces mines, tous ces manèges ne s'acquièrent pas en un jour: voilà pourquoi Marivaux est si long à trouver sa voie. Il commence par de romans assez mauvais dont on ne sait que penser: *Pharsamon ou les Folies romanesques* (1712, publié seulement en 1735), avec ce sous-titre *le Don Quichotte moderne*: voilà semble-t-il, une critique bien claire des grands romans héroïques. Mais les *Effets surprenants de la sympathie, ou*

*les Aventures de **** (1713-14), qu'est-ce autre chose qu'une rapsodie de La Calprenède ou de Gomberville, assaisonnée de crimes, de violences, de disparitions, d'enlèvements, et de tous les accessoires ordinaires des compositions de ce genre? De qui et de quoi se moque-t-on dans ce livre? Nous n'en savons rien, et, au fait, cela pourrait bien être de nous. *La Voiture embourbée* (1714) n'est guère plus claire: on y distingue pourtant à travers le fatras romanesque, quelques traces d'observation minutieuse et fine. C'est le vrai Marivaux qui point.

Il ne prend conscience de lui que vers 1720, et c'est la comédie qui en profite d'abord. *Arlequin poli par l'amour* ouvre la série exquise qui se continue par *les Surprises*, *le Jeu de l'Amour et du hasard*, *les Serments indiscrets*, *le Legs*, *l'Épreuve*, etc. Quelle est l'originalité de ces pièces? on l'a souvent dit, et Brunetière l'a démontré avec une force singulière: c'est qu'elles sont des comédies d'amour, chose nouvelle en France, même après Molière, où la comédie représentait parfois des amoureux, mais jamais l'amour, excepté peut-être dans cet admirable et énigmatique *Misanthrope* auquel Goethe trouvait l'accent d'une tragédie. Marivaux peint l'amour, mais il le surprend au moment où il est encore comique, c'est-à-dire au début, quand il s'ignore: c'est affaire à Racine de nous montrer ce qu'il devient plus tard, quand il a envahi toute l'âme, quand il amène tout son cortège de souffrances et de meurtres. L'amour chez Marivaux, ce n'est pas Vénus toute entière à sa proie attachée, c'est le petit dieu d'Anacréon qui vient un soir se réchauffer au foyer, et qui, sans qu'on y prenne garde, lance une flèche furtive et blesse délicieusement. Ce sont les commencements obscurs de la passion qu'étudie Marivaux: et il apporte à cette tâche de merveilleuses qualités de patience, de sagacité et de finesse. Avec son instrument qui est l'analyse, c'est-à-dire la loupe des myopes, il fouille hardiment dans le monde de ces infiniment petits, qui dans l'ordre des sentiments comme dans celui de l'organisme animal sont en réalité, comme on sait, les infiniment puissants. Comme il sait isoler, comparer, et traiter tous ces microbes imperceptibles de la coquetterie, de l'amour-propre, de la vanité, qui fourmillent entraînés dans la circulation morale, et d'où

va naître l'amour! Il y a vraiment du Claude Bernard et du Pasteur dans cette frivole "baronne" de Marivaux.

C'est aux environs de l'année 1730, que ce fin psychologue expérimente dans le roman cette méthode d'analyse, tout en continuant à l'appliquer avec succès à la comédie. Il mène de front les deux tâches; et, pendant qu'il donne aux Italiens et au Théâtre-Français de ravissantes pièces d'amour, il publie irrégulièrement, de 1731 à 1741, les onze parties de *la Vie de Marianne* et les cinq du *Paysan parvenu*, les deux ouvrages enchevêtrés l'un dans l'autre, et laissés l'un et l'autre inachevés. Ces romans sont incomplets, ils sont mal composés, faits de pièces et de morceaux: l'auteur les a écrits à l'aventure, sans aucun dessein suivi, intercalant dans *Marianne* une longue histoire épisodique qui remplit le tiers du livre, et semant négligemment tout le long de son récit des incidents et des personnages qu'il oubliera plus tard. Oui, tous ces défauts sont réels, et bien d'autres encore; mais cela n'empêche pas que ces romans ne soient charmants, pour beaucoup de raisons, et peut-être un peu à cause de ces défauts mêmes. Prenons-les donc tels qu'ils sont, tels qu'a daigné les faire cette grande coquette, si nonchalante et toujours si sûre de plaire.

La Vie de Marianne (ou *les Aventures de la Comtesse de ****) est, paraît-il, une histoire vraie, et Marivaux s'est évertué à nous raconter comment ce précieux manuscrit féminin était tombé en son pouvoir (c'était la mode alors de prétendre n'offrir au public que le récit d'événements scrupuleusement exacts, bien que personne ne fût dupe de cette fiction dont le roman se fût malaisément arrangé). Les aventures de Marianne sont donc vraies juste autant que le seront celles de Julie et de Saint-Preux, ces "deux amants habitant une petite ville au pied des Alpes": et ce n'est pas dire beaucoup. Le début de l'histoire est très romanesque et fait pour éveiller l'imagination: un carrosse est attaqué par des voleurs sur la route de Paris à Bordeaux; tous les voyageurs, les laquais et le cocher sont tués; seule survit une enfant de deux ans, échappée à cette tuerie, et qui reste perdue ici-bas, sans connaître le nom de ses parents: cette pauvre orpheline, c'est Marianne. Que deviendra-t-elle? Se sauvera-t-elle des dangers

de toutes sortes qui vont l'assaillir? Reprendra-t-elle son rang dans la société? Trouvera-t-elle le bonheur? Tel est le sujet du roman. Disons tout de suite que Marianne réussit à échapper à tous les périls, à la séduction et au couvent, et qu'elle fait un bon mariage à la fin: Marivaux du moins nous le laisse clairement supposer. Sur ce fond, assez heureusement inventé, l'auteur a profilé une intéressante galerie de personnages, dont la plupart s'évanouissent on ne sait pourquoi sans reparaitre au dénouement. C'est d'abord un calme et touchant intérieur de presbytère de campagne, un brave curé et sa digne sœur; — puis un religieux à l'âme crédule et à la cervelle étroite (le P. Saint-Vincent); — un vieux monsieur très patelin et fort peu recommandable (M. de Climal); — une marchande de linge commune, expansive et bavarde (Mme Dutour); — un cocher de fiacre gouaillieur et mal appris; — une dame charitable (Mme de Miran); — un beau jeune homme volage (Valville), — une amie de pension infidèle (Mlle Warthon); — un officier vertueux qui parle par avance le même langage que les ingénieurs de Georges Ohnet, sortis premiers de l'École polytechnique; — une prieure aigre-douce et d'un embonpoint succulent; — une religieuse qui a eu des malheurs, et qui en profite pour raconter beaucoup d'autres histoires, etc. Mais tous ces personnages, si amusants qu'ils soient, pâlissent devant la vive et exquise figure de Marianne.

Marianne a seize ans. Elle a lu des romans à la dérobée chez son brave homme de curé: elle est très précocée et terriblement instruite! Cette fausse ingénue a une mine futée et des yeux éveillés; elle est jolie, elle est charmante, elle est spirituelle, et elle le sait de reste: autant dire tout de suite qu'elle est coquette. Il faut la voir à sa toilette, revêtant une robe neuve, et examinant sa petite figure dans un mauvais bout de miroir: comme il lui prend alors des palpitations de joie! Et à l'église, comme elle sait entrer au bon moment pour produire un infaillible effet sur les femmes qu'elle éclipse et sur les hommes qu'elle émerveille! Comme elle excelle à tenir ceux-ci en haleine, "en les régaland à chaque instant d'une petite découverte sur ses charmes"! Et chez le beau Valville, quel gracieux petit pied blessé elle sait montrer en rougis-

sant ! Coquette, Marianne l'est d'instinct, et de génie ; elle l'est à faire peur. Pourtant ne craignons rien : Marianne est fière, et son horreur de toutes les vulgarités la préservera toujours. Elle a le cœur droit, et, chaque fois que le danger presse, cette petite alouette babillarde se transforme en une vaillante fille, qui accomplit allègrement les plus difficiles devoirs : elle a même parfois des délicatesses admirables, et Mme de Miran est glorieuse de l'adopter pour sa fille. En somme Marianne mérite d'être heureuse, et elle le sera. Une fois mariée, elle restera certainement une honnête femme. Cependant je me la représente toujours aimable, et toujours coquette, avec une jolie robe à panier, souriante sous sa poudre et ses mouches, toute semblable à une de ces jolies marquises de Watteau, qui embarquent pour Cythère ; mais Marianne, elle, n'embarquerait pas. . . . En attendant, la Marianne du roman est une petite personne très ensorcelante, et très forte, quelque chose comme une miss américaine à la recherche d'une position sociale et d'un mari : une miss qui ne se ferait épouser qu'à force de grâce et d'esprit, et qui n'aurait pas de revolver dans sa poche.

Après Marianne le personnage le plus intéressant est à coup sûr M. de Climal, qui mérite de prendre place dans la grande et redoutable famille d'hypocrites, qu'a enfantée le génie de nos auteurs. Tartuffe reste le héros du genre : c'est un hardi malfaiteur, qui a bien vite reconnu qu'il y avait un beau coup à faire dans la maison d'Orgon : un mari vieux et crédule, une femme toute jeune, une fille à marier, et, faute de mieux, une cassette à prendre ; aussi joue-t-il le tout pour le tout, et sa belle audace triomphe plus qu'à moitié : M. de Climal est moins grand que Tartuffe. Onuphre est plus réel, plus prudent, plus mesquin ; il a des dehors irréprochables, il se contente de maigres profits : personne ne se douterait que c'est un hypocrite, personne, excepté Dieu, qui connaît le fond des cœurs, et La Bruyère qui l'a appris je ne sais comment : M. de Climal est moins petit qu'Onuphre. Il est noble, il est pieux, il est charitable, il est considéré et vénéré, le Paradis semble devoir s'ouvrir pour lui : et voilà qu'aux environs de la soixantaine il se laisse prendre sottement aux impurs conseils du tentateur qui le guettait depuis

si longtemps. Comme il devient alors maladroît, et balbutiant, et ridicule, et vil! Le pauvre homme, comme il nous fait pitié! Rien n'est lamentable comme la chute d'un vieil ange, et c'est le spectacle que nous offre M. de Climal. Mais Marivaux a l'âme douce: M. de Climal se repentira, s'humiliera, fera à son lit de mort une confession générale de ses péchés, et laissera à Marianne une petite rente. C'est parfait, c'est très édifiant, cela même a le défaut de l'être un peu trop.

Mais l'attrait de ce roman ne réside pas seulement dans ces personnages dont Marivaux s'est complu à décrire la fine et vivante silhouette: l'auteur a cherché aussi à grouper ce butin d'observations qu'il avait recueilli et à composer des tableaux plus vastes. C'est ainsi qu'on trouve en lui un essai de peinture des différents mondes où il fréquentait et qu'il connaissait bien. En vrai Parisien, il aimait le peuple des rues, et nul n'a représenté mieux que lui (du moins à son époque) son libre langage, sa brusquerie, sa trivialité, sa badauderie: la fameuse scène de dispute entre madame Dutour et le cocher est une page importante dans l'histoire du roman en France: c'est du bon et franc réalisme. Cela n'empêche pas Marivaux d'avoir su peindre aussi les élégances du grand monde: madame de Miran ou madame Dorsin sont certainement, l'une et l'autre, le type idéalisé de la femme de lettres du XVIII^e siècle, qu'elle s'appelât Mme de Lambert ou Mme de Tencin: ce salon, où l'on cause si bien, où l'esprit de Marianne se trouve si vite à l'aise, nous le connaissons bien; c'est celui que Marmontel et Duclos ont aussi fréquenté, et dont ils ont laissé un tableau moins flatteur: Marivaux en a parlé en ami de la maison. Enfin il est encore un monde où Marivaux nous fait pénétrer, et qui jusqu'alors avait occupé peu de place dans le roman français: c'est la société religieuse, et proprement cléricale. Marivaux avait dû la connaître d'assez près, puisqu'il eut le chagrin d'assister à la prise de voile de Mlle de Marivaux sa fille, trop pauvre pour se marier, et à peine assez riche pour faire vœu de pauvreté, selon un mot célèbre. Il y a deux ou trois couvents dans ce roman de Marianne, et qui font un peu penser au couvent de *Vert-Vert* par le caquetage et la frivolité; ils annoncent aussi, par d'autres côtés, le livre violent et

redoutable de Diderot. Il s'en faut de bien peu que la pauvre Marianne ne soit condamnée à y enterrer son joli minois; son amie la religieuse, Mlle de Tervire, lui fait un émouvant récit des embûches auxquelles peut succomber une âme de jeune fille, et des regrets mortels où elle se consume, une fois le sacrifice accompli. Mme de Tencin a pu sur un pareil sujet souffler à Marivaux bien des choses.

Le Paysan parvenu (en huit parties, dont cinq seulement sont authentiques, et furent publiées par Marivaux, en 1735 et 1736) est une œuvre moins fine. Le sujet en est même franchement déplaisant. Ce robuste gars de Champagne, qui, arrivé à Paris pour amener un convoi de vin à ses maîtres, plante là ses bêtes et son fouet, endosse une livrée, fait son chemin dans le monde par le charme tout-puissant de sa tournure et par la beauté de son visage, épouse une vieille pour ses écus, se pousse dans la finance, et finit fermier général (Marivaux le laisse du moins supposer), est un gaillard peu aimable, quoiqu'il soit abondamment aimé tout le long du roman. A cette époque on ne sentait assurément pas aussi vivement qu'aujourd'hui l'ignominie d'un pareil rôle: les comédies de Regnard et de Dancourt avaient tant de fois représenté cette promiscuité de l'argent et du déshonneur, ces amours de chevaliers à la mode pour de grosses rentières sur le retour, qu'on trouvait cela assez naturel, et l'on ne perdait pas son temps à s'en indigner. Aussi Marivaux ne propose-t-il pas Jacob à notre exécution; il l'orne même à l'occasion de quelques vertus; ce drôle se donne le luxe d'être courageux et généreux à ses heures. C'est cette indulgence qui nous choque le plus aujourd'hui. Car Jacob n'a rien de Gil Blas: le fils du pauvre écuyer d'Oviédo était instruit, il avait un bon naturel, un caractère mou et facile; il arrivait en somme par son propre mérite, à travers mille cahots où s'était formée lentement son expérience, et où sa moralité s'était affermie; et en fin de compte il aboutissait à quelque chose de plus précieux que la fortune, à la sagesse; Gil Blas n'est pas un parvenu brutal: il a évolué. Jacob, lui, ne réussit que par la beauté de sa figure et l'insolence de ses yeux; il a une tare originelle dont il ne pourra jamais se défaire: la fortune, loin de l'améliorer,

doit nécessairement le gâter, et le pourrir davantage: un pareil homme peut devenir fermier général, mais il peut tout aussi logiquement finir dans la peau d'un coquin: il n'y a pas d'ailleurs incompatibilité. Restif de la Bretonne, dans son *Paysan pervers*, a compris mieux que Marivaux la logique d'un semblable rôle: il ne lui a manqué que le talent nécessaire pour le composer. M. Jacob aurait pu, aurait dû être un beau scélérat, un bel animal malfaisant: au lieu de cela il reste énigmatique, peu ragoûtant en somme, mais non absolument haïssable; et c'est de cela que nous blâmons Marivaux.

L'auteur en revanche a excellé, comme son habitude, dans la peinture de quelques types secondaires qui gravitent autour de l'intrigue. Les deux premiers livres du roman nous représentent un tableau singulièrement vif et amusant d'un intérieur de dévotes. Voici d'abord la cuisinière, Catherine, grande, sèche, blanche, le cœur et la cervelle brûlés par la chaleur de son fourneau; — Mlle Habert l'aînée, grincheuse, aigre, intransigeante, gourmande avec des airs de détachement et de dégoût; — Mlle Habert la cadette, ronde, appétissante, bien conservée pour ses quarante-cinq ans, volontiers encline à un amour d'automne, brûlant au fond d'elle-même d'un été de la Saint-Martin d'autant plus dévorant qu'il n'a été précédé d'aucun véritable été, ni d'un printemps; — et entre les deux sœurs voici apparaître la figure papelarde de M. Doucin, leur directeur de conscience, personnage bien ajusté, tiré à quatre épingles, à l'air grave, au geste onctueux, à la parole abondante. C'est dans ce milieu que tombe Jacob, rencontré un matin sur le Pont-Neuf par Mlle Habert la cadette: on peut juger de l'émoi qu'il cause, et des guerres qu'il allume! — Un peu plus loin, Marivaux nous présente un type amusant de propriétaire, bavarde, encombrante, et curieuse: c'est Mme d'Alain; sa fille Agathe est une jeune personne remuante et délurée qui ne promet rien de bon. Il y a encore bien d'autres personnages qui paraissent et disparaissent tour à tour, Mmes de Ferval et de Fécourt, dont il vaut mieux ne rien dire; Mme Dorville, malheureuse et touchante; un beau jeune premier, le comte de Dorsan, etc. Voilà plus qu'il n'en faut pour donner une idée du très grand intérêt que

présente ce roman de Marivaux, qui fait tout l'effet d'être un chef-d'œuvre manqué.

XLIX

Un cocher de fiacre en 1734

Marianne, égarée dans les rues de Paris, et blessée au pied, a dû prendre une voiture de louage pour se faire reconduire chez Madame Dutour, lingère, où elle a sa chambre.

A peine fus-je assise, que je tirai de l'argent pour payer le cocher; mais Mme Dutour, en femme d'expérience, crut devoir me conduire là-dessus, et me trouva trop jeune pour m'abandonner ce petit détail. "Laissez-moi faire, me dit-elle, je vais le payer; où vous a-t-il pris? — Auprès de la paroisse, lui dis-je. — Hé! c'est tout près d'ici, répliqua-t-elle, en comptant quelque monnaie. Tenez, mon enfant, voilà ce qu'il vous faut. — Ce qu'il me faut! cela! dit le cocher, qui lui rendit sa monnaie avec un dédain brutal: oh! que nenni! Cela ne se mesure pas à l'aune. — Mais que veut-il dire avec son aune, cet homme? répliqua gravement Mme Dutour. Vous devriez être content: on sait peut-être bien ce que c'est qu'un carrosse; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en paie. — Eh! quand ce serait de demain, dit le cocher, qu'est-ce que cela avance? Donnez-moi mon affaire, et ne crions pas tant; voyez de quoi elle se mêle! Est-ce vous que j'ai menée? Est-ce qu'on vous demande quelque chose? Quelle diable de femme avec ses douze sols! Elle marchande cela comme une botte d'herbes!"

... Mme Dutour se sentit offensée de l'apostrophe ignoble du cocher: la botte d'herbes sonna mal à ses oreilles. Comment ce jargon-là pouvait-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyait? Y avait-il rien dans son air qui fît penser à une pareille chose? "En vérité, mon ami, il faut avouer que vous êtes bien impertinent, et il me convient bien d'écouter vos sottises! dit-elle. Allons, retirez-vous. Voilà votre argent, prenez ou laissez; qu'est-ce que cela signifie? Si j'appelle un voisin, on vous apprendra à causer aux bourgeois plus honnêtement que vous ne faites. — Eh bien!

qu'est-ce que vient me conter cette vieille chiffonnière? répliqua l'autre en vrai fiacre. Gare! prenez garde à elle: elle a son fichu des dimanches. Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonies pour parler à madame? On parle bien à Perrette. Hé! palsambleu, payez-moi. Quand vous seriez encore quatre fois plus bourgeoise que vous n'êtes, qu'est-ce que cela me fait? Faut-il pas que mes chevaux vivent? Avec quoi dîneriez-vous, vous qui parlez, si on ne vous payait pas votre toile? Auriez-vous la face si large? Fi! que cela est vilain d'être crasseuse!"

Le mauvais exemple débauche. Mme Dutour, qui s'était maintenue jusque-là dans les bornes d'une assez digne fierté, ne put résister à cette dernière brutalité du cocher: elle laissa là le rôle de femme respectable qu'elle jouait, et qui ne lui rapportait rien, se mit à sa commodité, en revint à la manière de quereller qui était à son usage, c'est-à-dire aux discours d'une commère de comptoir subalterne, elle ne s'y épargna pas. . . .

"Attends, attends! ivrogne, avec ton fichu des dimanches: tu vas voir la Perrette qu'il te faut; je vais te la montrer, moi," s'écria-t-elle en courant se saisir de son aune, qui était à côté du comptoir. Et quand elle en fut armée: "Allons, sors d'ici! s'écriait-elle, ou je te mesure avec cela ni plus ni moins qu'une pièce de toile puisque toile il y a. — Jarnibleu! ne me frappez pas, lui dit le cocher qui lui tenait le bras; ne soyez pas si osée! je me donne au diable, ne badinons pas. Voyez-vous: je suis un gaillard qui n'aime pas les coups, ou la peste m'étouffe! Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous? il n'y a point de mal à ça."

Le bruit qu'ils faisaient attirait du monde: on s'arrêtait devant la boutique. "Me laisseras-tu? lui disait Mme Dutour, qui disputait toujours son aune contre le cocher: levez-vous donc, Marianne! appelez M. Richard. Monsieur Richard!" criait-elle tout de suite elle-même: et c'était notre hôte qui logeait au second, et qui n'y était pas. Elle s'en douta. "Messieurs, dit-elle, en apostrophant la foule qui s'était arrêtée devant la porte, je vous prends tous à témoins: vous voyez ce qui en est; il m'a battue (cela n'était pas vrai); je suis maltraitée. Une femme d'honneur comme moi! Eh! vite, eh! vite! allez chez le commissaire, il me

connaît bien, c'est moi qui le fournis: on n'a qu'à lui dire que c'est chez Mme Dutour. Courez-y, madame Catau; courez-y, m'amie," criait-elle à une servante du voisinage, le tout avec une cornette que les secousses que le cocher donnait à ses bras avaient rangée de travers. Elle avait beau crier, personne ne bougeait, ni messieurs, ni Catau.

Le peuple, à Paris, n'est pas comme ailleurs. En d'autres endroits vous le verrez quelquefois commencer par être méchant; et puis finir par être humain. Se querelle-t-on? il excite, il anime: veut-on se battre? il sépare. En d'autres pays, il laisse faire, parce qu'il continue d'être méchant. Celui de Paris n'est pas de même; il est moins canaille et plus peuple que les autres peuples. Quand il accourt en pareils cas, ce n'est pas pour s'amuser de ce qui se passe, ni comme qui dirait pour s'en réjouir: non, il n'a pas cette maligne espièglerie-là: il ne va pas rire, car il pleurera peut-être, et ce sera tant mieux pour lui: il va voir, il va ouvrir des yeux stupidement avides: il va jouir bien sérieusement de ce qu'il verra. En un mot, alors, il n'est ni polisson, ni méchant: et c'est en quoi j'ai dit qu'il était moins canaille; il est seulement curieux, d'une curiosité sotte et brutale, qui ne veut ni bien ni mal à personne, qui n'y entend point d'autre finesse que de venir se repaître de ce qui arrivera. Ce sont des émotions d'âme que ce peuple demande: les plus fortes seront les meilleures; il cherche à vous plaindre si on vous outrage, à s'attendrir pour vous si on vous blesse, à frémir pour votre vie si on la menace: voilà ses délices; et si votre ennemi n'avait pas assez de place pour vous battre, il lui en ferait lui-même, sans en être plus mal intentionné, et lui dirait volontiers: Tenez, faites à votre aise et ne nous retranchez rien du plaisir que nous avons à frémir pour ce malheureux. Ce ne sont pourtant pas les choses cruelles qu'il aime, il en a peur, au contraire, mais il aime l'effroi qu'elles lui donnent: cela remue son âme qui ne sait jamais rien, qui n'a jamais rien vu, qui est toujours toute neuve.

Tel est le peuple de Paris, à ce que j'ai remarqué dans l'occasion. Vous jugez bien, suivant le portrait que j'en ai fait, que Mme Dutour n'avait point de secours à en espérer. Le moyen qu'aucun des assistants eût voulu renoncer à voir le

progrès d'une querelle qui promettait tant : à tout moment on touchait à la catastrophe ! Mme Dutour n'avait qu'à pouvoir parvenir à frapper le cocher de l'aune qu'elle tenait ; voyez ce qu'il en serait arrivé avec un fiacre.¹

De mon côté, j'étais désolée : je ne cessais de crier à Mme Dutour : " Arrêtez-vous ! " Le cocher s'enrouait à prouver qu'on ne lui donnait pas son compte, qu'on voulait avoir sa course pour rien : témoin les douze sols qui n'allaient jamais sans avoir leur épithète, et des épithètes d'un cocher, on en soupçonne l'incivile élégance. Le seul intérêt des bonnes mœurs devait engager Mme Dutour à composer avec ce misérable ; il n'était pas honnête à elle de soutenir l'énergie de ses expressions : mais elle en dévorait le scandale en faveur de la rage qu'elle avait d'y répondre ; elle était trop fâchée pour avoir les oreilles délicates.

" Oui, malotru ! oui, douze sols ; tu n'en auras pas davantage, disait-elle. — Et moi, je ne les prendrai pas, douze diablesses, répondait le cocher. — Encore ne les veux-tu pas, continuait-elle ; n'es-tu pas honteux, fripon ? Quoi ! pour venir d'auprès de la paroisse ici ? Quand ce serait pour un carrosse d'ambassadeur. Tiens, jarni de ma vie ! un denier avec, et tu ne l'aurais pas : j'aimerais mieux te voir mort, et il n'y aurait pas grande perte : et souviens-toi seulement que c'est aujourd'hui la Saint-Mathieu ; bon jour, bonne œuvre, ne l'oublie pas. Et laisse venir demain, tu verras comment il sera fait. C'est moi qui te le dis, qui ne suis pas une chiffonnière, mais bel et bien madame Dutour, madame pour toi, madame pour les autres, et madame tant que je serai au monde, entends-tu ? "

Tout ceci ne se disait pas sans tâcher d'arracher le bâton des mains du cocher qui le tenait, et qui, à la grimace et au geste que je lui vis faire, me parut prêt à traiter Mme Dutour comme un homme. Je crois que c'était fait de la pauvre femme : un gros poing de mauvaise volonté, levé sur elle, allait lui apprendre à badiner avec la mauvaise volonté d'un

¹ *Fiacre* se disait non seulement des voitures de louage, mais des cochers eux-mêmes. Ces carrosses à cinq sous par heure avaient été établis en 1650, rue Saint-Martin, dans une maison nommée l'hôtel Saint-Fiacre. Au temps de Marivaux les prix avaient déjà renchéri.

fiacre, si je ne m'étais pas hâtée de tirer environ vingt sols, et de les lui donner.

Il les prit sur-le-champ, secoua l'aune entre les mains de Mme Dutour, assez violemment pour l'en arracher, la jeta dans son arrière-boutique, enfonça son chapeau, en me disant: "Grand merci! mignonne," sortit de là et traversa la foule qui s'ouvrit alors, tant pour le laisser sortir, que pour livrer passage à Mme Dutour qui voulait courir après lui, que j'en empêchai, et qui me disait que, jour de Dieu! je n'étais qu'une petite sotte: "Vous voyez bien, ces vingt sols-là, Marianne, je ne vous les pardonnerai jamais, ni à la vie, ni à la mort. . . ."

La Vie de Marianne, livre II.

L

Marianne à sa toilette

Au bout de quatre jours on m'apporta mon habit et du linge: c'était un jour de fête, et je venais de me lever quand cela vint. A cet aspect, Toïnon et moi nous perdîmes d'abord toutes deux la parole, moi d'émotion, de joie, elle de la triste comparaison qu'elle fit de ce que j'allais être à ce qu'elle serait: elle aurait bien troqué son père et sa mère contre le plaisir d'être orpheline au même prix que moi: elle ouvrait sur mon petit attirail de grands yeux stupéfaits et jaloux, et d'une jalousie si humiliée que cela me fit pitié dans ma joie; mais il n'y avait point de remède à sa peine, et j'essayai mon habit le plus modestement qu'il me fut possible, devant un petit miroir ingrat qui ne me rendait que la moitié de ma figure; et ce que j'en voyais me paraissait bien piquant.

Je me mis donc vite à me coiffer et à m'habiller pour jouir de ma parure: il me prenait des palpitations en songeant combien j'allais être jolie: la main m'en tremblait à chaque épingle que j'attachais; je me hâtais d'achever sans rien précipiter pourtant; je ne voulais rien laisser d'imparfait: mais j'eus bientôt fini, car la perfection que je connaissais était bien bornée; je commençais avec des dispositions admirables, et c'était tout.

Vraiment, quand j'ai connu le monde, j'y faisais bien d'autres façons : les hommes parlent de science et de philosophie : voilà quelque chose de beau en comparaison de la science de bien placer un ruban, ou de décider de quelle couleur on le mettra !

Si on savait ce qui se passe dans la tête d'une coquette en pareil cas, combien son âme est déliée et pénétrante, si on voyait la finesse des jugements qu'elle fait sur les goûts qu'elle essaie, et puis qu'elle rebute, et puis qu'elle hésite de choisir, et qu'elle choisit enfin par pure lassitude : car souvent elle n'est pas contente, et son idée va toujours plus loin que son exécution ; si on savait ce que je dis là, cela ferait peur, cela humilierait les plus forts esprits, et Aristote ne paraîtrait plus qu'un petit garçon. C'est moi qui le dis, qui le sais à merveille, et qu'en fait de parure, quand on a trouvé ce qui est bien, ce n'est pas grand'chose, et qu'il faut trouver le mieux pour aller au delà du mieux ; et que, pour attraper ce dernier mieux, il faut lire dans le cœur des hommes, et savoir préférer ce qui le gagne le plus à ce qui ne fait que le gagner beaucoup : et cela est immense !

La Vie de Marianne, I^{re} partie.

LI Marianne errante

Plus je voyais de monde et de mouvement dans cette prodigieuse ville de Paris, plus j'y trouvais de silence et de solitude pour moi : une forêt m'aurait paru moins déserte ; je m'y serais sentie moins seule, moins égarée. De cette forêt, j'aurais pu m'en tirer ; mais comment sortir du désert où je me trouvais ? tout l'univers en était un pour moi, puisque je n'y tenais par aucun lien à personne.

La foule de ces hommes qui m'entouraient, qui se parlaient, les bruits qu'ils faisaient, celui des équipages, la vue même de tant de maisons habitées, tout cela ne servait qu'à me consterner davantage.

Rien de tout ce que je vois ici ne me concerne, me disais-je ; et un moment après : Que ces gens-là sont heureux, disais-je !

chacun d'eux a sa place et son asile. La nuit viendra, et ils ne seront plus ici, ils seront retirés chez eux; et moi, je ne sais où aller, on ne m'attend nulle part, personne ne s'apercevra que je lui manque; je n'ai du moins plus de retraite que pour aujourd'hui, et je n'en aurai plus demain.

La Vie de Marianne, III^e partie.

LII

Cuisinière et dévote

Catherine était grande, maigre, mise blanchement, et portant sur sa mine l'air d'une dévotion revêche, en colère, et ardente; ce qui lui venait apparemment de la chaleur que son cerveau contractait auprès du feu de sa cuisine et de ses fourneaux, sans compter que le cerveau d'une dévote, et d'une dévote cuisinière, est naturellement sec et brûlé. . . .

Elle avait un trousseau de clefs à sa ceinture, comme une tourière de couvent. "Apportez des œufs frais à ma sœur, qui est à jeun à l'heure qu'il est, lui dit Mlle Habert, sœur aînée de celle avec qui j'étais venue; et menez ce garçon dans votre cuisine pour lui faire boire un coup. — Un coup! répondit Catherine d'un ton brusque, et pourtant de bonne humeur; il en boira bien deux à cause de sa taille.—Et tous les deux à votre santé, madame Catherine, lui dis-je. — Bon, reprit-elle; tant que je me porterai bien, ils ne me feront pas mal. Allons, venez, vous m'aiderez à faire cuire mes œufs. — Hé non! Catherine, ce n'est pas la peine, dit Mlle Habert, la cadette; donnez-moi le pot de confitures, ce sera assez. — Mais, ma sœur, cela ne nourrit point, dit l'aînée. — Les œufs me gonfleraient," dit la cadette, et puis "ma sœur par-ci, ma sœur par-là." Catherine d'un geste sans appel décida pour les œufs en s'en allant, à cause, dit-elle, qu'un déjeuner n'était pas un dessert.

Pour moi, je la suivis dans la cuisine, où elle me mit aux mains, avec un reste de ragoût de la veille et des volailles froides, une bouteille de vin presque pleine et du pain à discrétion. Ah! le bon pain! je n'en ai jamais mangé de meilleur, de plus blanc, de plus ragoûtant: il faut bien des

attentions pour faire un pain comme celui-là; il n'y avait qu'une main dévote qui pût l'avoir pétri: aussi était-il de la façon de Catherine. Oh! l'excellent repas que je fis! la vue seule de la cuisine donnait appétit de manger: tout y faisait entrer en goût. " Mangez, me dit Catherine en se mettant après ses œufs frais: Dieu veut qu'on vive. — Voilà de quoi faire sa volonté, lui dis-je, et par-dessus le marché j'ai grande faim. — Tant mieux, reprit-elle; mais, dites-moi, êtes-vous retenu? Restez-vous avec nous? — Je l'espère ainsi, répondis-je, et je serais bien fâché que cela ne fût pas; car je m'imagine qu'il fait bon sous votre direction, madame Catherine! Vous avez l'air si avenant, si raisonnable! — Hé! hé! reprit-elle; je fais du mieux que je peux: que le ciel nous assiste! Chacun a ses fautes, et je n'en chôme pas; et le pis est, c'est que la vie se passe; et plus l'on va, plus on se crotte, car le diable est toujours après nous. L'Église le dit; mais on bataille. Au surplus, je suis bien aise que nos demoiselles vous prennent; car vous me paraissez de bonne amitié. Hélas! tenez; vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à défunt Baptiste que j'ai pensé épouser, qui était bien le meilleur enfant, et beau garçon comme vous; mais ce n'est pas là ce que j'y regardais, quoique cela fasse toujours plaisir. Dieu nous l'a ôté: il est le maître: il n'y a point à le contrôler. Mais vous avez toute son apparence, vous parlez tout comme lui: mon Dieu! qu'il m'aimait! Je suis bien changée depuis, sans ce que je changerai encore. Je m'appelle toujours Catherine, mais ce n'est plus de même. — Ma foi, lui dis-je, si Baptiste n'était pas mort, il vous aimerait encore; car moi, qui lui ressemble, je n'en ferais pas à deux fois. — Bon, bon, me dit-elle en riant: je suis encore un bel objet! Mangez, mon fils, mangez! vous direz mieux quand vous m'aurez regardée de plus près. Je ne vaud plus rien qu'à faire mon salut, et c'est bien de la besogne: Dieu veuille que je l'achève! "

En disant ces mots elle tira ses œufs, que je voulus porter en haut: " Non, non, me dit-elle; déjeunez en repos, afin que cela vous profite; je vais voir un peu ce qu'on pense de vous là-haut. Je crois que vous êtes notre fait, et j'en dirai mon avis: nos demoiselles ordinairement sont dix ans à savoir ce qu'elles veulent, et c'est moi qui ai la peine pour elles.

Mais ne vous embarrassez pas, j'aurai soin de tout : je me plais à servir mon prochain, et c'est ce qu'on nous recommande au prône. — Je vous rends mille grâces, madame Catherine, lui dis-je, et surtout souvenez-vous que je suis un prochain qui ressemble à Baptiste. — Mais mangez donc, me dit-elle ; c'est le moyen de lui ressembler longtemps en ce monde ; j'aime un prochain qui dure. — Et je vous assure que votre prochain aime à durer," lui dis-je en la saluant d'un rouge bord, que je bus à sa santé.

Ce fut là le premier essai que je fis du commerce de Mme Catherine, des discours de laquelle j'ai retranché une centaine de *Dieu soit béni !* et *Que le ciel nous assiste !* qui servaient tantôt de refrain, tantôt de véhicule à ses discours. Apparemment que cela faisait partie de sa dévotion verbale ; mais peu m'importait. Ce qui est de sûr, c'est que je ne déplais point à la bonne dame, non plus qu'à ses maîtresses, surtout à Mlle Habert la cadette, comme on le verra dans la suite.

Le Paysan parvenu, I^{re} partie.

LIII Madame d'Alain, propriétaire

C'était la veuve d'un procureur qui lui avait laissé assez abondamment de quoi vivre, et qui vivait à proportion de son bien. Femme avenante au reste, à peu près de l'âge de Mlle Habert, aussi fraîche et plus grasse qu'elle ; un peu commère par le babil, mais commère d'un bon esprit, qui vous prenait d'abord en amitié, qui vous ouvrait son cœur, vous contait ses affaires, vous demandait les vôtres et puis revenait aux siennes, et puis à vous, vous parlait de sa fille (car elle en avait une), vous apprenait qu'elle avait dix-huit ans, vous racontait les accidents de son bas âge, ses maladies, tombait ensuite sur le chapitre de défunt son mari, en prenait l'histoire du temps qu'il était garçon, puis venait à leurs amours, disait ce qu'ils avaient duré, passait de là à leur mariage, ensuite au récit de la vie qu'ils avaient menée ensemble : c'était le meilleur homme du monde, très appliqué à son étude ; aussi avait-il gagné du bien par sa sagesse et par

son économie; un peu jaloux de son naturel, et aussi parce qu'il l'aimait beaucoup; sujet à la gravelle: Dieu sait ce qu'il avait souffert, les soins qu'elle avait eus de lui! Enfin, il était mort bien chrétiennement: ce qui se disait en s'essuyant les yeux, qui en effet larmoyaient, à cause que la tristesse du récit le voulait, et non pas à cause de la chose même; car de là, on allait à un accident de ménage, qui demandait d'être dit en riant, et on riait.

Le Paysan parvenu, II^e partie.

PRÉVOST

(1697-1763)

Avec Prévost, le roman devient purement romanesque, ce qui est bien, semble-t-il, une qualité, et, du même coup, le romancier le devient aussi: chose moins indispensable, mais qui ne gâte rien.

Pour se faire une idée de ce que fut l'abbé Louis-Antoine Prévost d'Exiles, le plus simple est encore de relire l'histoire du pauvre petit chevalier des Grieux, si faible, si coupable, et pourtant si charmant, douce victime d'une imagination trop vive et d'un cœur trop tendre. Dans la vie de l'auteur nous retrouvons presque tout son roman: un jeune homme bien né, bien élevé, pétri d'excellentes résolutions, mais à l'âme molle et flexible, au tempérament passionné; une Manon (pour ne pas dire plusieurs!) au charme tout-puissant; et, dès lors, des alternatives de chutes et de relèvements, de chutes surtout; d'autres fautes plus graves que le monde pardonne encore moins; enfin, comme fond de tableau, tantôt une équivoque académie de jeu; tantôt une prison: l'hôpital général ou Saint-Lazare; tantôt le parloir de Saint-Sulpice et la cellule de Saint-Germain-des-Prés; tantôt la terre d'exil: Londres, Amsterdam ou la Nouvelle-Orléans. Mais si le roman de des Grieux fut plus cruel et plus émouvant, celui de Louis Prévost fut plus long, il dura à peu près

toute sa vie, et il se termina par une catastrophe imprévue et plus romanesque encore, digne de figurer dans la sombre histoire de *Cléveland*: l'apoplexie au coin d'un bois, et la mort affreuse sous le bistouri d'un ignorant barbier de village.

Ce bénédictin au cœur faible se trouva être, par contre, un infatigable auteur. L'abbé Prévost est un des plus féconds romanciers du XVIII^e siècle: pour le nombre de ses volumes il ne le cède, je crois, qu'à ce détestable et pourtant si original Restif de la Bretonne.

Voici quels sont ses principaux romans:

1728-1731. *Mémoires et aventures d'un homme de qualité, qui s'est retiré du monde* (*Mémoires du marquis de ****), en six tomes.

1731. *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, en un volume, qui forma d'abord le septième tome du roman précédent.

1732-1739. *Le Philosophe anglais, ou Histoire de Monsieur Cléveland, fils naturel de Cromwell, écrite par lui-même, et traduite de l'anglais par l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité*, en huit tomes.

1735. *Le Doyen de Killerine, histoire morale, composée sur les mémoires d'une illustre famille d'Irlande, et ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile et agréable, par l'auteur des Mém. d'un H. de Q.*, en six tomes.

1741. *Histoire d'une Grecque moderne*, en deux tomes.

1741. *Campagnes philosophiques ou les mémoires de M. de Montcal, en quatre parties.*

1741. *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou la Jeunesse du Commandeur de ****, en deux tomes.

1745. *Mémoires d'un honnête homme*, etc., etc., sans compter des traductions des trois grands romans de Richardson, *Paméla* (en 1742), *Clarisse Harlowe* (en 1751), *Grandisson* (posthume, en 1775).¹

Parmi ces romans il en est un qui contient en quelques pages l'extrait le plus pur et comme la quintessence de tous les autres, chef-d'œuvre rare, qui est assuré de vivre toujours: c'est *Manon Lescaut*. Ni les contemporains

¹ Ces trois romans avaient paru en Angleterre, *Paméla* en 1740, *Clarisse* en 1748, *Grandisson* en 1753. Ces dates ont leur importance, pour bien établir l'originalité des grands romans de Prévost, qui sont tous antérieurs.

de Prévost, ni l'auteur lui-même, comme il arrive souvent, ne semblent avoir senti l'énorme supériorité de cette courte nouvelle sur tous ces gros volumes: de nos jours seulement *Manon* est placée au rang qu'elle mérite dans la littérature romanesque du XVIII^e siècle, c'est-à-dire au premier, entre *Gil Blas* et *la Nouvelle Héloïse*.

Le chevalier des Grieux vient d'avoir dix-sept ans, Mlle Manon Lescaut en a seize à peine. Il l'a connue par hasard, un jour, à Amiens, à l'arrivée du coche d'Arras dont elle débarquait; et ce jeune collégien, vertueux et timide, que ses parents destinaient à l'ordre de Malte, s'est épris de cette jeune fille, à l'air doux et charmant, qui se sentait si peu de vocation pour le couvent où on la conduisait. Il l'a aimée tout de suite, pour toujours, d'un amour aveugle et souverain. Adieu l'innocence du petit chevalier, adieu les sages projets d'avenir! ni les conseils d'un fidèle ami, ni la douleur d'un père, ni la vertu, ni l'honneur même ne peuvent triompher d'un cœur ainsi transporté. Ils fuient tous les deux, ils se cachent à Paris: et dès lors, après un faux semblant de guérison bientôt suivi d'une irréparable rechute, commence pour des Grieux une vie de délices et de tortures, où sombre sa conscience, et où il s'enfonce chaque jour plus bas. A partir de l'évasion de Saint-Sulpice, quel enchaînement implacable d'erreurs et de fautes! Complaisance honteuse pour les désordres de Manon, promiscuité avec les coquins, tricheries au jeu, escroqueries, guet-apens, meurtres même, et, comme suprême note d'infamie, la prison Saint-Lazare: tel est l'abîme où se perd ce pauvre petit chevalier, d'ailleurs si aimable et aimant, crédule jusqu'à la niaiserie, toujours candide et sincère, conservant pieusement jusqu'au bout son illusion, et qui, sur l'ignoble charrette où les soldats emportent Manon, la traite encore d'*incomparable amante* et déplore que *ses mains délicates soient exposées à l'injure de l'air*! En vérité nous ne pouvons le haïr, nous le prenons en pitié. Et de Manon,

Manon, sphinx éternel, véritable sirène,
Cœur trois fois féminin, Cléopâtre en paniers,¹

de cette Manon, si vive et si coquette, si rieuse, si naïve

¹ Alfred de Musset, *Namouna*, LIX.

en sa perversité, fille née pour le plaisir et l'amour, que penserons-nous? Le moyen de s'indigner, après avoir lu la prodigieuse épître qu'elle laisse en guise de consolation au pauvre des Grieux! " Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur. . . . Mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère âme, que, dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité? . . . Crois-tu qu'on puisse être bien tendre, lorsqu'on manque de pain? Je t'adore, compte là-dessus: mais laisse-moi pour quelque temps le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets! Mon frère t'apprendra que ta Manon a pleuré de la nécessité de te quitter." Ce qu'il y a de plus fort, c'est que Manon dit vrai, Manon a dû pleurer, et nous restons en admiration devant une si complète et superbe inconscience.

La fin est triste, mais du moins elle est touchante; l'auteur, d'un coup d'aile, nous élève au-dessus de ces turpitudes. Des Grieux accompagne librement Manon jusque dans l'exil lointain où la confine une ordonnance du lieutenant de police; et voilà que cette fille perdue, touchée de tant de dévouement, privée aussi, il faut bien le dire, de toute occasion de mal faire, épure son âme par la souffrance, et trouve au fond de son cœur les sentiments inattendus d'une épouse. Le roman s'achève sur l'admirable scène de la fuite des deux amants à travers les solitudes de l'Amérique, et sur l'émouvant tableau de la mort de Manon, qui tombe épuisée et qui s'endort pour toujours sous la garde de son fidèle chevalier. Ainsi se dénoue la gracieuse idylle dont une place d'Amiens avait vu la naissance; mais du coche d'Arras au désert de la Louisiane, il y a loin: dans cet intervalle, quel paradis et quel enfer!

Telle est cette histoire d'amour, comme on n'en avait encore jamais écrit. Céladon et Artamène aimaient de tête bien plus que de cœur, les héros des histoires comiques se gardaient bien d'aimer, Gil Blas est sans grande passion et ne songe qu'à faire son chemin dans le monde, le beau Valville est léger et volage, le Saint-Preux de Rousseau ne viendra que trente ans plus tard: des Grieux est le premier grand amoureux qui paraisse dans le roman français. En

lui réside, comme le titre l'indique, presque tout l'intérêt du livre: Manon n'est que l'objet de son amour et l'instrument de sa souffrance. Que deviendra ce cœur en proie à la plus folle des passions? Jusqu'où s'abaissera une âme ainsi possédée? Quelles seront ses lâchetés, ses crimes, ses humiliations, ses tortures? Là est vraiment le sujet du roman. "Le lecteur verra dans la conduite de M. des Grieux un exemple terrible de la force des passions." Ainsi s'exprime *l'Homme de qualité* qui est censé rapporter cette histoire, c'est-à-dire Prévost lui-même, qui était bien placé pour raconter ces "aventures de fortune et d'amour." On emporte de cette lecture la pensée que l'Amour est un Dieu terrible et tout-puissant, qu'une âme qui se laisse posséder entièrement par lui est une âme perdue, et qu'il nous faut avoir encore plus de pitié que de blâme pour ces victimes exceptionnelles, dont les malheurs sont pour nous un exemple. Gardons-nous bien de les imiter, ni de nous exposer aux mêmes coups du sort, mais du moins soyons doux et cléments envers ces élus de la passion, qui ont plus aimé et plus souffert que le commun des hommes.

A côté de des Grieux et de Manon, l'abbé Prévost a placé quelques personnages secondaires, et il a su leur donner, aussi bien qu'à ses deux héros, une vie et un relief admirables. Voici d'abord Tiberge, l'homme raisonnable, l'ami au cœur chaud et fidèle. Nous le retrouvons partout, à toutes les pages émouvantes du livre: à l'arrivée du coche d'Arras, où il apparaît avec son air grave et austère; à la maison paternelle, où il sermonne le petit chevalier et veut le ramener à Dieu; à Saint-Sulpice, où il croit avoir enfin triomphé de cette âme rebelle; puis, après la rechute, dans les jardins du Palais-Royal, chez Manon elle-même, jusque dans la prison Saint-Lazare, partout où des Grieux a besoin de ses conseils, qu'il suit si mal, et de sa bourse qu'il vide si bien; enfin, tout au bout de ce long calvaire d'amour, quand Manon est morte, Tiberge arrive encore, il a franchi les mers et couru mille dangers pour venir consoler l'âme meurtrie de son ami, et la ramener doucement à la vertu. Avec cela, nullement fâcheux, ni rabat-joie, nullement esprit pur: il est né, nous dit-il, avec des passions très vives, mais il les a vaincues; il est

indulgent aux autres et sévère à lui-même. Personnage candide, un peu naïf, qui parfois prête à sourire: il est certain qu'il ennuie un peu des Grieux, et qu'il a porté sur les nerfs à Alfred de Musset, qui jouait volontiers au des Grieux. Il n'en est pas moins utile dans le roman, et presque indispensable: sans lui l'œuvre serait trop attristante et trop vile. Il est, comme on l'a dit, ce que des Grieux et Prévost lui-même auraient voulu être; il est l'idéal toujours présent, auquel on songe au milieu des fautes et des crimes; grâce à lui ce petit livre n'est pas seulement un douloureux cri de passion, il est un bon livre. — En face du bon ange, voici le démon, représenté par M. Lescaut, "homme brutal et sans principes d'honneur," de son métier garde du corps, et aussi frère de Mlle Manon: la belle figure de chenapan, que celle de ce soudard qui, après un feint accès de colère, s'installe chez sa sœur, se fait habiller, entretenir et goberger à son aise! Homme de tête d'ailleurs: c'est lui qui introduit des Grieux à l'hôtel de Transylvanie, et lui apprend à "faire une volte-face" au jeu, et à "filer la carte." Ce spadassin doublé d'un escroc finit, comme il mérite, au coin d'une rue, tué d'un coup de pistolet, sans la moindre oraison funèbre. — Le père de des Grieux, qui apparaît à deux reprises dans le roman, a une physionomie bien originale aussi: c'est un père du XVIII^e siècle, nullement cornélien. Il est vif, fringant, tout pétillant de malice et d'esprit. Il n'accable pas d'abord son fils de reproches, mais il essaie de piquer son amour-propre, il lui démontre qu'il a été un sot, et que Mlle Manon ne l'a aimé, tout compte fait, que douze jours ou douze jours et demi. Il pardonne vite, et ne voit de remède que dans un bon mariage: "Je t'en chercherai une, qui ressemblera à Manon et qui sera plus fidèle." Plus tard, quand le fils s'est déshonoré, le père nous apparaît plus sévère: mais il est ému au fond, il pardonnerait même encore, si le jeune homme ne rappelait imprudemment le souvenir de sa mère. "Ne me parle pas davantage de ta mère: tes désordres la feraient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, je retourne au logis: je t'ordonne de me suivre." Et, devant le refus de des Grieux: "Adieu, fils ingrat et rebelle!" Prévost avait eu, lui aussi, de violents

démêlés avec son père; mais, aux traits dont il a peint celui de des Grieux, on voit quel secret respect il avait conservé dans son cœur pour cette autorité paternelle, faite de tendresse et d'honneur.

Enfin il n'est pas jusqu'au style qui ne contribue à faire de *Manon Lescaut* un chef-d'œuvre achevé. Voici le jugement qu'en porte un juge exact et sévère: "Nulle trace d'affectation, pas ombre de rhétorique, aucun tour de métier, les plus grands effets obtenus par les moyens les plus simples ou quelquefois les plus vulgaires, et ce que l'on pourrait appeler l'évanouissement du style dans la sincérité du fond. . . C'est en vérité une telle manière d'écrire, que le triomphe de l'art est d'y pouvoir atteindre." ¹ Lesage écrivait en auteur comique, Marivaux en psychologue mondain, Prévost est peut-être le premier en France qui écrive comme un romancier, c'est-à-dire sous la simple dictée des choses; nous ne concevons pas que des Grieux et Manon puissent tenir un langage différent de celui que leur a prêté l'auteur: c'est proprement la nature qui parle par leur bouche.

Les autres romans de l'abbé Prévost sont à peu près oubliés maintenant: ils sont bien loin d'approcher de cette rare et unique perfection que réalise *Manon*; leur aspect général est lourd et confus. A leur époque ils ont eu pourtant beaucoup de succès, plus que *Manon* même: aujourd'hui encore ils offrent un grand intérêt à qui a le courage de les affronter. En tout cas, l'histoire du roman en France ne saurait s'écrire sans citer leurs titres, et sans leur faire une place.

Ce qu'il y a d'absolument nouveau en eux, du moins pour le temps, c'est qu'ils sont de vrais romans, et non pas une collection de scènes comiques, comme *Gil Blas*, ou de dissertations psychologiques, comme *Marianne*. Ce sont des romans *romanesques*, c'est-à-dire faits à la fois de réalité et d'illusion, où la vie humaine excède la commune mesure, où, sans être invraisemblables, les événements sont extraordinaires, les malheurs plus grands, les passions plus fortes, et par où notre imagination prend son essor au dessus des médiocrités quotidiennes. Les sujets des romans de Prévost sont tous prodigieusement

¹ Brunetière, *Études critiques*, III, p. 231.

intéressants: habillés à la moderne, et rafraîchis dans leurs ornements que la patine du temps a fait grisailier, ils passionneraient encore aujourd'hui le million de lecteurs du *Petit Journal*. Par exemple, les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* sont l'histoire d'un marquis à qui il survient d'épouvantables malheurs, et qui, après avoir voyagé en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Turquie, après avoir épousé une Musulmane et l'avoir perdue, se retire dans une abbaye, où il écrit ses Mémoires, et nous raconte par surplus l'histoire de Manon Lescaut. Dans le *Doyen de Killerine* nous voyons un brave curé Irlandais, bossu, contrefait, les jambes crochues, qui est la bonté même, et qui passe son temps à aller et venir d'Irlande en France pour voler au secours de ses frères et de sa sœur à qui il arrive des aventures à faire dresser les cheveux sur la tête. Les *Mémoires de M. de Montcal* nous présentent une jeune personne, Mlle Fidert, qui, "ayant eu le malheur de tuer son père, après lui avoir vu tuer son amant," mène une vie des plus agitées: elle est enlevée plusieurs fois, comme une héroïne de Mlle de Scudéry; à cause d'elle son frère est tué, son intendant est pendu, son troisième amant est poignardé par le deuxième, qui lui-même meurt de désespoir, après que Mlle Fidert a été assassinée par un quatrième. Le sujet du *Cléveland* est encore plus terrible et plus fertile en belles inventions: M. Cléveland, fils naturel de Cromwell, est persécuté par son père et par la fortune. Après avoir longtemps vécu tapi dans une caverne, il court le monde pour retrouver miss Fanny Axminster, sa fiancée: il ne la rejoint que dans l'Amérique du Sud, où il devient roi des Abaquis. Je renonce à décrire les différents tableaux que nous présente Prévost durant cette palpitante histoire; nous sommes témoins des événements les plus étranges: des femmes tirées au sort dans l'île de Sainte-Hélène; un traître de mélodrame, nommé Génin, qui finit dans la peau d'un parfait honnête homme; une certaine Mme Rieding, que nous abandonnons au moment où les sauvages Rouintons se disposent à la faire rôtir à la broche et que nous retrouvons par bonheur saine et sauve au quatrième volume; un père qui forme le projet de poignarder ses enfants, etc.; et, mêlés à tout cela, Louis XIV lui-même,

Mme la duchesse d'Orléans, et les Jésuites du collège Louis-le-Grand! C'est à ne s'y plus reconnaître: mais l'intérêt ne languit pas un seul instant. Le roman s'appropriait ainsi la matière de la tragédie et du drame: Crébillon père et Ponson du Terrail n'ont rien inventé de plus prodigieux. Cette tendance à incorporer l'histoire dans le roman d'aventures fait aussi songer un peu à Dumas père. Quant à M. Dumas fils, sa dame aux camélias n'est-elle pas la petite-fille reconnue de Manon? Il y a de tout cela dans cet original abbé Prévost.

Il y a encore autre chose, et qui saute aux yeux lorsqu'on lit n'importe lequel de ses romans, mais surtout *Cléveland*: c'est la ressemblance avec Rousseau. D'abord les héros de Prévost sont tous en proie à des passions fatales et souveraines comme sera celle de Saint-Preux et de Julie: le roman, devenant amoureux, devient triste du même coup, et ne se termine plus par les dénouements de comédie qu'on trouve encore chez Marivaux. De plus, beaucoup des idées chères à Rousseau sont déjà en germe chez Prévost. On trouve dans *Cléveland* de belles théories sur l'état de guerre, sur la bonté naturelle de l'homme, sur le danger de la civilisation, qui avancent de trente ans sur le siècle: Iglou, le bon sauvage, est doué de toutes les vertus, et Cléveland applique déjà chez les Abaquis les prescriptions du *Contrat social* ou de *l'Arcadie*. Il y a enfin telle discussion sur la légitimité du suicide qui semble avoir directement inspiré les célèbres lettres de la *Nouvelle Héloïse* où Saint-Preux et milord Edouard traitent la même question. "Tous les mouvements de la nature sont droits et appartiennent à l'ordre," dit Cléveland: n'est-ce pas déjà le principe même de toute la philosophie de Jean-Jacques?

Quoique Prévost ne compte pas parmi les hommes les plus illustres du siècle, il n'en est pas moins un de nos plus grands romanciers. D'autres ont acquis plus de gloire ou possédé plus de génie: mais c'est à lui que le genre doit peut-être le plus. Avec lui le roman prend enfin pleine conscience de son objet et de ses ressources; Rousseau peut venir pour en assurer le triomphe définitif.

LIV

Un véritable ami

Après sa fuite de Saint-Sulpice, des Grieux vit au jour le jour avec Manon ; à bout de ressources, il s'adresse à Tiberge, son fidèle ami, dont il a toujours négligé les sages avis.

Je l'avais prié de se trouver au jardin du Palais-Royal. Il y était avant moi. Il vint m'embrasser aussitôt qu'il m'eût aperçu. Il me tint longtemps serré entre ses bras, et je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me présentais à lui qu'avec confusion, et que je portais dans le cœur un vif sentiment de mon ingratitude ; que la première chose dont je le conjurais était de m'apprendre s'il m'était encore permis de le regarder comme mon ami, après avoir mérité si justement de perdre son estime et son affection. Il me répondit du ton le plus tendre que rien n'était capable de le faire renoncer à cette qualité ; que mes malheurs mêmes, et, si je lui permettais de le dire, mes fautes et mes désordres, avaient redoublé sa tendresse pour moi ; mais que c'était une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chère qu'on voit toucher à sa perte sans pouvoir la secourir.

Nous nous assîmes sur un banc. " Hélas ! lui dis-je avec un soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge, si vous m'assurez qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir, car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse ; mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites pour en être attendri."

Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter sans déguisement ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Saint-Sulpice. Je le satisfis, et, loin d'altérer quelque chose à la vérité ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspirait. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin qui s'attache à la ruine d'un misérable, et dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre, qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir.

Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du désespoir où j'étais deux heures avant que de le voir, et de celui dans lequel j'allais retomber si j'étais abandonné par mes amis aussi impitoyablement que par la fortune; enfin, j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis aussi affligé par la compassion que je l'étais par le sentiment de mes peines.

Il ne se lassait point de m'embrasser et de m'exhorter prendre du courage et de la consolation; mais, comme il supposait toujours qu'il fallait me séparer de Manon, je lui fis entendre nettement que c'était cette séparation même que je regardais comme la plus grande de mes infortunes, et que j'étais disposé à souffrir non seulement le dernier excès de la misère, mais la mort la plus cruelle, avant que de recevoir un remède plus insupportable que tous mes maux ensemble.

“ Expliquez-vous donc, me dit-il; quelle espèce de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltez contre toutes mes propositions? ” Je n'osais lui déclarer que c'était de sa bourse que j'avais besoin. Il le comprit pourtant à la fin, et, m'ayant confessé qu'il croyait m'entendre, il demeura quelque temps suspendu, avec l'air d'une personne qui balance. “ Ne croyez pas, reprit-il bientôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement de zèle et d'amitié; mais à quelle alternative me réduisez-vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant! Car n'est-ce pas prendre part à votre désordre, que de vous y faire persévérer? Cependant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti. Il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse et la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi, mon cher chevalier, ajouta-t-il en m'embrassant, d'y mettre seulement une condition: c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, et que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je sais que vous aimez, et dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte.”

Je lui accordai sincèrement tout ce qu'il souhaitait, et je le priai de plaindre la malignité de mon sort, qui me faisait profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussitôt chez un banquier de sa connaissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet: car il n'était rien moins qu'en argent comptant. J'ai déjà dit qu'il n'était pas riche. Son bénéfice valait mille écus: mais comme c'était la première année qu'il le possédait, il n'avait encore rien touché du revenu: c'était sur les fruits futurs qu'il me faisait cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal qui me faisait violer tous les devoirs. La vertu eut assez de force pendant quelques moments pour s'élever dans mon cœur contre ma passion, et j'aperçus du moins, dans cet instant de lumière, la honte et l'indignité de mes chaînes; mais ce combat fut léger et dura peu. La vue de Manon m'aurait fait précipiter du ciel, et je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle, que j'eusse pu traiter un moment de honteuse une tendresse si juste pour un objet si charmant.

*Histoire du chevalier des Grieux
et de Manon Lescaut, I^{re} partie.*

LV

Un cœur de père

Le chevalier des Grieux, emprisonné à Saint-Lazare pour inconduite et escroqueries, reçoit la visite de son père.

J'étais à m'entretenir tristement de mes idées et à réfléchir sur la conversation que j'avais eue avec M. le lieutenant général de police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre: c'était mon père. Quoique je dusse être à demi préparé à cette vue, puisque je m'y attendais quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement que je me serais précipité au fond de la terre si elle s'était entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit sans que ni lui ni moi n'eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurais debout, les yeux baissés et la tête découverte: "Asseyez-vous, monsieur, me dit-il gravement; asseyez-vous. Grâce au scandale de votre libertinage et de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la renommée par un chemin infaillible. J'espère que le terme en sera bientôt la Grève, et que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde."

Je ne répondis rien. Il continua: "Qu'un père est malheureux lorsque après avoir aimé tendrement un fils et n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le déshonore! On se console d'un malheur de fortune; le temps l'efface, et le chagrin diminue; mais quel remède contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les désordres d'un fils vicieux qui a perdu tout sentiment d'honneur? Tu ne dis rien, malheureux? ajouta-t-il. Voyez cette modestie contrefaite, et cet air de douceur hypocrite: ne le prendrait-on pas pour le plus honnête homme de sa race?"

Quoique je fusse obligé de reconnaître que je méritais une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'était les porter à l'excès. Je crus qu'il m'était permis d'expliquer naturellement ma pensée.

"Je vous assure, monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voyez devant vous n'est nullement affectée: c'est la situation naturelle d'un fils bien né, qui respecte infiniment son père, et surtout un père irrité. Je ne prétends pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connais digne de vos reproches; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté et de ne pas me traiter comme le plus infâme de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'est l'amour, vous le savez, qui a causé toutes mes fautes. Fatale passion! hélas! n'en connaissez-vous pas la force? et se peut-il que votre sang qui est la source du mien n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs? L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle, et peut-être trop complaisant pour les désirs d'une maîtresse toute charmante: voilà mes crimes. En voyez-vous là quelqu'un qui vous déshonore? Allons, mon

cher père, ajoutai-je tendrement, un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect et d'affection pour vous, qui n'a jamais renoncé, comme vous pensez, à l'honneur et au devoir, et qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sauriez vous l'imaginer." Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de père est le chef-d'œuvre de la nature : elle y règne, pour ainsi parler, avec complaisance, et elle en règle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui était avec cela homme d'esprit et de goût, fut si touché du tour que j'avais donné à mes excuses, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement : " Viens, mon pauvre chevalier, me dit-il ; viens m'embrasser : tu me fais pitié." Je l'embrassai. Il me serra d'une manière qui me fit juger de ce qui se passait dans son cœur. " Mais quel moyen prendrons nous donc, dit-il, pour te tirer d'ici ? Explique-moi toutes tes affaires sans déguisement."

*Histoire du chevalier des Grieux
et de Manon Lescaut, II^e partie.*

LVI

Les funérailles de Manon

Des Grieux s'est enfui avec Manon de la Nouvelle-Orléans. Après une longue marche dans un pays sauvage et inconnu, ils s'arrêtent épuisés. Le chevalier se dépouille de ses vêtements, pour les étendre par terre, et faire reposer Manon ; il passe la nuit à veiller tendrement sur son sommeil.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit ; je croyais ma chère maîtresse endormie, et je n'osais pousser le moindre souffle dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour en touchant ses mains qu'elle les avait froides et tremblantes ; je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit d'une voix faible qu'elle se croyait à sa dernière heure.

Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune et je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de mes malheurs approchait.

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis, je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expirait; c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le ciel ne me trouva point assez rigoureusement puni, il a voulu que j'aie traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées; elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais; c'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse; j'y plaçai l'idole de mon cœur après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle, je la considérai longtemps; je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable; je me couchai

ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

*Histoire du chevalier des Grieux
et de Manon Lescaut, II^e partie.*

LVII

Un accès de spleen

Cléveland a cherché dans la philosophie un adoucissement à son infortune et à ses peines. Mais, après un long débat intérieur, il a reconnu que le seul remède à son chagrin consiste à mourir : " L'auteur de mon être étant infiniment bon par essence, il est impossible qu'il se fasse un plaisir de me voir traîner une vie misérable." Il est donc résolu à se tuer : il accomplira son funeste projet dans un cabinet de verdure qui est au fond du jardin. On verra, dans la suite de ce sombre et dramatique récit, quel incident imprévu va désarmer le bras du pauvre fou.

Mon cœur continuait d'être dans une paix profonde. Je n'avais pas même d'inquiétude pour la vie à venir. Je ne me sentais coupable de rien à l'égard du ciel ; et, quelque obscur que fût mon sort après la vie que j'allais perdre, je tirais des idées générales de la justice et de la bonté de mon Créateur, une espèce d'assurance qu'il n'y avait rien à craindre pour moi dans la nouvelle condition où j'allais entrer. J'arrivai au cabinet de verdure. Je m'assis tranquillement dans le coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée hors du fourreau et j'en considérai un moment la pointe, avec un regard fixe et attentif. Je ne puis cacher que je sentis un léger frémissement, qui se répandit dans tous mes membres ; mais, loin qu'on puisse lui donner le nom de crainte, il ne servit qu'à me faire faire une réflexion consolante sur le bonheur de mon âme, qui touchait au moment de sa liberté. Je souris même de la faiblesse de mon corps, et le regardant avec dédain : " Ton règne est passé, lui dis-je ; rentre dans

la poussière dont tu es sorti. Si j'ai besoin encore un moment de ton secours, c'est pour te faire servir toi-même à notre séparation éternelle. Auteur de mon être, ajoutai-je en fermant les yeux et en faisant comme un effort pour me replier sur moi-même, prends pitié de ta créature, et dirige mes premiers pas dans l'obscurité où je vais entrer. Tu es partout : mon âme ne saurait manquer de tomber dans ton sein."

J'avais le bras levé. Il est certain qu'il n'y avait plus qu'un instant d'intervalle entre ma vie et ma mort. Ciel ! par quel miracle arrêta-t-on la pointe de mon épée, qui devait déjà être dans le milieu de mon cœur ? Un bruit, que j'entendis à quelques pas du cabinet, me fit baisser la main tout d'un coup, et cacher derrière moi mon épée de peur d'être aperçu. C'étaient mes enfants. . . . Ils s'approchèrent, et m'embrassant l'un après l'autre avec les marques d'une tendre affection, ils me prirent les mains, en me faisant quelques questions puériles et innocentes, suivant la portée de leur âge. Je les laissai faire d'abord, et je demeurai dans une espèce d'inaction, causée par mon incertitude et ma surprise. Cependant, comme ils continuaient à me caresser et à m'interroger, mon attention se tourna sur eux. Je les regardai pendant quelque temps avec cette tendre complaisance que la nature réveille aisément dans le cœur d'un père. Le plus âgé ne passait pas huit ans, et ils avaient tous deux les grâces les plus aimables de l'enfance. " Ils vont me perdre, disais-je en moi-même ; ils demeureront après moi sans protection et sans support, abandonnés par une mère dénaturée, et privés de leur malheureux père. Que deviendront-ils ? . . . O Dieu ! pourquoi permettiez-vous que je les misse au monde ? Un homme aussi infortuné que moi n'est-il pas un monstre dans la société des autres hommes ? Comment votre sagesse et votre bonté peuvent-elles souffrir que la race s'en perpétue ? "

La raison de Cléveland s'obscurcit de nouveau : la vue de ses enfants, qu'il aime tendrement, lui inspire une affreuse idée de meurtre. Ces pauvres innocents, voués à une vie malheureuse, pourquoi ne les délivrerait-il pas avec lui ? " Si je regarde la mort comme un bien, pourquoi ferais-je

difficulté de la partager avec mes chers enfants ? ” Par bonheur, la Nature sera la plus forte, et l'exécrable forfait ne sera pas accompli.

En finissant ce funeste raisonnement, je les pris tous deux dans mes bras, assis encore comme j'étais ; et, penchant la tête contre leurs visages, je les serrai chacun de leur côté contre le mien. J'agissais sans réflexion, et par le seul instinct de la nature. Je demeurai quelque temps dans cette situation, sans que mon esprit fût arrêté à rien de certain et sans oser faire le moindre mouvement pour exécuter la sanglante résolution que je venais de prendre. Mon cœur, que je sentais si libre et si tranquille un instant auparavant, s'était appesanti tout d'un coup, et il sortait de temps en temps des larmes de mes yeux. Cependant lorsque je vins à faire attention à l'incertitude où j'étais, je la regardai comme une faiblesse. Je me levai tout d'un coup. “ C'en est fait, m'écriai-je, je mourrai, et ils mourront tous deux avec moi. Je suis leur père ; le soin de leur bonheur me regarde ; une vaine pitié ne m'empêchera point de leur procurer le seul bien qu'ils peuvent recevoir de moi.”

Je prononçai ces paroles avec un trouble qui ne me permit point de faire attention qu'ils avaient assez de raison pour en comprendre le sens ; de sorte que, me voyant à la main mon épée nue, que je leur avais cachée jusqu'alors, ils sortirent effrayés du cabinet. Irrité de les voir fuir, je les rappelai d'un ton menaçant, et ces timides et innocentes victimes, qui étaient accoutumées à respecter mes moindres ordres, ne balancèrent point de retourner sur leurs pas. Ils vinrent en pleurant jusqu'au cabinet, et, s'arrêtant seulement à la porte, ils se mirent à genoux tous deux, comme pour me demander la vie, qu'ils voyaient trop clairement que j'avais dessein de leur ôter. Je ne résistai point à ce spectacle. J'avoue qu'il m'émut jusqu'au fond du cœur. Il n'y a ni sagesse, ni folie, qui puisse endurcir contre le sentiment de la nature. Mon épée tomba d'elle-même de mes mains ; et, loin de penser plus longtemps à égorger mes chers enfants, je sentis que j'aurais sacrifié mille fois ma vie pour défendre la leur. Je me livrai tout entier à ce dernier mouvement. “ Venez, petits infortunés, leur dis-je, en ouvrant tendre-

ment les bras : venez embrasser votre malheureux père ; venez, ne craignez rien." Le désordre de mes sens avait altéré ma voix, et je m'efforçais inutilement de retenir mes larmes. Ils vinrent à moi. Je les tins longtemps serrés, avec un transport de tendresse paternelle. Ils se rassurèrent. Le plus jeune, que j'appelais Thoms, et pour lequel j'avais toujours marqué un peu de prédilection, me demanda, avec l'ingénuité de son âge, pourquoi je l'avais voulu tuer ? Cette question, prononcée d'un ton tendre et timide, acheva de me percer le cœur. Je ne lui répondis qu'en l'embrassant de nouveau ; et je ne fus capable pendant quelques moments que de verser des pleurs et de pousser des soupirs.

Histoire de M. Cléveland, livre V.

VOLTAIRE

(1694-1778)

LA vie et l'œuvre de Voltaire sont à la fois trop compliquées et trop connues pour qu'on tente de les esquisser ici : le romancier seul doit nous arrêter un moment. Parmi tant de personnages divers, qu'a joués François-Marie Arouet durant sa longue existence, celui-là est certainement un des meilleurs et des plus aimables : les romans de Voltaire sont, avec ses compositions historiques, la partie la moins contestée de son œuvre : c'est aussi celle qui a le moins vieilli.

Ils sont en tout vingt ou vingt-cinq, très inégaux de taille (aucun n'est très long, mais certains sont très courts et tiendraient en deux pages), très inégaux de valeur aussi, extrêmement bariolés d'aspect, avec des titres voyants qui attirent, où il est question de personnages et de pays étranges, de Ninive et de Babylone, de fakirs et de bramins, de Hurons, sans parler des Anglais, des Westphaliens, des Auvergnats, et aussi des habitants de Saturne et de Sirius. Voici d'ailleurs l'énumération de

ces petites œuvres, qualifiées de *romans* dans toutes les éditions de Voltaire.

1746. *Le Monde comme il va*, vision de Bacbouc, écrite par lui-même.

1746. *Le Crocheteur borgne*.

1746. *Cosi-Sancta*.

1747. *Zadig, ou la Destinée*, histoire orientale.

1750. *Memnon, ou la Sagesse humaine*.

1750. *Barabec et les Fakirs*.

1752. *Micromégas*, histoire philosophique.

1756. *Les deux Consolés*.

1756. *Histoire des voyages de Scarmentado*, écrite par lui-même.

1756. *Songe de Platon*.

1759. *Candide ou l'Optimisme*, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759.

1759. *Histoire d'un bon Bramin*.

1764. *Le Blanc et le Noir*.

1764. *Jeannot et Colin*.

1767. *L'Ingénu*, histoire véritable, tirée des manuscrits du P. Quesnel.

1768. *L'Homme aux quarante écus*.

1768. *La Princesse de Babylone*.

1769. *Les lettres d'Amabed*, traduites par l'abbé Tampionet.

1773. *Aventure de la mémoire*.

1774. *Le Taureau blanc*.

1774. *Éloge historique de la Raison*.

1775. *Histoire de Jenni, ou l'Athée et le Sage*.

1775. *Les Oreilles du comte de Chesterfield, et le chapelain Goudman*.

17. . . . *Aventure indienne*.

Rien qu'à parcourir cette liste et à feuilleter quelques pages, on s'aperçoit vite que ces romans ne sont pas des romans, au sens vrai du mot. Quelques-uns sont de simples anecdotes, un peu développées. Tous, quelle que soit leur longueur, sont de véritables contes; c'est-à-dire que l'auteur ne s'y est aucunement soucié de la vraisemblance

des aventures qu'il a présentées, ni de l'humanité des personnages. Nous y nageons en pleine fantaisie: la scène se passe le plus souvent dans des pays où notre imagination peut errer à l'aise, et où il nous est loisible de supposer que les bergères deviennent des impératrices et que les hommes marchent la tête en bas. Les personnages qui se meuvent dans ce milieu de convention sont tout aussi peu réels; nous ne sommes pas dupes un seul instant du caractère d'in vraisemblance qui les distingue; aussi ne nous y intéressons-nous guère: le vertueux Zadig serait empalé tout vif au dernier chapitre que cela nous serait parfaitement égal, et l'excellent Candide finirait par être éventré par les Bulgares que pas un lecteur, même le plus sensible, ne frissonnerait et ne s'attendrirait à ce récit. Nous sentons bien que ce sont là des aventures et des personnages de pure frime, et qu'il y a autre chose derrière. Car ces contes (est-il besoin de le dire?) ne sont pas pour les petits enfants: on se représente difficilement Voltaire pratiquant l'art d'être grand-père et narrant les histoires de ma mère l'Oye. Non, ces contes sont pour les très grandes personnes; ils sont l'œuvre d'un vieillard, le plus jeune de tous par l'entrain et par la vivacité, mais aussi le moins naïf, le plus dépourvu d'illusions, le mieux informé des grandes et des petites affaires de ce monde. Le roman ne lui a servi que de cadre amusant et commode pour ses idées. Dans ces histoires si légèrement contées, il a renfermé presque toute sa philosophie, pour le moins autant que dans le *Dictionnaire philosophique*.

En quoi consiste-t-elle?

Jémiel Faguet, dans les *Études littéraires*, si vives et si mordantes, qu'il a composées non pas *sur*, mais plutôt *contre* le XVIII^e siècle, s'est montré particulièrement sévère pour Voltaire. L'auteur de *Candide* fut-il vraiment cet égoïste transcendant, ce bourgeois peureux et vaniteux, qui ne comprit jamais rien, paraît-il, à la monarchie, ni à Dieu, ni à la poésie, ni à l'art, "et ainsi de suite," mais qui, grâce à son style et grâce aussi à son esprit, a eu la chance après sa mort de devenir le "Dieu des imbéciles"? Malgré tout le talent avec lequel est soutenue cette thèse, on peut conserver encore quelques doutes, et pour mon compte (que Fréron me pardonne!) je ne suis pas tout à

fait convaincu. Mais, pour en revenir à ce qui fait la matière des romans de Voltaire, n'y trouve-t-on qu'un amas de contradictions, qu'un abominable chaos d'idées, qu'un ramassis d'optimisme et de pessimisme, de déisme et d'athéisme, où se joue impudemment l'esprit inconsistent de l'auteur? J'imagine que les braves gens (il y en a) qui lisent encore aujourd'hui *Candide* ou *Micromégas*, ne se doutent guère de tous les abîmes qu'ils côtoient, et tirent de ces petits livres des conclusions infiniment plus simples.

Oui, Voltaire est pessimiste; oui aussi, Voltaire est optimiste. Il est l'un et l'autre à la fois, et je lui en sais gré: car cela revient à dire qu'il voit assez juste dans les affaires du monde, et qu'il a su démêler ce qu'il y avait de mal et ce qu'il y avait de bien sur notre planète.

Oh! assurément il s'en faut que tout soit bien ici-bas! Memnon forme un matin la belle résolution d'être parfaitement sage, et il constate à la fin de la journée qu'il s'est grisé, qu'il a joué, qu'il a eu une querelle, qu'on lui a crevé un œil, et qu'on s'est moqué de lui. — Zadig, malgré toute sa vertu, est condamné à payer cinq cents onces d'or pour s'être mis à sa fenêtre; devenu ministre, il est en butte aux calomnies de la reine Astarté, et il doit fuir pour échapper au supplice. — Hercule de Kerkabon, dit l'Ingénu, a repoussé vaillamment les Anglais qui débarquaient en Basse Bretagne: cela ne l'empêche pas d'être enfermé à la Bastille pendant un an pour avoir déplu au commis d'un ministre, ni sa belle fiancée, Mlle de Saint-Yves, d'être exposée aux brutalités d'un Saint-Pouange, et de mourir de douleur. — Quant à Candide, par quelles tribulations ne passe-t-il pas depuis sa sortie du château de Thunder-ten-Tronckh en Westphalie, jusqu'au moment où il aborde sur le rivage de la Propontide et épouse l'infortunée Cunégonde! Quelle lamentable odyssée! Que de traverses et de désenchantements! Pangloss lui-même est ébranlé, et en vient à douter que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tel est le pessimisme de Voltaire: mais que prouve-t-il? Tous les moralistes qui ont observé le monde n'ont-ils pas porté dans tous les temps le même jugement? Tout paraît-il bien aux yeux d'un Montaigne, d'un Pascal, d'un La Rochefoucauld,

d'un La Bruyère, et même d'un grand optimiste comme fut Molière? Le vrai pessimisme ne consiste pas à constater le mal qui existe, mais à croire qu'il règne sans partage, à fermer les yeux au bien, à désespérer. Est-ce le cas de Voltaire?

Sans doute la morale qu'il déduit n'a rien d'héroïque, ni d'essentiellement noble. Il y manque quelque chose, qui a manqué à la plupart des œuvres du XVIII^e siècle, et qui leur donne un air commun de sécheresse: on peut dire un peu de Voltaire ce que Madame de Tencin disait de Fontenelle, qu'à la place de cœur il avait de la cervelle. Mais, à défaut de christianisme, on trouvera du moins une philosophie douce, modérée, et raisonnable: celle de La Fontaine. Sur cette terre, le revers de la médaille a aussi son endroit: tout n'est pas bien, mais tout n'est pas si mal non plus, puisque Zadig finit par être roi et par être heureux, puisque l'Ingénu est pourvu d'un office dans les armées du Roi, puisque Jeannot, au milieu de sa détresse, retrouve son fidèle ami Colin et est guéri de l'ambition. Candide apprend " d'un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers " le secret du vrai bonheur qu'on peut goûter ici-bas: " Je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople, je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. — Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des dattes des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss et de Martin. — Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre? — Je n'ai que vingt arpents, répondit le Turc; je les cultive avec mes enfants; le travail éloigne de nous trois **grands** maux: l'ennui, le vice, et le besoin."

Cultivons tous notre jardin, et ne nous indignons pas qu'il y ait du mal en même temps que du bien dans le monde: " Quand Sa Hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le

vaisseau sont à leur aise ou non ? ” Quelle figure faisons-nous dans la création ? Le mal dont nous souffrons est un détail minuscule, qui n’ôte rien à l’univers de sa bonté, et qui à notre insu coopère sans doute à l’harmonie de l’ensemble. Cultivons donc notre jardin, et remettons-nous-en pour tout le reste à celui qui est le grand Architecte et le grand Justicier, et dont les desseins dépassent infiniment notre intelligence. A ceux qui douteraient de l’opinion de Voltaire sur ce point, je conseille de relire le beau dialogue de Freind et de Birton sur l’Athéisme, dans *l’Histoire de Jenni*.

Telle est, semble-t-il, la philosophie qui découle des romans de Voltaire. Sans doute elle n’est pas neuve, mais en est-elle plus mauvaise ? Et en dehors de ces grands principes, que de vues généreuses et fécondes, sur la guerre (*Micromégas*), sur l’intolérance (*l’Ingénu*), sur l’injuste répartition des impôts (*l’Homme aux quarante écus*), et sur tous les problèmes redoutables que le XVIII^e siècle a posés, et dont nous cherchons encore la vraie solution ! Le bon sens et l’ironie de Voltaire s’attaquent à tous les sujets : il n’est pas jusqu’à la *question du latin*, si controversée de nos jours, qui ne se trouve malicieusement effleurée dans ce court récit, si pur et si charmant, qui est intitulé *Jeannot et Colin*.

Ces contes ont encore un mérite : mais celui-là est si peu contesté, qu’à peine est-il besoin de l’indiquer. A quoi bon louer leur tour aisé et pimpant, cette langue si nette et si vive, cet esprit fait d’une raison supérieure et d’une insondable ironie ? ne suffit-il pas de nommer Voltaire ?

Gardons-nous donc de dédaigner ces petits romans : ils sont les vrais joyaux du XVIII^e siècle. Défions-nous surtout de la réaction excessive qui semble entraîner notre époque contre les hommes du siècle dernier, et surtout contre le plus grand de tous, contre Voltaire. Ce n’est pas pour sa gloire que je crains, mais bien plutôt pour notre bon sens national et pour notre esprit. Ne disons pas trop de mal de Voltaire : cela peut porter malheur. Et puis, franchement, ce serait trop d’ingratitude : car, si le jardin que nous cultivons aujourd’hui a moins de pierres et moins de ronces, c’est bien un peu à l’auteur de *Candide* que nous le devons.

LVIII

Le nez d'un mari

Un jour Azora revint d'une promenade tout en colère, et faisant de grandes exclamations : " Qu'avez-vous, lui dit-il (Zadig), ma chère épouse ? Qui peut vous mettre ainsi hors de vous-même ? — Hélas ! dit-elle, vous seriez indigné comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cosrou, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux dans sa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. — Eh bien, dit Zadig, voilà une femme estimable, qui aimait véritablement son mari ! — Ah ! reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupait quand je lui ai rendu visite ! — A quoi donc, belle Azora ? — Elle faisait détourner le ruisseau ! " Azora se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avait un ami, nommé Cador, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres : il le mit dans sa confidence et s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. Azora, ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement, la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux et jura de mourir. Le soir, Cador lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux.

Le lendemain, ils pleurèrent moins et dînèrent ensemble. Cador lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit ; le souper fut plus long que le dîner ; on se parla avec plus de confiance. Azora fit l'éloge du défunt ;

mais elle avoua qu'il avait des défauts dont Cadore était exempt.

Au milieu du souper, Cadore se plaignit d'un mal de rate violent; la dame, inquiète et empressée, fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta beaucoup que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylone; elle daigna même toucher le côté où Cadore sentait de si vives douleurs. "Êtes-vous sujet à cette cruelle maladie?" lui dit-elle avec compassion. — Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cadore; et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager: c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. — Voilà un étrange remède, dit Azora. — Pas plus étrange, répondit-il que les sachets du sieur Arnould contre l'apoplexie."¹ Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, déterminâ enfin la dame. "Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain, sur le pont Tchinar, l'ange Asraël lui accordera-t-il moins le passage parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première?" Elle prit donc un rasoir; elle alla au tombeau de son époux. L'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre: "Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cosrou; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau."

Zadig, ou la Destinée, ch. II.

¹ Allusion à un remède à la mode, qui consistait à se suspendre au cou un sachet, comme préservatif des apoplexies.

LIX Arrivée de Candide et de son valet Cacambo au pays d'Eldorado

“ Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence.”

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords, tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables, qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve, reserré en cet endroit, les porta avec une rapidité et un bruit horribles. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour; mais leur canot se fracassa contre les écueils; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de montagnes inaccessibles.

Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin; partout l'utile était joint à l'agréable, les chemins étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillantes, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, trainés rapidement par de gros moutons rouges, qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez.

“ Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie.” Il mit pied à terre auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfants du village, couverts de brocards d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg. Nos deux hommes de l'autre monde s'amuserent à les regarder: leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns: c'était de l'or, des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. — “ Sans doute, dit Cacambo, ces enfants sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet.” Le magister du village parut en ce moment pour les faire rentrer à l'école. — “ Voilà, dit Candide, le précepteur de la famille royale.”

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu en laissant à

terre leurs palets et tout ce qui avait servi à leurs divertissements. Candide les ramasse, court au précepteur, et les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que Leurs Altesses Royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes. — "Où sommes-nous? s'écria Candide. Il faut que les enfants des rois de ce pays soient bien élevés puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries!" Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village, bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, et encore plus dans le logis; une musique très agréable se faisait entendre, et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte et entendit qu'on parlait péruvien: c'était sa langue maternelle, car tout le monde sait que Cacambo était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. --- "Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide; entrons, c'est ici un cabaret."

Aussitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On sert quatre potages, garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses, le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de cannes de sucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées; l'hôte et l'hôtesse

éclatèrent de rire et se tinrent longtems les côtés. Enfin, ils se remirent. — “ Messieurs, dit l’hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers; nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire, quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n’avez pas, sans doute, de la monnaie du pays; mais il n’est pas nécessaire d’en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c’est un pauvre village; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l’être.” Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l’hôte, et Candide les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami Cacambo les rendait. — “ Quel est donc ce pays, disaient-ils l’un et l’autre, inconnu à tout le reste de la terre et où la nature est d’une espèce si différente de la nôtre? C’est probablement le pays où tout va bien; car il faut absolument qu’il y en ait un de cette espèce. Et, quoi qu’en dît maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie.”

Candide, ou l’Optimisme, ch. XVII.

LX Voyage de deux habitants de Sirius et de Saturne sur la Terre

Après s’être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeuner deux montagnes que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d’abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien et de ses gens étaient d’environ trente mille pieds de roi; le nain de Saturne, dont la taille n’était que de mille toises, suivait de loin en haletant; or, il fallait qu’il fît environ douze pas, quand l’autre faisait une enjambée: figurez-vous (s’il est permis de faire de telles comparaisons) un très petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures; le soleil, à la vérité,

ou plutôt la terre fait un pareil voyage en une journée; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare presque imperceptible pour eux, qu'on nomme la *Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, sous le nom du *Grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant et en revenant dessus et dessous pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tâtèrent partout; mais leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent point la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères, les autres habitants de ce globe, avons l'honneur d'exister.

Enfin, après bien des discussions et des efforts, ils parviennent en s'aidant de microscopes de deux mille cinq cents pieds à apercevoir d'abord une baleine, qui leur semble ridiculement petite, puis un autre objet, un vaisseau, qui flottait sur la mer Baltique.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et, avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs et le mit encore sur son ongle, sans trop le presser, de peur de l'écraser. "Voici un animal bien différent du premier," dit le nain de Saturne. Le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas et se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs secteurs, et descendent sur les doigts du Sirien. Ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index: il jugea par ce picotement qu'il était sorti quelque chose du

petit animal qu'il tenait, mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope, qui faisait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. . . .

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius pour apercevoir les atomes dont je viens de parler! . . . Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations! Comme il s'écria! Comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage! "Je les vois! disaient-ils tous deux à la fois. Ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent?" En parlant ainsi, les mains leur tremblaient par le plaisir de voir des objets si nouveaux et par la crainte de les perdre.

Micromégas réussit à lier conversation avec ces "insectes invisibles" ; il est émerveillé de leur intelligence, et de leur habileté à calculer. Il s'écrie alors :

"O atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe; car, ayant si peu de matière et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser: c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici sans doute." A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête, et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. "Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux, couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial?" Le Sirien frémit et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux.

“ Il s’agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue grand comme votre talon. Ce n’est pas qu’aucun de ces millions d’hommes qui se font égorger prétende un fétu sur ce tas de boue. Il ne s’agit que de savoir s’il appartiendra à un certain homme qu’on nomme *Sultan*, ou à un autre qu’on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l’un ni l’autre n’a jamais vu ni connu le petit coin de terre dont il s’agit; et presque aucun de ces animaux qui s’égorgent mutuellement n’a jamais vu l’animal pour lequel il s’égorge.”

— “ Ah! malheureux! s’écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée? Il me prend envie de faire trois pas et d’écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d’assassins ridicules. — Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu’au bout de dix ans il ne reste jamais la centième partie de ces misérables; sachez que, quand même ils n’auraient pas tiré l’épée, la faim, la fatigue ou l’intempérance les emportent presque tous. D’ailleurs, ce n’est pas eux qu’il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires, qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d’un million d’hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement.”

Micromégas, ch. IV, V, VII.

LXI

Jeannot et Colin

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l’école, dans la ville d’Issoire, en Auvergne, ville fameuse dans tout l’univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d’un marchand de mulets très renommé; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l’année. . . .

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût; le tout

accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit et ne fut pas jaloux; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment, Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir et méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste et apporte une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière; c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin, avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce que l'on est heureux. . . . Dès qu'on est dans le fil de l'eau il n'y a plus qu'à se laisser aller. C'est ce qui arriva à M. Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris, dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade, et lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit marquis ne lui fit point de réponse. Colin en fut malade de douleur.

Quelque temps se passe. Jeannot est très mal élevé à Paris. Il n'apprend ni le latin, ni la géographie, ni aucune science : cela sert-il à un gentilhomme ? Il n'apprend qu'à être aimable, et à faire des sottises. Il est sur le point d'épouser une riche veuve, quand Jeannot le père fait banqueroute, et est mis en prison. Adieu les beaux projets d'avenir ! Jeannot est abandonné de tous ses amis, et " apprend mieux à connaître le monde en une demi-journée que dans le reste de sa vie."

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante, à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes, toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme, brune, et assez grossièrement agréable,

était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître; le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile abîmé dans sa douleur. "Eh! mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot!" A ce nom, le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête: "C'est Jeannot lui-même! C'est Jeannot!" Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin: la honte et les pleurs couvrirent son visage. "Tu m'as abandonné, dit Colin, mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours." Jeannot, confus et attendri, lui confia en sanglotant une partie de son histoire. "Viens dans l'hôtellerie, où je loge, me conter le reste, lui dit Colin; embrasse ma petite femme et allons dîner ensemble."

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. "Qu'est-ce donc que tout cet attirail? Vous appartient-il? — Oui, tout est à moi et à ma femme; nous arrivons du pays; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit, nous n'avons point changé d'état; nous sommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis, toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays; je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés."

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte, et il se disait tout bas: "Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours!" Quelle instruction! La bonté d'âme de Colin développée dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encore étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. "Nous aurons soin de ta mère, dit Colin, et quant à ton bonhomme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose: je me charge de tout." Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents qui reprirent leur première

profession. Il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux. Et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

*

Jeannot et Colin.

DUCLOS

(1704-72)

Si le xviii^e siècle pouvait sortir un moment du passé et venir confier au xix^e son opinion sur les "gens de lettres" qu'il a produits, quel serait, pensez-vous, l'écrivain en qui, tout compte fait, il aimerait le mieux se reconnaître? Ce ne serait pas Lesage, trop peu philosophe, ni Marivaux, trop femme, ni Montesquieu, trop profond, ni Voltaire, trop léger et trop compromettant, ni Rousseau, trop démocrate, ni Diderot, trop agité, ni Buffon, trop tranquille. . . . Ce serait peut-être tout simplement le sieur Duclos, qui, après avoir été destiné au commerce des chapeaux à Dinan, en Bretagne, trouva à Paris un meilleur emploi de son intelligence et devint un des plus importants parmi les littérateurs de l'époque. Voyez en effet quel talent riche en ressources et quelle vie bien ordonnée! Duclos a su tout faire. Il a été un moraliste, un philosophe, un grammairien, un historien, un romancier, un poète, et il a passé avec une aisance merveilleuse d'un *Essai sur la Voirie et les Ponts et Chaussées* à des *Caractères de la folie*, ballet pour l'Opéra. Il a eu sa pointe de dévergondage, sans laquelle il n'est pas de grand homme au xviii^e siècle. Il a eu de l'esprit, beaucoup d'esprit, partout et toujours, non pas sur l'escalier, mais aux bons moments et dans les meilleurs endroits de Paris, au café Procope, chez le comte de Caylus, aux soupers de Mme de Tencin. Il a été l'ami de Voltaire, qui ne l'a jamais mordu, et qui l'a même un jour appelé Salluste. De l'Académie, il en a été, cela va sans dire, et très jeune; il y a même longtemps exercé les fonctions de secrétaire perpétuel, et, à lui seul, il a

travaillé comme quarante au fameux Dictionnaire. Avec cela, il a joui d'une belle réputation d'indépendance et de franchise, sans qu'elle lui ait jamais coûté aucune épreuve ni aucun sacrifice: "Homme droit et adroit," a dit de lui Jean-Jacques Rousseau; homme considérable et considéré, dirons-nous, et que Sainte-Beuve a admirablement défini en le qualifiant d' "utilité de premier ordre."

Qu'est-il resté d'un tel homme et d'une telle œuvre?

A peu près rien: *les Considérations sur les mœurs de ce siècle*, qui se sauvent un peu de l'oubli à la faveur des écrits de La Bruyère, de La Rochefoucauld, et de Vauvenargues, à la suite desquelles on veut bien parfois les imprimer.

Les romans de Duclos, très lus de son temps, n'ont rien non plus d'excellent.

L'Histoire de la Baronne de Luz, anecdote du règne de Henri IV (1740) appartient à cette fastidieuse lignée des romans historiques et galants auquel le chef-d'œuvre de Mme de la Fayette a malheureusement donné naissance. La baronne nous intéresse assez peu, malgré le piment dont l'auteur a habilement su assaisonner ses aventures.

*Les Confessions du comte de **** (1741) sont meilleures. C'est un roman à tiroirs, où le héros, sous prétexte de nous raconter ses bonnes fortunes, fait une revue de divers caractères de femmes. Nous voyons défiler devant nous une Espagnole, une Anglaise, une coquette, une dévote, une marchande, une financière, une femme de lettres, etc., enfin, pour nous laisser sur une impression plus douce, une honnête femme, selon le cœur de Duclos. Les allusions ont fait le principal succès de ce livre, où la médisance ne se faisait pas faute de mettre un nom au bas de chaque portrait.

Acajou et Zirphile (1744) a dû sa grande réputation aux estampes de Boucher, pour lesquelles ce conte, aussi fantastique qu'ennuyeux, a été composé.

En somme Duclos semble s'être chargé de prouver par son exemple la vérité de ce mot fameux, qui est de lui: "L'esprit est le premier des moyens: il sert à tout, il ne suffit à rien." L'esprit de Duclos lui a infiniment servi pendant sa vie; mais on constate aujourd'hui qu'il ne suffit pas pour sa gloire.

LXII

Un salon au XVIII^e siècle

Madame de Tonins, pour se délivrer de l'importunité des devoirs et se donner une plus grande considération, jouait la mauvaise santé, et en conséquence sortait rarement de chez elle. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qu'elle avait admis à l'honneur de lui faire leur cour. Je ne manquai pas de m'y rendre de bonne heure le lendemain. J'y trouvai à peu près la même compagnie que la veille; les propos furent aussi les mêmes. Au bout d'une heure, je m'aperçus que la conversation languissait: je proposai une partie de jeu, moins par goût que par habitude de voir jouer. Madame de Tonins me dit que le jeu était absolument banni de chez elle, qu'il ne convenait qu'à ceux qui ne savent ni penser, ni parler. "C'est, ajouta-t-elle, un amusement que l'oisiveté et l'ignorance ont rendu nécessaire." Ce discours était fort sensé; mais malheureusement madame de Tonins et la société étaient, malgré tout leur esprit, souvent dans le cas d'avoir besoin du jeu, et ils éprouvaient que la nécessité d'avoir toujours de l'esprit, est aussi importune que celle de jouer toujours. Le jeu devint la matière d'une dissertation qui dura jusqu'au souper.

Les discours de la table étaient d'une autre nature; toute dissertation et même toute conversation suivie en étaient bannies. Il n'était pour ainsi dire permis de parler que par bons mots. Madame de Tonins et ses adorateurs partirent en même temps: ce fut un torrent de pointes, de saillies bizarres et de rires excessifs. On tirait l'élixir des moins mauvais; on renchérisait sur les plus obscurs. Je cherchais à entendre et à pouvoir dire quelque chose; mais, lorsque j'avais trouvé un mot, je m'apercevais que la conversation avait déjà changé d'objet. Je voulus prier celui qui était à côté de moi de me tirer de peine, et de m'aider du moins à entendre ce qu'on disait. Il me fit, en riant, un discours beaucoup moins intelligible que tous ceux qu'on avait tenus jusqu'alors. Le rire étonnant qu'il excita ne servit qu'à me déconcerter, et je fus tenté un moment de le prendre au sérieux; mais, craignant de me donner un ridicule, je pris le parti de répondre sur un pareil ton, quoique je le trouvasse

détestable. Je me livrai à ma vivacité naturelle ; je répliquai par quelques traits assez plaisants à ceux qu'on me lançait ; madame de Tonins y applaudit ; chacun suivit son exemple, et je devins le héros de la plaisanterie dont j'étais auparavant la victime.

Le souper finit bientôt après. On parla alors de deux romans nouveaux et d'une comédie que l'on venait de jouer depuis quelques jours ; on me demanda mon avis. Comme j'ai toujours été plus sensible au beau qu'au plaisir de trouver des défauts, je dis naturellement que dans les deux romans j'avais trouvé beaucoup de choses qui m'avaient fait plaisir, et que la comédie, sans être une bonne pièce, avait de grandes beautés. Madame de Tonins prit la parole pour faire la critique de ce que je venais de louer. Je voulus défendre mon sentiment, et je cherchai des yeux quelqu'un qui pût être de mon avis. J'ignorais qu'il n'y en avait jamais qu'un dans cette société. Madame de Tonins, peu accoutumée à la contradiction, soutint son opinion avec aigreur, et la compagnie en chœur applaudissait sans cesse à tout ce qu'elle disait. Je pris le parti de me taire, m'apercevant un peu trop tard que le ton de cette petite république était de blâmer généralement tout ce qui ne venait pas d'elle, ou qui n'était pas sous sa protection. Je reconnus cette vérité à l'éloge qu'on fit de trois ou quatre ouvrages, qui m'avaient paru, ainsi qu'au public, au-dessous du médiocre. Je résolus donc de me conduire à l'avenir en conséquence de cette découverte. . . .¹

La fureur de jouer la comédie régnait alors à Paris ; on trouvait partout des théâtres. La société de madame de Tonins prenait le même plaisir, et portait l'ambition plus haut. Pour comble de ridicule, on n'y voulait jouer que du neuf ; presque tous les acteurs étaient auteurs des pièces qu'ils jouaient. Nos représentations (car je fus bientôt admis dans la troupe) étaient d'un ennui mortel ; on se le dissimulait ; nous applaudissions tout haut, et nous nous ennuyions tout bas. Madame de Tonins m'obligea aussi de faire une comédie. J'eus beau lui représenter combien j'en étais incapable : elle blâma cette modestie, et m'assura

¹ Dans tout ce passage et dans ce qui suit, Duclos fait une critique vive et transparente du salon de Mme de Tencin.

qu'avec ses conseils je ferais d'excellents ouvrages. Je n'en crus rien, mais par complaisance, je me mis à travailler. Dans ce temps-là, Dufresny, qui était un peu engagé dans notre société, nous proposa d'essayer sur notre théâtre sa comédie du *Mariage fait et rompu*, avant de la donner au public. On l'accepta et on la joignit à la mienne. Dix ou douze spectateurs choisis furent admis à cette représentation ; ma pièce réussit au mieux, et celle de Dufresny fut jugée détestable. Je fus moi-même indigné d'un jugement si déraisonnable : je pris seul le parti de la comédie de Dufresny. La dispute s'échauffa tellement à ce sujet, que madame de Tonins voulut absolument faire donner ma pièce aux comédiens français en même temps que le *Mariage fait et rompu*. Je voulus en vain m'y opposer, et lui représenter que c'était un ridicule de plus que je me donnerais ; que les gens de mon état n'étaient point faits pour devenir auteurs, parce qu'ordinairement ils n'y réussissent pas ; et que, s'ils l'étaient par complaisance pour l'amusement d'une société, ils ne devaient jamais se donner en public. Madame de Tonins me cita quelques exemples de gens à peu près de ma sorte qui avaient bravé avec succès ce préjugé, et me promit que jamais on ne me connaîtrait pour l'auteur de cette pièce. Quoique ces raisons ne fussent que spécieuses, il fallut céder, et me soumettre à tout.

Les deux pièces furent jouées à quelques jours de distances. Celle de Dufresny fut applaudie, comme elle le méritait : elle est restée au théâtre et le public la revoit toujours avec plaisir ; et ma comédie, dont on ne connaissait point l'auteur, fut trouvée fort ennuyeuse. Le parterre, désespéré de ne pouvoir ni s'intéresser, ni rire, ni même siffler, fut réduit à bâiller. Le bon ton et l'esprit qu'on admirait chez madame de Tonins ne firent point d'effet au théâtre. Point d'action, peu de fond, quelques portraits de société qui ne pouvaient pas être entendus et qui ne valaient pas la peine de l'être, ne faisaient pas une pièce qu'on pût hasarder en public. Je vis clairement que les gens du monde, faute d'étude et de talent exercé, sont rarement capables de former un tout, tel que le théâtre l'exige. Ils composent comme ils jouent, mal en général, et passablement dans quelques endroits. Ils ont quelques parties au-dessus des

comédiens de profession ; mais le total du jeu et de la pièce est toujours mauvais ; l'intelligence générale de toute l'action et le concert ne s'y trouvent jamais.

Le dépit de me voir auteur malgré moi, la nécessité d'admirer tout ce qui émanait de notre société et surtout de madame de Tonins, me dégoûtèrent bientôt et d'elle et du bel esprit. Ce fut alors que je commençai à connaître véritablement madame de Tonins, et sa petite cour. Je m'aperçus que chaque société, et surtout celles de bel esprit, croient composer le public, et que j'avais pris pour une approbation générale le sentiment de quelques personnes que les airs imposants et la confiance de madame de Tonins avaient prévenues et séduites. Le public, loin d'y applaudir, s'en moquait hautement. Le droit usurpé de juger sans appel les hommes et les ouvrages, notre mépris affecté pour ceux qui réduisaient notre société à sa juste valeur, étaient autant d'objets qui excitaient la plaisanterie et la satire publiques. Outre ces ridicules que je partageais en communauté, on m'en donnait encore de particuliers. On prétendait que madame de Tonins, qui donnait de l'esprit à qui lui plaisait, n'en pouvait pas refuser à celui qui avait l'honneur de ses bonnes grâces. D'ailleurs notre société n'était pas moins ennuyeuse que ridicule : j'étais étourdi et excédé de n'entendre parler d'autre chose que de comédies, opéras, acteurs et actrices. On a dit que le dictionnaire de l'opéra ne renfermait pas plus de six cents mots : celui des gens du monde est encore plus borné.

Tous ces bureaux d'esprit ne servent qu'à dégoûter le génie, rétrécir l'esprit, encourager les médiocres, donner de l'orgueil aux sots, et révolter le public. Je cédai au dépit, et quittai madame de Tonins assez brusquement. Je rentrai dans le monde, bien convaincu que toute société tyrannique et entêtée de l'esprit doit être odieuse au public, et souvent à charge à elle-même.

*Les Confessions du comte de * * *, 1^{re} partie.*

CAZOTTE

(1720-92)

LE caractère et la vie de Jacques Cazotte sont remplis de contrastes. Ce joyeux Dijonnais, ce compatriote d'Aimé Piron, se transforma vers la cinquantième année en un illuminé et un mystique: ce Bourguignon salé eut une fin tragique sur l'échafaud révolutionnaire. Excellent homme au demeurant, talent facile et aimable, également propre à tout, à la prose, à la poésie, à la musique. Cazotte nous a laissé quelques jolis contes, parmi lesquels on peut citer *le Lord impromptu* (1771) et ce vif et charmant petit récit, qu'on aime encore à lire aujourd'hui, *le Diable amoureux* (Naples [Paris], 1772).

C'est un roman fantastique et philosophique à la fois. Le jeune don Alvare, capitaine aux gardes du roi de Naples, a fait par plaisanterie le pari de tirer les oreilles au Diable, s'il le rencontrait face à face. Un de ses camarades, grand Flamand flegmatique et froid, versé dans la cabale, et en commerce habituel avec les esprits, prend Alvare au mot, et s'offre à le mettre en rapport avec Béalzébuth. Un soir, après dîner, il emmène le jeune homme au milieu des ruines de Portici, dans un lieu obscur et désert. . . .

LXIII

L'évocation du Diable

Mon camarade me conduisait par le bras; il cesse de marcher, et je m'arrête. Alors un de la compagnie bat le fusil, et allume une bougie. Le séjour où nous étions s'éclaire, quoique faiblement, et je découvre que nous sommes sous une voûte assez bien conservée de vingt-cinq pieds en carré à peu près et ayant quatre issues.

Nous observions le plus parfait silence. Mon camarade, à l'aide d'un roseau qui lui servait d'appui dans sa marche, trace un cercle autour de lui sur le sable léger dont le terrain était couvert, et en sort après y avoir dessiné quelques

caractères. "Entrez dans ce penthacle,¹ mon brave, me dit-il, et n'en sortez qu'à bonnes enseignes. — Expliquez-vous mieux; à quelles enseignes en dois-je sortir?— Quand tout vous sera soumis; mais avant ce temps, si la frayeur vous faisait faire une fausse démarche, vous pourriez courir les risques les plus grands."

Alors il me donne une formule d'évocation courte, pressante, mêlée de quelques mots que je n'oublierai jamais.

"Récitez, me dit-il, cette conjuration avec fermeté, et appelez ensuite trois fois clairement Béalzébuth; et surtout n'oubliez pas ce que vous avez promis de faire."

Je me rappelais que je m'étais vanté de lui tirer les oreilles. "Je tiendrai parole, lui dis-je, ne voulant pas en avoir le démenti. — Nous vous souhaitons bien du succès, me dit-il; quand vous aurez fini, vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez sortir pour nous rejoindre." Ils se retirent.

Jamais fanfaron ne se trouva dans une crise plus délicate. Je fus au moment de les rappeler; mais il y avait trop à rougir pour moi: c'était d'ailleurs renoncer à toutes mes espérances. Je me raffermis sur la place où j'étais, et tins un moment conseil.

On a voulu m'effrayer, dis-je; on veut voir si je suis pusillanime. Les gens qui m'éprouvent sont à deux pas d'ici, et à la suite de mon évocation, je dois m'attendre à quelque tentative de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon: tournons la raillerie contre les mauvais plaisants.

Cette délibération fut assez courte, quoiqu'un peu troublée par le ramage des hiboux et des chats-huants qui habitaient les environs et même l'intérieur de ma caverne.

Un peu rassuré par mes réflexions, je me rasseois sur mes reins; je me piète; je prononce l'évocation d'une voix claire et soutenue; et, en grossissant le son, j'appelle à trois reprises et à très courts intervalles Béalzébuth.

Un frisson courait dans toutes mes veines et mes cheveux se hérissaient sur ma tête. A peine avais-je fini, une fenêtre s'ouvre à deux battants vis-à-vis de moi au haut de la voûte; un torrent de lumière, plus éblouissante que celle du jour, fond par cette ouverture: une tête de chameau horrible,

¹ Cercle cabalistique,

autant par sa grosseur que par sa forme, se présente à la fenêtre; surtout elle avait des oreilles démesurées. L'odieux, fantôme ouvre la gueule, et d'un ton assorti au reste de l'apparition, me répond: *Che vuoi?*

Toutes les voûtes, tous les caveaux des environs retentissent à l'envi du terrible *Che vuoi?*

Je ne saurais peindre ma situation, je ne saurais dire qui soutint mon courage et m'empêcha de tomber en défaillance à l'aspect de ce tableau, au bruit plus effrayant encore qui retentissait à mes oreilles.

Je sentis la nécessité de rappeler mes forces; une sueur froide allait les dissiper: je fis un effort sur moi.

Il faut que notre âme soit bien vaste et ait un prodigieux ressort; une multitude de sentiments, d'idées, de réflexions touchent mon cœur, passent dans mon esprit, et font leur impression toutes à la fois.

La révolution s'opère; je me rends maître de ma terreur, je fixe hardiment le spectre.

"Que prétends-tu toi-même, téméraire, en te montrant sous cette forme hideuse?"

Le fantôme balance un moment: "Tu m'as demandé, dit-il d'un ton de voix plus bas. — L'esclave, lui dis-je, cherche-t-il à effrayer son maître? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable et un ton soumis. — Maître, me dit le fantôme, sous quelle forme me présenterai-je, pour vous être agréable?"

La première idée qui me vint à la tête étant celle d'un chien: "Viens, lui dis-je, sous la figure d'un épagneul."

A peine avais-je donné l'ordre, l'épouvantable chameau allonge le col de seize pieds de longueur, baisse la tête jusqu'au milieu du salon et vomit un épagneul blanc, à soies fines et brillantes, les oreilles traînantes jusqu'à terre.

La fenêtre s'est refermée, toute autre vision a disparu, et il ne reste sous la voûte suffisamment éclairée que le chien et moi.

Le Diable amoureux, ch. II.

Alcane ne peut se résoudre à tirer les oreilles, comme il se l'était promis, à une si gentille petite bête! Sur son désir, le souterrain se transforme en une salle de festin magnifique.

et l'épagneul en un page, Biondetto, qui est en réalité une belle et gracieuse jeune fille. Alvare résiste longtemps à la séduction, mais il finit par se rendre, et par aimer Biondetta, qui, satisfaite de sa victoire, s'évanouit aussitôt à ses yeux et reprend la forme de l'horrible chameau, avec le cri ténébreux de Che vuoi? Alvare se réveille de son rêve, et se trouve en Estramadure, dans le château de sa mère. . . .

Cazotte nous donne lui-même dans une très courte préface la signification de cette œuvre légère : ". . . Il semble que l'auteur ait senti qu'un homme qui a la tête tournée d'amour est déjà bien à plaindre : mais que lorsqu'une jolie femme est amoureuse de lui, le caresse, l'obsède, le mène, et veut à toute force s'en faire aimer, c'est le diable. . . . Le diable est bien malin, et il n'est pas toujours aussi laid qu'on le dit."

BECKFORD

(1760-1844)

Fils d'un Lord-maire de la Cité de Londres, William Beckford ne fut pas seulement un riche et somptueux amateur, qui fit construire des châteaux et des palais magnifiques en Angleterre et en Portugal, qui posséda des collections admirables, et qui a laissé des critiques d'art et des impressions de voyage curieuses : il voulut aussi être un écrivain français, comme l'avait été Hamilton, comme l'était Walpole. Il y réussit à merveille avec le conte oriental de *l'athek*, paru à Lausanne en 1787, et traduit ensuite en anglais sans l'aveu de l'auteur. Le tour aisé et spirituel de l'imagination et du style est digne des meilleurs conteurs du siècle. Dans l'histoire des relations intellectuelles qui s'établirent si étroites et si fécondes entre la France et la Grande Bretagne, le nom de Beckford ne saurait être oublié. Cet Anglais de bonne race fit mieux que d'aimer la France : il pensa et il écrivit en pur Français.

LXIV

La boule

Vathek, neuvième Calife de la race des Abassides, petit-fils d'Haroun al Raschid, souverain magnifique et voluptueux, sera puni de son orgueil démesuré. Un "Giaour" inconnu, mystérieux magicien, s'attache à lui et l'entraîne dans une série d'aventures tour à tour terribles et burlesques. Il finira par l'attirer jusqu'au "palais du feu souterrain," ou Suleïman repose environné des talismans qui subjuguent le monde, et où Vathek expiera ses fautes. Ici, dans ce comique épisode, le magicien, sous la figure d'un Indien monstrueux, assiste au Divan où il scandalise toute l'assistance par ses grossiers ricanements et ses horribles grimaces.

Alors Vathek ne put se contenir; d'un coup de pied il le jette de l'estrade, le suit, et le frappe avec une rapidité qui excite tout le Divan à l'imiter. Tous les pieds sont en l'air; on ne lui a pas donné un coup qu'on ne se sente forcé à redoubler.

L'Indien prêtait beau jeu. Comme il était court et gros, il s'était ramassé en boule, et roulait sous les coups de ses assaillants, qui le suivaient partout avec un acharnement inouï. Roulant ainsi d'appartement en appartement, de chambre en chambre, la boule attirait après elle tous ceux qu'elle rencontrait. Le palais en confusion retentissait du plus épouvantable bruit. Les sultanes effrayées regardèrent à travers leurs portières; et dès que la boule parut, elles ne purent se contenir. En vain, pour les arrêter, les eunuques les pinçaient jusqu'au sang; elles s'échappèrent de leurs mains: et ces fidèles gardiens, presque morts de frayeur, ne pouvaient eux-mêmes s'empêcher de suivre à la piste la boule fatale.

Après avoir ainsi parcouru les salles, les chambres, les jardins et les écuries du Palais, l'Indien prit enfin le chemin des cours. Le Calife, plus acharné que les autres, le suivait de près, et lui lançait autant de coups de pied qu'il pouvait: son zèle fut cause qu'il reçut lui-même quelques ruades adressées à la boule.

Carathis, Morakanabad, et deux ou trois autres vizirs

dont le sagesse avait jusqu'alors résisté à l'attraction générale, voulant empêcher le Calife de se donner en spectacle, se jetèrent à ses genoux pour l'arrêter; mais il sauta par dessus leurs têtes et continua sa course. Alors ils ordonnèrent aux Muézins d'appeler le peuple à la prière, tant pour l'ôter du chemin, que pour l'engager à détourner par ses vœux une telle calamité: tout fut inutile. Il suffisait de voir cette infernale boule pour être attiré après elle. Les Muézins eux-mêmes, quoiqu'ils ne la vissent que de loin, descendirent de leurs minarets et se joignirent à la foule. Elle augmenta au point que bientôt il ne resta dans les maisons de Samarah que des paralytiques, des culs-de-jatte, des mourants ou des enfants à la mamelle dont les nourrices s'étaient débarrassées pour courir plus vite: même Carathis, Morakanabad et les autres s'étaient enfin mis de la partie. Les cris des femmes échappées de leurs séraïls; ceux des eunuques s'efforçant de ne pas les perdre de vue; les jurements des maris qui, tout en courant, se menaçaient les uns les autres; les coups de pied donnés et rendus; les culbutes à chaque pas, tout enfin rendait Samarah semblable à une ville prise d'assaut et livrée au pillage. Enfin, le maudit Indien, sous cette forme de boule, après avoir parcouru les rues, les places publiques, laissa la ville déserte, prit la route de la plaine de Catoul et enfila une vallée au pied de la montagne des Quatre sources.

L'un des côtés de cette vallée était bordée d'une haute colline; de l'autre était un gouffre épouvantable formé par la chute des eaux. Le Calife et la multitude qui le suivait craignirent que la boule n'allât s'y jeter et redoublèrent d'efforts pour l'atteindre, mais ce fut en vain: elle roula dans le gouffre et disparut comme un éclair.

Vathek se serait sans doute précipité après le perfide Giaour s'il n'avait été retenu comme par une main invisible. . . . Le Calife seul ne voulut pas quitter la vallée: il ordonna qu'on y dressât des tentes. . . .

Vathek, conte arabe.

MARMONTEL

(1723-99)

MARMONTEL descend en droite ligne de Voltaire, dont il fut l'élève docile et l'ami fidèle. Il y a pourtant une grande différence entre eux, sans compter celle du génie: c'est qu'on ne dira jamais le *bon* Voltaire, et qu'on dira toujours de l'auteur de *Bélisaire* le *bon*, l'*excellent* Marmontel. C'est sans doute un éloge, et qui n'est point banal pour l'époque, mais il s'y mêle aussi comme un soupçon de ridicule: être resté si bonhomme tout en continuant à souper régulièrement chez M. de la Popelinière et à fréquenter de salon de Mme de Tencin, ne va pas sans un peu de naïveté (Sainte-Beuve dit même de *nigauderie*), à moins que ce bonhomme n'ait été par hasard un faux bonhomme, ce qui serait plus grave: mais je n'ose en accuser aussi légèrement Marmontel. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Marmontel fut un homme heureux (on n'a qu'à lire quelques pages de ses *Mémoires* pour s'en convaincre), qu'il sut très bien faire son chemin depuis la petite boutique de son père en Limousin, jusqu'à l'Académie et jusqu'au Louvre, qu'il remporta les succès les plus enviables auprès du beau sexe et auprès du public, qu'il plaida de nobles causes sans aigreur, qu'il n'eut pour ainsi dire pas d'ennemis, et qu'il eut l'honneur de mourir le 31 décembre 1799, avec ce XVIII^e siècle dont il nous présente l'image adoucie et presque riante.

Romancier, il nous a laissé trois œuvres, fort admirées en leur temps, médiocrement appréciées aujourd'hui.

Les *Contes moraux* parurent un à un dans le *Mercur*, et furent réunis en 1761. Le succès en fut prodigieux et j'avoue qu'ils se laissent encore lire avec assez de plaisir. L'auteur tâchait d'y peindre "les mœurs de la société ou les sentiments de la nature," il voulait y "rendre la vertu aimable," et il se vantait d'y être parvenu par une extrême simplicité de moyens: "Un petit serin me sert à détromper et à guérir une femme de l'aveugle passion qui l'obsède!" Ne sourions pas trop de ce petit serin: le tour simple et

aisé de ces contes constitue une bonne part de leur originalité. On y trouve bien un peu de sensiblerie, avec cette pointe de sensualité qui est la marque de presque tous les auteurs du temps; mais l'intention est morale, et le récit ne manque pas d'agrément. Citons *Alcibiade ou le Moi* (folie d'être aimé par soi-même), *Soliman II* (erreur de ceux qui emploient l'autorité pour mettre une femme à la raison), *la Mauvaise mère* (prédilection aveugle d'une mère pour un de ses enfants), *la Bonne-mère* (attention d'une mère à diriger l'inclination de sa fille), *l'Heureux divorce* (réconciliation de deux époux séparés), *Heureusement* (à quoi tient la vertu d'une honnête femme), *Annette et Lubin* (l'amour au village), etc., et surtout ce très joli morceau intitulé *le Connaisseur* dont on trouvera plus loin un court extrait. A ceux qui désireraient faire connaissance avec Marmontel romancier, je recommanderai ces *Contes moraux*, et nullement *Bélisaire*, ni *les Incas*.

Bélisaire (1767) passa jadis pour le chef-d'œuvre de Marmontel, et est aujourd'hui mortellement ennuyeux. La valeur historique du roman est nulle; l'intérêt purement romanesque n'existe guère: ce héros qui, après qu'on lui a crevé les yeux, et que sa femme est morte de douleur dans ses bras, manifeste une pareille grandeur d'âme et une si imperturbable résignation, est bien moins intéressant que n'importe quel saint du calendrier. Tout le succès de l'ouvrage est venu du cours de philosophie sociale que débite Bélisaire à l'empereur Justinien et au jeune Tibère. Le xve chapitre, sur *la Tolérance*, fit scandale, et eut l'honneur d'être condamné par la Sorbonne. Aujourd'hui il nous laisse plus froids: entre *Bélisaire* et nous il y a la Révolution française, qui par bonheur a fait perdre au roman tout son piquant et tout son à-propos.

Les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou (1778), que le libraire paya 36,000 francs à Marmontel, peuvent encore à la rigueur supporter la lecture. Sans doute nous ne croyons qu'à moitié à ces Indiens de contrebande, que le vertueux Las Casas mène comme d'inoffensifs moutons. Il y a pourtant un réel intérêt dans l'histoire de ces peuplades sauvages décimées par la cruauté des conquérants espagnols: on y sent passer çà et là un grand souffle d'éloquence et de pitié, dont il faut tenir compte à l'auteur.

On y rencontre aussi parfois quelques détails heureux sur ces pays exotiques : mais comme cela pâlit à côté des peintures si colorées de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand ! C'est que le bon Marmontel s'était bien gardé d'aller visiter en personne Quito, Cusco et le mont Pambamarca.

LXV

Un " four "

M. de Fintac est un connaisseur, c'est-à-dire un " gros critique " tout-puissant et infaillible. Célicour est un petit poète de province qui est venu se former à son école, et qui commence par tomber amoureux de sa nièce, Mademoiselle Agathe. Fintac veut faire jouer une pièce qu'il conserve précieusement dans un de ses tiroirs ; mais comme il ne veut pas hasarder la réputation dont il jouit depuis quarante ans, il persuade à Célicour de la faire jouer sous son nom, se réservant bien d'en réclamer après coup le succès. La comédie, qui était exécration, est indignement sifflée. Marmontel fait à ce sujet une jolie peinture de l'émotion des deux auteurs et de la désinvolture avec laquelle les " bons amis " du critique lâchent la pièce qu'ils avaient d'abord encensée.

Enfin le grand jour arrive, et le Connaisseur assemble à dîner ses amis. " Allons, messieurs, soutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la pièce admirable, vous en avez garanti le succès, et il y va de votre honneur. Pour moi, vous savez quelle est ma faiblesse ; j'ai des entrailles de père pour tous les talents qui s'élèvent, et je sens aussi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles moments."

Après le dîner, les bons amis du Connaisseur embrassèrent tendrement Célicour, et lui dirent qu'ils allaient au parterre pour être les témoins plutôt que les instruments de son triomphe. Ils s'y rendirent en effet ; on joua la pièce ; elle ne fut point achevée, et le premier signal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac était dans l'amphithéâtre, tremblant et pâle comme la mort; mais pendant tout le temps que le spectacle se soutint, ce père malheureux et tendre fit des efforts incroyables pour encourager les spectateurs à soutenir son enfant. Enfin il le vit expirer, et alors, succombant à la douleur, il se traîna dans son carrosse, confondu, anéanti, et se plaignant au ciel de l'avoir fait naître dans un siècle aussi barbare. Et où était le pauvre Célicour? Hélas! on lui avait accordé les honneurs de la loge grillée, où, sur un fagot d'épines, il avait vu ce qu'on appelait sa pièce chanceler au premier acte, trébucher au second, et tomber au troisième. Fintac lui avait promis de l'aller prendre et l'avait oublié. Que devenir? Comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manquerait pas de le reconnaître et de le montrer au doigt? Enfin, voyant la salle vide et les lumières éteintes, il prit courage et descendit; mais les foyers, les corridors, l'escalier étaient encore pleins; sa consternation le fit remarquer, et il entendait de tous côtés: "C'est lui sans doute! oui, le voilà: c'est lui! Le malheureux! C'est dommage; il fera mieux une autre fois." Il aperçut dans un coin un groupe d'auteurs sifflés qui se moquaient de leur camarade. Il vit aussi les bons amis de Fintac, qui triomphaient de sa chute, et qui, en le voyant, lui tournèrent le dos. Accablé de confusion et de douleur, il se rendit chez l'auteur véritable, et son premier soin fut de demander Agathe.

Célicour épousera quand même Mademoiselle Agathe, mais il renonce au théâtre; Fintac, écœuré de la volte-face des "bons amis," veut bruler ses livres et rompre tout commerce avec les gens de lettres: "Gardez vos livres pour votre amusement, dit Agathe en embrassant son oncle, et, à l'égard des gens de lettres, n'en veuillez faire que vos amis, et vous en verrez d'estimables."

Le Connaisseur, dans la Suite des Contes moraux.

LXVI

La sagesse de Bélisaire

... Tandis que Bélisaire parlait ainsi, Justinien admirait en silence l'enthousiasme de ce vieillard, qui oubliant son âge, sa misère, et le cruel état où il était réduit, triomphait à la seule idée de rendre la Patrie heureuse et florissante. " Il est beau, lui dit-il, de prendre un intérêt si vif à des ingrats. — Mes amis, leur dit le Héros, le plus heureux jour de ma vie serait celui où l'on me dirait : " Bélisaire, on va t'ouvrir les veines, et pour prix de ton sang tes souhaits seront accomplis."

A ces mots son aimable fille, Eudoxe, vint l'avertir que son souper l'attendait. Il rentra, il se mit à table ; Eudoxe, avec une grâce mêlée de modestie et de noblesse, lui servit un plat de légumes, et prit place à côté de lui. " Quoi ! c'est là votre souper ? dit l'Empereur avec confusion. — Vraiment, dit Bélisaire, c'était le souper de Fabrice, et Fabrice me valait bien."

" Allons-nous-en, dit Justinien à Tibère. Cet homme-là me confond."

Sa cour, espérant de le dissiper, lui avait préparé une fête. Il ne daigna pas y assister. A table il ne s'occupa que du souper de Bélisaire ; et, en se retirant, il se dit à lui-même : " Il est moins malheureux que moi, car il s'est couché sans remords."

... Le jour suivant, l'Empereur et Tibère étant arrivés à l'heure accoutumée trouvèrent le héros assis dans son jardin, à l'aspect du soleil couchant. " Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air serein ; et j'adore en lui la magnificence et la bonté de celui qui l'a fait. — Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentiments dans un Héros ! C'est le triomphe de la religion. — Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi ? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, et n'ayant devant moi que la caducité, la douleur et la tombe, qui m'ôterait l'idée du ciel me réduirait peut-être au désespoir.

L'homme de bien est avec Dieu, il est assuré que Dieu l'aime : voilà ce qui le remplit de force et de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des moments de détresse, où tout m'abandonnait, où tout conjurait ma ruine, je me disais : Courage, Bélisaire, tu es sans reproche, et Dieu te voit. Cette pensée me dilatait le cœur que la tristesse avait serré, elle rendait la vie et la force à mon âme. Je me parle de même encore ; et quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige, et que je sens ses larmes baigner mon visage : Hé bien ! lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés ne nous délaisse et ne nous oublie ? Ton cœur est pur, sensible, honnête : ton père n'est pas plus méchant que toi : comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin des bonnes gens ? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d'un souffle a produit mon âme, l'enveloppera dans son sein, et nous verrons si les méchants y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire et persuade, pleure en m'écoutant : mais ce sont de plus douces larmes ; et peu à peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux."

"Vous vous faites, dit l'Empereur, une religion en effet bien douce ! — C'est la bonne," reprit Bélisaire.

Bélisaire, ch. XIII et ch. XV.

LXVII Las Casas défend les Indiens dans le conseil de Pizarre

Ainsi parla Fernand de Lucques. Las Casas, qui d'un œil immobile d'horreur le regardait et l'écoutait, lui répondit : "Prêtre d'un Dieu de paix, vos lèvres, où ce Dieu reposait tout à l'heure, ont-elles proféré ce que je viens d'entendre ? Est-ce du haut du bois arrosé de son sang, où, s'immolant pour tous les hommes, sa bouche expirante implorait la grâce de ses ennemis, est-ce du haut de cette croix qu'il vous a dicté ce langage ? Vous, chrétien, vous parlez d'exter-

miner un peuple qui ne vous a fait aucun mal ! S'il vous en avait fait, votre religion vous dirait encore de l'aimer. Vous vous comparez aux Hébreux, et ce peuple aux Amalécites ! Laissez, laissez là ces exemples dont on n'a que trop abusé. Si Dieu dans ses conseils a jamais dérogé aux saintes lois de la nature, il a parlé, il a donné un décret formel, authentique, dans toute la solennité que sa volonté doit avoir, pour forcer l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de son cœur ; et ce décret n'a pu s'étendre au delà des termes précis où lui-même il l'a renfermé ; l'ordre accompli, la loi, qu'il avait suspendue, a repris son cours éternel. Dieu parlait aux Israélites, mais Dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous-en donc à la loi qu'il a donnée à tous les hommes : *Aimez moi ; aimez vos semblables*. Voilà sa loi, Fernand. Sont-ce là vos tortures, et vos chaînes, et vos bûchers ?

“ Les Indiens, sans doute, ont exercé entre eux des cruautés bien condamnables ; mais, fussent-ils plus inhumains, est-ce à nous de les imiter ? Leur malheur, hélas ! est de croire à des dieux sanguinaires. Si, au lieu du tigre, ils voyaient sur leurs autels l'agneau sans tache, ils seraient doux comme l'agneau. Et qui de nous peut dire qu'élevé dès l'enfance dans le sein des mêmes erreurs, l'exemple de ses pères, les lois de son pays, n'auraient pas tenu sa raison captive sous le même joug ? Plaignez donc, sans les condamner, ces esclaves de l'habitude, ces victimes du préjugé. Cependant, dites-moi s'ils sont partout les mêmes, et quel mal avaient fait les peuples de l'Espagnole et de Cuba ? Rien de plus doux, de plus tranquille, de plus innocent que ces peuples. Toute leur vie était une paisible enfance : ils n'avaient pas même des flèches pour blesser les oiseaux de l'air. Les en a-t-on plus épargnés ? C'est là que j'ai vu des brigands, sans motif, sans remords, massacrer les enfants, égorger les vieillards, se saisir des femmes enceintes, leur déchirer les flancs, en arracher le fruit. . . . O religion sainte ! voilà donc tes ministres ! O Dieu de la nature ! voilà donc tes vengeurs ! Enfermer un peuple vivant dans les rochers où germe l'or, l'y faire périr de misère, de fatigue et d'épuisement, pour accumuler ces richesses, et pour engendrer sur la terre tous les vices, enfants du luxe, de l'orgueil, de l'oisiveté : ô Fernand ! c'est la pénitence que vous imposez à ces peuples !

Écartez ce masque hypocrite qui vous gêne sans nous tromper. Vous servez un Dieu, mais ce Dieu, c'est l'impitoyable avarice. C'est elle qui par votre bouche outrage ici l'humanité, et veut rendre le ciel complice des fureurs qu'elle inspire, et des maux qu'elle fait."

Les Incas ou la destruction de l'Empire du Pérou, ch. XII.

DIDEROT

(1713-84)

VOICI un très grand écrivain, qui occupe une place importante dans l'histoire du roman, et qui n'a pourtant exercé pour ainsi dire aucune influence sur le développement du genre. A part un seul, publié en 1748, et qui appartient à la veine licencieuse du temps, les romans de Diderot n'ont été édités qu'après la mort de leur auteur: *la Religieuse* et *Jacques le Fataliste* parurent en 1796, et *le Neveu de Rameau* nous a été connu seulement en 1821 par une traduction allemande de Goethe, retraduite en français.¹

Ces romans n'ont donc pas eu de descendance, et je ne crois pas non plus qu'on puisse aisément leur trouver des ancêtres. Jamais écrivain ne s'est moins soucié que Denis Diderot de la sainte tradition, et n'a jeté plus impétueusement dans ses œuvres tout ce qu'il y avait de bon et de mauvais au fond de sa nature. Issu de vieille souche gauloise, le fils du coutelier de Langres a toujours conservé la marque de ce terroir champenois, où il était né. Il y a en lui un paysan de génie, robuste et sanguin, grand laborieux, foncièrement bon, charitable, sensible, naïf, enthousiaste, et aussi par contre brusque, emporté, violent, injuste, vulgaire et grossier parfois jusqu'au cynisme. Jamais il ne semble parler de sens rassis: toujours il

¹ Le texte original n'a été restitué qu'en 1891 par Monval dans la Bibliothèque elzévirienne.

s'indigne ou il s'attendrit, il pleure ou il rit, la tête perdue dans une continuelle ivresse d'imagination. Cet homme à contrastes bafoue la morale, et il est le plus respectueux des fils, le plus tendre des pères; il nie Dieu, et il adore je ne sais quelle Nature dont il se fait une divinité. Grand remueur d'idées plutôt que grand philosophe, il devine les théories de Lamark et de Darwin sur l'évolution des espèces, il rêve un plan de réforme du théâtre, qui se trouve être déjà la meilleure moitié du romantisme, il inaugure la critique d'art, et fait revivre par sa plume la naïve simplicité de Greuze et la grâce voluptueuse de Boucher. Il touche à tous les sujets, les anime tous d'une vie intense, et jette indistinctement sur tous le souverain prestige d'un style, non pas le plus pur, mais le plus éblouissant qui fut jamais.

Qualités et défauts, Diderot se retrouve tout entier aussi dans ses romans. Il y est tour à tour exquis et révoltant, mais jamais il ne laisse indifférent: il les a tous marqués de sa griffe puissante.

Le meilleur d'entre eux, le mieux ordonné et le plus original, est certainement cette *Religieuse*, dont je ne puis recommander la lecture à personne, mais qui me paraît mériter beaucoup mieux que ce sévère jugement d'Émile Faguet, où l'éminent critique exécute l'œuvre en deux mots: "L'ennui, dit-il, le dispute au dégoût." Déchirons vite quelques feuillets du livre, pour l'honneur de Diderot, et pour notre propre satisfaction. Que nous reste-t-il? Une étude de mœurs, violente, passionnée, haineuse même; mais combien vivante, et douloureuse, et attachante en somme! La donnée du roman est réelle. En 1759, une jeune religieuse de l'abbaye de Longchamps protesta contre des vœux qu'elle n'avait pas formés librement: il y eut procès, scandale, et, en fin de compte, sacrifice. Diderot, Grimm et quelques autres s'étaient intéressés au sort de cette malheureuse, et par une supercherie assez innocente y avaient intéressé un grand seigneur philosophe, le marquis de Croismare, qui, du fond de la Normandie, répondait assidûment à de fausses lettres de la religieuse que ses amis, connaissant sa "sensibilité," s'amusaient à lui envoyer. Quand le marquis revint à Paris, la fiction cessa: mais Diderot la fixa, et, on peut

dire, l'immortalisa dans son roman. Dans son œuvre, sœur Sainte-Suzanne, enfin sortie du couvent, écrit à M. de Croismare pour lui demander un emploi de femme de chambre: elle lui raconte toutes les épreuves par lesquelles elle a passé, la dureté et l'égoïsme de ses parents, les ruses ourdies autour d'elle, ses luttes, ses dégoûts pour une vocation imposée, contre laquelle son cœur protestait, les persécutions auxquelles elle a été en butte, toutes les misères et les humiliations qu'elle a dû subir, enfin son évasion. Un tel sujet, traité par Diderot! On peut aisément soupçonner à quels excès l'auteur s'est laissé emporter. Ce qui nous choque le plus dans cette œuvre, c'est le manque de respect qui la distingue, si l'on excepte quelques pages. Diderot n'a aucune considération ni pour les choses saintes dont il parle, ni pour autrui, ni pour lui-même. *La Religieuse* est cependant autre chose qu'un simple pamphlet: c'est par endroits une étude forte et poignante, supérieure, à mon sens, à tout ce qu'a produit le roman ou le théâtre du XVIII^e siècle sur la même matière, c'est-à-dire à l'histoire de la Religieuse dans *la Vie de Marianne* de Marivaux, au *Vert-Vert* de Gresset, aux pâles esquisses de Mme de Tencin, à la *Mélanie* de La Harpe, à la *Vestale* de Dubois-Fontanelle. Livre dangereux, livre mauvais, si l'on veut, mais non pas livre médiocre!

Le Neveu de Rameau ressemble moins à un roman. Aucune intrigue: ce n'est d'un bout à l'autre qu'un portrait sous la forme d'un dialogue; mais quel portrait! De quelles vives couleurs il est peint! avec quel relief saisissant! et comme la vie en déborde à flots! Pris dans la réalité, il est devenu, par l'art merveilleux de l'écrivain, je ne sais quelle fantastique figure. Car c'était un personnage bien réel que cet étrange neveu de Rameau, par qui Diderot fut abordé un jour au Palais-Royal, sur le banc d'Argenson, tout près du café de la Régence. Mercier et Cazotte nous ont représenté eux aussi ce bohème débraillé, ce parasite éhonté, qui "réduisait à la mastication tous les prodiges de la valeur, toutes les opérations du génie, tous les dévouements de l'héroïsme, enfin tout ce qu'on faisait de grand dans le monde. Selon lui, tout cela n'avait d'autre but, ni d'autre résultat, que de placer quelque chose sous la dent. Il prêchait cette doctrine avec

un geste expressif et un mouvement de mâchoire très pittoresque." Glorieux de ses vices, naïvement impudique, abject sans être méchant, ce misérable avait du moins conservé dans son cœur un sentiment qui transfigurait parfois sa laideur physique et morale: il aimait son art, l'art des Rameau, d'une passion ardente et désordonnée; c'était alors des accès de fureur inspirée, un délire de notes et d'harmonies, une crise informe de génie. Il faut lire l'admirable portrait qu'en a tracé Diderot, et voir comment, dans ce dialogue effréné, il entre-choque avec fracas toutes les opinions et tous les préjugés du temps! Mais la plus grande originalité de ce livre est encore dans le style, dans ces phrases torrentielles, dans ce déchainement de sons et d'images où s'est complu Diderot, ce grand manieur de mots, le plus grand qui ait paru dans notre littérature de Rabelais à Victor Hugo.

Jacques le Fataliste et son maître est une œuvre moins parfaite: Naigeon nous dit que Diderot ne l'eût certainement pas donnée au public telle qu'elle nous est parvenue. L'histoire des amours de Jacques, cent fois commencée, et cent fois interrompue, sans cesse traversée par d'autres récits, incohérents eux-mêmes et confus, nous déconcerte plus qu'elle ne nous charme vraiment. Il y a pourtant bien du talent gaspillé dans tout ce fatras. Il s'y trouve même quelques parties excellentes, traitées avec la verve et le brio habituels à l'auteur. Notons par exemple l'amusant portrait du capitaine de Jacques et de son ami, l'histoire de frère Jean, celle de l'abbé Hudson (où Diderot représente un nouveau Tartuffe, moins vil, et plus ambitieux), enfin cette exquise historiette du marquis des Arcis et de la marquise de la Pommeraye, dont on pourra lire plus loin un extrait. Diderot s'y révèle sous un nouveau jour; sa fougue débordante s'est transformée en grâce légère et spirituelle malice.

Outre ces quatre romans, Diderot a composé quelques contes: *les Deux amis de Bourbonne*; *Ceci n'est pas un conte*; et *l'Oiseau blanc*, un de ces contes bleus que l'on faisait à la Sultane Mirzoza pour l'endormir, tandis que ses femmes lui chatouillaient la plante des pieds. . . .

On trouverait aussi dans les *Œuvres diverses*, et dans les *Lettres à Mlle Voland*, bien des récits amusants, et des

anecdotes vivement contées. C'est proprement du roman en poussière; et c'est en cela surtout qu'a excellé Diderot. Incapable d'agencer une intrigue, de mener une action, de composer et de finir quoi que ce soit, il a dépensé dans des œuvres de médiocre portée son merveilleux génie d'artiste. Narrateur habile, metteur en scène incomparable, il sait poser un personnage, le camper, l'habiller, le faire vivre et respirer à nos yeux: mais c'est à peu près tout. Ce qui lui manque le plus, c'est le talent du psychologue: il n'a jamais su analyser une passion, ni lire au fond d'une âme. Il faisait profession d'admirer beaucoup Richardson, dont il a fait un emphatique éloge; mais il n'a aucune des qualités qui distinguent l'auteur de *Paméla* et de *Clarisse*. Diderot n'a jamais relevé que de lui-même, et, quand même il eût livré à ses contemporains son *Jacques* ou son *Neveu de Rameau*, il n'eût certainement pas fait école. Qu'est-ce en effet qu'un roman de Diderot sans le style, c'est-à-dire sans Diderot?

LXVIII

Jacques le Fataliste

Jacques ne connaissait ni le nom de vice ni le nom de vertu; il prétendait qu'on était heureusement ou malheureusement né. Quand il entendait prononcer les mots récompenses ou châtimens, il haussait les épaules. Selon lui la récompense était l'encouragement des bons, le châtimement, l'effroi des méchants. Qu'est-ce autre chose, disait-il, s'il n'y a point de liberté, et que notre destinée soit écrite là-haut? Il croyait qu'un homme s'acheminait aussi nécessairement à la gloire ou à l'ignominie, qu'une boule qui aurait la conscience d'elle-même suit la pente d'une montagne; et que, si l'enchaînement des causes et des effets qui forment la vie d'un homme depuis le premier instant de sa naissance jusqu'à son dernier soupir nous était connu, nous resterions convaincus qu'il n'a fait que ce qu'il était nécessaire de faire. Je l'ai plusieurs fois contredit, mais sans avantage et sans fruit. En effet, que répliquer à celui

qui nous dit: "Quelle que soit la somme des éléments dont je suis composé, je suis un; or, une cause n'a qu'un effet; j'ai toujours été une cause une: je n'ai donc jamais en qu'un effet à produire; ma durée n'est donc qu'une suite d'effets nécessaires." C'est ainsi que Jacques raisonnait d'après son capitaine. — La distinction d'un monde physique et d'un monde moral lui semblait vide de sens. Son capitaine lui avait fourré dans la tête toutes ces opinions, qu'il avait puisées, lui, dans son Spinoza qu'il savait par cœur. D'après ce système on pourrait imaginer que Jacques ne se réjouissait, ne s'affligeait de rien: cela n'était pourtant pas vrai. Il se conduisait à peu près comme vous et moi. Il remerciait son bienfaiteur pour qu'il lui fît encore du bien. Il se mettait en colère contre l'homme injuste; et, quand on lui objectait qu'il ressemblait alors au chien qui mord la pierre qui l'a frappé: "Nenni, disait-il, la pierre mordue par le chien ne se corrige pas; l'homme injuste est modifié par le bâton." Souvent il était inconséquent comme vous et moi, et sujet à oublier ses principes, excepté en quelques circonstances où sa philosophie le dominait évidemment; c'est alors qu'il disait: "Il fallait que cela fût, car cela était écrit là-haut." Il tâchait de prévenir le mal. Il était prudent avec le plus grand mépris pour la prudence. Lorsque l'accident était arrivé, il en revenait à son refrain; et il était consolé. Du reste bon homme, franc, honnête, brave, attaché, fidèle, très têtue, encore plus bavard. . . .

Jacques le Fataliste, et son maître.

LXIX

Marquis et Marquise

Monsieur le marquis des Arcis et Madame la marquise de la Pommeraye sont depuis plusieurs années les meilleurs amis du monde. Pourtant la marquise croit reconnaître à certains signes que le marquis devient un peu las de cette calme et monotone affection.

Au bout de quelques années le marquis commença à trouver la vie de madame de la Pommeraye trop unie. Il



lui proposa de se répandre dans la société: elle y consentit; à recevoir quelques femmes et quelques hommes: et elle y consentit; à avoir un dîner-souper: et elle y consentit. Peu à peu il passa un jour, deux jours sans la voir; peu à peu il manqua au dîner-souper qu'il avait *arrangé*; peu à peu il abrégéa ses visites; il eut des affaires qui l'appelaient: lorsqu'il arrivait, il disait un mot, s'étalait dans un fauteuil, prenait une brochure, la jetait, parlait à son chien, ou s'endormait. Le soir sa santé, qui était misérable, voulait qu'il se retirât de bonne heure: c'était l'avis de Tronchin.¹ "C'est un grand homme que Tronchin! Ma foi! je ne doute pas qu'il ne tire d'affaire notre amie dont les autres désespéraient." Et tout en parlant ainsi, il prenait sa canne et son chapeau, et s'en allait. . . .

Madame de la Pommeraye pressentit qu'elle n'était plus aimée: il fallut s'en assurer, et voici comment elle s'y prit.

Un jour, après dîner, elle dit au marquis: "Mon ami, vous rêvez. — Vous rêvez aussi, marquise. — Il est vrai, et même assez tristement. — Qu'avez-vous? — Rien. — Cela n'est pas vrai. Allons, marquise, dit-il en bâillant, racontez-moi cela: cela vous désennuiera, et moi. — Est-ce que vous vous ennuyez? — Non; c'est qu'il y a des jours . . . — Où l'on s'ennuie. — Vous vous trompez, mon amie: je vous jure que vous vous trompez: c'est qu'en effet il y a des jours . . . On ne sait à quoi cela tient. — Mon ami, il y a longtemps que je suis tentée de vous faire une confidence; mais je crains de vous affliger. — Vous pourriez m'affliger, vous? — Peut-être; mais le ciel m'est témoin de mon innocence. Cela s'est fait sans mon consentement, à mon insu, par une malédiction à laquelle toute l'espèce humaine est apparemment assujettie, puisque moi, moi-même, je n'y ai pas échappé. — Ah! c'est de vous . . . Et de quoi s'agit-il? — Marquis, il s'agit. . . . Je suis désolée, je vais vous désoler: et, tout bien considéré, il vaut mieux que je me taise. — Non, mon amie, parlez; auriez-vous au fond de votre cœur un secret pour moi? La première de nos conventions ne fut-elle pas que nos âmes s'ouvriraient l'une à l'autre sans réserve? — Il est vrai, et voilà ce qui me pèse: c'est un reproche qui met le comble à un beaucoup plus

¹ Célèbre médecin genevois.

important que je me fais. Est-ce que vous ne vous apercevez pas que je n'ai plus la même gaieté? J'ai perdu l'appétit, je ne bois et je ne mange que par raison. Je ne saurais dormir. . . . Le nuit je m'interroge et je me dis: Est-ce qu'il est moins aimable? Non. Est-ce que vous avez à vous en plaindre? Non. Auriez-vous à lui reprocher quelques liaisons suspectes? Non. Est-ce que sa tendresse pour vous est diminuée? Non. Pourquoi, votre ami étant le même, votre cœur est-il donc changé? Car il l'est; vous ne pouvez vous le cacher; vous ne l'attendez plus avec la même impatience; vous n'avez plus le même plaisir à le voir; cette inquiétude, quand il tardait à revenir, cette douce émotion, au bruit de sa voiture, quand on l'annonçait, quand il paraissait, vous ne l'éprouvez plus. — Comment, madame! ” . . .

Alors la marquise de la Pommeraye se couvrit les yeux de ses mains, pencha la tête et se tut un moment, après lequel elle ajouta “ Marquis, je me suis attendue à votre étonnement, à toutes les choses amères que vous m'allez dire. Marquis! épargnez-moi! . . . Non, ne m'épargnez pas: dites-les moi! Je les écouterai avec résignation, parce que je les mérite. Oui, mon cher marquis, il est vrai . . . oui, je suis . . . Mais n'est-ce pas un assez grand malheur que la chose soit arrivée, sans y ajouter encore la honte, le mépris d'être fausse, en vous le dissimulant? Vous êtes le même, mais votre amie est changée; votre amie vous révère, vous estime autant et plus que jamais, mais . . . une femme accoutumée comme elle à examiner de près ce qui se passe dans les replis les plus secrets de son âme et à ne s'en imposer sur rien, ne peut se cacher que l'amour en est sorti. La découverte est affreuse, mais elle n'en est pas moins réelle. La marquise de la Pommeraye, moi, moi, inconstante, légère! . . . Marquis, entrez en fureur, cherchez les noms les plus odieux, je me les suis donnés d'avance; donnez-les-moi; je suis prête à les accepter tous, tous, excepté celui de femme fausse, que vous m'épargnerez, je l'espère, car en vérité, je ne le suis pas! ”

Cela dit, madame de la Pommeraye se renversa sur son fauteuil et se mit à pleurer. Le marquis se précipita à ses genoux, et lui dit: “ Vous êtes une femme charmante, une femme adorable, une femme comme il n'y en a point. Votre

franchise, votre honnêteté me confond, et devrait me faire mourir de honte. Ah! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi! Que je vous vois grande et que je me trouve petit! C'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi qui fus coupable le premier. Mon amie, votre sincérité m'entraîne; je serais un monstre si elle ne m'entraînait pas; et je vous avouerai que l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Tout ce que vous vous êtes dit, je me le suis dit. Mais je me taisais, je souffrais, et je ne sais quand j'aurais eu le courage de parler. — Vrai? mon ami. — Rien de plus vrai; et il ne nous reste qu'à nous féliciter réciproquement d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et trompeur qui nous unissait. — En effet, quel malheur, que mon amour eût duré lorsque le vôtre avait cessé! — Ou que ce fût en moi qu'il eût cessé le premier! — Vous avez raison, je le sens. — Jamais vous ne m'avez paru aussi aimable, aussi belle que dans ce moment; et, si l'expérience du passé ne m'avait rendu circonspect, je croirais vous aimer plus que jamais. . . ." Et le marquis, en lui parlant ainsi, lui prenait les mains, et les lui baisait. . . .

Madame de la Pommeraye, renfermant en elle-même le dépit mortel dont elle était déchirée, reprit la parole et dit au marquis: " Mais, marquis, qu'allons-nous devenir? — Nous ne nous en sommes imposé ni l'un ni l'autre. Vous avez droit à toute mon estime; je ne crois pas avoir entièrement perdu le droit que j'avais à la vôtre; nous continuerons de nous voir; nous nous livrerons à la confiance de la plus tendre amitié. Nous nous serons épargné tous ces ennuis, toutes ces petites perfidies, tous ces reproches, toute cette humeur, qui accompagnent communément les passions qui finissent: nous serons uniques dans notre espèce. Vous recouvrirez votre liberté; vous me rendrez la mienne. Nous voyagerons dans le monde: je serai le confident de vos conquêtes, je ne vous célerai rien des miennes, si j'en fais quelques-unes, ce dont je doute fort, car vous m'avez rendu difficile. Cela sera délicieux: vous m'aidez de vos conseils, je ne vous refuserai pas les miens dans les circonstances périlleuses où vous croirez en avoir besoin. Qui sait ce qui peut arriver? Il est très vraisemblable que, plus j'irai, plus vous gagnerez aux comparaisons, et que je vous reviendrai

plus passionné, plus tendre, plus convaincu que jamais que madame de la Pommeraye était la seule femme faite pour mon bonheur, et après ce retour il y a tout à parier que je vous resterai jusqu'à la fin de ma vie. — S'il arrivait qu'à votre retour vous ne me trouvassiez plus? Car enfin, marquis, on n'est pas toujours juste; et il ne serait pas impossible que je me prisse de goût, de fantaisie, de passion même pour un autre qui ne vous vaudrait pas. — J'en serais assurément désolé; mais je n'aurais point à m'en plaindre. Je ne m'en plaindrais qu'au sort qui nous aurait séparés lorsque nous étions unis, et qui nous rapprocherait lorsque nous ne pourrions plus l'être. . . .”

Après cette conversation, ils se mirent à moraliser sur l'inconstance du cœur humain, sur la frivolité des serments, sur les liens du mariage. . . . Enfin M. le marquis des Arcis et madame de la Pommeraye s'embrassèrent, enchantés l'un de l'autre, et se séparèrent.

Plus la dame s'était contrainte en sa présence, plus sa douleur fut violente quand il fut parti. “ Il n'est donc que trop vrai! s'écria-t-elle: il ne m'aime plus! ” Je ne vous ferai point le détail de toutes nos extravagances quand on nous délaisse: vous en seriez trop vains. Je vous ai dit que cette femme avait de la fierté: mais elle était bien autrement vindicative. Lorsque les premières fureurs furent calmées, et qu'elle jouit de toute la tranquillité de son indignation, elle songea à se venger, mais à se venger d'une manière cruelle, d'une manière à effrayer tous ceux qui seraient tentés à l'avenir de séduire et de tromper une honnête femme.

Achevons l'histoire en deux mots. Madame de la Pommeraye réussit, par un prodige d'habileté perfide, à faire épouser à M. le marquis des Arcis une certaine d'Aisnon, une fille de rien, travestie en bigote. Mais il arriva, comme conclusion dernière, que cette drôlesse, devenue marquise des Arcis, revint à de bons sentiments et rendit son mari très heureux. Tous ces événements, pour parler comme Jacques le Fataliste, étaient écrits là-haut, dans le grand rouleau.

Jacques le Fataliste, et son maître.

‘ C'est une hôtesse qui fait ce récit à Jacques et à son maître.

LXX

Au couvent

Cependant le temps du postulat se passa ; celui de prendre l'habit arriva, et je le pris. Je fis mon noviciat sans dégoût : je passe rapidement sur ces deux années, parce qu'elles n'eurent rien de triste pour moi que le sentiment secret que je m'avançais pas à pas vers l'entrée d'un état pour lequel je n'étais point faite. Quelquefois il se renouvelait avec force ; mais aussitôt je recourais à ma bonne supérieure, qui m'embrassait, qui développait mon âme, qui m'exposait fortement ses raisons, et qui finissait toujours par me dire : " Et les autres états n'ont-ils pas aussi leurs épines ? On ne sent que les siennes. Allons, mon enfant, mettons-nous à genoux, et prions. . . " — Alors elle se prosternait et priait haut, mais avec tant d'onction, d'éloquence, de douceur, d'élévation et de force, qu'on eût dit que l'esprit de Dieu l'inspirait. Ses pensées, ses expressions, ses images pénétraient jusqu'au fond du cœur ; d'abord on l'écoutait ; peu à peu on était entraîné, on s'unissait à elle, l'âme tressaillait et l'on partageait ses transports. Son dessein n'était pas de séduire ; mais certainement c'est ce qu'elle faisait : on sortait de chez elle avec un cœur ardent, la joie et l'extase étaient peintes sur le visage, on versait des larmes si douces ! C'était une impression qu'elle prenait elle-même, qu'elle gardait longtemps et qu'on conservait. Ce n'est pas à ma seule expérience que je m'en rapporte : c'est à celle de toutes les religieuses. Quelques-unes m'ont dit qu'elles sentaient naître en elles le besoin d'être consolées comme celui d'un très grand plaisir ; et je crois qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus d'habitude pour en venir là.

J'éprouvai cependant, à l'approche de ma profession, une mélancolie si profonde, qu'elle mit ma bonne supérieure à de terribles épreuves ; son talent l'abandonna, elle me l'avoua elle-même. " Je ne sais, me dit-elle, ce qui se passe en moi ; il me semble, quand vous venez, que Dieu se retire et que son esprit se taise ; c'est inutilement que je m'excite, que je cherche des idées, que je veux exalter mon âme ; je me trouve une femme ordinaire et bornée ; je crains de

parler. . . — Ah! chère mère, lui dis-je, quel pressentiment! Si c'était Dieu qui vous rendît muette! . . .”

Un jour que je me sentais plus incertaine et plus abattue que jamais, j'allai dans sa cellule: ma présence l'interdit d'abord: elle lut apparemment dans mes yeux, dans toute ma personne, que le sentiment profond que je portais en moi était au-dessus de ses forces; et elle ne voulait pas lutter sans la certitude d'être victorieuse. Cependant elle m'entreprit, elle s'échauffa peu à peu; à mesure que ma douleur tombait, son enthousiasme croissait: elle se jeta subitement à genoux: je l'imitai. Je crus que j'allais partager son transport: je le souhaitais. Elle prononça quelques mots, puis tout à coup elle se tut. J'attendis inutilement: elle ne parla plus, elle se releva, elle fondait en larmes, elle me prit par la main, et, me serrant entre ses bras: “ Ah! chère enfant, me dit-elle, quel effet cruel vous avez opéré sur moi! Voilà qui est fait: l'esprit s'est retiré, je le sens: allez, que Dieu vous parle lui-même, puisqu'il ne lui plaît pas de se faire entendre par ma bouche. . .” En effet, je ne sais ce qui s'était passé en elle, si je lui avais inspiré une méfiance de ses forces qui ne s'est plus dissipée, si je l'avais rendue timide, ou si j'avais vraiment rompu son commerce avec le ciel; mais le talent de consoler ne lui revint plus.

La veille de ma profession, j'allai la voir: elle était d'une mélancolie égale à la mienne. Je me mis à pleurer, elle aussi; je me jetai à ses pieds, elle me bénit, me releva, m'embrassa, et me renvoya en me disant: “ Je suis lasse de vivre, je souhaite de mourir, j'ai demandé à Dieu de ne point voir ce jour, mais ce n'est pas sa volonté. Allez, je parlerai à votre mère, je passerai la nuit en prières, priez aussi: mais couchez-vous, je vous l'ordonne. . . — Permettez, lui répondis-je, que je m'unisse à vous. . . — Je vous le permets depuis neuf heures jusqu'à onze, pas davantage. A neuf heures et demie je commencerai à prier et vous aussi; mais à onze heures, vous me laisserez prier seule, et vous vous reposerez. Allez, chère enfant, je veillerai devant Dieu le reste de la nuit.”

Elle voulut prier, mais elle ne le put pas. Je dormais, et cependant cette sainte femme allait dans les corridors frappant à chaque porte, éveillait les religieuses et les faisait

descendre sans bruit dans l'église. Toutes s'y rendirent; et lorsqu'elles y furent, elle les invita à s'adresser au ciel pour moi. Cette prière se fit d'abord en silence; ensuite elle éteignit les lumières; toutes récitèrent ensemble le *Miserere*, excepté la supérieure, qui, prosternée au pied des autels, se macérait cruellement en disant: "O Dieu, si c'est par quelque faute que j'ai commise que vous vous êtes retiré de moi, accordez-m'en le pardon. Je ne demande pas que vous me rendiez le don que vous m'avez ôté, mais que vous vous adressiez vous-même à cette innocente qui dort tandis que je vous invoque ici pour elle. Mon Dieu! parlez-lui, parlez à ses parents, et pardonnez-moi."

La Religieuse.

LXXI

Le délire d'un musicien

Il entassait et brouillait ensemble trente airs italiens, français, tragiques, comiques, de toutes sortes de caractères. Tantôt avec une voix de basse-taille il descendait jusqu'aux enfers; tantôt s'égosillant et contrefaisant le fausset, il déchirait le haut des airs; imitant de la démarche, du maintien, du geste, les différents personnages chantants; successivement furieux, radouci, impérieux, ricaneur. Ici c'est une jeune fille qui pleure, et il en rend toute la minauderie; là il est prêtre, il est roi, il est tyran; il menace, il commande, il s'emporte; il est esclave, il obéit; il s'apaise, il se désole, il se plaint, il rit; jamais hors de ton, de mesure, du sens des paroles ni du caractère de l'air. Tous les pousse-bois¹ avaient quitté leurs échiquiers, et s'étaient rassemblés autour de lui: les fenêtres du café étaient occupées en dehors par les passants qui s'étaient arrêtés au bruit. On faisait des éclats de rire à entr'ouvrir le plafond. Lui n'apercevait rien; il continuait, saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthous-

¹ C'est au café de la Régence, au Palais-Royal, que Diderot fit la rencontre de cet original neveu de Rameau. Les *pousse-bois* désignent les habitués du lieu, occupés à faire leur partie d'échecs.

siasme si voisin de la folie, qu'il est incertain qu'il en revienne et s'il ne faudra pas le jeter dans un fiacre et le mener droit aux Petites-Maisons. En chantant un lambeau des *Lamentations* de Jomelli, il répétait avec une précision, une vérité et une chaleur incroyables les plus beaux endroits de chaque morceau ; ce beau récitatif obligé où le prophète peint la désolation de Jérusalem, il l'arrosa d'un torrent de larmes qui en arrachèrent de tous les yeux. Tout y était, et la délicatesse du chant, et la force de l'expression, et la douleur. Il insistait sur les endroits où le musicien s'était particulièrement montré un grand maître. S'il quittait la partie du chant, c'était pour prendre celle des instruments, qu'il laissait subitement pour revenir à la voix, entrelaçant l'une à l'autre de manière à conserver les liaisons et l'unité du tout, s'emparant de nos âmes et les tenant suspendues dans la situation la plus singulière que j'aie éprouvée. Admirais-je ? oui, j'admirais. Étais-je touché de pitié ? j'étais touché de pitié ; mais une teinte de ridicule était fondue dans ces sentiments et les dénaturait.

Mais vous vous seriez échappé en éclats de rire, à la manière dont il contrefaisait les différents instruments ; avec des joues renflées et bouffies, et un son rauque et sombre, il rendait les cors et les bassons ; il prenait un son éclatant et nasillard pour les hautbois, précipitant la voix avec une rapidité incroyable pour les instruments à cordes dont il cherchait les sons les plus approchés ; il sifflait les petites flutes, il roucoulait les traversières ; criant, chantant, se démenant comme un forcené, faisant à lui seul les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique, et se divisant en vingt rôles divers ; courant, s'arrêtant avec l'air d'un énergumène, étincelant des yeux, écumant de la bouche. Il faisait une chaleur à périr, et la sueur qui suivait les plis de son front et la longueur de ses joues, se mêlait à la poudre de ses cheveux, ruisselait et sillonnait le haut de son habit. Que ne lui vis-je pas faire ? Il pleurait, il riait, il soupirait, il regardait, ou attendri, ou tranquille, ou furieux : c'était une femme qui se pâme de douleur ; c'était un malheureux livré à tout son désespoir ; un temple qui s'élève ; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant ; des eaux ou qui murmurent dans un lieu solitaire

et frais, ou qui descendent en torrent du haut des montagnes un orage, une tempête, la plainte de ceux qui vont périr, mêlée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre. C'était la nuit avec ses ténèbres, c'était l'ombre et le silence : car le silence même se peint par des sons. . . .

Sa tête était tout à fait perdue. Épuisé de fatigue, tel qu'un homme qui sort d'un profond sommeil ou d'une longue distraction, il resta immobile, stupide, étonné; il tournait ses regards autour de lui comme un homme égaré qui cherche à reconnaître le lieu où il se trouve; il attendait le retour de ses forces et de ses esprits; il essuyait machinalement son visage. . . .

Le Neveu de Rameau.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(1712-78)

Le 9 avril 1756, Rousseau, alors connu par le *Discours sur les sciences et sur les arts*, celui sur *l'Inégalité* et la *Lettre à d'Alembert*, presque célèbre par son opéra du *Devin de Village*, mais déjà découragé et inquiet, comme il fut toute sa vie, vint s'installer à Montmorency, dans la petite maison de l'Ermitage, que Mme d'Épinay avait mise à sa disposition. Son âme enthousiaste et rêveuse y connut, au moins pendant les premiers temps, un bonheur sans mélange : " Jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne, et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur ! " C'est dans cette féconde retraite, où la forêt mystérieuse était " son cabinet d'étude," que Rousseau, en pleine possession de son génie, ivre de pensée et de sentiment, composa en quelques mois ces trois œuvres grandioses, qui devaient faire tant de bruit dans le monde, le *Contrat social*, *l'Émile*, la *Nouvelle Héloïse*.

De ces trois livres, celui que l'auteur a chéri le plus tendrement et dans lequel il s'est dépensé tout entier, c'est le roman. Rousseau nous a raconté lui-même dans les *Confessions*, dans quel état de délire et d'hallucination il était quand il a conçu son œuvre, comment il s'est plu à figurer l'amour et l'amitié, les deux "idoles" de son cœur, sous les plus ravissantes images, et à les incarner en deux femmes, l'une blonde et l'autre brune, ornées de tous les charmes de leur sexe: "Épris de mes deux charmants modèles; je m'identifiais avec l'amant et avec l'ami le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais." Pour cadre de ses rêveries, il songeait à choisir les vallées de la Thessalie, ou les îles Borromées; mais il se décida pour les environs de Genève et pour ce lac "autour duquel son cœur n'a jamais cessé d'errer." Il écrivit d'abord sans un plan arrêté, se laissant aller au gré de sa fantaisie et de son sentiment; mais bientôt, obsédé par ces visions qui n'abandonnaient plus un seul instant sa pensée, il songea à mettre dans ces fictions un peu d'ordre et de suite. Lui, le grand ennemi des romans, qui n'en parlait jamais qu'avec mépris, et qui en faisait le partage des "peuples corrompus," il songea à en composer un: il s'y jeta "à plein collier"; et durant l'hiver (1756-7), il mit au net toutes ces folies "avec un plaisir inexprimable, dit-il, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la nonpareille bleue pour coudre mes cahiers, enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour ces charmantes filles dont je raffolais comme un autre Pygmalion."

Après bien des hésitations, il consentit à publier son œuvre, au commencement de 1761, sous le titre de *Julie ou la Nouvelle Héloïse, ou Lettres de deux amans, habitans d'une petite ville au pied des Alpes, recueillies et publiées par Jean-Jacques Rousseau*.

L'auteur a mis à son livre "un titre assez décidé, pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir." Il s'agit d'une nouvelle Héloïse, c'est-à-dire d'une jeune fille séduite par son précepteur. Julie, fille du baron et de la baronne d'Étanges, se laisse aller à aimer Saint-Preux, jeune

roturier, sentimental et fier, que ses parents lui ont donné pour maître d'études. Il veut fuir, sentant le danger; mais il n'en est plus temps. Julie affolée cède bientôt à l'entraînement de sa passion. Un ami essaie de fléchir le baron d'Étanges, en lui confiant une partie de la vérité; le père irrité jure que sa fille n'épousera jamais un homme de cette condition et lui défend de le voir. Ils continuent du moins à s'écrire, et la mère de Julie, qui a surpris leurs lettres, meurt de chagrin en apprenant le déshonneur de sa fille. Julie, accablée et désespérée, a la force de renoncer à son amant, quoiqu'elle l'aime toujours, et elle accepte l'époux que son père lui destine, M. de Wolmar. Jusqu'alors il n'y a rien dans cette conception que de raisonnable et d'humain: au dénouement près, c'est presque le sujet que M. Paul Bourget traitera dans *le Disciple*. Amour passionné en même temps qu'amour malheureux: n'est-ce pas l'éternelle histoire qu'on ne se lasse jamais de lire? Jean-Jacques avait écrit cette première partie dans le feu de son imagination et dans l'ivresse de son cœur: il eût pu s'en tenir là; c'eût été sa *Manon Lescaut*; mais il a voulu faire mieux, achever vraiment son œuvre, lui donner une signification toute autre, une conclusion morale qui rachetât à ses yeux tout ce débordement de passion. Il n'y a réussi qu'en entassant des invraisemblances et des paradoxes: tout est faux dans cette seconde moitié de *la Nouvelle Héloïse*, malgré d'admirables passages et d'éclatantes beautés.

Julie est régénérée par le mariage; elle devient une épouse et une mère sans reproche; elle a une tendre estime pour son mari, le froid et impénétrable de Wolmar; mais tout au fond de son cœur reste encore vivant le vestige du premier amour. C'est alors que M. de Wolmar, dans sa sagesse de philosophe, imagine la chose la plus étrange qu'on puisse rêver: quoiqu'il connaisse le terrible secret de Julie, ou, pour mieux dire, parce qu'il le connaît, il fait revenir Saint-Preux des lointains voyages où nous le croyions perdu, il l'invite chez lui, l'installe à son foyer, lui réserve une chambre dans sa maison, le force à embrasser Julie et ne trouve rien de mieux que de s'absenter à son tour, et de les laisser tous deux en tête à tête. Sans doute il a foi dans l'honneur de sa femme et dans celui

de Saint-Preux, qu'il met à une pareille épreuve; il compte beaucoup sur ce remède héroïque; il est tout simplement sublime, ce Wolmar, à moins qu'il ne soit le plus ingénieux des tortionnaires: du moins on n'est pas plus déraisonnable, ni plus fou. Julie et Saint-Preux luttent héroïquement contre les souvenirs renaissants du passé; Saint-Preux est faible et serait vite vaincu, mais Julie est mère et elle est pieuse; pour échapper au danger, elle essaie inutilement de marier Saint-Preux à sa meilleure amie; elle souffre, elle est à bout de forces, quand la mort (un accident causé par son dévouement maternel) vient la délivrer à temps: tous à l'envi, le mari, l'ancien amant, la fidèle amie, pleurent celle qui n'est plus, l' "incomparable" Julie. Saint-Preux redevient ce qu'il était au commencement du roman, un maître d'études: il élèvera les enfants de Julie: espérons qu'il s'acquittera mieux de cette seconde tâche que de la première.

Telle est la donnée de ce livre qui a fait verser tant de larmes au XVIII^e siècle et qui maintenant sait encore, malgré tout, trouver le chemin de bien des cœurs. Avec tous ses défauts, *la Nouvelle Héloïse* est une œuvre sincère et passionnée, où l'on sent autre chose qu'un jeu d'esprit, et où l'auteur s'est mis tout entier. Elle contient assez de vrai et assez de faux pour avoir, en son temps, captivé toutes les âmes sensibles, et pour rester à nos yeux le plus romanesque des romans.

Ces personnages irréels, qui se meuvent dans une situation impossible, Rousseau a pourtant su les faire vivre, et en tracer d'inoubliables portraits.

Julie est plus qu'un caractère, elle est un type. Elle est la femme qu'a rêvée Rousseau, et celle aussi que bien d'autres ont rêvée après lui. Elle n'est pas une invraisemblable héroïne, comme les Cassandre ou les Mandane, ni une tête légère de linotte comme la Marianne de Marivaux, ni un joli animal inconscient, comme la Manon de Prévost: elle est vraiment la femme, avec ses faiblesses et ses vertus. La blonde Julie a un bon naturel (tout n'est-il pas bien sortant des mains de l'Auteur des choses?); elle est douce et tendre, douée d'une sensibilité extrême. Elle a été assez mal élevée, négligée par ses parents, livrée à une servante équivoque; puis elle a vécu pendant de longs mois dans

l'intimité d'un précepteur jeune et sentimental, qui a eu vite fait de la prendre toute entière, par l'esprit et par les sens: la chute était fatale: c'est le monde qui est le grand coupable, avec ses préjugés de noblesse et de caste: ce n'est ni Julie, ni Saint-Preux, car ils ont suivi, d'après Rousseau, l'instinct irrésistible du cœur. Remarquons cependant que cette amante passionnée va se plier, plus facilement qu'on ne l'aurait supposé, à une destinée toute nouvelle: elle se laisse marier passivement à un autre. Elle accepte sans révolte ce grand changement; elle se transforme en une épouse affectueuse, franche et loyale, en une mère admirable; elle trouve un grand appui dans la prière, et se réfugie auprès de ce Dieu dont elle a jadis enfreint les commandements. Mais que le danger vienne encore se présenter à elle: sous une ferme apparence, elle cachera l'inquiétude et la faiblesse; elle s'épouvantera elle-même à la pensée d'une rechute possible. Heureusement elle meurt à propos. Être sensible et fragile, fait pour aimer et pour souffrir, et dans lequel toutes les femmes du XVIII^e siècle ont vénéré une sainte et une martyre de l'amour: telle est Julie. Ne la séparons pas de son amie tendrement chérie, de la brune et spirituelle Claire: celle-ci nous apparaît plus vive, plus enjouée; elle conseille Julie, ou plutôt elle la console, et ne pouvant la sauver, du moins elle lui sert de confidente et d'intermédiaire. Claire sera plus heureuse: elle épousera un homme qu'elle aime, M. d'Orbe. Plus tard, devenue veuve, elle tempérera sa bonne humeur d'un peu de mélancolie; ce papillon toujours voltigeant viendra même se brûler à la chandelle; elle aimera, elle aussi, ce Saint-Preux, dont elle a si complaisamment jadis secondé les amours; elle pourrait l'épouser: mais, en fille avisée, elle s'en gardera bien. Julie est entre eux, et, morte, son souvenir respecté sera plus que jamais un obstacle: Claire se contentera toujours du titre d'amie.

Saint-Preux est bien l'homme dont pouvait s'éprendre la romanesque Julie. Plébéien de naissance, il renferme en lui toutes les fiertés et toutes les noblesses, il est aux yeux de la jeune patricienne enthousiaste l'époux impossible et préféré. Comme elle, il est tout cœur; mais sa sensibilité s'est de plus exaspérée par la conscience de sa roture, et surtout par son éducation: cet amoureux passionné

s'est nourri aux bonnes lettres, il s'en est grisé, ce qui achève de le perdre et de perdre Julie avec lui: comme on l'a dit spirituellement, *la Nouvelle Héloïse* qu'est-ce autre chose que le songe d'une nuit d'été d'un maître d'études? Parce qu'il est savant, Saint-Preux est à la fois déclamateur et sincère; il sent, il souffre, mais il songe en même temps à l'effet qu'il produit: ses attitudes sont trop parfaites, ses discours trop éloquentes, son charme est d'autant plus redoutable: cette suggestion qu'il exerce sur Julie, il en est la première dupe. Avec cela, ce héros d'amour est un abîme de faiblesse: âme désespérée et flottante, il est le jouet des événements, qu'il suit à la remorque; il ne sait qu'aimer, gémir et souhaiter la mort. Il réalise en somme ce type de l'amant poétique et fatal, type faux, s'il en fut, et pourtant immortel, qui hantera toujours les premiers rêves d'amour de la femme. A côté de Saint-Preux se dresse dans le roman la grave figure de milord Edouard Bomston, ami fidèle, cœur vaillant et ferme, cachant un grand fond d'humanité sous une apparence un peu rude. Faut-il l'avouer? Aujourd'hui nous l'aimons mieux que Saint-Preux lui-même, de même que nous sommes tentés de préférer Claire à Julie.

Mais de tous ces personnages, le plus étrange est assurément de M. de Wolmar. Quel est-il, ce sage selon Rousseau? Julie nous a tracé elle-même son portrait, au moment où elle venait de l'épouser: "M. de Wolmar a près de cinquante ans; sa vie unie, réglée, et le calme des passions lui ont conservé une constitution si saine et un air si frais qu'il paraît à peine en avoir quarante; et il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience et la sagesse. Sa physionomie est noble et prévenante, son abord simple et ouvert; ses manières sont plus honnêtes qu'empressées; il parle peu et d'un grand sens, mais sans affectation, sans précision ni sentences. . . . Je ne l'ai jamais vu ni gai, ni triste, mais toujours content. . . . Le plus grand goût de M. de Wolmar est d'observer. . . ." Tout cela est parfait; mais quelle est la conduite de cet imperturbable philosophe? Oh! il s'entend à merveille à régler tous les détails de sa maison, à gouverner ses fermiers, à faire valoir ses terres. Mais il est impossible d'être plus absurde et plus maladroit, quand il s'agit de Julie et de Saint-Preux. Cette expérience

naïf

terrible, qu'il tente sur le cœur de sa femme, et sur le cœur de l'autre, est la plus folle des imprudences, si elle n'est pas le plus raffiné des guet-apens: en tout cas ce Wolmar avec son athéisme vertueux ne nous intéresse guère, et nous souhaiterions presque que ce philosophe prétentieux et jobard, que cet alchimiste du cœur, récoltât de cette aventure à la Sganarelle . . . ce qu'il semble chercher et qu'il mérite si bien.

Pour être complet il faudrait encore joindre à ces personnages M. et Mme d'Étanges. La baronne ne paraît guère que pour mourir, et pour nous montrer quelle mère aveugle et imprévoyante elle a été. Le baron a un caractère plus accusé: homme à préjugés, entiché de son titre, il est inflexible et brutal, au point de lever la main sur sa fille; au fond ce n'est pourtant pas un méchant homme: il redevient bon, quand on lui a cédé. Après avoir marié Julie à Wolmar, il ne garde pas rancune à Saint-Preux, et ne dédaigne pas de l'emmener tirailler des grives autour des vignes de Clarens. Il n'est dans ce drame qu'un acteur secondaire, dont Rousseau a su fixer la silhouette en quelques traits pittoresques. D'ailleurs, vrais ou faux, tous les personnages de *la Nouvelle Héloïse* s'imposent à notre imagination avec un relief saisissant; ils sont tous vivants, comme les paradoxes de Rousseau.

Mais toute la beauté de l'œuvre n'est pas là: elle réside en partie dans la merveilleuse description du pays où l'auteur a placé les événements qu'il raconte et dans cette poésie de la nature qui allait quelques années plus tard régénérer les lettres françaises. Avant Rousseau, le cadre du roman importait peu: parfois on ne l'indiquait même pas, ou bien c'était une Espagne de convention, sonore et bariolée, ou bien encore des contrées lointaines, où l'auteur se plaisait, par affectation pure, à dépayser ses héros: mais jamais on ne s'était encore douté du secours que peut apporter le monde extérieur au peintre de l'âme humaine. Marivaux, il est vrai, avait bien essayé de décrire en quelques pages l'animation des rues de Paris, et Prévost les solitudes de la Nouvelle-Orléans. Mais Rousseau nous offre un spectacle tout nouveau, en déroulant à nos yeux les austères paysages du Valais, la pénétrante mélancolie du lac de Genève, et tous les recoins ou sauvages ou riant

dans lesquels Julie et Saint-Preux ont laissé un peu de leur cœur, Meillerie, Vevey, Clarens, et, dominant le tout, les cimes du "majestueux Jura." Qu'on était loin de la petite allée de saules à Coulommiers, que Mme de La Fayette avait indiquée d'un trait rapide et discret, dans une ligne de *la Princesse de Clèves* ! Avec Rousseau, c'est la nature toute entière qui prend possession du roman, non pas seulement les gentils ruisseaux et les prés fleuris, à la Deshoulières, mais les Alpes elles-mêmes, dans toute leur magnifique horreur, avec la Dent de Jamant et le glacier du Taconay, autour desquels a si longtemps erré l'infortuné Saint-Preux. C'est une veine nouvelle et singulièrement féconde qui nous conduit à Bernardin de Saint-Pierre, et de là à Chateaubriand et à George Sand.

La Nouvelle Héloïse avait encore un autre attrait : dans ces *lettres de deux amants* il n'était pas seulement question d'amour ; Rousseau y avait semé, chemin faisant, bien des idées. On y trouve en raccourci toute sa philosophie, ses aspirations généreuses vers le bien, et aussi ses préjugés et ses utopies. Dans la grande querelle entre les Théistes et les Encyclopédistes, on voit bien que Rousseau veut jouer le rôle de médiateur, mais il est bien plus près des premiers que des seconds. S'il représente en Wolmar un athée honnête homme, il ne réussit pas à nous le faire aimer ; toutes nos sympathies, comme les siennes, vont à Julie, qui, longtemps oubliée de ses devoirs, sent son cœur purifié à partir du moment où, dans la petite église de Vevey, elle a promis devant Dieu obéissance et fidélité à son mari (III, 18), à Julie qui prie pour la conversion de Wolmar (V, 5), et qui à son lit de mort confesse solennellement la foi protestante de ses pères (VI, 11). Sur la question du suicide, il faut lire le plaidoyer désespéré de Saint-Preux (III, 21) et aussi l'admirable réponse de lord Edouard (III, 22) ; sur celle de l'éducation, qui tenait tant au cœur de Rousseau, nous trouvons en abrégé (V, 3) les théories que va bientôt développer le précepteur d'Émile ; sur la société, sur l'immoralité des spectacles parisiens, des soupers à la mode (II, 17), de l'Opéra (II, 23), sur la frivolité des Parisiennes (II, 21), sur la simplicité des montagnardes du Valais (I, 23), sur la vertu qui règne dans la république de Genève (VI, 5), et sur bien d'autres

sujets, Saint-Preux s'exprime comme l'auteur du *Discours* de Dijon, de la *Lettre à d'Alembert*, et du *Contrat social*. Chez Rousseau les amoureux sont toujours doublés de philosophes.

Enfin, c'est au style même de la *Nouvelle Héloïse* qu'il faut rapporter une bonne part de la séduction qu'elle exerça sur les âmes. Aujourd'hui nous l'admirons beaucoup moins, et nous sommes plutôt sensibles aux défauts qui le gâtent à nos yeux, à cette déclamation outrée, à cette emphase redondante, qui donne un air de fausseté et d'artifice à la pensée qu'elle recouvre. Tout cela nous choque à juste titre; prenons garde cependant d'être trop sévères et de méconnaître l'éloquence vraie et la passion profonde qui font de ce livre le plus attachant et le plus troublant de tous nos romans. Tout n'était pas faux dans cette exubérance de sentiment et de style: ce n'était pas le signe d'une décadence et d'une perversion du goût, mais bien plutôt l'annonce d'une renaissance. Si parfaits que nous paraissent l'art et le style de Voltaire, ils marquent plutôt la fin de l'âge classique que l'avènement de l'âge moderne. Car au commencement d'une littérature, on ne trouve presque jamais l'esprit, il ne vient que plus tard, près du terme: Virgile a plus d'esprit que Lucrèce, et Ovide en a infiniment plus que Virgile; de même La Bruyère en a plus que Bossuet, et Voltaire encore plus que La Bruyère. L'originalité vraie de Rousseau, c'est qu'il n'a pas eu d'esprit, dans un temps où l'esprit courait les rues, les salons, tous les bons et tous les mauvais lieux de Paris. Aussi la *Nouvelle Héloïse* causa-t-elle une profonde stupéfaction, qui fit bientôt place à l'enthousiasme. Eh quoi! un auteur parlait sérieusement de choses sérieuses! il osait être grave, être ému, être sincère, parler de Dieu, de la Nature, et de l'amour sans raillerie, sans y mêler l'histoire du Grand Turc ou celle de la sultane favorite! Sans doute, il y avait dans ce roman une exaltation bien grande, une débauche d'imagination et de sensibilité: mais combien cette ivresse parut douce aux contemporains de Voltaire, de Grimm, et de l'abbé Galiani! Comme cela reposait des perpétuels sarcasmes, des airs impertinents et sceptiques! Comme tout le monde sentit alors qu'il y avait quelque chose de

nouveau dans le siècle, que la poésie était revenue sur la terre, et que la littérature, rajeunie dans la forme et dans le fond, allait reprendre le cours de ses destinées! Voilà pourquoi Goëthe fondait en larmes à la vue de la petite maison de Clarens, et du rivage de Meillerie, en songeant à Saint-Preux et à Julie.

Aussi ne saurait-on faire trop grande la place que doit occuper *la Nouvelle Héloïse* dans une étude du roman en France. Avec elle tout un âge finit, et une nouvelle époque commence. D'un côté elle se rattache encore aux vieux romans qu'aimait Rousseau et avec lesquels elle a plus d'un rapport, à *l'Astrée* et à *la Cassandre* dont elle nous rend la forte sève et l'ardeur amoureuse; de l'autre, elle annonce déjà le roman moderne, elle nous amène tout droit à Chateaubriand, à Mme de Staël, à George Sand, aux romantiques de 1830, à nos psychologues même de 1890. Le roman, inauguré jadis par d'Urfé, se crée vraiment à nouveau avec Rousseau, qui lui donne sa formule, et son chef-d'œuvre longtemps attendu.

LXXII

Devoir d'épouse

Julie d'Etanges s'est résignée, sur les instances de son père, à épouser M. de Wolmar : elle écrit à Saint-Preux, qu'elle chérit encore d'un ardent amour, pour lui dire qu'elle a résolu de rester toujours une honnête femme.

(Lettre) De Julie à son ami

... Quand le pasteur me demanda si je promettais obéissance et fidélité parfaite à celui que j'acceptais pour époux, ma bouche et mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour au logis, je soupirais après une heure de solitude et de recueillement. Je l'obtins, non sans peine; et, quelque empressement que j'eusse d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagère en changeant de condition,

et de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avais été fille peu sage. L'épreuve était sûre, mais dangereuse : je commençai par songer à vous. Je me rendais le témoignage que nul tendre souvenir n'avait profané l'engagement solennel que je venais de prendre. Je ne pouvais concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avait pu laisser si longtemps en paix avec tant de sujets de me la rappeler : je me serais défiée de l'indifférence et de l'oubli comme d'un état trompeur qui m'était trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'était guère à craindre ; je sentis que je vous aimais autant et plus peut-être que je n'avais fait ; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avais pas besoin, pour penser à vous, d'oublier que j'étais la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur était ému ; mais ma conscience et mes sens étaient tranquilles, et je connus dès ce moment que j'étais réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon âme ! Quel sentiment de paix, effacé depuis si longtemps, vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, et répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle ! Je crus me sentir renaître ; je crus recommencer une autre vie. Douce et consolante vertu, je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendras chère ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah ! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre, pour t'abandonner une seconde fois !

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étais la veille ; je frémis de l'indigne abaissement où m'avait réduite l'oubli de moi-même, et de tous les dangers que j'avais courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venait de montrer l'horreur du crime qui m'avait tentée et réveillait en moi le goût de la sagesse !

... Qui m'a garantie d'un effet si naturel de ma première faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conservé ma réputation et l'estime de ceux qui me sont chers ? Qui m'a mise sous la sauvegarde d'un époux vertueux, sage, aimable par son caractère et même par sa personne, et rempli pour moi d'un respect et d'un attachement si peu mérités ? Qui me permet enfin d'aspirer encore au titre d'honnête femme et me rend le courage d'en être digne ?

Je le vois, je le sens ; la main secourable qui m'a conduite à travers les ténèbres est celle qui lève à mes yeux le voile de l'erreur et me rend à moi malgré moi-même. La voix secrète qui ne cessait de murmurer au fond de mon cœur s'élève et tonne avec plus de force au moment où j'étais prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point voulu que je sortisse de sa présence coupable d'un vil parjure ; et, prévenant mon crime par mes remords, il m'a montré l'abîme où j'allais me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte et rouler les cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres ! tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer ! Daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins l'hommage que toi seule rends digne de t'être offert.

A l'instant, pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étais délivrée, et de l'état d'honneur et de sûreté où je me sentais rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Être dont il est le trône, et qui soutient ou détruit, quand il lui plaît, par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux, et dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidèle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille et toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, et aux règles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde, et mes désirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante, qui est la tienne ; et ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie !

Après cette courte prière, la première que j'aie faite avec un vrai zèle, je me sentis tellement affermie dans mes résolutions, il me parut si facile et si doux de les suivre, que je vis clairement où je devais chercher désormais la force dont j'avais besoin pour résister à mon propre cœur, et que je ne pouvais trouver en moi-même. . . . Adorez l'Être éternel, mon digne et sage ami ; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence, et fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'existe que par celui qui est ; c'est lui qui donne un but

à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, et qui sait dire au juste oublié: Tes vertus ont un témoin. C'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. . . . C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'âme s'épure et s'élève, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses et à surmonter ses vils penchants.

Julie ou la Nouvelle Héloïse, partie III. lettre 18.

LXXIII Meillerie et le lac de Genève

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte et le bateau ayant besoin d'être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, et songeait à ma lassitude. J'avais mes vues: ainsi je répondis à tout. " Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles; loin de nuire à ma santé, ils l'affermissent, et mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil et du vent, vous avez votre chapeau de paille; nous gagnerons des abris et des bois; il n'est question que de monter encore quelques rochers, et vous, qui n'aimez pas la plaine, en supporterez volontiers la fatigue." Elle fit ce que je voulais et nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais je revins, il y a dix ans, à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes et si délicieux, uniquement occupé d'elle, et c'est de là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avais toujours désiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'asile au milieu des glaces, et où mon cœur se plaisait à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri dans une saison plus agréable et avec celle dont l'image l'habitait jadis avec moi fut le motif secret

de ma promenade. Je me faisais un plaisir de lui montrer d'anciens monuments d'une passion si constante et si malheureuse.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux et frais, qui, montant insensiblement entre les arbres et les rochers, n'avaient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant, et reconnaissant mes anciens renseignements, je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, et nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles et paraissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges roulait à vingt pas de nous une eau bourbeuse, et charriait avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derrière nous une chaîne de rochers inaccessibles séparait l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacières, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageaient tristement à droite. Un grand bois de chênes était à gauche au delà du torrent; et, au-dessus de nous, cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparait des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnait le tableau.

Au milieu de ces grands et superbes objets le petit terrain où nous étions étalait les charmes d'un séjour riant et champêtre; quelques ruisseaux filtraient à travers les rochers et roulaient sur la verdure en filets de cristal; quelques arbres fruitiers sauvages penchaient leurs têtes sur les nôtres; la terre humide et fraîche était couverte d'herbes et de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnaient, il semblait que ce lieu désert dût être l'asile de deux amants échappés seuls au bouleversement de la nature. . . .

. . . Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule et je continuai de me promener sans trop savoir où j'allais. A mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt, ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le souper

nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et, en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

*E tanta fede, e sì dolce memorie,
E sì lungo costume !¹*

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé: tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. "C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus; et nous vivons, et nous sommes ensemble, et nos cœurs sont toujours unis!" Il me semblait que j'aurais porté plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avais moins souffert tout le temps que j'avais passé loin d'elle. Quand je gémissais dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageait mon cœur; je me flattais qu'un instant de sa présence effacerait toutes mes peines: j'envisageais au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle, mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et, presque en la

¹ "Et cette foi si pure, et ces doux souvenirs, et cette longue familiarité!" (Métastase.)

possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi : voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et, dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'y finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. Cette horrible tentation devint à la fin si forte, que je fus obligé de quitter brusquement sa main, pour passer à la pointe du bateau.

Là, mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours : un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme, l'attendrissement surmonta le désespoir, je me mis à verser des torrents de larmes ; et cet état, comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelque plaisir ; je pleurai fortement, longtemps, et je fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie, je repris sa main. Elle tenait son mouchoir : je le sentis fort mouillé. " Ah ! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! — Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton." Nous recommençâmes alors à causer tranquillement, et au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés, j'aperçus à la lumière qu'elle avait les yeux rouges et gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée, elle avait grand besoin de repos : elle se retira, et je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie, où, sans exception, j'ai senti les émotions les plus vives.

Julie ou la Nouvelle Héloïse, partie IV, lettre 17.

LXXIV

Les vendanges à Clarens

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges; les premières gelées en ont amené l'ouverture; le pampre grillé, laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel offre aux infortunés, pour leur faire oublier leur misère; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass¹ qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeuses dont ces coteaux retentissent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir; le rauque son des instruments rustiques qui les anime au travail; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale, qui semble en ce moment étendue sur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle: tout conspire à lui donner un air de fête, et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient pu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves, le pressoir, le cellier, les futailles, n'attendaient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Madame de Wolmar s'est chargée de la récolte; le choix des ouvriers, l'ordre et la distribution du travail la regardent. Madame d'Orbe préside aux festins de vendange et au salaire des journaliers selon la police établie, dont les lois ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection à moi est de faire observer au pressoir les directions de Julie, dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, et Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi comme étant tout à fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vides est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin: on se rassemble pour aller à la vigne.

¹ Sorte de grand tonneau, ou de *foudre*.

Madame d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge, pour surcroît, de faire avertir et tancer les paresseux; et je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux baron, tandis que nous travaillons tous, il se promène avec un fusil, et vient de temps en temps m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrètement engagé; si bien que j'en perds peu à peu le nom de philosophe, pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en diffère pas de beaucoup.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente ou pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bien-faisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, et j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle est mûre et la laisse flétrir au soleil sur sa souche; pour l'autre elle fait égrapper le raisin et tirer les grains avant de les jeter dans la cuve; pour un autre elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, et le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur et de sa rosée pour en exprimer du vin blanc. Elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu; un vin sec en l'empêchant de cuver; un vin d'absinthe pour l'estomac, un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différents ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations sont saines et naturelles; c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains, et rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité, tout le monde est égal, et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres

querelles et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite faire chez soi les messieurs; on passe aux vignes toute la journée. Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine, et chargée d'excellents légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs compliments rustauds; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas, ils y sont sensibles; et, voyant qu'on veut bien sortir pour eux de sa place, ils s'en tiennent l'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amène les enfants¹ et ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver! " Oh, bienheureux enfants! disent-ils en les pressant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres! Ressemblez à vos pères et mères, et soyez comme eux la bénédiction du pays! "

. . . Le soir, on revient galamment tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange; et, même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux, et on danse jusqu'au souper. . . . Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique, avec une grande cheminée, où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc pour intercepter la fumée et réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie et les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens, qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, et un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques, chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On boit à discrétion: la liberté n'a point d'autres bornes que

¹ Les trois enfants de Julie.

l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai. . . .

Après le souper, on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre: chacun dit sa chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes; elles plaisent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours et des expressions dont nous nous sommes servis autrefois. . . .

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, madame de Wolmar dit: "Allons tirer le feu d'artifice." A l'instant chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail: on les porte en triomphe au milieu de la cour; on les rassemble en un tas; on en fait un trophée; on y met le feu. Mais n'a pas cet honneur qui veut: Julie l'adjuge en présentant le flambeau à celui ou à celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations et de battements de mains. Les chenevottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joie, autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée: chacun boit à la santé du vainqueur et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, et toute sa vie.

Julie ou la Nouvelle Héloïse, partie V, lettre 7.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(1737-1814)

MONSIEUR le chevalier de Saint-Pierre, auteur de *Paul et Virginie* et malgré cela homme fort susceptible, était très vexé lorsqu'on lui donnait, en lui écrivant, son prénom de Bernardin à côté de son nom patronymique. Il faut pourtant que ses mânes en prennent leur parti: M. de Saint-Pierre restera toujours Bernardin aux yeux de la postérité; ce gracieux prénom fait partie intégrante de sa gloire, et j'ajouterai même que M. de Saint-Pierre ne peut qu'y gagner. Nous aurons beau faire: il nous apparaîtra toujours comme un beau et bon vieillard, aux boucles argentées, à la physionomie tendre et compatissante, à la larme facile, au cœur sensible; nous le voyons marchant paisiblement, appuyé sur un bâton d'ébène, à la pointe du jour, ou bien le soir au clair de lune, au milieu d'un site merveilleux de l'Île de France; autour de lui nous cherchons des yeux un chien fidèle, quelque bon nègre accroupi, et tout au fond du tableau une petite cabane en feuilles de latanier, à moitié perdue dans les bambous. Ce n'est guère, hélas! qu'une légende, et l'histoire vraie, indiscrètement fouillée, nous apprend que ce doux romancier ne fut pas seulement un personnage romanesque, qui attendit la cinquante-cinquième année et le règne de la Terreur pour se marier avec une jeune fille de vingt-deux ans et pour s'offrir de vivants exemplaires d'un Paul et d'une Virginie; ¹ mais qu'il fut aussi un caractère inquiet, ombrageux, irritable, paradoxal, prêcheur, quelque peu atteint du délire de la persécution, en somme un vrai fils de Rousseau.

Il a longtemps porté son roman dans sa tête avant de l'écrire; on peut dire qu'il y a rêvé dès son enfance, alors qu'il lisait avec ravissement *Robinson Crusoé*. Il eut

¹ Sa première femme étant morte, Bernardin s'obstina à chercher le bonheur, et âgé de soixante-trois ans il en épousa une plus jeune.

toujours cette idée fixe de fonder une colonie, où il pût faire régner à son aise les bienfaits de l'état de nature: il songea d'abord aux rives du lac d'Aral, puis à un coin reculé de la Corse, puis à la Californie, à Madagascar. Il passa trois ans à l'Île de France, en qualité d'ingénieur, sans avoir pu réaliser son rêve; il en rapporta du moins des impressions de voyage d'un coloris admirable. De retour à Paris, il décrit dans *l'Arcadie* la république idéale après laquelle il soupirait; enfin il lime et relime son grand ouvrage, celui dans lequel il a mis tout son génie et toute son espérance, *les Études de la Nature*. Elles parurent en 1784, mais elles ne comprenaient alors que trois livres, où l'auteur célébrait avec enthousiasme l'universelle Providence: jamais les causes finales n'avaient encore trouvé de défenseur aussi lyrique — et aussi compromettant. Aux yeux de ce nouveau Pangloss, tout est pour le mieux ici-bas: le melon, divisé par côtes, "semble destiné à être mangé en famille"; la citrouille, fruit sociable par excellence, demande à être partagée avec les voisins; les puces sont noires pour qu'on puisse aisément les prendre sur la peau; quant aux hermines, si elles ont le bout de la queue noir, c'est pour une autre raison, "afin que ces petits animaux tout blancs, marchant sur la neige, où ils laissent à peine les traces de leurs pattes, puissent se reconnaître lorsqu'ils sont à la suite les uns des autres dans les reflets lumineux des longues nuits du Nord." C'est puéril et c'est charmant: ce qu'il y a de sûr, c'est que toutes les âmes en furent ravies; cela reposait des sèches dissertations des philosophes: ce fut un enchantement général.

Les Études de la Nature avaient une quatrième partie que Bernardin ne publia pas tout d'abord: l'ayant lue un soir chez Mme Necker devant Buffon, Galiani, Thomas, et quelques autres, il avait ennuyé toute cette docte société: Thomas s'était endormi, Buffon s'était esquivé, et la maîtresse du lieu lui avait déclaré que cela avait fait l'effet "d'un verre d'eau à la glace." Fiez-vous après cela au goût des gens d'esprit! Cette quatrième partie, c'était *Paul et Virginie*.

L'auteur désespéré voulait détruire son manuscrit: il se contenta de le laisser au fond d'un tiroir pendant quatre

ans. Quand il se décida à le publier, en 1788, à la veille de la Révolution, le livre alla aux nues. Bernardin de Saint-Pierre avait enfin trouvé l'île qu'il cherchait, il avait donné la vie à son rêve.

Disons tout de suite ce qui a péri de ce roman célèbre: c'est l'intention philosophique. Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas été pour rien l'ami de Rousseau; il fut aussi son meilleur élève. On peut même dire que *Paul et Virginie* réalise mieux que *la Nouvelle Héloïse* le roman selon Rousseau: Julie et Saint-Preux étaient des cœurs naturels jetés au milieu des préjugés du monde; Paul et Virginie sont des âmes vierges, qui sortent des mains de la nature, et qui, dans une île lointaine, ont été conservées pures de toutes les souillures de la civilisation. "Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage," dit l'auteur: il ne songeait en effet à rien moins qu'à démontrer que "le bonheur consiste à vivre selon la nature et selon la vertu"; s'il eût osé, il eût intitulé ce récit: *Tableau de la Nature*. C'est la philosophie même de J.-J. Rousseau en action: on y retrouve tous les paradoxes du grand homme, l'apologie de la sainte ignorance, la démonstration de la bonté et de la beauté originelles de l'homme; rien n'y manque, pas même un sermon sur la montagne, où un bon vieillard fait à Paul un cours complet de philosophie naturelle et un tableau très peu flatté des mœurs de la vieille Europe. Tout cela est curieux encore aujourd'hui, pour qui s'intéresse à l'histoire des idées du siècle passé; mais c'est aussi bien froid, et bien peu vivant: à ne consulter que notre plaisir, nous sommes tentés de passer vite toutes ces pages.

Ce qui reste de ce livre, ce qui ne périra jamais, c'est l'admirable poème de jeunesse et d'amour qui est au fond. Les noms de Paul et de Virginie évoqueront toujours en nous un cortège de souvenirs charmants: ces deux jeunes mères jetées par le sort si loin de leur patrie et allaitant ensemble sous un ciel hospitalier les fruits d'un amour malheureux; ces deux petits enfants marchant tout nus, étroitement enlacés, comme le gémeaux de la constellation, ou bien "couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un

de l'autre"; et plus tard leurs jeux, leurs rians ébats sous l'œil bienveillant de la nature, Virginie abritant joyeusement Paul de son jupon relevé, et fuyant avec lui sous l'ondée, leurs courses à travers la montagne pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive; puis, après les feux d'un été dévorant, Virginie agitée d'un mal inconnu, et ressentant dans son cœur troublé les premiers éveils de l'amour. . . . Tout cela est unique et vraiment exquis; jamais le roman n'avait encore exprimé une passion plus ardente et plus pure: combien la Chloé de Longus pâlit à côté de la chaste et idéale figure de Virginie!

Cette délicieuse idylle se déroule au milieu d'un cadre féerique. Bernardin de Saint-Pierre a senti, plus vivement peut-être que n'avait fait Rousseau, la mystérieuse harmonie qui unit l'âme et la nature: c'est à lui qu'appartient ce mot profond qui a apporté une révolution dans la littérature et dans l'art: "Un paysage est le fond du tableau de la vie humaine." Dans *Paul et Virginie*, il n'y a pas seulement le roman de deux cœurs: mais, à l'unisson de ce roman, il s'en développe un autre, celui de la Nature elle-même, d'abord clémentine et féconde, souriant aux innocentes amours de ces enfants, puis inquiète et menaçante, avec des grondements d'ouragan, enfin furieuse et déchaînée, engloutissant au fond des abîmes de la mer tous ces rêves de bonheur. Là est la marque essentielle du talent de l'auteur. Bernardin n'a fait que suivre la voie frayée déjà par Rousseau, mais on peut dire qu'il a dépassé son maître: ses descriptions sont moins générales, plus pittoresques, d'une couleur plus riche; ce n'est pas encore la langue de Chateaubriand ou de Hugo, mais à certains signes on la pressent déjà. En même temps l'imagination se trouve affranchie de ses dernières entraves: d'un coup d'aile l'auteur nous transporte ravis au delà des mers, dans les splendeurs luxuriantes des tropiques. Un siècle et demi auparavant, Gomberville avait déjà promené son Polexandre sur tous les rivages de l'Atlantique, et jusque dans les pampas du Nouveau Monde; mais il n'y avait pas été voir, et cela se sentait de reste. Prévost nous avait offert une vive, mais trop courte échappée sur la Nouvelle-Orléans. Avec Bernardin

de Saint-Pierre, c'est la nature entière qui s'ouvre au génie des poètes et des artistes: *Atala* et *René* sont proches.

Il est donc juste d'inscrire le nom de Bernardin de Saint-Pierre immédiatement au-dessous de celui de Rousseau dans l'histoire du roman. Si *Paul et Virginie* n'est pas une œuvre aussi neuve, ni aussi profonde que *la Nouvelle Héloïse*, c'est du moins une œuvre plus simple, plus pure, plus aimable et au fond plus touchante. Le tendre Bernardin est resté le Rousseau des familles, toujours lu et toujours aimé. Y a-t-il une seule âme de quinze ans qui n'ait furtivement soupiré avec Virginie languissante, ou qui, avec Paul, n'ait pas amèrement pleuré le naufrage du *Saint-Géran*? ¹

LXXV

Perdus

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés: car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie: "Notre case est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie." Cette montagne était celle des Trois-Mamelles, ainsi nommée parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont encore pas de nom. La rivière, sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie: elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos et passa ainsi chargé, sur les roches glissantes

¹ Pour être complet, il faut nommer après *Paul et Virginie* deux nouvelles de Bernardin de Saint-Pierre, *la Chaumière indienne* et *le Café de Surate*, dont la première n'est pas sans valeur: nous en donnons plus loin un extrait.

de la rivière, malgré le tumulte des eaux. . . . Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : " Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères. — Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri." Cependant Virginie s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre, qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins, dont elle s'entoura les pieds que les pierres du chemin avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile elle avait oublié de se chauffer. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau et de l'autre sur son frère.

Ils cheminèrent ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leur feuillage leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayed dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles: mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes et on n'y entendait d'autre bruit que le

bramment des cerfs qui venaient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : " Venez, venez au secours de Virginie ! " Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : " Virginie ! Virginie ! "

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin. Il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : " Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui sais la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh ! j'ai été bien imprudente ! " Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : " Prions Dieu ! mon frère, et il aura pitié de nous. " A peine avaient-ils achevé leur prière qu'ils entendirent un chien aboyer. " C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût. " Peu après les aboiements du chien redoublèrent. " Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix : serions-nous si près d'arriver au pied de notre montagne ? " En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses.

Paul et Virginie.

LXXVI

Tempête

Tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-culs, des frégates, des coupeurs d'eaux, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau mêlés à des tonnerres eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : " Voilà l'ouragan ! " et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière; il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entourent l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer; et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avancait en mugissant jusqu'au fond des anses et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis venant à se retirer elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant; et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête: la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres

y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la mer, de la terre et des cieux.

• Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva: les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. . . .

Paul et Virginie.

LXXVII

Un Sage

Un docteur anglais, de la Société royale de Londres, fait un voyage en palanquin au fond de l'Inde : il est accueilli dans l'humble cabane d'un pauvre paria : l'auteur ne manque pas d'exalter l'état de nature aux dépens de la civilisation européenne.

Après cette conversation, le paria prit congé de son hôte pour le laisser reposer, et se retira, avec sa femme et le berceau de son enfant, dans une petite pièce voisine.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le docteur fut réveillé par le chant des oiseaux nichés dans les branches du figuier d'Inde, et par les voix du paria et de sa femme qui faisaient ensemble la prière du matin. Il se leva, et fut bien fâché lorsque, le paria et sa femme ouvrant leur porte pour lui souhaiter le bonjour, il vit qu'il n'y avait pas d'autre lit dans la cabane que le lit conjugal, et qu'ils avaient veillé toute la nuit pour le lui céder. Après qu'ils lui eurent fait le salam, ils se hâtèrent de lui préparer à déjeuner. Pendant ce temps-là il fut faire un tour dans le jardin: il le trouva, ainsi que la cabane, entouré des arcades du figuier d'Inde, si entrelacées, qu'elles formaient une haie impénétrable même à la vue. Il apercevait seulement au-dessus de leur feuillage les flancs rouges du rocher qui flanquait le vallon tout autour de lui; il en sortait une petite source qui arrosait ce jardin,

planté sans ordre. On y voyait pêle-mêle des mangoustans, des orangers, des cocotiers, des litchis, des durions, des manguiers, des jacquiers, des bananiers, et d'autres végétaux tous chargés de fleurs ou de fruits. Leurs troncs mêmes en étaient couverts; le bétel serpentait autour du palmier arec, et le poivrier le long de la canne à sucre. L'air était embaumé de leurs parfums. Quoique la plupart des arbres fussent encore dans l'ombre, les premiers rayons de l'aurore éclairaient déjà leurs sommets: on y voyait voltiger des colibris étincelants comme des rubis et des topazes, tandis que des bengalis et des sensa-soulé, ou cinq-cents voix, cachés sous l'humide feuillée, faisaient entendre sur leurs nids leurs doux concerts. Le docteur se promenait sous ces charmants ombrages, loin des pensées savantes et ambitieuses, lorsque le paria vint l'inviter à déjeuner. "Votre jardin est délicieux, dit l'Anglais, je ne lui trouve d'autre défaut que d'être trop petit; à votre place j'y ajouterais un boulingrin, et je l'étendrais dans la forêt. — Seigneur, lui répondit le paria, moins on tient de place, plus on est à couvert. Une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche."

En disant ces mots, ils entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent dans un coin la femme du paria qui allaitait son enfant: elle avait servi le déjeuner. . . .

La Chaumière indienne.

Au départ le paria offre à son hôte quelques fleurs et quelques parfums: le docteur, qui décidément n'est qu'un sot, veut offrir au paria une montre de Greenham, le premier horloger de Londres. "Seigneur, dit le paria, nous avons une montre qui va toujours, et qui ne se déränge jamais: c'est le soleil. — Ma montre sonne les heures. — Nos oiseaux les chantent. — Au moins, recevez ces cordons de corail. — Ma femme et mon enfant ne manqueront jamais de colliers rouges tant que notre jardin produira des pois d'angole. — Acceptez donc ces pistolets, pour vous défendre. — La pauvreté est un rempart qui éloigne les voleurs: l'argent dont vos armes sont garnies suffirait à les attirer. . . ." Le paria consent seulement à échanger sa pipe contre celle de l'Anglais.

CHODERLOS DE LACLOS

(1741-1803)

L'HOMME semble avoir été fort agréable et même charmant, spirituel, de mœurs simples et douces. Né à Amiens en 1741, entré au service en 1759, capitaine du génie en 1778, puis secrétaire des commandements du duc d'Orléans, il devint plus tard général à l'armée du Rhin, et mourut à Tarente, inspecteur général de l'artillerie de l'armée de Naples. Mais cet aimable contemporain de Beaumarchais fut en même temps, comme l'auteur du *Mariage de Figaro*, un homme doué pour l'intrigue. Il le montra bien au temps de la Révolution et du Consulat, où tour à tour agent du duc d'Orléans, puis de Robespierre, enfin entré fort avant dans la faveur de Bonaparte et de Murat, il mena une vie assez agitée.

L'œuvre est double également: d'une part quelques petites poésies assez anodines; et d'autre part un roman dont la réputation est plutôt mauvaise, mais dont le mérite est grand. On peut compter parmi les œuvres importantes du siècle les *Liaisons dangereuses*, *lettres recueillies dans une société et poursuivies pour l'instruction de quelques autres* (Amsterdam et Paris, 1782). Il s'agit en effet de mœurs observées *de visu* dans une ville de province (j'aime mieux ne pas la nommer) où Choderlos de Laclos avait tenu pendant quelque temps garnison.

L'auteur nous indique dans la *Préface* la pensée de l'ouvrage: "Toute femme qui consent à recevoir dans sa société un homme sans mœurs finit par en devenir la victime. . . . Toute mère est au moins imprudente qui souffre qu'une autre qu'elle ait la confiance de sa fille."

Cette morale est à coup sûr excellente: mais il y a la manière de la présenter, et cette manière est un peu inquiétante, comme cela arrive souvent aux écrivains du XVIII^e siècle.

Deux scélérats du grand monde, la marquise de Mer-

teuil et le vicomte de Valmont, opèrent dans une petite société qui devient leur proie. Valmont, cédant aux suggestions de son " amie," séduit une jeune fille frivole et mal gardée, puis une Présidente prude et sentimentale, dont le mari a le tort d'être absent : en fin de compte il sacrifie lâchement ses deux victimes à sa complice, qui d'ailleurs ne lui en sait aucun gré. Les deux misérables se brouillent et se perdent l'un l'autre. Valmont est tué en duel, et la Merteuil est doublement démasquée puisqu'elle est à la fin chassée du monde et défigurée par la petite vérole.

L'intérêt du roman est dans la peinture des savants manèges qu'emploie Valmont pour triompher : marches, contremarches, attaques de front, ruses de guerre, feintes de toute sorte, il n'est pas de moyens auxquels il ne recoure en stratégiste consommé, pour envelopper à coup sûr son adversaire et le rendre à merci. Ses ancêtres sont don Juan et Lovelace; ses descendants, Julien Sorel et Robert Greslou. Mais il est le pire de tous, il est vil sans motif, il fait le mal pour le mal : cet artiste consommé est le plus conscient des criminels.

La psychologie des personnages est fine et déliée, l'action est bien conduite, le style est d'une fermeté et d'une délicatesse que pourraient envier parfois les meilleurs écrivains du temps.

Ce livre où sont peintes assurément de mauvaises mœurs est-il un livre malsain ? On l'a beaucoup dit, peut-être même l'a-t-on un peu trop dit, en termes vraiment excessifs. Car ce livre n'a rien d'un livre infâme. Il serait très injuste de confondre l'élégant et fin observateur que fut Laclos avec certains entrepreneurs de basse littérature dont le siècle à son déclin a fourni malheureusement quelques tristes échantillons. Ce qu'il y a d'inquiétant pour la morale dans une œuvre semblable, c'est que l'auteur, se piquant au jeu de la psychologie, a fini par se plaire un peu trop à décrire les dessous ténébreux d'âmes exceptionnellement corrompues. A force d'analyser le vice, il semble parfois un peu oublier de le haïr, et l'admirer presque. On a hâte de fermer ce livre cruel et de se consoler en relisant quelques pages de *Paul et Virginie*, ou même d'*Estelle et Némorin*.

LXXVIII Un scélérat du grand monde

Le chevalier de Valmont, âme fourbe et perverse, s'est juré de triompher de l'austère vertu de la jeune Présidente de Tourvel. Pour cela il n'est pas de ruse infernale à laquelle il n'ait recours. Ayant appris que Mme de Tourvel a chargé un de ses gens de prendre des informations sur sa conduite et même de le suivre dans ses promenades matinales, il imagine toute une exécrable comédie, savamment machinée, pour émouvoir le cœur de la trop curieuse Présidente.

Vous vous souvenez qu'on faisait épier mes démarches. Eh bien ! j'ai voulu que ce moyen scandaleux tournât à l'édification publique, et voici ce que j'ai fait. J'ai chargé mon confident de me trouver, dans les environs, quelque malheureux qui eût besoin de secours. Cette commission n'était pas difficile à remplir. Hier après midi il me rendit compte qu'on devait saisir aujourd'hui, dans la matinée, les meubles d'une famille entière qui ne pouvait payer la taille. Je m'assurai qu'il n'y eût dans cette maison aucune fille ou femme dont l'âge ou la figure pussent rendre mon action suspecte ; et, quand je fus bien informé, je déclarai à souper mon projet d'aller à la chasse le lendemain. Ici je dois rendre justice à la Présidente : sans doute elle eut quelques remords des ordres qu'elle avait donnés ; et, n'ayant pas la force de vaincre sa curiosité, elle eut de moins celle de contrarier mon désir. Il devait faire une chaleur excessive ; je risquais de me rendre malade ; je ne tuerais rien, et me fatiguerais en vain ; et pendant ce dialogue, ses yeux, qui parlaient peut-être mieux qu'elle ne voulait, me faisaient assez connaître qu'elle voulait que je prisse pour bonnes ces mauvaises raisons. Je n'avais garde de m'y rendre, comme vous pouvez croire, et je résistai de même à une petite diatribe contre la chasse et les chasseurs, et à un petit nuage d'humeur qui obscurcit, toute la soirée, cette figure céleste. Je craignis un moment que ses ordres ne fussent révoqués et que sa délicatesse me nuisît. Je ne calculais pas la curiosité d'une femme ; aussi me trompais-je. Mon chasseur me rassura dès le soir même, et je me couchai satisfait.

Au point du jour je me lève et je pars. A peine à cinquante pas du château, j'aperçois mon espion qui me suit. J'entre en chasse, et marche à travers les champs vers le village où je voulais me rendre ; sans autre plaisir, dans ma route, que de faire courir le drôle qui me suivait et qui, n'osant pas quitter les chemins, parcourait souvent, à toute course, un espace triple du mien. A force de l'exercer j'ai eu moi-même une extrême chaleur, et je me suis assis au pied d'un arbre. N'a-t-il pas eu l'insolence de se couler derrière un buisson qui n'était pas à vingt pas de moi, et de s'y asseoir aussi ? J'ai écé tenté un moment de lui envoyer mon coup de fusil, qui, quoique de petit plomb seulement, lui aurait donné une leçon suffisante sur les dangers de la curiosité : heureusement pour lui, je me suis ressouvenu qu'il était utile et même nécessaire à mes projets ; cette réflexion l'a sauvé.

Cependant j'arrive au village ; je vois de la rumeur ; je m'avance ; j'interroge ; on me raconte le fait. Je fais venir le collecteur ; et, cédant à ma généreuse compassion, je paie noblement cinquante-six livres, pour lesquelles on réduisait cinq personnes à la paille et au désespoir. Après cette action si simple, vous n' imaginez pas quel chœur de bénédictions retentit autour de moi de la part des assistants ! Quelles larmes de reconnaissance coulaient des yeux du vieux chef de cette famille, et embellissaient cette figure de patriarche, qu'un moment auparavant l'empreinte farouche du désespoir rendait vraiment hideuse ! J'examinais ce spectacle, lorsqu'un autre paysan, plus jeune, conduisant par la main une femme et deux enfants, et s'avançant vers moi à pas précipités, leur dit : " Tombons tous aux pieds de cette image de Dieu " ; et dans le même instant, j'ai été entouré de cette famille, prosternée à mes genoux. J'avouerai ma faiblesse ; mes yeux se sont mouillés de larmes, et j'ai senti en moi un mouvement involontaire, mais délicieux. J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien ; et je serais tenté de croire que ce que nous appelons les gens vertueux n'ont pas tant de mérite qu'on se plaît à nous le dire. Quoiqu'il en soit, j'ai trouvé juste de payer à ces pauvres gens le plaisir qu'ils venaient de me faire. J'avais près dix louis sur moi ; je les leur ai donnés. Ils ont recommencé les remerciements, mais ils n'avaient plus ce même degré de

pathétique: le nécessaire avait produit le grand, le véritable effet; le reste n'était qu'une simple expression de reconnaissance et d'étonnement pour des dons superflus.

Cependant, au milieu des bénédictions bavardes de cette famille, je ne ressemblais pas mal au héros d'un drame, dans la scène du dénouement. Vous remarquerez que dans cette foule était surtout le fidèle espion. Mon but était rempli: je me dégageai d'eux tous, et regagnai le château. Tout calculé, je me félicite de mon invention. Cette femme vaut bien sans doute que je me donne tant de soins; ils seront un jour mes titres auprès d'elle; et l'ayant, en quelque sorte, ainsi payée d'avance, j'aurai le droit d'en disposer à ma fantaisie, sans avoir de reproche à me faire.

J'oubliais de vous dire que pour mettre tout à profit, j'ai demandé à ces bonnes gens de prier Dieu pour le succès de mes projets. Vous allez voir si déjà leurs prières n'ont pas été en partie exaucées. . . .

Les Liaisons dangereuses, lettre XV.

FLORIAN

(1754-1794)

IL y a deux hommes dans Florian. Qui se douterait que ce Méridional pur sang, ce neveu de Voltaire le grand railleur, cet officier de dragons en demi-solde, ce révolutionnaire qui pérorait, en 1792, dans les clubs de la Halle aux Blés, est le même que ce gentil Florianet dont le nom n'évoque aujourd'hui en nous que des images riantes de lapin, de sarcelle, de lanterne magique, et de "pauvre petit grillon, caché dans l'herbe fleurie"? Rien n'est pourtant plus exact. Sous l'influence du duc de Penthièvre, son protecteur, qui fut un grand homme de bien, assez semblable au Montyon de la légende, Jean-Pierre Claris de Florian devint un poète à l'humeur compatissante, à l'âme tendre et rêveuse: ce dragon se montra le plus vertueux des hommes, sensible comme pas un, épris de

tous les rêves humanitaires de l'époque. Enfin il eut le bonheur de mourir jeune, à trente-neuf ans, épuisé par les émotions de Thermidor, et de laisser à ses contemporains le souvenir d'un Chénier moins grand et moins tragique.

Florian fut-il vraiment le petit saint que nous aimons à reconnaître en lui ? Sainte-Beuve n'en est pas convaincu, et il insinue que ce berger modèle fut bien aussi un peu normand, "comme l'ont été bien des bergers." C'est possible, mais il faut avouer que son œuvre a du moins une qualité que ne possèdent pas, tant s'en faut, la plupart des œuvres du XVIII^e siècle : elle est absolument pure et innocente.

Auteur dramatique, Florian s'est appliqué à peindre les vertus domestiques ; son Arlequin n'est plus le sacrifiant de l'ancien théâtre italien ; c'est un brave homme, bon fils, bon époux, et bon père, qui n'oublie pas, avant de rentrer chez lui, de passer à un bazar voisin, et de rapporter à ses fils un tambour ou une trompette. Fabuliste, Florian ne se contente pas de la morale malicieuse et parfois énigmatique de La Fontaine : il est plus explicite, il venge plus sûrement la vertu : d'ailleurs, à défaut de génie, il se tire à son honneur de cette dangereuse imitation par beaucoup d'esprit et de bonne grâce. Romancier, il nous a laissé d'assez nombreux échantillons de sa veine aimable et facile. Ce sont d'abord deux romans poétiques, *Numa Pompilius* et *Gonzalve de Cordoue*, œuvres artificielles, où l'auteur a assez maladroitement imité le *Télémaque* et les *Incas*, et n'a abouti qu'à discréditer davantage un genre naturellement faux. Ses nouvelles sont bien meilleures : *Sélico*, *Valérie*, *Zulbar* peuvent encore se lire, *Claudine* surtout, où il nous conte la simple et touchante histoire d'une paysanne de la vallée de Chamounix. Mais où Florian triompha vraiment et s'attira l'applaudissement de presque tous ses contemporains, ce fut dans la pastorale en prose, où, à l'imitation de l'écrivain suisse Gessner, il essaya de nous rendre un genre à peu près oublié en France depuis plus d'un siècle et demi. *Galatée* (1783) et surtout *Estelle* (1788) restent, avec les *Fables*, le vrai titre de gloire de Florian aux yeux de la postérité.

Dans *Estelle* l'auteur peint avec beaucoup de sincérité et de sentiment le cadre naturel au milieu duquel il a placé ses personnages: on sent que Rousseau a ouvert de nouvelles sources au roman français, et que Bernardin de Saint-Pierre vient de donner son chef-d'œuvre. Florian ne nous chante pas les verts et frais paysages du Valais, ni la végétation luxuriante des Tropiques: il nous décrit simplement son pays, ce petit coin du Languedoc entre Anduze et Massane, où coule le Gardon, au pied des sablonneuses montagnes des Cévennes. L'inspiration est courte, mais elle est naïve; le tableau est un peu nu, comme le sont elles-mêmes les pierreuses garrigues du pays: mais il se dégage de ces quelques pages une franche odeur de thym, de lavande et de serpolet, qui sent bien son Midi lumineux et parfumé. Par là Florian est un ancêtre de Mistral et de Daudet, sans avoir la poésie du premier, ni la malicieuse ironie du second. Maintenant encore les félibres se réunissent chaque année à Sceaux, où mourut Florian, pour saluer et fêter le buste de celui qu'ils considèrent comme le premier des leurs.

L'histoire d'*Estelle* est en elle-même assez banale. Le berger Némorin aime la bergère Estelle, et il en est aimé: rien ne s'opposerait donc à leur bonheur, si Estelle n'avait un autre prétendant, appelé Méril. Pendant que Némorin garde au loin les troupeaux du pays, Méril sauve la vie au père d'Estelle, et la jeune fille ne peut faire autrement que de lui accorder sa main. Némorin est désespéré; mais bientôt Méril meurt, en combattant sous les murs de Nîmes contre le perfide roi d'Aragon. Estelle est libre, elle épousera son Némorin. Si vulgaire que soit cette intrigue, elle en vaut une autre: mais elle n'est malheureusement pas relevée par la peinture des caractères. Estelle, Némorin, Méril, Raymond et Marguerite (les parents d'Estelle), le vieux Rémistan, la jeune Rose, tous sont également parfaits, sensibles, larmoyants, prêts à tomber en pâmoison au moindre mot, en somme insupportables. Méril lui-même est un ange, ni plus ni moins que Némorin, et, quand il meurt à la fin du roman, les deux amants le regrettent et le pleurent, tout comme si sa vie n'avait pas été l'unique obstacle à leur union. Édifiant spectacle, à coup sûr; mais comme on comprend alors

la malicieuse critique de Sainte-Beuve: "Il faut lire *Estelle* à quatorze ans et demi: à quinze ans, pour peu qu'on soit précoce, il est déjà trop tard." Combien je préfère à cette œuvre, pourtant si pure et si gracieuse, les cinq gros volumes de *l'Astrée*, où il y a du moins un Hylas et une Galatée, qui reposent des bergers trop parfaits! Combien je lui préfère surtout le drame vraiment humain et poignant, qui s'agite au fond du cœur de Mireille, de Vincent et d'Ourrias dans le poème de Mistral!

Mais, à tout prendre, le plus grand défaut d'*Estelle*, ne serait-ce pas d'être un roman? Figaro disait à peu près à la même époque: Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. Ne peut-on pas appliquer parfois cette règle à la littérature, et prétendre que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit en prose, il faut le mettre en vers? Florian était un poète léger et gracieux: outre ses fables, il nous a laissé de jolis échantillons de sa façon dans *Estelle* même, où il a intercalé de naïves chansons villageoises. Que n'a-t-il brodé sur cette trame délicate son œuvre entière? *Estelle* aurait fait par avance un joli pendant à *Miette et Noré*, du poète toulonnais Jean Aicard.

LXXIX Le départ des troupeaux pour la montagne

L'instant du départ des troupeaux est une époque célèbre dans le pays qu'*Estelle* habitait. On s'y prépare dès longtemps. Chaque fermier, chaque pasteur marque ses brebis d'une lettre ou d'un chiffre; il assemble les bergers qui doivent les conduire à la montagne, leur donne ses ordres, ses conseils, leur fournit des armes et des provisions. Le jour, le moment sont fixés pour que tous les troupeaux d'un village se réunissent dans le même lieu. C'est de là qu'ils partent ensemble.

La marche est ouverte par les chèvres, troupe indocile et légère qui s'avance la tête levée, bondit, s'écarte, revient, choisit les chemins les plus difficiles, s'élance au sommet des rochers, s'y arrête pour brouter l'extrémité de la verdure, ne redoute ni berger, ni chien, et n'obéit qu'à son caprice.

Après elles, viennent les béliers dont on a découpé la toison pour la peindre de couleurs diverses. Leurs cornes sont entourées de rubans. Leur fierté, leur gravité s'accroissent encore par ces ornements. Ils marchent suivis des chiens armés de colliers brillants dont les pointes d'acier reluisent au soleil. Ces surveillants, soumis et fidèles, cèdent le pas aux béliers quand il n'y a point de dangers à craindre, mais le reprennent au moindre péril.

Derrière eux on voit s'avancer les jeunes moutons et leurs mères : troupe innombrable, dont les sonnettes accompagnent les bêlements des brebis, les aboiements des chiens, les chansons des jeunes bergers.

Ces derniers ferment la marche. Parés de leurs plus beaux habits, ils ont orné leurs chapeaux et leurs flûtes des bouquets qu'ils tiennent de leurs maîtresses. Armés d'épieux au lieu de houlettes, un air guerrier vient se mêler à leur douceur naturelle. Environnés de tous les habitants des hameaux, ils s'avancent en jouant des airs auxquels on répond par des applaudissements. Les bergères sont sur leurs passages : plusieurs d'entre elles versent des larmes : toutes font des vœux pour leur prompt retour ; toutes, se tenant par la main, suivent les pasteurs jusqu'à un ruisseau, où les deux troupes séparées chantent alternativement cette chanson :

LES BERGERS

Adieu, charmantes bergères ;
Nous quittons ces beaux climats ;
Nous allons porter nos pas
Vers des terres étrangères.
Là, jusqu'à notre retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES

Adieu, nos amis, nos frères ;
Adieu, fidèles amants ;
Rapportez des cœurs constants
À celles qui vous sont chères :
Pour nous, jusqu'à ce retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGERS

Sur ces montagnes lointaines
Vos troupeaux s'embelliront,
Mais vos bergers souffriront;
Et, pour soulager leurs peines,
Ils n'auront dans ce séjour
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES

Le voyageur solitaire
Qui verra notre pays,
S'arrêtera tout surpris,
Et disant à la bergère:
Eh! quoi! dans ce beau séjour,
Point de plaisir, point d'amour?

LES BERGERS

Si, pour nous rendre infidèles,
Les beautés de ces hameaux
Viennent consoler nos maux,
Nous dirons: Vous êtes belles;
Mais pour nous, jusqu'au retour,
Point de plaisir, point d'amour.

LES BERGÈRES

Si quelque amant de la ville
Venait, d'un air séducteur,
Pour surprendre notre cœur,
Nous dirons: C'est inutile;
Pour nous, jusqu'à leur retour,
Point de plaisir, point d'amour!

Tel est l'ordre de cette fête que Némorin vit arriver avec tant de douleur.

Estelle, livre IV.

LXXX

Séparation

Estelle et Némorin s'étaient promis de se rendre à la fontaine des alisiers.

Ils y arrivèrent tous deux bien avant l'heure convenue.

Rose accompagnait son amie. Dès que Némorin aperçut sa bergère, il courut au-devant d'elle; Estelle précipita ses pas vers lui. Ils s'abordent, veulent se parler, et ne peuvent prononcer une parole; un poids terrible les oppresse: ils se regardent en pleurant, se prennent tous deux par la main, et, toujours gardant le silence, ils viennent s'asseoir près de la fontaine. Rose s'arrête derrière eux.

“ Il faut donc vous quitter encore, s'écria tout à coup le berger: il faut aller souffrir de nouveau les tourments qui m'ont pensé donner la mort! Et c'est vous qui l'avez voulu! c'est vous qui l'avez commandé! Ah! je vous obéis, Estelle; mais vous apprendrez bientôt ce qu'il m'en aura coûté! ”

En disant ces mots, Némorin quitte la main de la bergère, et détourne ses yeux pleins de larmes. Estelle fut quelques instants sans répondre. Enfin d'une voix entrecoupée:

“ Voilà, dit-elle, comme tu me consoles! voilà comme celui qui possède mon cœur prend soin de le ménager! Ingrat, c'est moi qui demeure, et c'est toi qui oses te plaindre! C'est toi qui oses comparer ce départ à celui que je ne peux me rappeler sans frémir! Songe que le moment de ton retour est marqué, que la main d'Estelle t'attend, que rien ne viendra plus troubler. . . .

— Ah! pardonne, ma chère Estelle, s'écria le pasteur en reprenant sa main, pardonne au délire de la douleur. Je te quitte, je te quitte: ce mot affreux me prive de ma raison. Les plus tristes pressentiments viennent accabler mon âme; les idées les plus funestes me poursuivent; une voix secrète m'avertit que je touche au plus grand des malheurs. O mon amie, ma douce amie, jure-moi de m'aimer toujours: tu me l'as dit mille fois; j'ai besoin de l'entendre encore: j'ai besoin que tu me répètes le serment de ne pas m'oublier. . . .

— T'oublier! interrompt Estelle, eh! regarde où tu me laisses: ici tout est plein de toi; ici je te verrai partout. Cette

prairie, cette fontaine, ta maison, celle de ma mère, tout ce qui m'environnera, tout ce qui frappera ma vue, me rappellera Némorin. Je viendrai tous les jours à cette prairie, je m'assoierai à cette fontaine, et mes larmes baigneront la place où tu es à présent assis. Je passerai devant ta maison, je rentrerai dans la mienne, et toutes deux seront un désert. Ah! mon ami, mon bien-aimé, ne crains pas que je t'oublie: craignons plutôt. . . . Tes terreurs viennent de passer dans mon âme; j'éprouve comme toi d'affreux pressentiments. Hier au soir l'oiseau de la nuit est venu sur ma fenêtre, j'ai entendu ses cris funèbres jusqu'à la naissance du jour. Mon ami, mon doux ami. . . . Ah! ne pars pas, reviens près de ma mère; nos larmes l'apaiseront:¹ ne pars pas, mon cher Némorin, reste avec la moitié de toi-même. Dis, mon ami, réponds-moi, réponds-moi: veux-tu ne pas partir? "

Rose entendit ces paroles et se pressa d'arriver. Némorin allait consentir à ce que désirait Estelle. La sage Rose s'y oppose: elle leur rappelle à tous deux la volonté de Marguerite, les bruits injurieux pour Estelle qu'occasionnerait le retour de Némorin, le respect, l'obéissance qu'ils devaient à leur tendre mère, surtout la peine qu'ils lui causeraient.

Rose parlait, les amants pleuraient: ils cédèrent aux raisons de Rose. Némorin se lève pour partir: mais Estelle le retient: elle lui donne un bracelet de ses cheveux, que le berger mit sur son cœur: puis pressant ses lèvres sur la main d'Estelle, il prononce adieu, le répète encore, et ne peut se résoudre à se mettre en marche. Estelle aussi répétait adieu, lui disait de partir, et ne retirait pas sa main. Enfin Rose les sépare; et, malgré les pleurs, malgré les cris de Némorin, elle entraîne la triste Estelle, qui retournait encore la tête et s'arrêtait pour lui tendre les bras.

Le berger immobile la suivait des yeux. Il ne la vit bientôt plus: alors, faisant un effort, il s'éloigne de la fontaine, et prend le chemin de Lézan.

Estelle, livre IV.

¹ Marguerite, mère d'Estelle, avait demandé à Némorin de conduire les troupeaux à la montagne pendant l'été: le père d'Estelle est mort; Némorin, à son retour, épousera Estelle dont le deuil sera fini.

RESTIF DE LA BRETONNE

(1734-1806)

RESTIF après Florian! le saut est un peu vif, et pourtant qu'y a-t-il de plus naturel? Tous deux ne sont-ils pas les fils du même père, c'est-à-dire de Rousseau?

C'est un personnage bien étrange que Nicolas Restif de la Bretonne, fils d'un honnête laboureur bourguignon des environs d'Auxerre, devenu ouvrier typographe à Paris, cynique observateur de lui-même et des autres, sortant de son bouge pour aller fréquenter les marquises et les duchesses, ami de Crébillon fils et ami en même temps de M. de Fontanes, traité par Lavater de "Richardson français," ce qui est beaucoup dire, et par presque tout le monde de "Rousseau du ruisseau," ce qui est à peu près exact: champignon prodigieux poussé sur la pourriture du XVIII^e siècle finissant; et aussi réformateur hardi, rêveur paradoxal, philanthrope, communiste, phalanstérien, révolutionnaire du XIX^e siècle.

L'œuvre est aussi monstrueuse que l'auteur: deux cent cinquante ou trois cents volumes, écrits Dieu sait où et comment, dans quel style, avec quelle orthographe! Leur destinée a été curieuse: à peine ont-ils pu dans leur temps empêcher Restif de mourir de faim, et voilà que maintenant ils font, par leur rareté, la joie des bibliophiles blasés, et qu'un seul exemplaire complet valait 25,000 francs en 1875, et vaut peut-être le double aujourd'hui!

Tous ces livres ne sont pas des romans. Il faut d'abord en séparer le *Glossographe*, le *Mimographe*, le *Thesmographe*, et autres nombreux *graphes* où l'auteur réforme le monde entier; puis des pièces de théâtre dont certaine ne contient pas moins de treize actes. Quant aux romans mêmes, nous ne les énumérerons pas ici: on n'a qu'à se reporter à l'excellente et complète bibliographie qu'a faite Paul Lacroix des œuvres de Restif. Retenons simplement quelques titres dans cette longue liste, qui va de la *Famille vertueuse* (1767) à *Monsieur Nicolas ou le Cœur*

humain dévoilé) 1797, en 16 volumes), impudente et pourtant curieuse autobiographie. Le plus célèbre de ces romans, le meilleur en effet, est le *Paysan perverti, ou les Dangers de la ville* (1775), *histoire récente mise au jour d'après les véritables lettres des personnages*. C'est un livre grossier, comme tout ce qui est sorti de la plume de Restif, mais où il y a du moins une incontestable moralité. L'auteur y raconte les malheurs d'un jeune paysan, Edmond R***, venu à la ville, et gâté par des corrupteurs. L'intrigue est enchevêtrée et tourne au mélodrame le plus noir; il y a un entassement invraisemblable de catastrophes et de crimes; le tout est raconté sur un ton fait de sensiblerie et de déclamation: mais il y a des pages mieux venues, par exemple l'arrivée à Auxerre, ou bien la lettre où le redoutable Gaudet d'Arras parle d'avance le langage que tiendra cinquante ans plus tard le Vautrin de Balzac. L'idée du roman est résumée à la première page du livre. "O mes enfants! restons dans nos hameaux et ne cherchons point à sortir de l'heureuse ignorance des plaisirs des grandes cités; le vice en donne le goût, l'irrégion excite à s'y livrer, le crime fournit des ressources; et la misère, l'infamie, le supplice des scélérats en sont quelquefois les suites." On reconnaît à ces quelques lignes l'influence de Rousseau.

Citons encore, mais sans insister, la *Paysanne pervertie* (1784), où les malheurs d'Ursule font pendant à ceux de son frère Edmond, et où l'on trouve quelques jolies peintures de la naïveté campagnarde; — les *Contemporaines, ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent* (1780-1785, en 42 volumes), immense répertoire de nouvelles, où sont peintes les mœurs de toutes les classes de la société parisienne; il est notamment curieux d'étudier dans les *Contemporaines du commun* l'argot, le costume, l'esprit des boutiquières et ouvrières des faubourgs de Paris à la veille de la Révolution; — enfin la *Vie de mon père* (1779), le seul des ouvrages de Restif qui se puisse lire sans dégoût: c'est l'histoire d'un vrai paysan, qui, lui, est resté au village, et ne s'est pas perverti à la ville: le récit atteint parfois à la grandeur, malgré l'allure prêcheuse du style.

Je n'ose pas insister davantage sur un pareil auteur. Il est impossible d'écrire l'histoire du Roman sans le citer,

et sans lui faire même une place assez large: car cet animal de génie (pour me servir d'une expression de Victor Fournel) se trouve à la source de bien des genres que notre siècle a vus se développer depuis cinquante ans. Beaucoup de nos romanciers, qu'ils le veuillent ou non, relèvent plus ou moins de Restif de la Bretonne: par exemple, les gaulois, comme Pigault-Lebrun ou Paul de Kock; les réalistes, comme Balzac, et surtout les naturalistes, que je ne veux pas nommer; les socialistes, comme Eugène Sue; les feuilletonnistes mêmes, à la Ponson du Terrail: tous ceux-là et bien d'autres peuvent saluer en lui un fécond précurseur. Mais, à vrai dire, cette postérité éprouverait une vive répulsion à se déclarer issue d'un tel père; et c'est le juste châtiment de Restif d'être ainsi renié jusque dans les meilleures de ses œuvres.

LXXXI

Le paysan à la ville

*Edmond R*** (le paysan) écrit à son frère Pierrot qui est resté au village, et lui raconte son arrivée à Auxerre, en ces termes assez naïfs, qui sont un médiocre modèle de style :*

Mon cher frère,

Je mets la main à la plume pour te dire que nous sommes arrivés heureusement, Georges ¹ et moi, et que l'âne de notre mère n'a aucun mal, quoiqu'il nous ait bien fait de la peine; car il a jeté notre frère et mon bagage dans un fossé; mais notre frère ne s'en ressent pas du tout, et rien n'est gâté. Et comme nous sommes arrivés trop tard, Georges couche ici et demain il partira. O mon frère, si tu voyais quel boulevári et quel tapage, et quel remuement, et avec ça comme on est joyeux ici! tu serais tout étonné: car tout le monde y est brave,² et la moitié ne fait rien; on joue, on se divertit, on boit, et les cabarets sont tout pleins. Nous avons vu tout cela parce que le bon M. Parangon³ nous a dit d'aller

¹ Frère d'Edmond et de Pierre.

² Dans le sens de *qui a belle figure, qui est bien mis, qui a l'air à son aise.*

³ M. Parangon est un peintre, parent éloigné d'Edmond, et qui doit le protéger.

nous promener un peu par la ville, et un de ses apprentis nous a conduits tout partout. Ah! comme les églises sont belles! Si tu voyais! si tu voyais! Il y a dans la cathédrale un Sainte-Cristophe qui a pour bâton un chêne de bien cinquante pieds de haut, qui ne lui vient qu'au menton. Oh! c'est curieux à voir! Et puis il y a une horloge bien haute, bien haute, bien haute; et au cadran il y a une boule qui marque les lunes; quand il n'y en a point, elle est toute noire, et, dès qu'elle commence, la boule devient un peu dorée, et puis plus, et puis plus, jusqu'à ce qu'elle soit pleine, où elle est toute dorée; et puis elle diminue, elle diminue et redevient toute noire. Et puis il y a des promenades plantées d'arbres qui sont comme le tilleul qui est devant notre église; et puis il y a une rivière, et puis des bateaux, et puis des coches, et puis des trains de bois flottés, et puis des moulins; je ne saurais te dire tout ce qu'il y a. . . . Je te dirai que, comme j'écrivais mes deux autres pages, une demoiselle que je prenais d'abord pour Mme Parangon (car, par malheur, cette dame n'est pas ici, et je ne le savais pas), cette demoiselle donc est venue regarder par-dessus mon épaule, et puis elle s'est mise à rire en disant: *Et puis il y a! et puis il y a! et puis son âne qui joue un rôle!* Elle a chuchoté je ne sais quoi à M. Parangon, qui est venu lire ma lettre et qui a ri, et qui m'a dit qu'il m'apprendrait à mieux écrire que ça, et moi je n'en serai pas fâché, quoiqu'il m'ait rendu bien honteux; car je sens bien que j'écris mal, n'ayant jamais écrit de moi-même; car, quand j'écrivais mes versions de latin, M. le curé me dictait, et ne me laissait rien faire de mon estoc.¹ Mais je finis bien vite de peur que la rieuse vienne encore regarder; car j'entends M. Parangon qui lui dit: *Sa lettre est naïve, mais elle n'est pas si bête.* Je suis, mon cher frère, ton très humble et très obéissant serviteur et frère,

Edmond R***.

J'assure de nos respects nos chers père et mère, et je fais bien des compliments à nos frères et sœurs, ainsi qu'à Marie-Jeanne.

Le Paysan perversi, lettre I.

¹ De moi-même.

LXXXII

Un patriarche

Dans ce curieux et édifiant tableau des mœurs rustiques en France vers 1750, l'auteur nous a dépeint son père, Edme Restif, honnête paysan bourguignon, notaire et juge de son village.

Les soirs, à souper, qui était le seul repas où toute la famille pouvait être réunie, il se voyait comme un patriarche vénérable, à la tête d'une maison nombreuse : car on était ordinairement vingt-deux à table, y compris les garçons de charrue et les vigneron, qui, en hiver, étaient batteurs, le bouvier, le berger, et deux servantes, dont l'une suivait les vigneron et l'autre avait le gouvernement des vaches et de la laiterie. Tout cela était assis à la même table : le père de famille au bout, à côté du feu ; sa femme à côté de lui, à portée des plats à servir (car c'était elle seule qui se mêlait de la cuisine ; les servantes, qui avaient travaillé tout le jour, étaient assises, et mangeaient tranquillement) ; ensuite les enfants de la maison, suivant leur âge, qui seul réglait leur rang ; puis le plus ancien des garçons de charrue et ses camarades ; ensuite les vigneron ; après lesquels venaient le bouvier et le berger ; enfin les deux servantes formaient la clôture : elles étaient au bout de la longue table, en face de leur maîtresse, à laquelle elles ne pouvaient dérober aucun de leurs mouvements.

Tout le monde mangeait le même pain ; la distinction odieuse du pain blanc et du pain bis n'avait pas lieu dans cette maison ; d'ailleurs ce n'aurait pas été une économie, le son un peu gras étant nécessaire aux vaches laitières, aux porcs qu'on engraisait et même aux brebis, lorsqu'elles avaient agnelé.

Pour le vin, comme le père de famille en usait peu, et qu'il n'en avait pris l'usage que fort tard, il n'en buvait que de vieux. La mère de famille ne buvait que de l'eau, que son mari n'avait pas eu peu de peine à l'engager à rougir seulement par une idée de vin. Les enfants buvaient tous de l'eau sans exception. Les garçons de charrue et les vigneron

buvaient un vin qui leur était beaucoup plus agréable que celui du maître ne leur aurait paru: c'était le vin de pressurage, passé sur un *râpé* de *rales* de raisin: tout le monde sait que les paysans aiment un vin qui gratte le gosier. . . .

Il n'avait pas été possible à Edme Restif de mettre un certain ordre dans la journée pour les prières ni même pour les repas: les devoirs des différentes personnes à gages étaient absolument distincts: il n'y avait que le déjeuner, à cinq heures du matin, où ils fussent à peu près tous réunis; car en été le bouvier et le berger étaient déjà partis pour les pâturages. On faisait une courte prière en commun, composée de l'oraison dominicale seulement; ensuite on se séparait pour ne se rejoindre tous ensemble que le soir. Mais alors personne ne manquait. C'était donc après le souper que le père de famille faisait une lecture de l'Écriture sainte. Il commençait par la Genèse, et lisait avec onction trois ou quatre chapitres, selon leur longueur, les accompagnant de quelques observations courtes et peu fréquentes; mais qu'il jugeait absolument nécessaires. Je ne saurais me rappeler sans attendrissement avec quelle attention cette lecture était écoutée, comme elle communiquait à toute la nombreuse famille un ton de bonhomie et de fraternité (dans la famille je comprends les domestiques). Mon père commençait toujours par ces mots: "Recueillons-nous, mes enfants; c'est l'Esprit saint qui va parler." Le lendemain, pendant le travail, la lecture du soir précédent faisait ordinairement le sujet de l'entretien, entre les garçons de charrue surtout.

Après la lecture suivait en été une courte prière en commun; on faisait ensuite réciter aux jeunes gens une leçon du catéchisme du diocèse; puis on allait se coucher en silence; car, après la prière du soir, les ris et la conversation à voix haute étaient sévèrement interdits.

La Vie de mon père, livre IV.

COLLECTION GALLIA

*Chaque Volume avec une Photogravure, en Format de Poche,
Relié Toile*

- I. BALZAC. CONTES PHILOSOPHIQUES. Introduction de Paul Bourget.
- II. L'IMITATION DE JÉSUS CHRIST. Introduction de Monseigneur R. H. Benson.
- III. ALFRED DE MUSSET. POÉSIES NOUVELLES.
- IV. PASCAL. PENSÉES. Texte de BRUNSCHVIGG. Préface d'Émile Boutroux.
- V. LA PRINCESSE DE CLÈVES. Par Madame de la FAYETTE. Introduction de Madame Lucie Félix Faure-Goyau.
- VI. GUSTAVE FLAUBERT. LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. Introduction d'Émile Faguet.
- VII. MAURICE BARRÈS. L'ENNEMI DES LOIS.
- VIII. LA FONTAINE. FABLES. Préface de Jules Claretie.
- IX. ÉMILE FAGUET. PETITE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.
- X. BALZAC. LE PÈRE GORIOT. Introduction d'Émile Faguet.
- XI. ALFRED DE VIGNY. SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES.
- XII. ÉMILE GEBHART. AUTOUR D'UNE TIARE.
- XIII. ÉTIENNE LAMY. LA FEMME DE DEMAIN.
- XIV. LOUIS VEUILLLOT. ODEURS DE PARIS.
- XV. BENJAMIN CONSTANT. ADOLPHE. Introduction de Paul Bourget.
- XVI. CHARLES NODIER. CONTES FANTASTIQUES.
- XVII. LÉON BOURGEOIS. LA SOCIÉTÉ DES NATIONS.
- XVIII. SAINT-SIMON. LA COUR DU RÉGENT. Préface de Henri Mazel.
- XIX. BÉRANGER. CHANSONS. Préface du Cte. S. Fleury.
- XX. BOSSUET. ORAISONS FUNÈBRES. Préface de René Doumic.
- XXI. VOLTAIRE. CONTES CHOISIS. Préface de Gustave Lanson.
- XXII. BERNARDIN DE ST. PIERRE. PAUL ET VIRGINIE. Préface du Vte. M. de Vogüé.
- XXIII. BEAUMARCHAIS. LE BARBIER DE SÉVILLE ET LE MARIAGE DE FIGARO. Préface de Jules Claretie.
- XXIV. HUYSMANS, J. K. PAGES CHOISIES. Introduction de Lucien Descaves.
- XXV. VILLIERS DE L'ISLE ADAM. AXEL.
- XXVI. } LOUIS VEUILLLOT. LE PARFUM DE ROME.
- XXVII. }
- XXVIII. PARIS POUR TOUS. 48 Planches en Couleur. Texte par EDWARD JEFFORD.
- XXIX. EUGÈNE SCRIBE. MAURICE.
- XXX. G. LENOTRE. LÉGENDES DE NOËL.
- XXXI. MME. DE GIRARDIN. LA CANNE DE M. DE BALZAC.
- XXXII. BALZAC. LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.
- XXXIV. E. et J. de GONCOURT. SŒUR PHILOMÈNE.

J. M. DENT & SONS LTD.

ALDINE HOUSE, BEDFORD ST., LONDON, W.C.2.

WITHDRAWN
FROM STOCK
QMUL LIBRARY



KR-425-542

